R. P. EDOUARD-BLAIS, C.Ss.R.

Souvenirs d'un Missionnaire

Une mission sur la grève

197

Bibliothèque
et Archives
nationales
Québec

Reçu ce livre le
14 Janvier 1965.

Mme Jean-Marie Roy 25
2
-11'10$

R. P. EDOUARD BLAIS, C.Ss.R.

Madame Bl. Y. Roy
197, rue Nadeau
St-Gervais, Bellechasse
Québec G0R 3C0

Souvenirs d'un Missionnaire

Une mission sur la grève

SOUVENIRS D'UN MISSIONNAIRE

CHAPITRE PREMIER

CONFESSION GENERALE AUX DOCTEURS

Attention, mon Père, au secret de la confession!

Libre à moi, si je veux rendre ma confession publique!

Vous pouvez écouter de vos deux oreilles. Je dispense le lecteur, quel qu'il soit, de garder le secret sacramentel, ou confessionnel, ou professionnel, ou même simplement confidentiel!...

Pour les curieux, voici mon nom: Joseph François Edouard Blais, Rédemptoriste, senior. Chez nous, à la maison paternelle, à Saint-Edouard de Lotbinière, on m'appelait Tidouard: c'est bien moins long que Edouard! Je suis devenu Rédemptoriste... Des années sont passées. Je me trouve plus âgé que mon petit cousin, Rédemptoriste lui aussi, et qui porte le nom joli d'Edouard.

J'ai fait ma confession générale à la science médicale représentée en l'occurrence par les docteurs Le-Bé-Bé. Mais quels noms drôles! Voici: Lecours, Bédard, Bézinat, c'est plus long, mais ce n'est pas plus drôle!

Donc à l'Hôpital Général d'Ottawa, dans la deuxième quinzaine de janvier 1953, les docteurs Le-Bé-Bé m'ont interrogé, questionné minutieusement jusque sur ma vie d'enfance. Il m'a paru qu'on recherchait un accident, un choc bien conditionné responsable de ma 'sclérose en plaques'. On a voulu me tirer les vers du nez. J'aurais préféré qu'on me tire les ascaris de l'estomac, car c'est bien à cause d'eux, si le rayon X de l'hôpital a scruté les parois de mon estomac. Mais ces petits 'venimeux' d'ascaris craignent la lumière... Ils avaient déjà pris la fuite par la porte d'en arrière, en apportant leurs oeufs! Avec cela, ils vont me faire passer pour un grand 'véreux'. Il faut bien leur pardonner, quand on est en train de s'examiner pour une confession générale!...

L'heure a sonné pour se lancer dans les aveux. Allons-y!...

Pour ne rien oublier, j'ai écrit ma confession générale d'un bout à l'autre. C'est le docteur Lecours qui a pris place à côté de moi dans mon petit avion à réaction, pour explorer le cours de mes quarante-six ans... Le docteur a le coeur solide... Aucun malaise!... L'itinéraire est chargé... A la dernière escale, il est aussi vaillant qu'à la première!...

Enfin, ce Tidouard, va-t-il enfin la commencer sa confession

266.2597
B637s
1962

générale! Soyez tranquilles! Je vais en avion pour éviter les longueurs... D'ailleurs, je ne suis pas scrupuleux... Et cet avion-là, c'est moi qui le pilote!...

NAISSANCE

Le 16 novembre 1907, je vois le jour à Saint-Edouard de Lotbinière, en la patrie de Pamphile Lemay, un poète du terroir.

Aujourd'hui, je retrousse mes manches pour fouiller dans mon 'grand tiroir à souvenirs'... Je sors mes chemises et les consulte aux articles réclamés pour l'enquêteur, comme: choc nerveux, manque de possession de soi, signes de fatigue, causes de fatigue, maladies, etc., etc.

J'ai toujours eu un tempérament sanguin-bilieux,

Mais qu'elle est donc curieuse cette science médicale! Elle veut se renseigner! Renseignons-la! Des renseignements, j'en sors: des insignifiants et des intéressants. Elle n'aura qu'à enregistrer ceux qui servent la cause thérapeutique!

PREMIER CHOC

Je n'allais pas encore à l'école no 3, au rang de Saint-Charles, quand je reçus un 'premier choc' au majeur gauche: mon frère Germain faillit le couper avec une hache. Papa était en train de remettre une clôture à neuf. Des pieux pourris hébergeaient des insectes. Je cherchais à saisir un myriapode. Germain cherchait à le couper en deux avec une hache, C'est mon doigt qui reçut le coup. Pour empêcher le sang de couler, papa m'a enveloppé le doigt de tabac...

SECOND CHOC

Vers l'âge de huit ans, ce même majeur gauche reçoit un choc encore plus sensible. A l'école, pendant les récréations, ce jour-là, on joue 'au chat'. A la course, je poursuis mon camarade. Il enfile par la porte entrouverte de l'école. Pour retarder ma course, il referme vivement la lourde porte qui m''écrapoutit' l'extrémité du majeur gauche. Rien de cassé! Le doigt n'est que fendu. Ça va se recoudre tout seul, en me gratifiant d'une deuxième cicatrice.

Vers l'âge de dix ans, j'ai enduré une furonculose logée sur le cou et sur les jambes. Je me suis purifié le sang avec du raisin. Trente-deux ans plus tard, les furoncles reparaîtront à la mission de Kom-pong cham, au Cambodge.

En 1918, mon frère Léopold et moi avons été les seuls à la maison à ne pas être atteints de la 'grippe espagnole'.

Durant mes six années de juvénat à Sainte-Anne de Beaupré, une seule petite grippe. Elle a duré quelques jours.

J'ai oublié! Une fois vers l'âge de dix ans, je me suis donné un violent coup sur le sommet de la tête. Je vous assure que ce n'était pas par un effet de colère... Germain et moi tendions aux rats dans

l'étable de grand-père Jos Blais, pour la récompense de 1¢ pièce. Chaque matin de cette fin d'automne, nous courions tous deux à l'étable de grand-père recueillir les fruits de la chasse. Ce matin-là, Germain part avant moi. Il suit le chemin du roi. Il me prend idée de le rejoindre en traversant à la course un petit jardin, puis en piquant à travers champ. Je suis déjà dans le jardin. Je vais sauter le fossé de ligne. Je m'enfarge sur un solide rondin fiché en terre pour un navet qui avait monté en graine, et je pique une tête en plein dans le fond du fossé. J'aurais pu me défoncer le crâne sur les 'bourdignons' de terre glacée; mais grâce à mon bon ange gardien et à ma grosse tuque de laine qui ont amorti le choc, je n'ai pas même été abasourdi. Je continue ma course, après avoir enjambé la clôture, de l'autre côté du fossé.

Le mot clôture me rappelle un choc dans le dos. J'essayais de faire l'acrobate sur une clôture de simples fils de fer, essayant de franchir sur le fil d'en haut l'espace entre deux piquets. Un bon coup, mes bottes sauvages semellées glissent sur le fil ondulé qui s'incline légèrement sous mon poids, et je m'étends rudement sur le dos, au bas de la pagée... Heureusement pour mon 'reinquer', il n'a pas rencontré de cailloux. Le choc n'a pas été désastreux.

Un autre choc. Cette fois-ci, au fond de la gorge! J'en ai été sans pouvoir avaler pendant un bon quart d'heure! Je ne faisais que cracher! Toutes mes réserves de salive y ont passé! Mon 'gargoton' semblait en feu! Ce qu'il en a fait des contorsions! Mes frères Omer et Germain m'avaient amené avec eux. Omer conduisait la périlleuse opération de déterrer des mouffettes... Le terrier a été vidé d'un bout à l'autre. Les cinq dernières pelletées de terre nous ont livré une mouffette et ses quatre petites. Toutes sont délicatement tour à tour déposées dans le fond d'une poche que je tiens avec Germain. Il nous vient à tous deux l'idée d'entrouvrir un peu la gueule du sac et de considérer les captives... Notre curiosité n'est pas du tout agressive. Je ne sais trop pourquoi la mère mouffette nous a salués d'un mouvement rapide de la queue... Du même coup, elle s'est postée sur la défensive... Attrapez ça, les petits gars... Germain en a dans les yeux, et moi dans la bouche!... De l'essence-défense de putois-mouffette, quelle senteur, quelle saveur! Mais ce que Dieu fait est bien fait!

Un choc surprise. A la grande Rivière du Chêne. Au bout du rang du petit Saint-Charles. Sur une île... Cette île, on l'a rejointe à gué. On est cinq ou six gamins à faire le tour de l'îlot. De l'autre côté de l'îlot, l'eau est très profonde. Un peu plus, je m'y serais enfoncé. Nous marchons donc à la queue leu leu, enfonçant les pieds dans la glaise du rivage. Pour ma part, je glisse et j'enfonce... L'onde va me saisir déjà par le cou... Heureusement que j'ai les bras longs! Je puis attraper une branche d'arbuste qui trempe dans le courant. J'ai rendu grâces surtout à sainte Anne dont je portais la statuette dans ma poche.

Un choc efficace. J'ai reçu de papa, qui avait le bras raide, une fessée dont le souvenir me poursuit encore après quarante ans! Rien de mieux pour aiguiller sur la voie droite de l'obéissance et de la sagesse.

(Conservez ce feuillet.)

Vers l'âge de treize ans, j'ai reçu encore deux coups, deux chocs du côté gauche. Au juvénat, dans un coin de la salle des cases, pouvait s'ouvrir une trappe. Ce jour-là, j'ai remarqué trop tard qu'elle était ouverte. Les charges venaient d'être changées sur le grand tableau. J'allais moi aussi consulter le tableau. Je ne regardais pas suffisamment où placer les pieds. Je mets le pied gauche dans le vide. J'incline brutalement, vers le fond de la cave, la jambe droite libre sur le plancher, l'autre peut jouer à l'étroit entre le plancher et un gros tuyau qui doit alimenter les calorifères. Je ne me suis pas cassé la jambe, sauvé par la longueur de mes bras. Je crois aussi que sainte Anne dont je portais la statuette a amorti la chute subite de mon poids...

Le dernier choc, éprouvé avant quinze ans, a été subi à la première phalange de mon majeur gauche. Pendant les vacances d'été, je travaillais aux foins. La main gauche s'est mise à enfler. L'intérieur de la main semblait congestionné. Omer me conduit, en voiture à cheval, chez le docteur Laroche de Ste-Croix. En cours de route, pour oublier mon mal, je mange des pommes-pêches. Le docteur Laroche décide l'opération. Pas moyen de m'endormir, grâce aux pommes!... Omer me tient la main ouverte sur le bras d'un fauteuil. Je me sens soulagé, sitôt que le bistouri a plongé dans ma main. Il était temps! Avoir retardé d'un jour ou deux, les os des doigts étaient atteints. Ils seraient restés secs et raides comme une fourchette, ou bien on aurait dû me les couper.

Depuis lors, mon majeur gauche porte trois cicatrices majeures.

Pendant mes vacances de rhétorique, en 1926, j'ai fait de la bicyclette, tout juste pour voyager de la maison paternelle à l'église paroissiale, quatre milles aller et retour. Cet apprentissage m'a grandement servi pour mes courses apostoliques dans la brousse de Cochinchine.

J'ai passé six ans au Scolasticat de Saint-Gérard à Ottawa.

A certains jours de récréation, nous prêtions notre concours aux travaux manuels. Lorsqu'il s'est agi de poser sur le toit une mince couche de goudron et de fin cailloutis, j'ai bien failli aller voir le Bon Dieu. Un danger mortel m'a frôlé... ça m'a fait frissonner...

Une espèce de 'brimbale' était installée sur le bord du toit. Le goudron bouillant et le cailloutis sont chargés dans des chaudières accrochées tour à tour à un câble, au moins long de deux fois la hauteur du monastère, et qui est enfilé sur une poulie fixée à l'extrémité de la 'brimbale'. Ma besogne, c'est de remplir la chaudière de cailloutis, de la fixer au crochet qui termine le câble et de guider son premier bond vers les hauteurs. J'attends le retour de la chaudière, près du tas de cailloutis... Elle est vide maintenant... On me la renvoie... Elle se décroche au bord du toit et tombe à mon côté en me frôlant l'épaule... ça vous cause une espèce de choc!

Une autre fois, *un choc véritable*, en pleine poitrine cette fois-ci, c'est plus que la peur... Montez avec moi sur le toit. Tenez-

vous tout à fait au bord, à côté de la même 'brimbale'. On monte aujourd'hui du bran de scie: cinq ou six poches à la fois. Il faut allonger le bras, saisir les sacs qui se balancent dans le vide et les déposer sur le toit. Mes longs bras m'ont valu ce poste d'avant-garde. La première montée de sacs est difficile. Le pied de la 'brimbale' n'est pas encore lourdement chargé. Elle prend un peu les mouvements d'une cloche qui se balance... Je ne puis 'casser' la folle agitation de la 'brimbale'... Elle lève le pied, se jette sur moi, me renverse, me couche sur le bord du toit, en s'écrasant sur ma poitrine. Je n'ai pas le temps de répondre à sa rude caresse et l'enlacer dans mes bras... Elle se casse sur l'arête du toit... La tête de la 'brimbale' file dans le vide du préau... En bas, sur les monceaux de bran de scie, ni mort, ni blessé... Sur le toit non plus. Rien qu'un choc! C'est le métier qui rentre! On va le continuer avec une 'brimbale' neuve.

A Masham, en 1929, je crois, on s'est avisé de remplacer les vieux piliers de bois qui tombaient de fatigue sous le poids de la villa Saint-Gérard. Des piliers de ciment ne pourriraient pas! Le creusage pour l'emplacement des piliers est très ardu pour certains d'entre eux. Il faut donc parfois se coucher à plat ventre et creuser la terre au bout des bras. J'ai ressenti le choc avant-coureur d'une hernie. J'ai abandonné ce travail.

Au monastère de la rue Bayswater, j'ai souffert, une nuit, d'une *pénible indigestion.* Je vous ai prévenu que je suis d'un tempérament bilieux. Cette nuit-là, le réservoir à bile a débordé. C'est ce que m'a assuré le docteur Wood, d'Ottawa. Est-ce que je pourrai encore contrôler ma bile pendant les vingt prochaines années?

C'est à Masham que j'ai reçu, jusqu'à date, *le choc le plus éblouissant de ma vie,* un choc qui m'a fait entrevoir pendant quelques minutes, je ne sais plus combien d'étoiles.

Nous agrandissions, en largeur et en profondeur, la source en bordure du Lac Gauvreau, à dix pas du quai des bains. Une barre à mine sert à soulever les quartiers de rocher... Mais elle sert aussi à poursuivre des fissures dans le bloc de roc... De mon index gauche, j'enlève d'une fissure les détritus de pierre laissés par le passage de la barre à mine... La barre à mine s'abat sur le bout de mon doigt... D'un bond, je me relève..., ma main gauche s'agite..., l'ongle de mon index s'envole vers le lac... Je cours vers la maison... Il me faut m'asseoir sur une marche d'escalier... Je ferme les yeux... Je regarde passer une nébuleuse. Ça ressemblait à la voie lactée..., quelques minutes après, je monte me coucher... J'ai mis du temps à endormir ma douleur...

Un mois après le choc. J'ai cru quelque temps qu'une griffe me remplacerait l'ongle. Mais l'extrémité de mon index s'est remis au normal pour l'année de la prêtrise, 1932.

Un gros choc émotion, le 10 mai 1934, jour de l'Ascension: J'apprends de la bouche du T. R. P. Lévesque, provincial, ma nomination comme missionnaire en Indochine.

Le 2 juillet 1934, je pars pour l'Indochine.

Enumérons de suite les causes de la fatigue, qui pendant près de dix-huit ans, s'est accumulée par plaques, paraît-il, le long de mon épine dorsale. J'en conclus que mon 'reinquer' était solide, pour avoir résisté si longtemps!

A Saigon, où la Providence a fixé ma résidence, la chaleur est celle d'un été perpétuel. Vers Noël, ordinairement, une semaine, rarement deux d'une température moins chaude. L'époque la plus écrasante se produit en fin d'avril, quand le ciel devient lourd de nuages et d'orages, et prépare *ses coups d'éclat* pour les quelques séances d'ouverture de la saison des pluies.

J'étais à l'étude de la langue, dans une grande paroisse, à quatre-vingt-dix milles de Saigon... Un après-midi, j'accompagne le Père Pouclet, m.e., alors à *Cai-Mon*, jusqu'à la desserte voisine de Cho-Lach, éloignée de quatre milles. Au retour, à la descente de bicyclette, je sens une extraordinaire bouffée de chaleur me monter à la tête... Ça ne dure qu'une minute. Mon bon ange vient d'emporter et d'enfouir quelque part dans la brousse, la congestion ou la syncope menaçante.

J'ai appris plus tard la consigne de ne pas affronter le soleil, de 8 heures 30 du matin à 4 heures 30 de l'après-midi. Mais comme je ne suis pas un oiseau de nuit, j'ai dû braver l'astre du jour, toujours coiffé du chapeau colonial. Et la plupart du temps, armé d'un parasol ou d'un parapluie... J'ai porté des lunettes plus ou moins noires...

Les 1,400 milles parcourus à pied en courses apostoliques, pendant les *dix ans* où les travaux des missions nous ont été permis, ont été franchis, étape par étape, à la face d'un soleil trépignant d'ardeur.

Les *80,000 confessions* entendues au cours des exercices du ministère interne de la maison, du service accordé à plusieurs paroisses ou de la centaine de travaux apostoliques, ont aussi singulièrement ajouté à la fatigue.

Divers malaises ou plutôt *diverses maladies* m'ont conduit à l'hôpital six fois. Les séjours à l'hôpital n'ont pas duré assez longtemps pour ensevelir les fatigues accumulées auparavant.

Je crois que c'est à *Rang*, village de pêcheurs dans le Sud-Annam, que j'ai contracté le *paludisme*. *Un anophèle* a dû déposer alors dans mon bon sang des microbes du paludisme. Advenant une fatigue causée par le passage et le séjour d'ascaris, les microbes de la fièvre en ont profité pour me terrasser et me jeter un soir dans le délire. Le 28 septembre 1937, j'entre à la *clinique Angier*. Le 3 octobre, la fièvre a disparu. Je crois qu'un remède italien, en usage dans les colonies d'Afrique, a interdit au paludisme de revenir chez moi, car depuis, je ne l'ai pas revu. Je rentre au monastère le 9 octobre. *La petite Thérèse de l'Enfant Jésus a reçu l'office de me garder en bonne santé.*

Lors d'une mission que je prêche seul dans la petite desserte du Kinh-Duc-Bâ, district de Trâ-Loňg, en basse Cochinchine, j'endure, au début de mai 1942, une *attaque d'appendicite*, qui dure quatre heures. Avec une fiole de 'laudanum', je finis par sortir victorieux de l'engagement. Aux missions d'octobre de la même année, à Bò ot et à Bung, je ressens une douleur lointaine et incertaine.

Le 25 février 1943, je dois entrer en vitesse à la clinique Saint-Paul. On envisage l'opération immédiate, puis on décide d'endormir le mal sous le froid de la glace. Le 26, au matin, le Dr Roton, chirurgien, doit jouer du bistouri pendant une heure. Appendicite aigüe, avec suppuration et complication... J'ai dormi trois heures, *sans dire un mot!* Mon réveil a été silencieux. L'après-midi, le docteur me dit, lors de sa visite: 'Mon père, vous l'avez échappé belle!' Le 9 mars, je puis retourner au monastère, bâti à mille cinq cents pieds de la clinique.

Le docteur Roton m'écrit un mot dans lequel il certifie que j'ai besoin d'un repos à Dalat. Les autorités japonaises, qui occupent Saigon, m'en refusent l'autorisation.

Quelques semaines plus tard, je reçois *un violent choc d'émotion*. C'est au rond point en face du marché de Saigon. Je file en bicyclette. Je suis la ligne réglementaire. Un camion japonais survient qui me dépasse... Il me frôle l'épaule gauche... Je cherche à esquiver le choc. Le guidon de la bicyclette a déjà décrit un angle d'environ vingt-cinq degrés... Le camion file... moi, je file moins bien...; je sens le besoin de m'asseoir sur le bord du trottoir pour calmer mon émotion. Si le camion m'avait heurté, j'aurais sûrement dû faire de l'hôpital...

Dans les premiers mois de 1944, au monastère, sans rien faire, sans marcher, durant l'espace de quelques semaines, j'ai sué à grosses gouttes, d'une abondance extraordinaire. Etait-ce dû à la présence d'un long ascaris de dix pouces que j'ai restitué? Etait-ce un signe avant-coureur de la fièvre typhoïde?

La typhoïde, qui m'a hospitalisé de nouveau à la clinique Saint-Paul du 21 mai au 10 juillet, n'était pas très maligne. Il a tout de même fallu la maintenir dans la glace, jour et nuit, et la nourrir au jus d'orange. J'ai maigri de vingt-cinq livres.

Le 10 octobre 1944, j'entre de nouveau à la clinique Saint-Paul. Le chirurgien, et moi aussi, avions remarqué, même avant l'opération pour l'appendicite, une pointe de hernie dans l'aine droite. Le chirurgien, un docteur vietnamien, M. Dê, devine une pointe aussi du côté gauche. Eh bien! allez-y d'un bord et de l'autre! afin qu'on se porte bien à mes côtés! Ainsi fut fait! Le 28 octobre, je suis de retour au monastère.

Depuis le 23 février 1943, les Canadiens de Saigon doivent personnellement se présenter au commissariat du port de Saigon, tous les mardis. La police japonaise appose alors son visa... Le visa a été apposé *135 fois* sur mon carnet d'identité... 500 milles parcourus en bicyclette pour le visa! Faut voir au visa!

Les alertes et les bombardements excitent bien un peu les nerfs. En 1944, 15 alertes. mais un seul bombardement. celui du 'quartier de nattes', voisin du port de Saigon. Bilan: 250 blessés, 350 morts. En 1945, 57 alertes, 14 bombardements, dont une dizaine appelés massifs, parce que à chacun d'eux 25 à 30 bombes au moins ont été lâchées.

Nous avons passé en tout 91 heures, 13 minutes, dans nos tranchées couvertes, au temps des alertes de jour et de nuit.

Le bombardement du 12 juin 1945 nous a laissé des impressions inoubliables... Dans les tranchées, on s'est donné réciproquement l'absolution... Une bombe sur le coin du terrain, à 150 pieds de la tranchée la plus proche... Aux Dragages, à droite du monastère, 8 bombes; à la gare des marchandises, à gauche, 32, les 3 les plus rapprochées de notre maison, distantes d'à peu près 200 pieds; à 40 pieds des dépendances, derrière le monastère, une bombe morte...

L'explosion de la pyrotechnie de Saigon, le 8 avril 1946, nous sert pendant 48 heures des éclatements formidables et variés, mais tous énervants, à commencer par le premier, celui de la poudrière. Le souffle de cette première explosion nous a fouetté le visage et déchiré un solide drap blanc qui remplaçait une fenêtre à l'intérieur de la maison. Cette explosion de la pyrotechnie s'est produite un an et un mois après la prise de l'Indochine par les forces armées japonaises. Ah! ce 9 mars 1945. A 10 heures 45 du soir... Ça débute par le passage de blindés qui entrent en ville par la rue de Verdun. Bientôt le canon tonne. des obus éclatent. des mitrailleuses crépitent... des coups de fusil dont on voit la flamme... A minuit, le bruit cesse... Pas moyen de dormir, les nerfs sont trop agités...

En 1949, je reçois un choc psychique, quand une auto me frôle, au point de faire voler l'extrémité gauche du pédalier de la bicyclette sur laquelle je chevauche, ce jour-là, en ville.

En février 1950, lors d'une mission à Chup, plantation d'hévéas, au Cambodge, se déclare sur mon front une furonculose. Deux jours durant, je monte en chaire, matin et soir, le front décoré de deux énormes tampons de ouate, chacun solidement campé sous une bande de taffetas gommé rose. C'était moins rose dans ma tête que sur mon front! A la mission de Kompongeham, le docteur de l'hôpital m'injecte un peu de pénicilline, mais il craint que la furonculose ne réapparaisse... Elle revint à la mission de Hoà-Hung, à Saigon. Cette fois-ci, elle choisit ma gorge pour chalet d'été. Un docteur de la clinique Saint-Paul me dit que l'air frais de Dalat me ferait du bien. Je monte à Dalat, où le convoi routier arrive quatre heures en retard! Je ne puis dormir de la nuit, tant ma gorge fait mal! Le lendemain matin, 2 juin 1950, je vais à l'hôpital de Dalat. On m'examine. Deux heures plus tard, on m'enlève un anthrax. On me fait des injections de pénicilline pendant une semaine, puis je retourne à la Cité Decoux.

Le dernier coup sensible que j'ai reçu, ce fut le 22 mai 1951,

au départ brusque d'un respectable, d'un vénérable taenia. Il avait chez moi son loyer depuis très longtemps... Un bon matin, lors de la mission à Long-Xuyên, un émissaire, interrogé à l'hôpital des Soeurs de la Providence, avoue qu'il est descendant du taenia. Alors un complot se trame pour expulser ce locataire effronté, dissimulé, encombrant. Un mardi, à 7 heures du matin, je m'enferme avec lui dans une chambre obscure. Nous absorbons tous deux une fiole entière de 'Pelletiérine de Tanret'. Il nous faut nous étendre sur un lit. Pendant un quart d'heure, les crampes nous empoignent. Elles vous laissent abruti, assommé, somnolent. Une demi-heure après, l'eau de vie allemande vous rappelle à la vie, pour assister à la dégringolade-éclair de votre hôte solitaire, qui se laisse choir du premier étage dans la cave, ayant ramassé en boule ses 100 pieds de bagages et d'anneaux... Bon voyage!!!

Voilà, Docteur, pour les chocs, les maladies, les causes de fatigue.

Quant au manque de possession de soi, j'ai bien enregistré quelques colères. Je ne me rappelle pas avoir laissé tomber un objet que je tenais en mains. Au hockey, je tenais solidement le gouret. Au 'baseball', j'étais lanceur. Ce n'était pas toujours des 'strikes', mais ça rentrait raide, je vous prie de me croire.

Pour les signes de fatigue, les voici par ordre de dates, également.

Au mois de juillet 1939, nous prêchons une grande mission dans deux importantes paroisses du vicariat du Cambodge, Russey-Keo et Xom-Biên. Il faut voir à l'ordre pendant les exercices de la mission. Je suis chargé de cet office. Je me tiens debout près de la porte de l'église. A Russey-Keo, puis à Xom-Biên, des gamins mènent 'le diable', ou plutôt, le diable les mène. Je veux faire un pas, les saisir et les morigéner.. Je reste figé sur place et comme ankylosé pendant une demi-minute... J'ai conclu que le diable voulait rester seul à les conduire, au Cambodge!...

Après 5 ans de travaux apostoliques, en 1941, mon Supérieur de Saigon m'envoie passer un mois à Thai-son, à la maison de campagne des juvénistes de Hué. J'ai les pieds enflés. Je ne sens ni douleur, ni fatigue. Pour monter dans la barque qui nous traversera la lagune de Câû-Hai, il faut se mettre pieds nus. Rien qu'à faire trente à quarante pas dans l'eau tiède et salée de la lagune, je sens un bien-être immédiat m'envahir les pieds et les jambes. Deux ou trois jours plus tard, toute enflure est disparue. Aucune n'est reparue depuis.

Huit ans plus tard... A Châu-Dôc, en Basse-Cochinchine... Je préside une procession très longue... Au retour, lorsqu'on approche déjà de l'église, je me sens les jambes faiblir... Je remets la chape à un marguillier...; deux gaillards marchent à mes côtés... Je ne puis pas donner la bénédiction du Très Saint Sacrement, mais je puis la recevoir avec les autres fidèles.

Depuis 1950, je ressens de la fatigue aux jambes en descen-

dant de chaire, en distribuant la communion.

En décembre 1950, les trois heures passées à louvoyer dans la baie de Hòn Khoi, en face de Van-Già, m'ont fatigué au point de devoir me coucher et me reposer au cours de la mission donnée en cette paroisse.

Au début du même mois de décembre de la même année 1950, j'ai eu une faiblesse à Dalat. Je m'étais égratigné violemment une jambe, en rangeant d'énormes pièces de bois. Au contact de mon sous-vêtement, la blessure s'est envenimée, jusqu'à me priver de sommeil, la nuit.

A la messe, les génuflexions sont douloureuses. Ce matin-là, j'allais consacrer, quand je crus qu'un tremblement de terre me renversait la maison sur le dos. Je m'étais évanoui, sans me blesser, sans rien renverser. L'hostie que j'allais consacrer était restée sur l'autel.

Toute la maison de Thai-Hà-Ap déménageait et montait à Dalat... J'ai prêté mon concours pour le transport des bagages du bateau de débarquement aux camions de transport. J'ai dû souvent m'arrêter, car j'ai constaté que la vigueur inlassable d'autrefois m'avait quitté.

A la mission de Tân-Dinh, en février 1951, une espèce d'indigestion de bile... Si ça peut continuer à m'arriver qu'à tous les vingt-deux ans! A la mission de Hô-Diêm, en juillet, au retour d'une tournée où j'ai porté le Bon Dieu aux malades, je dois m'asseoir par deux fois sur le bord du chemin, tant je me sens les jambes lourdes de fatigue.

Nous prêchons à Binh-Cang, du 9 au 21 septembre. Une longue procession clôt les deux missions simultanées de Binh-Cang et de Cho-Moi. Je préside. Je dois quitter la chape, un quart de mille avant d'arriver à Cho-Moi. Cette fois, je m'assieds sur la chaise qu'on m'apporte d'une maison voisine. Un verre de citronnade me ravigote. Cinq minutes après, je me rends, sans soutien, au presbytère.

Le 25 décembre 1951, je célèbre mes trois messes de Noël, dans un poste militaire, à six milles de Saigon. Durant la messe de minuit, on entend une mitraillade. C'est pour le poste voisin, puisque, ici, aucun assistant n'a bougé. A la fin de la messe du jour, mes jambes ne me soutiennent plus...

Je parle au T.R.P. Morin, notre Provincial, de mon état de santé. Je serai le bienvenu au Canada.

Le 2 février 1952, un magnifique paquebot des messageries maritimes françaises, 'La Marseillaise', m'emporte vers Marseille. Le 3 mars, l'"Ile de France' me dépose à New-York.

A Saint-Edouard de Lotbinière, on me trouve si 'magané', qu'à tout prix, je dois accepter de marcher à l'aide d'un bâton. J'accepte.

Ma légère soutane d'Indochine est fripée, chiffonnée, mais moi, je n'ai pas l'air trop fripon.

Je vais voir le Dr Douville de Québec. Les poumons et le coeur sont en parfait état. La pression artérielle est un peu élevée. J'ai 180°. On me recommande de ne point manger de graisse, de sauce, de pâte. Ce que j'ai observé fidèlement. Mon pain brun, je l'ai fait griller. Trois semaines après, la pression a baissé à 145°. Ce normal, je l'ai toujours gardé depuis.

A l'automne, je fais une chute, en descendant un escalier ferré, au monastère de Sainte-Anne. Encore une dizaine de marches, et j'atteins le grand corridor intérieur, au bout du préau. Suis-je resté ankylosé un instant?... J'obéis à l'air d'aller... Je tombe sur le côté, cinq marches plus bas, sur l'avant-dernière marche. Je puis me relever et continuer au petit réfectoire prendre mon déjeûner. Le lendemain, en me tâtant l'estomac, je découvre une hernie au sternum. Grâce au cartilage, rien de cassé! Ça ne fait pas mal. Marchons tant que ça ira!

Le plus pénible, c'est de se rendre au confessionnal, à la Basilique, et de regagner le monastère.

Pendant quatre mois et demi, je suis vicaire suppléant à Saint-Edouard de Lotbinière. Je fais le catécnisme préparatoire à la communion solennelle. Travailler quatre heures par jour, un mois durant, à donner une conscience chrétienne à vingt-huit garçons et dix-huit filles, c'est assommant!

Je vais voir le Dr Douville et lui confie que la lassitude s'est emparee de mes jambes et semble ne pas vouloir lâcher prise. J'escomptais sur le bon air natal et sur une pression artérielle normale pour récupérer la vigueur perdue. Le docteur m'affirme que le repos me sera plus utile que les remèdes.

Alors, au monastère de Sainte-Anne, je me repose: des nuits de huit à neuf heures de sommeil. Dans la matinée, sieste de deux heures parfois; l'après-midi, j'en fais autant.

Le 6 août, je pars pour notre monastère de Desbiens, sur le bord du Lac Saint-Jean. J'y continue à me reposer et à dormir. Je monte et descends les escaliers, de plus en plus péniblement, mais toujours sans douleur. Le 25 août, le P. Maurice Létourneau me conduit à l'Hôtel-Dieu de Chicoutimi. Mes jambes ne veulent plus, ne peuvent plus me porter.

Le docteur Sylvio Le Blond m'examine. On fait une ponction lombaire, ou plutôt rachidienne. On attend une semaine le résultat de l'examen qui est fait à Montréal. Le docteur m'apprend que mes nerfs ont dû être malmenés. 'Ce sera long pour me remettre. Ça peut prendre deux mois..., quatre mois... six mois... Vous ne pourrez pas marcher comme autrefois. Vous pourrez fournir un travail de bureau'.

Le 25 septembre, je descends, en ambulance, à l'hôpital de Sainte-Anne de Beaupré, pour goûter un peu de tranquillité et me rapprocher de mes confrères. Les forces reviennent lentement. Du 15 au 25 octobre, je m'exerce à me tenir debout, les mains appuyées sur une table. Le 25 octobre, en la fête du Christ-Roi, je célèbre la messe.

J'apprends de la bouche du T.R.P. Louis Roy, vice-provincial des Rédemptoristes en Indochine, la nature de ma maladie. Il a reçu une réponse du docteur LeBlond. 'Je suis atteint de sclérose en plaques. Le mal est logé dans l'épine dorsale. Il est difficilement curable'.

En tombant sans force, à l'Hôtel-Dieu de Chicoutimi, j'avais cru que le Bon Dieu me signalait ceci: Inutile pour un temps de réagir encore contre la fatigue. A plus tard le travail!

Aujourd'hui, j'apprends que je serai missionnaire sans danger, par la prière toujours, par le confessionnal peut-être, par la plume aussi, peut-être...

Le 6 novembre, j'entre à l'infirmerie de notre monastère d'Aylmer. J'ai fait le voyage en taxi.

En novembre, j'ai célébré huit fois, en décembre, vingt-quatre fois.

Les forces que j'acquiers, je les réserve pour la messe.

La sclérose est un mal qui se guérit lentement, paraît-il. Le moindre effort fatigue. On dirait qu'il y a des arrêts dans le rétablissement. Un bon matin, vous vous éveillez un peu plus valeureux que la semaine précédente!

Au début de janvier 1954, j'ai dit la messe tous les jours, jusqu'au 13 inclusivement. Dans la nuit du 13, je ressens le malaise qui m'a amené ici, à l'hôpital, le soir du 14.

Voilà ma confession, docteur.

.....

Je reviens au monastère, le 31 janvier.

A l'Hôpital Général, à défaut d'ascariose, on a essayé d'atteindre ma sclérose. Parce que j'avais avoué qu'à l'Hôtel-Dieu de Chicoutimi, j'avais conclu qu'il était inutile de continuer à réagir contre la fatigue, à Ottawa, on croit que je suis découragé, défaitiste. On désire vivement que je prenne de l'exercice, que je marche sans me tenir, que je me tienne debout, etc., etc.

Volonté du médecin, volonté de Dieu! De l'exercice, j'en prends à coeur de jour, l'avant-midi, deux heures trente, l'après-midi, deux heures, le soir, deux heures trente, c'est-à-dire qu'à chaque demi-heure, je fais des exercices durant cinq minutes.

Le 30 janvier, le docteur Bédard me visite avec un interne anglais. Il lui avoue qu'à mon sujet le résultat escompté par l'exercice physique n'atteint pas ses espérances.

A l'Hôpital Général, j'ai pris des comprimés de 'Cortisone', quatre par jour. A l'infirmerie du monastère, je prends du 'Cortone', deux par jour. Tout cela bat les vitamines B-12, qu'on me dit.

Je considère ma 'sclérose' comme cette 'clef rose' que le Bon Dieu m'offre pour entrer au paradis. Si l'on peut m'enlever ma clef rose, je la laisse partir, car il me reste un fameux 'passe-partout': la soumission à la volonté de Dieu. Ainsi soit-il!

Sur la rivière des parfums, en temps de paix,
par un beau soir

CHAPITRE DEUX

DE BEAUPRE A SAIGON, 1934

Le 10 mai 1934, le T.R.P. Lévesque, alors Supérieur Provincial des Rédemptoristes canadiens-français, me fait appeler à sa chambre. Il s'enquiert de mes sentiments et de mes dispositions à l'égard de la mission d'Indochine. Mes dispositions et mes sentiments n'ont pas varié d'une ligne. Alors... 'Vous partirez pour l'Indochine, au début de juillet. Le R.P. Maurice Létourneau partira avec vous. Vous viendrez avec moi, car je vais visiter les maisons des Rédemptoristes en Indochine'.

Ça y est! Je partirai pour les missions!

Immédiatement, en ce jour de l'Ascension, je fais part de ma nomination à mes chers parents.

Par la réponse, je vois que papa et maman ont pleuré...; mais ils sont heureux quand même de me donner aux missions.

Pendant que les élèves de poésie préparent leurs examens, je vais passer une semaine à Saint-Edouard de Lotbinière.

Je retourne à Sainte-Anne pour la fin de l'année scolaire.

DIMANCHE, 1er JUILLET

Je chante une messe solennelle à la Basilique. Les RR.PP. Levasseur et M. Létourneau m'assistent.

La parenté commence à s'amener par le train de 2 heures. Papa et maman n'arrivent que vers 4 heures. Ils ont tenu à assister le matin, à Saint-Edouard, à l'ordination sacerdotale d'un petit cousin, enfant de la paroisse, le R.P. Edouard Rhéaume, O.M.I.

Je conduis au parloir des Rédemptoristines onze cousines. Je veux leur montrer une jeune fille immolée et souriante sous une couronne d'épines. Je ne sais pas si mes cousines ont deviné tous les trésors d'affections profondes et pures que ce coeur de dix-neuf ans avait réservés au Rédempteur de nos âmes. Sur ce visage humble et confiant, quelle physionomie d'héroïne! Et sur ses lèvres, quel chant de victoire: 'Grâce à toi, Jésus, mon immortel ami, ce monde méchant que je redoutais, je le foule aux pieds'!

A 7 heures 30, cérémonie à la Basilique.

Les missionnaires entrent dans le choeur, à la suite de tout le clergé. Déjà un flot de sentiments puissants gonflent mon coeur. 'Mon Rédempteur, je vous remercie de m'avoir fait prêtre et mission-

naire. Ayez pitié de moi! Soyez la récompense de ceux qui m'ont conduit à vous, et qui de nouveau m'offrent à vous, ce soir!'

Après le chapelet, le sermon. Voici ce que nous apportons aux pauvres âmes des missions lointaines: 'Toutes les ressources de notre intelligence et de notre coeur; somme toute, une immense bonne volonté'.

Après que l'ostensoir nous a bénis, nous présentons aux assistants à baiser notre crucifix de mission. Chacun voudrait le baiser longuement en signe d'adieu.

Puis ces quelques heures d'intimité, dans la salle commune du juvénat... Votre coeur se fond au milieu de tant de vigoureuses affections.

Les abbés Gérard Jacques et Arthur Nadeau doivent quitter notre réunion de famille. Les autres cousins prêtres n'ont pu répondre à mon invitation.

Mon cher cousin rédemptoriste, le R.F. Philippe Blais, me fait une allocution au nom de tous. Dans ma réponse, je ne suis pas assez maître de moi-même pour cacher le martyre de mon coeur...

Un fort groupe des quatre-vingts parents me quitte. La veillée se fait de plus en plus intime, pendant quelques minutes, avec la trentaine qui est restée. Puis, les adieux à ceux et à celles qui ne peuvent rester pour la messe, demain matin... que de braves coeurs j'ai sentis battre près du mien, ce soir-là!

Je reconduis une cousine, Soeur Marie-Julia (Monique Blais), et sa compagne chez les Soeurs Franciscaines, pour la nuit.

LUNDI, 2 JUILLET

Je dis la messe chez les Soeurs Rédemptoristines. La chapelle se remplit presque de parents. La petite épouse, 'fiancée d'hier à Jésus-Christ', vient communier avant toutes ses compagnes religieuses. Avant la messe, j'ai porté le Bon Dieu à une Soeur, gravement malade à l'infirmerie.

La matinée s'écoule rapidement.

Je prends le dîner à la communauté avec mes compagnons de voyage.

Une bonne partie de la communauté vient nous reconduire au train.

A la gare du Palais, je retrouve environ vingt-cinq membres de ma famille. Le martyre de mon coeur se renouvelle, surtout quand je donne une dernière bénédiction à ma chère maman presque défaillante... Je lui dis 'au revoir'. Je crois que le mot 'adieu' lui aurait porté un coup mortel... 'Mon Dieu! Soutenez toujours l'abattement des coeurs maternels, quand les fils ou les filles de leur amour partent pour si loin!'

En partant de Québec pour Sherbrooke par le Québec-Central, on dirait qu'on file à reculons. Pourtant, j'étais parti de l'avant pour les missions d'Indochine!

MARDI, 3 JUILLET

Les RR.PP. Voyer, Létourneau et moi, parcourons d'un bout à l'autre le grand jardin du monastère de Sherbrooke. Les sentiers et les grottes se multiplient. Sur le toit du Noviciat, nous saluons de loin Beauvoir. Quelle joie intime de revoir son ancienne chambre, au dernier étage! Un Avé à 'Notre-Dame de Pitié'. Un remerciement au grand crucifix du corridor de la chapelle. Là, plus d'une fois, à ses pieds, j'ai protesté en pleurant que je voulais rester tout à lui. Notre-Seigneur me consolait. Il m'a gardé pour les missions...

Après le dîner, nous remontons jusqu'au cimetière, où dorment le R.P. J. Carmel, autrefois mon professeur, et le R.P. T. Dégagné, qui a prêché à Saint-Edouard, pendant mes vacances de rhétorique.

Nous arrivons à Saint-Alphonse d'Youville, pour souper à la seconde table. Nous assistons aux cérémonies de la Saint-Gérard. On nous fait entrer dans l'église en procession: la croix nous précède. Le T.R.P. Provincial fait un sermon. Puis, le R.P. Recteur et les Pères de la communauté nous baisent les pieds et nous donnent l'accolade fraternelle. Les fidèles viennent baiser nos crucifix de mission. Au passage à la balustrade, une maman m'arrête: 'Mon Père, priez bien pour que mon petit François, qui a 12 ans, fasse comme vous'. Une infirme vient nous souhaiter succès dans notre apostolat.

MERCREDI, 4 JUILLET

Je vais faire un tour à l'hôpital de Cartierville, visiter les incurables.

JEUDI, 5 JUILLET

Le T.R.P. Provincial et moi arrivons à Ottawa, vers le soir. Le R.P. Maître et le R.P. Létourneau y sont arrivés la veille: ils auront plus de temps à la maison de campagne des étudiants, à Masham.

VENDREDI, 6 JUILLET

J'assiste au service d'un étudiant capucin, noyé, la veille, au lac Meach. Je me rends à la rue King Edward visiter les incurables. Le midi, je prends le dîner chez des parents à Eastview. Le soir, je suis à Masham.

SAMEDI, 7 JUILLET

Au Lac Gauvreau, je vais rendre visite à MM. Omer Gauvreau et Thomas Gosselin chez qui j'avais travaillé aux foins, les étés précédents.

Coucher de soleil splendide! Tour du lac magnifique! Repos de la nuit à la villa Notre-Dame bénite durant l'après-midi.

DIMANCHE, 8 JUILLET

Nous apprenons que le R.P. Fiset, économe au monastère de Saint-Gérard d'Ottawa, a été administré. Tout de suite après le dîner, nous retournons à Ottawa.

Qu'elle fut fraternelle cette séance d'adieu! Parce que j'avais beaucoup travaillé pour la maison d'Ottawa, je m'y étais grandement attaché. Vraiment, il m'en a plus coûté de dire adieu aux étudiants qu'il m'en a coûté en quittant les Pères et les Frères de Sainte-Anne de Beaupré!

Le R.P. Fiset n'est pas mieux: une légère complication peut amener la fin.

Vers onze heures moins quart, je me couche tout habillé, la lumière allumée. Je laisse la porte de la chambre entrouverte pour me réveiller au son de la cloche de l'horloge, à onze heures. Je passe tout droit... jusqu'à minuit et demi. L'heure avancée me permet de finir mon bréviaire à temps. Je saute dans mon habit de "clergyman", et vite, au grand parloir! Plusieurs confrères y sont déjà réunis. Le chauffeur de taxi arrive avant le temps...

Encore une fois, des adieux!...

En arrivant au char-dortoir, on a bien ri un quart d'heure, au risque d'éveiller les voisins. De temps en temps, il faut rire pour ne pas pleurer! Coup sur coup, je me frappe deux fois la tête au lit supérieur où doit coucher le R.P. Létourneau. Bang! Bang! Je retombe assis sur mon lit... Le R.P. Létourneau s'avise de grimper à sa couchette sans échelle... Il me "grippe" le toupet au passage... Nous avons bien dormi.

MARDI, 10 JUILLET

Un paroissien de Sainte-Anne-des-Chênes est venu avec le R.P. Recteur nous prendre à Winnipeg. L'auto n'est pas grande. Deux grosses valises vont loger sur les ailes. Nous devons arrêter bientôt pour les fixer avec une corde aux poignées des portières. La valise du R.P. Létourneau en vient à tirer au renard, mais ne bouge plus. La mienne continue sa danse. Pour la tranquilliser, je la caresse de la main. Heureusement que je me trouve à avoir la main amanchée au bout d'un bras long! La brunante est tombée, quand nous entrons au monastère.

MERCREDI, 11 JUILLET

Je vais dire la messe au couvent des Soeurs Grises. Des cantiques par les petites filles amies des missions. Toutes les Soeurs sont prêtes à venir avec nous en Indochine.

Puisse le Bon Dieu conjurer les sauterelles qui veulent à tout

prix manger leurs jardinages avant l'automne!

Nous retournons à Saint-Boniface dans un petit autobus: sept places. Cette fois-ci, nos bagages sont logés au grenier.

A Winnipeg, je vais visiter une petite cousine, religieuse converse chez les Soeurs Franciscaines. On me remet l'adresse d'un cousin germain de maman, M. Ferdinand Coulombe. Je vais souper chez lui. C'est la deuxième fois, en vingt ans, qu'il reçoit de la visite de gens de Saint-Edouard de Lotbinière.

Le train passe vers huit heures.

JEUDI, 12 JUILLET

D'après notre horaire, le train ne doit pas s'arrêter à Wolseley, où mon ancien préfet, le R.P. A.-M. Parent, prêche une mission avec le R.P. Eugène Paré. Si, par hasard, ils s'étaient rendus à la station, je pourrais leur crier bonjour! Je me lève avant cinq heures. Les deux missionnaires sont à la station et le train s'arrête pour déposer du courrier et des bagages abondants! Je sors en chemise du char touriste. On faillit ne pas me reconnaître de loin. On ne m'avait jamais vu, dans l'Ouest, en chemise bleue! Je remonte réveiller les RR.PP. Provincial et Létourneau. Sans doute, j'ai réveillé les voisins: il paraît que j'avais le "caquet" haut! Nous avons causé bien près d'un quart d'heure, en comptant du coin de l'oeil les voiturées de bagages.

VENDREDI,13 JUILLET

A quatre heures du matin, à Field, nous saluons une montagne au sommet couronné de neige. Pour ne rien perdre des splendeurs de ces neiges éternelles amoncelées dans les cieux aux flancs des Rocheuses, le R.P. Létourneau et moi, passons la journée à l'arrière du char-observatoire. Nous arrivons chez nos confrères irlandais de Vancouver, vers onze heures.

SAMEDI, 14 JUILLET

Tous trois nous célébrons la messe pour le R.P. Fiset, décédé à Saint-Gérard d'Ottawa, le 11 juillet.

Le R.P. Recteur de Vancouver vient nous conduire au bateau, en machine. Nous descendons à nos cabines: numéros 318-320. Nos billets sont ceux de la classe touriste, mais nos cabines sont de première. Remontés sur le pont, je vous dis que le R.P. Létourneau et moi, en avons lancé des petits rouleaux de papier de soie! Ces rouleaux sont d'environ trois pouces de diamètre et de trois quarts de pouce de largeur. Il y en a des rouges, des roses, des bleus, des jaunes, des blancs. Il paraît qu'on avait le tour de lancer! Des dames et des demoiselles réclament nos services comme lanceurs! Sur le quai, une petite fille guettait un de mes rouleaux... C'est bon! Tiens-toi bien! Le rouleau file jusqu'à elle, mais le papier se casse. N'importe! Elle en a tout de même assez long pour se l'attacher autour du cou. Après cela, je n'avais qu'à tirer un tout petit brin sur

mon beau cordeau, et à chaque fois la petite "bonguienne" souriait!

Une tristesse monte au coeur quand l'embarcadère brusquement tourne sur lui-même et rompt la liasse multicolore de papiers que je tiens en mains... L'"Empress of Asia" s'éloigne du quai très lentement. Mes voisins, plus heureux que moi, tiennent encore leurs bandes de papier et sur le quai des mains amicales laissent se dérouler les petits rouleaux... A un moment donné, sur l'Empress comme sur le quai, des passagers comme leurs amis agitent de la main leurs bandes de papier rompues, leurs mouchoirs ou leurs chapeaux. Dans les airs, les adieux ne volent plus qu'en silence...

La mer est si tranquille qu'il faut sortir sur le pont pour s'apercevoir que l'Empress est en mouvement.

Nous allons dîner, ou plutôt prendre notre "luncheon". Le menu porte une trentaine d'articles. Notre table est ronde. Cinq couverts y sont préparés, mais deux places restent inoccupées. Notre garçon de table, un chinois de Canton, porte par-dessus ses pantalons noirs, une espèce de grande chemise blanche. Il est numéroté sur un bouton bleu qu'il porte du côté gauche: 157.

Vers cinq heures, nous abordons à Victoria. Environ quatre-vingts milles en cinq heures. Le Père Létourneau se sent indisposé: il va se reposer. L'Empress doit repartir à 5 heures 45. J'ai trois quarts d'heure à moi. Je veux remettre le pied sur le sol canadien. Je descends au quai. J'avais à peine marché durant dix minutes que j'entends une sirène de bateau. Et notre Empress qui mugit tout juste sur ce ton-là! Je retourne de bord, en courant presque, par un raccourci. Notre Empress ne bougeait pas... Un gros bateau s'éloignait d'un quai voisin.

Au départ, à l'heure fixée, nous lançons encore des rouleaux de papier. J'ai pour moi un chinois, cette fois-ci. Il suit longtemps l'Empress en marchant sur le quai. Quand les matelots ont fini leur ménage sur le pont arrière, nous allons nous installer pour voir disparaître la terre canadienne dans le lointain.

De grandes mouettes blanches au vol puissant, léger et très capricieux, reconduisent notre Empress par centaines.

Aux trois ponts du navire, on peut lire cette affiche: "Sainte Messe au salon" aux écritures de première classe, à 7 heures, 7 heures 30 et 9 heures.

DIMANCHE, 15 JUILLET

Pour l'heure indiquée, M. Jean de Laval, le seul canadien à bord avec nous, a métamorphosé en chapelle le salon aux écritures de première. Le R.P. Létourneau dit sa messe le premier. Il va se reposer aussitôt après. Pendant ma messe, un coup de roulis fait glisser le missel tout près du calice. A la messe du T.R.P. Provincial, six assistants, à part moi, le servant: 3 Philippinos, un Anglais, un Hindou, une Américaine.

A table, un nouvel occupant: un Ecossais. Le R.P. Létourneau nous quitte pendant le déjeuner. Il fera de même pendant le dîner. Le soir, il ne paraît pas à la salle à manger.

LUNDI, 16 JUILLET

Le R.P. Létourneau parle de se lever pour sa messe. Il fait trois pas dans sa chambre et doit se recoucher. La mer est plus agitée qu'hier. Les vagues pénètrent par les hublots. Ça réveille le T.R.P. Provincial. Notre garçon de cabine – un autre Chinois – vient fermer solidement notre hublot. Heureusement, nous avons un ventilateur pas loin du plafond et pas trop loin de nos lits.

Le P. Létourneau étouffe dans son lit. Il me dit: "Je vais me chercher du bon air sur le pont. – C'est correct; habillez-vous, nous irons sur le pont en courant!" Un instant après: "Préparez vos jambes, Père Blais!" Le T.R.P. Provincial avait réservé pour nous deux chaises longues sur le pont des touristes. Soudain, la porte de notre cabine s'ouvre. Le P. Létourneau apparaît. Tous deux, nous partons en "ripousse". En coup de vent, nous nous engouffrons dans un petit corridor. J'ouvre la course. Le P. Létourneau me suit de près. Trois escaliers tournants... Mais la rampe solide nous aide à les enjamber. Déjà rendus à la porte de sortie sur le pont. "A droite, P. Létourneau!" Il me suit. Toujours à la course, il enfile à côté de moi le pont de première classe. Une barrière à sauter, et nous tombons sur nos chaises longues. Quelle course de fous! Qu'est-ce que les gens vont dire?... On regarde: pas un chat sur le pont. Mais dans le bateau, ici ou là, on doit nous avoir vus courir. N'importe! Voilà comment le Père Létourneau s'est sauvé du mal de mer!

MARDI, 17 JUILLET

Il est 5 heures, l'épais brouillard de la nuit achève de se dissiper. Je vais sur le pont me faire envelopper dans la gloire éblouissante du Soleil-Levant. L'atmosphère est embrasée. De l'arrière du bateau jusqu'à l'astre-roi, une nappe d'étincelles d'or va s'élargissant. Sur les flots, un petit royaume de lumière. Sous mes pieds, mugissent les hélices. A 30 pieds du bateau, un double remous verdâtre recouvert d'une fine écume laiteuse. Les flots entrouverts se précipitent sur la poupe qui frémit...

Après s'être rasé, le P. Létourneau vient assister à ma messe. Mais l'air du bateau lui semble un vieil air de vieille cuisine. Il retourne sur le pont. A 8 heures 30, il vient déjeuner avec nous; mais il nous quitte pendant le repas.

Dans l'après-midi, il vient jouer avec moi aux anneaux, des anneaux de gros câble. Nous les lançons dans trois cercles tracés à la craie sur le plancher. Au deuxième essai, le P. Létourneau lance un anneau par-dessus bord. Pauvre anneau perdu dans les flots bleus!

Nous changeons de jeu. Nous poussons, au bout de perches aplaties à l'une de leurs extrémités, des rondelles de bois mar-

quées A et B. L'objectif est un rectangle divisé en carreaux, chiffrés de 1 à 10. Après un quart d'heure, nous avons perdu tous les deux!

Ce soir, souper "mascarade". C'est à qui sera le plus modestement déshabillé. Notre compagnon de table se déguise, mais en gentleman . Chaque convive dispose d'un petit casque de papier fleuri. Nous les laissons de côté. Ce que nous prenons, le P. Létourneau et moi, c'est chacun un tube de papier enroulé autour d'une plume. Sur notre table, s'étale un joli bouquet. On peut se faire des clins d'oeil entre les fleurs. Tout à coup, entre 2 fleurs, ce qui m'arrive sur le nez: le bout de la plume du bout du rouleau de papier du P. Létourneau! On n'a qu'à cesser de souffler dans un bout du rouleau, et la plume et le tube de papier se retirent. Attendez, P. Létourneau; vous me paierez ça!

JEUDI, 19 JUILLET

Le P. Létourneau ne peut pas venir communier à la messe du T.R.P. Provincial. "Ce sautereau d'océan, s'il peut s'arrêter de sauter une fois!" Notre confrère a pris cette règle-ci: "Quand on ne mange pas comme à l'ordinaire, on ne prie pas comme à l'ordinaire!" Cependant, il reste toujours aussi joyeux. De sa chaise longue, il lance vers l'océan des morceaux d'écorce d'orange. "Regardez-moi ça: de la "in drop" à 15 pieds!" Le vent l'aide joliment!

SAMEDI, 21 JUILLET

La journée d'hier est tombée à l'eau, à peu près au milieu du Pacifique. Grosse mer! Multipliez 20 fois le bruit des chutes de Ste-Anne: vous avez une idée du mugissement formidable dont la mer nous accompagne durant cinq à six heures. Il fait beaucoup plus frais. Les îles Aléoutiennes restent enveloppées dans la brume.

DIMANCHE, 22 JUILLET

Le P. Létourneau dit sa messe. Pas de soleil, le temps est brumeux. La sirène de l'Empress déchire l'air à toutes les 2 ou 3 minutes. Tout près du bateau, des poissons de 10 pieds de longueur viennent, 4 ou 5 fois, répéter leurs bonds en dehors de l'eau.

Ce soir, à la méditation, nous renouvelons nos voeux de religion. Au souper, du mouton. Ce fameux mouton ne se laissait pas trancher. J'ai eu plus de misère en cinq minutes avec un bélier mort que j'en avais eue chez nous, à St-Edouard, avec des béliers vivants, dans la bergerie, au bout de la grange!

LUNDI, 23 JUILLET

Le T.R.P. Provincial voit une baleine.

MARDI, 24 JUILLET

Un fort roulis, ce matin, mais le roulis est bien plus agréable

que le tangage. Le roulis vous reporte en vos bercelonnettes d'enfant. On me dit que j'ai l'air fanatique anglo-saxon. Une fois, pour expérimenter que mon air n'est pas trop sévère, je commence à jouer avec un petit Chinois. Son entrain dépasse le mien. Le soir, à la brunante, il vient encore à moi, sur le pont, pour jouer.

Au repas, une méprise! J'ai déjà reçu un peu de patate avec deux articles du menu. Je désire des tomates. C'est cet article que j'indique sur le menu. Il m'arrive un plat de patates. Au menu c'était écrit "potatoes"; j'avais lu "tomatoes". Au repas suivant, on me taquine. "Vous allez voir ça: le P. Blais va demander des patates. Hé! P. Blais, pas besoin de dire cela au boy: il connaît maintenant vos goûts!"

Je rentre en notre cabine, vers 10 heures du soir. Le P. Létourneau est au lit. Il me demande d'assujettir la porte de la cabine, pour l'empêcher de jouer au vent. Volontiers! Dans la demi-obscurité, je m'empare de mon rouleau de papier. Je m'approche de la porte. Je passe près du P. Létourneau. Zut!.... la plume de mon rouleau de papier lui frôle le cou. Le Père se relève. Un peu plus, il se frappait la tête au lit supérieur. "Ah! mon sautereau!" qu'il me dit.

MERCREDI, 25 JUILLET

Ce matin, nous sommes au quai de Yokohama. Mgr Breton, évêque de Fukuoka, veut à tout prix converser longuement avec le T.R.P. Provincial. Mgr a délégué le R.P. Léger, sulpicien, (maintenant cardinal) à la rencontre de notre Père Supérieur. Son billet d'express est acheté. Il convient d'accepter.

Le Père Jean-Joseph, franciscain, ancien Provincial des Franciscains au Canada, voudrait nous amener à leur monastère de Tokyo. Mais notre court arrêt au quai de Yokohama ne nous le permet pas. Le P. Léger nous amène visiter l'école St-Joseph, tenue par les Frères Marianistes, puis le couvent des Soeurs de St-Maur.

Le P. Létourneau et moi, retournons au bateau. A 1 heure 30, le P. Provincial prendra l'express en compagnie du P. Léger, pour Fukuoka, à l'autre extrémité du Japon.

JEUDI, 26 JUILLET

A 9 heures, nous sommes à Kobé. Un jeune homme nous salue du quai. Il semble accompagné de son père et de sa mère. Ce jeune homme est M. Henrique Gutteres, venu à la rencontre de notre Père Provincial qu'il connaît très bien. Son père, M. J.M.A. Gutteres a pris aujourd'hui sa journée de congé pour nous recevoir.

Nous dînons chez le P. Farges, M.E.P., qui n'a pas revu la France depuis 40 ans.

Nous faisons, en funiculaire, l'ascension du Mont Rokkosau. Nous sommes 18 dans cette boîte d'allumettes, au-dessus d'abî-

mes verdoyants. Nous montons ainsi, jusqu'à plus de 3,000 pieds.

Nous prenons le souper chez M. Gutteres. Toute cette brave famille portugaise vient nous reconduire à l'Empress.

SAMEDI, 28 JUILLET

Nagasaki! C'est ici que le T.R.P. Provincial doit nous rejoindre et nous rencontrer. Ici, l'Empress reste en rade. Un yatch-traversier nous conduit à la terre ferme. Nous perdons un gros quart d'heure à chercher l'évêché de Mgr Hyasaka. Puisque le T.R.P. Provincial n'est pas venu nous trouver au bateau, il doit être chez l'évêque de Nagasaki...

Mgr Hyasaka a reçu la visite de notre Père Provincial. Il y a un quart d'heure qu'il en a reçu un téléphone. Il nous donne rendez-vous à Eurakami, chez les Pères Franciscains. Mgr Hyasaka avertit le concierge de nous trouver un taxi qui nous conduira à Eurakami. Nous attendons 20 minutes au poste de taxis. Enfin, nous partons... Notre P. Provincial n'est plus à Eurakami: il nous cherche. Alors, allons-nous-en au bateau! Nous remontons dans le taxi qui nous a amenés chez les Franciscains. Allons, file au traversier!... L'auto crie sans cesse. La route et la machine sont de la même largeur. Place! on est pressé! L'Empress a terminé son chargement de charbon! Nous arrivons à temps pour prendre le traversier qui va accoster à l'Empress pour la dernière fois! Nous avions, sans le vouloir, jeté l'angoisse au coeur du T.R.P. Provincial...

La mer est douce et unie comme de l'huile. Nous aimons regarder les eaux sombres se soulever en vagues régulières, qui, presque toutes s'effondrent sans bruit; quelques-unes font la jasette en se couronnant la crête d'une fine dentelle, qu'elles tendent ensuite à leurs voisines en rideaux blancs aux formes capricieuses.

DIMANCHE, 29 JUILLET

Nous sommes en tout environ 900 sur l'Empress. En cas de naufrage, 33 grandes chaloupes peuvent recevoir 1738 personnes. En plus 1720 ceintures-plastrons pour soutenir nos personnes à la surface des eaux...

L'équipage comprend bien 450 Chinois. Cet avant-midi, ils font le ménage de l'Empress. Vers 4 heures, cet après-midi, nous accostons à Shanghaï. Sur les quais, une douzaine d'enfants font 50 tours d'agilité. On dirait qu'ils vont se pourfendre. Ils s'arrêtent morfondus, tendent vers nous les bras et crient: "Money! Money!" Nous allons souper et passer la nuit à la procure des Missions Etrangères de Paris.

MERCREDI, 1er AOÛT

Nous prenons le souper, à Hong-Kong, encore chez les Pères des Missions Etrangères.

JEUDI, 2 AOÛT

Le Procureur-Général, le P. Biotteau, a pour prénoms Alphonse-Marie. C'est aussi sa fête aujourd'hui. Cet après-midi, entre deux orages, nous allons chez les Petites Soeurs de N.-D. des Anges, des Canadiennes, à Kowloon. Nous nous procurons des chapeaux coloniaux, à la compagnie "Sincère". Ils doivent être en vrai liège.

SAMEDI, 4 AOÛT

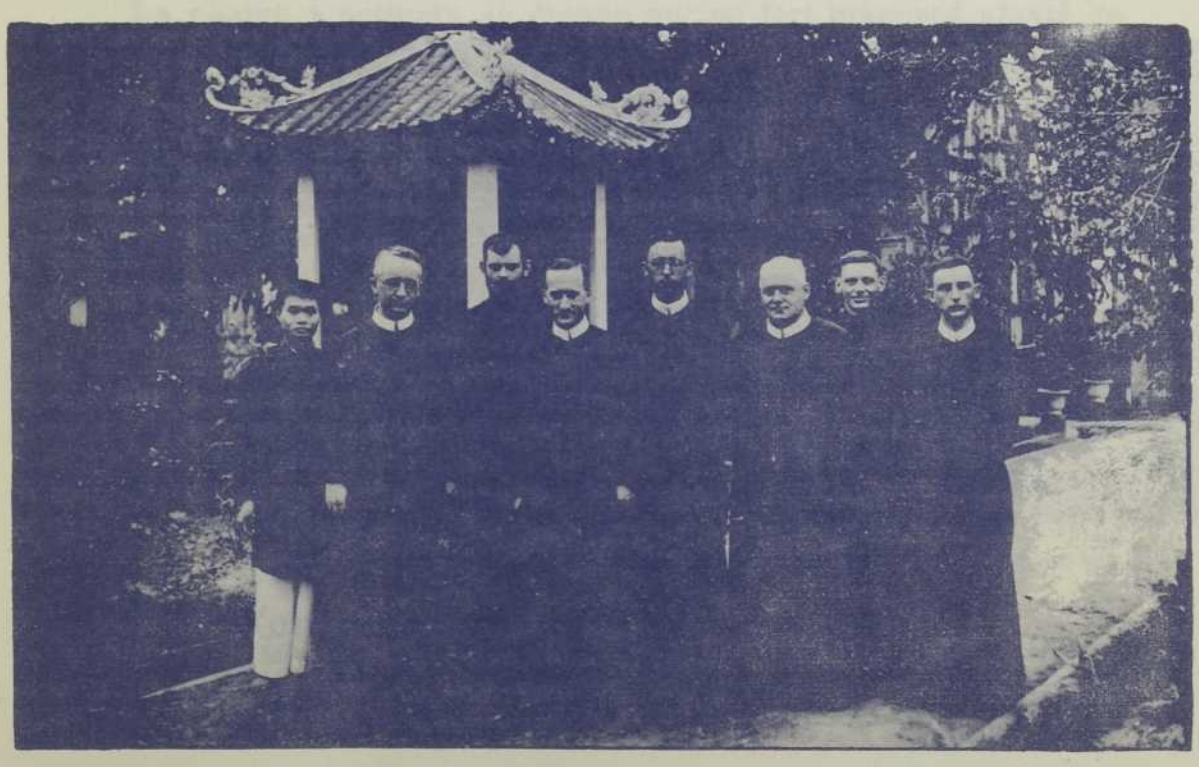
Après deux jours d'orages, le soleil paraît plus radieux. Nous faisons l'ascension du pic de Hong-Kong, dont la hauteur dépasse 2,000 pieds. En traversant les montagnes Rocheuses, nous avions atteint l'altitude de 5,326 pieds. Mais ici, sur le pic, nous voyons l'Océan. Le Canton, vapeur français de 1,000 tonneaux, est en partance pour Haïphong. Nous montons à bord, pour quatre heures.

DIMANCHE, 5 AOÛT

Pas de messe sur le Canton. Qu'en dira-t-on au Paradis? On dira: bateau trop petit, quand on a mer si grosse!

LUNDI, 6 AOÛT

Vers 9 heures, nous allons dire nos messes chez les Pères Dominicains espagnols de Haïphong, lorsque nous pouvons donner l'accolade aux RR. PP. Dionne et Michaud, venus à notre rencontre. Enfin! Nous avons touché l'Indochine. A 4 heures, nous montons en autobus pour Hanoï. 60 milles en deux heures! Bravo! On vient nous reconduire au monastère.



La communauté de Thai-Ha-Ap (prés Hanoï) en 1930

MERCREDI, 15 AOÛT

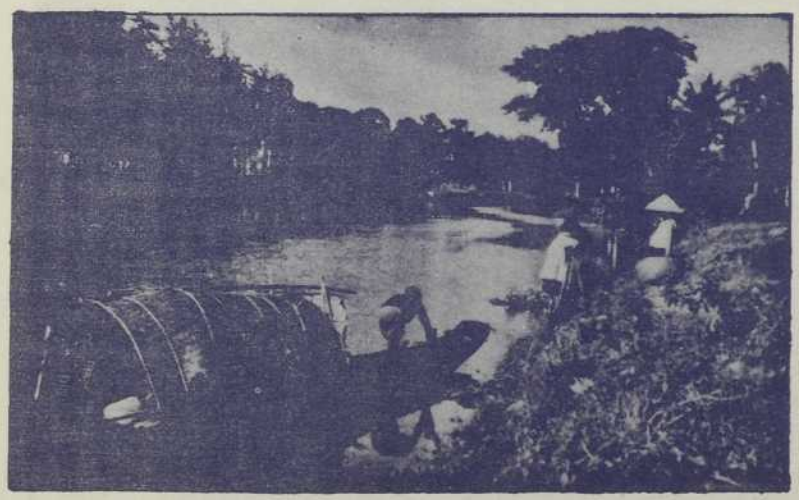
Le T.R.P. Provincial préside une cérémonie de prise d'habit et de profession.

JEUDI, 16 AOÛT

J'accompagne le T.R.P. Provincial et le R.P. Dionne jusqu'à Hué. Je suis désigné pour cette maison qui est à 430 milles de celle de Thai Hà. Le trajet par train de Hanoï à Hué m'a plus fatigué que tout le reste du voyage! Ah! cette sirène au cri déchirant, étourdissant, ahurissant! Ce bruit formidable des roues qui paraissent tourner dans un emboîtement de fer rouillé! Ces bancs taillés à angle droit! Ce brassement continuel, qui fait croire à un oubli de tas de cailloux sur tout le long de la voie ferrée! Supplice qui met en fuite le sommeil et le repos!

LUNDI, 20 AOÛT

Monsieur le Résident est empêché. Je lui laisse mon passeport. Il y apposera son visa. L'entrepreneur de notre monastère de Hué nous conduit, le T.R.P. Provincial et moi, dans son Chevrolet neuf jusqu'à Cau Hai. Nous traversons la lagune en barque. Tous les juvénistes viennent à notre rencontre au débarcadère. Une délégation du village de Vinh Hoà reçoit aussi au quai le T.R.P. Provincial qui, demain, doit aller bénir leur église nouvelle. Ces braves gens accueillent le T.R.P. Provincial chaleureusement. Ils viennent le reconduire à la villa des juvénistes, au son du tambour, des flûtes, des cymbales, des castagnettes et des tambourins. A l'arrivée à la villa, Salut du T.S. Sacrement.



Canal de Phu-cam

(de Hué à Thai son)

BÉNÉDICTION D'UNE ÉGLISE À VINH HOÀ

Vinh Hoà est à 20 minutes de marche de la villa des juvénistes, à Thaison. Ce mardi, 21 août, il n'est pas encore 6 heures 30,

qu'une centaine de paroissiens de Vinh Hoà stationnent à nos portes. Nous terminons le déjeuner en vitesse et... en rang pour la procession!

Le cortège se déroule sur le parcours de plus d'un arpent. Ici et là, le sentier s'est habitué à ne laisser passer qu'un piéton de front; nous suivons cette coutume gracieuse. Vingt dignitaires de la paroisse ouvrent la marche. Un nombre à peu près égal de fillettes, bien proprettes en leur costume blanc, suivent les premières. Chacune d'elles porte avec piété une bannière où se balancent les emblèmes de notre sainte religion; et au front de chacune rit une couronne de roses aux couleurs voyantes.

Les cent juvénistes forment le plus fort groupe du cortège.

Puis s'avancent une douzaine de petits bonhommes enveloppés de tuniques fleuries où le rouge prédomine. Des bandeaux de même fabrique enserrent leurs têtes et leurs jambes. Garçons et fillettes détournent bien quelquefois la tête, mais ils sont de cérémonie: ça paraît à leur sérieux!

Mais le sérieux des neuf ou dix musiciens l'emporte encore. Et le sourd tonnerre de la grosse caisse, le roulement des tambours, le claquement des castagnettes, le timbre d'une cloche, les accords des flûtes vous emportent vers Vinh Hoà en un rythme lent de procession.

Une foule de païens inonde les abords du sentier. Des troupes remuantes d'enfants nous dépassent plusieurs fois à la course pour dévorer encore une fois de leurs grands yeux le grand personnage que l'on porte en palanquin.

La chaise à porteurs se dresse sur un fort brancard ajusté en tiges de bambou. Telle un trône, elle est surmontée d'un dais protecteur. La chaise et le dais sont habillés de drap rose, où courent les dessins de dentelle blanche. Huit porteurs, avec une dignité et une adresse étonnantes, font glisser le T.R.P. Lévesque dans l'air, à hauteur d'épaules, tout doucement, sur un espace de plus de deux kilomètres. Quatre hommes, armés chacun d'un grand parasol jaune, font la chasse aux rayons de soleil...

Les fillettes ont chanté, les juvénistes ont récité le chapelet. Les musiciens ont poursuivi leur tâche avec une solennité consciencieuse, pendant une heure...

Le T.R.P. Lévesque est déposé juste en face de l'église neuve. Le crépitement d'une volée de pétards salue son arrivée.

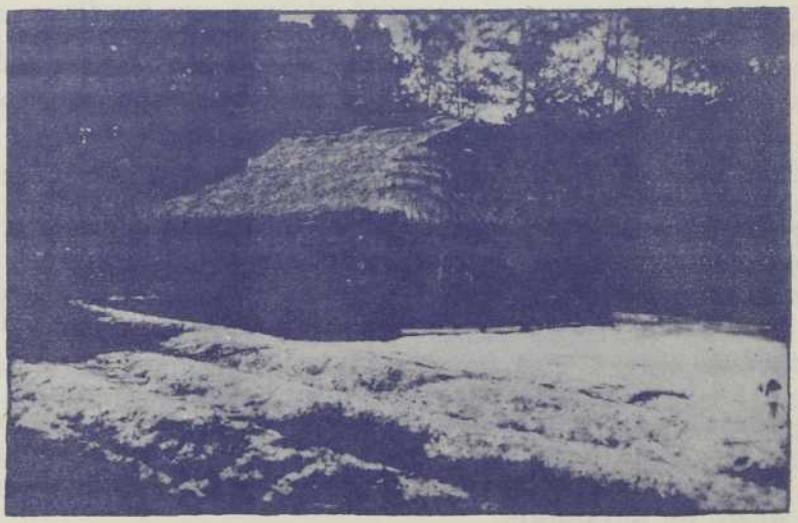
Aussitôt le T.R. Père revêt la chape et, au chant des psaumes exécuté par les juvénistes, il bénit l'extérieur de l'église, puis l'intérieur.

"Dans ma détresse, j'ai crié vers le Seigneur, et il m'a exaucé...

"Je me suis réjoui en ces paroles: nous entrerons dans le temple du Seigneur...

"O Dieu qui sanctifiez les lieux consacrés à votre nom, répandez votre grâce sur cette maison de prière, afin que tous ceux qui invoqueront ici, votre nom, ressentent le secours de votre miséricorde".

Le T.R.P. Dionne, visiteur de la Vice-Province d'Indochine, fait descendre en l'église nouvelle, par le Saint Sacrifice, "le Dieu que ni la terre ni le ciel ne peuvent contenir". L'église est comble. Les juvénistes chantent avec perfection la messe de l'Assomption, titulaire du nouveau temple.



Petite chapelle de Mỹ-loi (près Thai son)

DIMANCHE, 26 AOÛT

Le curé de Vinh Hoà prend le souper chez les Rédemptoristes à Thai son. Trois familles païennes influentes ont demandé à se convertir. Vinh Hoà verra sa population chrétienne s'augmenter encore, puisqu'on vénère déjà l'image de N.-D. du Perpétuel Secours dans la nouvelle église de l'Assomption.

LUNDI, 27 AOÛT

Première leçon de langue viêtnamienne, de 3 heures 30 à 5 hèures. Le lendemain, à la même heure, vers la fin de la classe, je sais qu'il y a, couvrant certaines voyelles, un accent qu'on appelle "chapeau" et à droite des voyelles u et o, un accent qu'on dit "barbu". Je me mêle dans les 6 accents toniques: les accents moyen, aigu, grave, interrogatif droit, interrogatif couché, rebondissant.

10 OCTOBRE

Il a été question de la paroisse de Nam Fo, comme poste d'étude, où je dois aller apprendre à parler la langue du pays. Ce matin, des notables viennent au-devant de moi. Ils font un voyage blanc. Le T.R.P. Provincial vient de m'affecter comme missionnaire à Saigon.

CHAPITRE TROIS

VISITE À KHANH HÔI

Je n'ai pas résidé à Khanh Hôi. J'ai vu le presbytère et l'église. Je me souviens à peu près de tout ce qu'on m'a dit ou écrit au sujet de notre premier poste de résidence à Saigon.

Les Pères désignés pour la fondation de Saigon sont les RR. PP. Amédée Fournier et Théodose Roy. Ils arrivent à Hué en octobre 1931. A la fin de novembre, ils partent pour Saigon en compagnie du T.R.P. Dionne. Le R.P. T. Roy s'arrête à Nhà trang, chez le P. Vallet, pour apprendre le viêtnamien. Le R.P. Fournier se rend à Saigon. En décembre, il va à Cai nhum apprendre la langue. Il y demeurera sept mois, chez le R.P. Boismery, des Missions Etrangères de Paris. Au mois d'août 1932, il part en Malaisie, où il prêchera des missions et des retraites pendant sept mois.

Le P. Antoine Lapointe arrive à Saigon, le 30 décembre 1932. Il ne tarde pas à se lancer dans l'étude de la langue viêtnamienne. Lui aussi va chez le R.P. Boismery.

LE 3 MARS 1933

Le R.P. T. Roy revient de Mac Bat, où il s'est livré à l'étude de la langue. Il loge avec le T.R.P. Dionne à la Procure des Missions Etrangères. Le 4 mars, tous les deux vont voir Khanh Hôi, que Mgr Dumortier nous offre. Les Pères n'auraient qu'à assumer les offices religieux sans aucune charge curiale. La proposition est examinée et acceptée. Le 12 mars, le R.P. T. Roy célèbre la messe en l'église paroissiale de Khanh Hôi. Une semaine plus tard, en la fête de S. Joseph, nous prenons possession du poste, quand Mgr vient nous y installer officiellement. En ce soir du 19 mars, le R.P. T. Roy couche pour la première fois à Khanh Hôi, seul, après que les notables l'eussent averti de prendre garde parce que, selon eux, il semble bien que le curé précédent a été assassiné ici.

LE 31 MARS

Le R.P. Fournier revient de la Malaisie. Il va rejoindre le R. P. T. Roy.

AU SOIR DU 30 AVRIL

Le R.P. T. Roy bénit solennellement une grande image de N.-D. du P. Secours, don de Mme Ballons, et installe cette image en l'église de Khanh Hôi, pour le mois de Marie.

La résidence au nouveau poste s'avère difficile. Le rez-de-chaussée du presbytère est humide et malsain. L'étage est excessivement chaud. A proximité, des abattoirs d'animaux! Le travail de boucherie se poursuit la nuit, afin de présenter de la viande fraîche au marché dès le petit jour! Les patients des abattoirs sont loin

d'être silencieux! Les vendeurs sur les quais et sur le canal chinois, les acheteurs d'ici et de là doivent hausser le caquet, pour dominer la cacophonie. Les rafales du brouhaha indescriptible rendent le sommeil quasi impossible au presbytère!

Le Père T. Roy doit chercher du repos ailleurs. Le 22 mai, il se rend à Travinh. Le 7 juin, il entre à l'hôpital de Travinh. Il y séjourne jusqu'au 27, et revient à Saigon, le lendemain, le 28. Le presbytère de Khanh Hôi est vide. Les PP. Dionne et Fournier sont déménagés à Saigon, à la rue Paul-Blanchy.

Sans être une merveille, cette cathédrale offre un ensemble très honnête de style roman. Elle fut construite en 1877 et demeure l'image fidèle de la France chrétienne habituée à planter la croix et désireuse de faire participer d'autres hommes à sa joie d'avoir trouvé le Christ. Rien de plus touchant que de voir dans l'immense nef se presser des hommes de toute race, unis dans une même prière à Celui qui a restitué la personne humaine dans sa dignité d'enfant de Dieu.

CHAPITRE QUATRE

LE NUMÉRO 163

A la fin de la retraite pascale prêchée à Saigon par le R.P. Amédée Fournier, nommé Supérieur de la fondation de la Cochinchine, une dame, dit-on, aurait proposé au Père Prédicateur, l'achat d'une maison située en bordure de la rue Paul-Blanchy. Il nous faut à tout prix quitter Khanh Hôi, qui s'avère intenable. La consulte vice-provinciale est mise au courant du projet. Elle donne un vote affirmatif. Le 21 juin 1933, le contrat d'achat du no 163 est signé. Deux jours plus tard, en la fête du Sacré-Coeur de Jésus, le P. A. Fournier y célèbre la première messe.

Le T.R.P. Dionne, Visiteur de la Vice-Province de Hué, vient visiter la nouvelle fondation, du 26 au 29 juin.

Le 23 août, le C.F. Irenée arrive de Hanoï. Il est attaché à la maison de Saigon, dont le décret d'érection canonique sera du 7 octobre de la même année 1933.

Le P. Lapointe, arrivé au jour de l'an, s'est lancé dans l'étude de la langue immédiatement, à Cai nhum, chez le R.P. Boismery, M.E.P. Il revient au no 163, le 16 août.

Le R.P. Théodose Roy avait dû se rendre à Travinh, pour se remettre des fatigues encaissées à Khanh Hôi. Il revient à la nouvelle maison, le 28 juin.

Au mois de novembre, le P. Amédée Fournier s'embarque pour le Canada.

Au 1er janvier 1934, figure au no 163 le personnel suivant:

R.P. Théodose Roy,
R.P. Antoine Lapointe,
C.F. Irenée.

Le T.R.P. Lévesque, Provincial des Rédemptoristes canadiens, visite la maison de Saigon, du 1er au 5 septembre.

Le 11 octobre, j'arrive à Saigon.

On ne peut pas dire que la petite maison avait tout à souhait. La Providence a veillé sur elle, jour et nuit, par l'intermédiaire de son économe S. Joseph. A sa naissance, le Chef de la Sainte Famille est choisi comme titulaire de la nouvelle fondation. Le P. Fournier disait: "Tout, jusqu'à la clef du Tabernacle, nous a été fourni par saint Joseph".

.....

Vous plairait-il de visiter le no 163? Suivez-moi.

Le carré de la maison a 25 pieds sur 22 pieds et demi. N'apportez pas votre "pied de roi", vous pourriez me faire mentir. Ça gâterait ma visite en même temps que la vôtre!

Une véranda de 5 pieds par 25, ouverte largement au centre et aux extrémités, court à la longueur de la façade et vous introduit, à gauche ou à droite, par porte à double battant, dans l'une ou l'autre des deux pièces du rez-de-chaussée. Entrons. Les deux pièces du rez-de-chaussée sont d'égale grandeur: 12 pi. et demi par 12 pi. et demi. Celle de droite sert de réfectoire; celle de gauche sert de parloir. Ces deux pièces carrées communiquent entre elles par une grande porte d'arche, où sera abritée une des deux armoires de la salle à manger. Elles communiquent aussi, chacune par une ouverture-baie rectangulaire, avec le passage qui donne sur le vivoir dont les dimensions sont de 12 pieds par 25. A gauche du passage, une chambrette qui servira de sacristie, quand le vivoir sera devenu "la petite chapelle", le 20 août 1933. A droite du passage, l'escalier, replié sur lui-même, conduit à l'étage.

Nous monterons à l'étage plus tard.

Sortons du vivoir par l'une des deux portes opposées au passage. Vous êtes dans la cour dont le pavé de ciment entoure entièrement la maison éloignée des murs et des dépendances d'une distance d'environ 20 pieds. Flanquée au vivoir, une salle de bain et de toilette.

La chambre de bain sert de buanderie au C.F. Irenée dont la lessiveuse ne consistera longtemps qu'en une "cuvette émaillée de granit blanc", haute et large cuvette à baigner de longs et larges pieds!

Au fond de la cour, sur une ligne parallèle à la rue, les dépendances, comprenant la cuisine, quatre ou cinq chambres, puis le garage. A la cuisine un petit foyer, alimenté au charbon de bois, ainsi qu'au souffle constant d'un éventail. Toutes les pièces des dépendances sont excessivement chaudes. Elles ne sont pas plafonnées. Leur toit est fortement incliné vers la maison. Le soleil tombe à pic sur ce toit, et chauffe à blanc les tuiles. L'intérieur de ces appartements est surchauffé. L'atmosphère y devient suffocante.

Jusqu'à l'arrivée d'un postulant au mois de mai 1934, il a fallu une cuisinière. Une vieille femme viêtnamienne est engagée. Elle logera dans la chambrette contiguë à la cuisine. La cuisinière ne se présente pas à la maison pendant les repas. Une bienfaitrice paie un serviteur, qui est à la fois garçon de table et boy préposé à l'entretien de la cour. A l'arrivée du postulant, notre cuisinière doit nous quitter. Elle laisse comme cadeau-souvenir son chat, moins sensible au salaire que sa maîtresse. Il faut croire que le chat avait pris le goût de la résidence, pas loin de notre cuisine... Ce chat viendra finir ses jours à la rue Pierre-Flandin.

Le mur d'enceinte de la propriété est plutôt bas. Son sommet sur le pourtour de la propriété et l'auvent des dépendances soutiennent une tonnelle de chèvrefeuille, dont l'extrémité encercle la maison à la hauteur du rez-de-chaussée et du toit-terrasse de la petite chapelle. Le tapis de verdure, étendu à l'année, apporte au rez-de-chaussée fraîcheur et humidité sans compter qu'il assombrit d'une façon gênante le réfectoire et "la petite chapelle".

NOS BIENFAITEURS

De 1934 à 1938, M. Alfred Béziat, maître du barreau de Saigon, nous a fourni quotidiennement la glace.

M. Chevron, premier directeur du bureau de poste de Saigon, nous paie notre première bécane, madame Chomienne, une deuxième bécane, la grande "Peugeot". Enfin, mademoiselle Begey offre une troisième bicyclette, la plus basse, mais la plus solide. Cette dernière a servi pour le marché, des années durant.

Aux fêtes et très souvent les dimanches, on nous apporte des repas entiers.

Pour se garder des regards indiscrets des fervents de la petite chapelle et des visiteurs qui ont affaire au parloir, des rideaux opaques ont été suspendus aux fenêtres du réfectoire et aux ouvertures percées entre les deux pièces d'entrée du rez-de-chaussée.

.....

Vous plairait-il de visiter l'étage? Alors venez!

L'escalier s'est vu accrocher à son flanc droit une sonnette en balance sur un ressort, pour le service de la vie commune. Au palier unique de l'escalier, vous faites volte-face. Une dizaine de marches et vous êtes à l'étage. A votre droite, une porte s'ouvre sur le toit-terrasse de "la petite chapelle". Juste en face de vous, la chambre de toilette. A votre gauche, deux chambres de 12 pieds et demi par 12 pieds et demi. Chaque chambre communique par une porte avec le corridor de 5 par 25, qui s'étend au-dessus de la véranda du rez-de-chaussée. Le corridor-véranda au côté parallèle à la rue et à ses extrémités, est fermé par des fenêtres persiennées. Chaque chambre contient un lit, une couple de tables et trois ou quatre armoires. Le corridor contient un lit pliant, un lit de camp, des armoires de la lingerie, de la procure, des caisses et tout ce qui n'entre pas dans les caisses ou les armoires.

A force de calcul, le C.F. Irenée s'est réservé un passage d'une dizaine de pouces de largeur pour circuler au milieu de tous ces embarras. Pour se rendre à ce fameux corridor, il faut traverser l'une ou l'autre chambre. Durant le jour, passe encore! Mais durant la nuit, il faut éviter de heurter le lit, ou une armoire, ou une table, ou une chaise toutes encombrées de livres. En ces chambres-bibliothèques, le confrère étranger de passage a peine à trouver, la nuit, le passage qu'il s'est aisément frayé pendant le jour. Un confrère de Hué en visite et logé dans le fameux corridor, se met, une nuit,

à la recherche de la chambre de toilette. Il s'aventure dans la chambre du T.R.P. Dionne. Il accroche la boîte aux clefs posée sur une petite armoire. La boîte heurtée fait une chute. Les trousseaux de clefs carillonnent sur le parquet jusqu'au premier "racoin". Le tapage n'est pas très musical. La mélodie en triples croches n'a duré qu'un instant; mais elle a réussi à réveiller le vénérable dormeur.

LES VOISINS

Les habitations voisines de droite et de gauche sont à une quinzaine de pieds du mur d'enceinte. La radio de la villa de droite apporte à qui veut les écouter les nouvelles du matin et du soir. La villa de gauche est riche en émissions de voix humaines, de voix vulgaires de femmes; des voix de mère et de fille qui se renvoient à tue-tête des compliments grossiers aux heures silencieuses de la méditation de l'après-midi ou du soir. Les heures du repos nocturne sont marquées de piaffements ou de hennissements d'un cheval de course, attaché sous un abri, à trois pas du mur de gauche. Une fois, le T.R.P. Dionne faisait diligence pour ne pas manquer le tramway. La gare est à 150 pas du no 163. Notre voisine voit passer le T.R.P. Visiteur. De la fenêtre de sa villa, notre virago lui crie: "Cours, mon vieux!"

De 4 heures 30 à 9 heures du soir, régulièrement, à chaque 20 minutes, le tramway électrique passe dans la rue Paul-Blanchy, en face du no 163. Le tapage est alors plus que suffisant. Il devient ahurissant au passage journalier et irrégulier d'une locomotive à vapeur.

LES VOLEURS

Mais ce n'est pas tout. Il y a les maraudeurs.

En une fois, on a dérobé six vases à fleurs, des vases en cuivre. Ont disparu tour à tour mon chapeau colonial, le tapis de la table du réfectoire, un bréviaire du P. T. Roy, des outils, le cendrier et la petite cloche posée sur la table du parloir, quelques ampoules électriques au rez-de-chaussée, un grand nombre de coussins couvrant les agenouilloirs des prie-Dieu de la petite chapelle.

LES MENDIANTS

De nombreux mendiants se présentent aussi tous les jours à la porte de notre maison. Les mendiants de qualité, les pauvres honteux ne se mêlent pas à la foule des gueux. Il arrive assez souvent que le "quêteux" est invité à passer à la cuisine. Un repas lui sera plus nécessaire qu'un cinq sous! Cependant la plupart préfèrent gagner en vitesse le grand chemin. D'aucuns arrivent avec lenteur, en boitant. C'est étonnant de voir comme ils sont alertes et d'allure pas du tout pitoyable, lorsqu'ils sont dans la rue et se croient hors de la portée du regard!

Je puis vous certifier, à la gloire de S. Joseph, patron de notre

maison de Saigon, que le P. Econome n'a pas passé un seul jour sans s'apercevoir que les déboursés pour les dons de charité se trouvaient, le soir, comblés au centuple!

HISTOIRE DU PLAFOND

Regardez bien au plafond de l'étage, presque vis-à-vis de l'escalier, deux ouvertures béantes. Elles sont historiques! Le P. Bellemare pourrait mettre ici son mot, car il en est l'artisan! Je ne plaisante pas! Il faut se rendre, par le grenier, jusqu'à la persienne ronde qui donne sur la rue presqu'au faîte du toit... Ce n'est pas pour jeter un coup d'oeil par cet oeil-de-boeuf fermé, mais pour laisser descendre une corde par la persienne. La corde remontera, au faîte du no 163, une grande croix faite de verdure. On veut rendre plus solennel le mystère de Noël!

Le P. Bellemare se fait acrobate. Il pénètre au grenier par la trappe du plafond. Il fixe l'oeil-de-boeuf, et, dans une demi-obscurité, court droit dessus... Il n'a pas fait deux pas qu'il tombe à cheval sur une poutre, les deux jambes dans le vide, pendant que grêlent sur le parquet de l'étage des morceaux de crépi et des bouts de lattes... Le Père parvient seul à se remettre en bon chemin. Il continue tout fin seul son exercice d'acrobatie sur la planche unique qui conduit à l'oeil-de-boeuf. Maintenant, vous pourrez dire qui a laissé la marque de ses deux pieds au plafond de l'étage du no 163!

LES "FOURMIS BLANCHES"

Regardez sur les murs ces courants brunâtres. Ce sont les pavages des chaussées sur lesquelles des caravanes de milliers de termites ont marché, après y avoir élevé, au fur et à mesure du chemin parcouru, des corridors complètement clos.

Ces termites, qu'on appelle ici "fourmis blanches", ont un odorat merveilleux. Le bois tendre les attire. Un éclat de sapin peut être oublié à l'étage sur un parquet de ciment... Les termites logées dans le sol, se bâtiront des corridors le long des murs, s'il le faut, et marcheront avec ardeur jusqu'au succulent morceau.

Elles aiment le papier, car il provient du bois tendre. Il faut les surveiller constamment aux abords d'une bibliothèque. Le parquet de l'étage de la maison est d'un bois très dur. Mais ces planches sont très sèches; leur "embouffetage" s'est disjoint. L'ennemi s'est trouvé là des sentiers, à peu de frais. J'ai vu un petit corridor aérien, long de 2 pouces, quitter un mur de crépi et par un angle droit, gagner une pile de livres rangés dans une étagère. Les pattes des armoires contenant livres et vêtements reposent sur des morceaux de tôle, qui leur servent de boucliers. Mais les termites ne s'y casseront pas le nez! Elles seront découvertes dans leur tentative de contourner l'obstacle!

N'allez pas déposer vos souliers, à l'extrémité des sentiers secrets de l'ennemi. Il peut les dévorer en une nuit!

Ces termites ont leurs nids jusqu'à 500 pieds de leurs théâtres d'opération. La reine mère de la termitière ne vient pas s'installer dans les appartements réservés de son château sans avoir fait auparavant son voyage de noces, en compagnie du roi, n'importe quel roi, un roi rencontré par fortune. Par les soirs humides qui suivent les orages, on peut constater des nuées de grosses fourmis en vol lourd et pressé auprès des ampoules électriques. Le meilleur moyen d'attraper ces fourmis, c'est d'éteindre toutes les lumières d'un appartement, après avoir fermé portes et fenêtres, apporter un grand bassin rempli d'eau et au centre du bassin, installer une lampe à pétrole. Les fourmis recherchent la lumière et tombent dans le bassin. Ces fourmis ailées ce sont les rois et les reines partis en avion pour leur voyage de noces. Les rencontres se feront dans des sentiers sous le gazon. La reine, après avoir déposé ses ailes, se rend à son palais souterrain. Des centaines de fourmis-soldats, caparaçonnées et armées de fortes pinces tranchantes, montent la garde aux abords du palais. Le palais compte plusieurs étages. Les chambres ont la forme d'alvéoles. Le château, du grenier à la cave, a la hauteur d'un pied. A l'étage central, il peut atteindre un diamètre d'un pied et demi. Le château fort est dissimulé sous un léger monticule de terre.

LES FOURMIS NOIRES

Il y a aussi des fourmis noires. Elles sont minuscules. On les aperçoit, car elles voyagent en caravanes. Leur office particulier est celui de croque-morts. Qu'un cancrelat meure au grenier; aussitôt les petites fourmis noires partiront de la basse-cour, monteront le dépecer, le charroyer. Sur le parcours que suit la caravane, des fourmis noires, des "colosses", celles-là, assurent le service de police contre les cambrioleurs, de brancardiers pour les manoeuvres accidentées, de "bulldozers" pour les fardeaux trop lourds. Le cadavre de l'insecte disparaît. Aucune trace d'abattoir! La caravane s'efface à la racine d'un brin d'herbe!

LES ARAIGNÉES

Des araignées ont élu domicile dans la tonnelle de chèvrefeuille. Si une chenille s'aventure sur une toile de ces araignées, la maîtresse du logis apparaît... En un clin d'oeil, elle a enfoncé un dard dans l'épine dorsale de la promeneuse, qui reste immobile, engourdie, anasthésiée. La chenille est emmaillotée d'un réseau serré de fils soyeux. Le paquet est ficelé dans un coin de la toile. De temps en temps, l'araignée va s'accroupir auprès de la réserve et manger de sa chasse.

LES SERPENTS

Un postulant aperçut, un jour, un petit serpent noir, de la longueur d'un doigt, de la grosseur d'un crayon, ramper dans la cour. Se promenait-il dans la tonnelle? Etait-il tombé de là dans la cour? Le postulant a écrasé ce petit serpent venimeux.

En balayant ma chambre, je trouve, sous mon lit, la peau d'un serpent! Il n'y a pas que les hommes qui changent de camisole!

Mais la camisole d'un serpent de 2 pieds de longueur est tellement mince, tellement usée, tellement légère, que votre haleine seule l'arrache de vos mains! Ce serpent a dû ramper dans la tonnelle et s'insinuer dans ma chambre par la persienne.

LES FOURMIS ROUGES

On pourrait croire que notre tonnelle est le patrimoine des fourmis rouges, de grosses fourmis, des fourmis de feu. Leurs piqûres causent des douleurs cuisantes comme des brûlures. Ces fourmis défendent leur héritage avec un dévouement farouche. De ma fenêtre-persienne entrouverte, je les ai surveillées. Une branche de bougainvillée pendait à l'intérieur de la fenêtre. Je touche légèrement la branche. Une centaine de fourmis se portent à l'attaque. L'endroit que j'ai touché est couvert de combattants, qui, agrippés par les pattes de derrière, font librement de l'escrime, vers l'assaillant. Je présente un porte-plume, une fourmi pique si ardemment son dard sur l'extrémité de la plume qu'elle y reste prise!

Somme toute, j'ai passé cinq belles années au rez-de-chaussée et à l'étage du no 163!

Croix de mission à Cai nhum

CHAPITRE CINQ

L'ÉTUDE DE LA LANGUE: 1935

1. À CAI NHUM

Je ne serai pas longtemps à Cai nhum. J'en ai rapporté des souvenirs inoubliables.

2 JANVIER

J'attends toujours la réponse du R.P. Curé de Cai nhum, le P. Thang. C'est chez lui que le R.P. T. Roy, supérieur de la maison de Saigon, projette de m'envoyer étudier le viêtnamien.

11 JANVIER

Enfin, une réponse, datée du 3 janvier. J'irai à Cai nhum, paroisse presque tricentenaire de la basse Cochinchine. Ce coin de brousse est réputé pour la clarté de son langage. Le curé est à prêcher une retraite aux Amantes de la Croix de Thu-thiêm, de l'autre côté de la rivière Saigon.

12 JANVIER

Le curé de Cai nhum termine son travail apostolique au milieu de la semaine prochaine. Le 17, il sera de retour chez lui. Le 19, il pourra me recevoir.

14 JANVIER

Au dîner, on me fait savoir que Mgr Dumortier, vicaire apostolique de Saigon, me donne juridiction pour les confessions en français. Comme j'ai l'intention de passer par Travinh, je pars par la chaloupe de ce soir. Voyage de dix heures. Nuit sans sommeil! Ma chaise longue est trop courte!

15 JANVIER

Soeur Lucia, supérieure de l'hôpital provincial de Travinh, me fait servir vers 10 heures, cet avant-midi, un excellent goûter pour me faire oublier ma nuit d'insomnie.

18 JANVIER

Soeur Lucia a mis une auto à notre disposition pour la journée. Le P. Lapointe et moi, pouvons ainsi nous faire conduire à Mac Bac, puis à Cha va.

19 JANVIER

La chaloupe quitte Travinh vers 7 heures 30, ce matin. Pas

loin du quai, le canal est étroit. Un canot ne peut réussir à prendre la vague. Il chavire avec son pilote: tous les deux prennent un bain. A Mo cay, on quitte la chaloupe. Deux vieilles autos attendent près du canal. L'une n'a que trois roues. L'autre n'a pas l'air sûre d'elle-même: elle tremble! Oui! quand elle se déplace, la voiture est prise d'un tremblement affreux! A certains moments, on pourrait croire aux spasmes de l'agonie! Pareille charge aussi! 10 passagers! Il y a des voyageurs étendus sur la capote! Je prends le dîner à Cai mon chez le R.P. Bellock, curé. Encore 4 milles en tilbury, et j'entre à Cai nhum.

21 JANVIER

Monsieur le curé, le P. Thang, me présente un séminariste, en vacances du jour de l'an. Les vacances du jeune homme dureront un mois. Tous les jours, il viendra me guider dans mes leçons d'alphabet, de prononciation, de vocabulaire, de lecture, de version, de thème. Ensemble nous irons en promenade. Il me donnera des leçons de choses, leçons très profitables.

23 JANVIER

Cet après-midi, je vais à Cho lach. Je veux essayer la bicyclette que M. le curé met à ma disposition. Le vélo est remisé depuis quelques années... Je commence par le graisser à l'huile. Les pneus ont été gonflés. J'enfourche cette bécane. Pas de freins! La sonnette ne sonne pas! La pompe, elle, heureusement sait pomper.

24 JANVIER

A la paroisse voisine de Cai mon, c'est grande fête. C'est l'inauguration d'une statue du bienheureux Philippe Minh, martyr. Le P. Thang, mon curé, prononce un sermon à la fois très beau et très long. Les flots de son éloquence ont coulé pendant près d'une heure. Pendant la cérémonie de l'inauguration de la statue, un spectateur fervent grimpe jusqu'au socle de la statue, apparaît un instant près du bienheureux, puis disparaît... Sur la tête du bienheureux martyr, reste campée, bien de travers, une barrette quelconque ramassée dans un coin de la sacristie... Le P. Bellock, curé, doit traverser la foule et interrompre la scène trop comique!

Je reviens à Cai nhum en vélo. Je n'ai pas fait dix arpents sur la route qu'un pneu crève. Heureusement, il passe une auto qui m'offre une place! Je remercie le pneu d'avoir crevé à ma place!

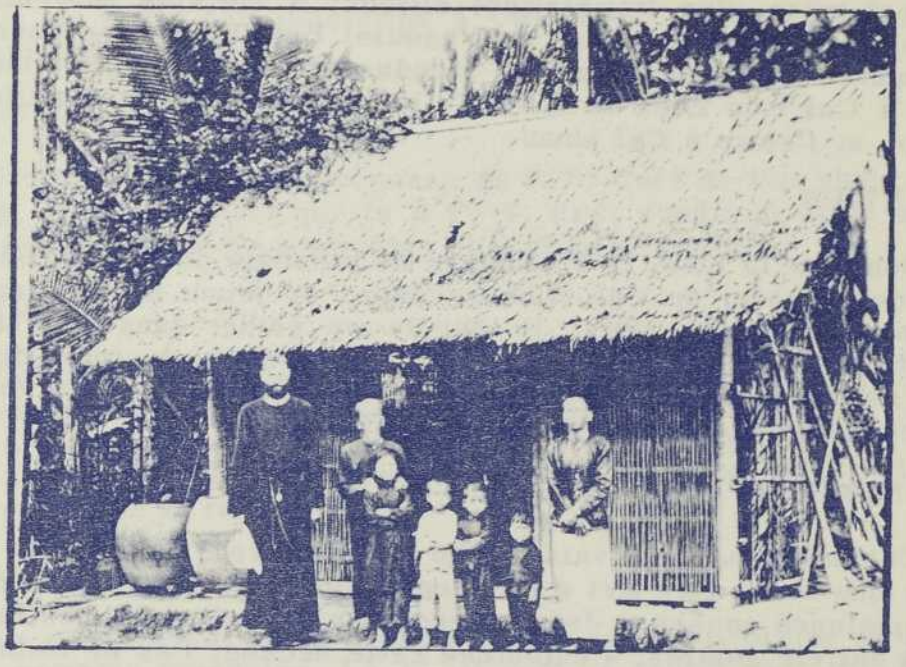
25 JANVIER

En promenade, je distribue des médailles aux enfants. Il y en a qui n'auront pour tout vêtement que la médaille-cadeau. Garde ta médaille, mon petit! Sauve la surface, tu sauveras tout!

LE DERNIER SOURIRE DE MARTHA

Martha a trente ans. Elle en avait dix-huit, lors de son mariage en l'église paroissiale de Cai nhum. Après cinq ans de ménage,

elle quitte la paroisse, son mari et ses deux enfants. Elle court en vagabonde, jusqu'à ce que la maladie la conduise à l'hôpital. Mais, en ce samedi soir, le 26 janvier, elle revient au toit conjugal en même temps qu'au foyer paternel.



La famille de Martha et le R.P. Blais devant la paillote où mourut Martha

La paillote, où est revenue Martha, est à plus d'un mille de l'église. Ce soir, monsieur le vicaire, le P. Marc, est allé l'administrer. Avant son retour au presbytère, il reçoit une confidence de la prodigue. "Je vous prie, mon Père, de solliciter mon pardon auprès des paroissiens, en raison de ma conduite scandaleuse. Il me semble qu'alors, je pourrai paraître en paix au tribunal de Dieu".

Aux deux messes paroissiales du lendemain, dimanche, pendant que Martha pénitente attend le Saint Viatique, le P. Marc présente aux fidèles l'humble requête. Martha communie vers neuf heures du matin.

Le 28, au déjeuner, je m'informe de l'état de la mourante. Le Père vicaire me répond: "Elle est morte, hier soir, vers neuf heures"...

"Prie-t-on auprès des morts, par ici? — Oh! oui, et vers quatre heures de l'après-midi, le corps est déposé dans le cercueil que l'on ferme, puis les prières continuent". Je voulais voir le visage de cette défunte, pour saisir encore une fois sur des lèvres glacées les leçons de la mort. Très tôt, je pars, accompagné du séminariste qui connaît la demeure. A la porte de la chaumière, des ouvriers ou des parents s'occupent de la fabrication d'un cercueil. Tous me saluent et devinent le but de ma visite. L'on m'invite à pénétrer en la chambre mortuaire.

Sur un grabat dissimulé sous une étoffe grise, revêtue de son habit usagé, la morte repose les mains jointes sur la poitrine. Deux vieilles couvertures, étendues côte à côte, couvrent tout le corps jusqu'au menton relevé par un petit bloc de linge. Les cheveux sont dénoués. Près de la tête, une bouteille d'eau bénite. Deux cierges essaient de dissiper les ombres de l'étroit réduit, mais il semble qu'ils gardent leur clarté pour illuminer le sourire de Martha, "le sourire discret d'un repentir confiant".

Je m'agenouille sur la terre inégalement battue, et je récite une dizaine de mon rosaire.

La sueur semble inonder le front de la morte. Il me semble qu'à tout instant ses yeux vont s'ouvrir pour répondre à ma sympathie. Mais non: toujours le rigide silence de la mort. Et toujours le même sourire de sérénité.

Je me retire sans dire un mot. L'émotion m'aurait empêché de parler. Un pan de mur en paille retombe et ferme la chambre. Martha reste seule avec son sourire de paix.

Le lendemain, dans le courant de l'avant-midi, un cortège funèbre se dirige vers l'église. Le cercueil, porté sur un brancard, est déposé à l'intérieur du temple, près du portique. Les cloches, muettes quant l'âme de Martha s'est envolée, restent encore silencieuses. Serait-ce la punition des pécheurs scandaleux?

Le prêtre récite l'absoute, tout bas...

Le cortège funèbre se remet en marche vers le cimetière. Un assistant récite en viêtnamien les litanies de la Ste Vierge. Tous répondent: "Ora pro Martha"! Priez pour Marthe!

Après le P. Marc, j'asperge à mon tour d'eau bénite la tombe de Martha. Le cercueil est descendu dans la fosse.

La foule récite le "Credo". Aux mots "descendit ad inferos", des assistants jettent des mottes de terre sur le cercueil. Les fossoyeurs poursuivent l'oeuvre cruelle. Pendant que le cercueil, peint de noir, parsemé de larmes blanches, décoré d'une grande croix verte où se dessinent des fleurs également blanches..., disparaît..., la maman de Martha se lamente, son mari et ses deux enfants sanglotent. Plusieurs assistants pleurent...

Au bout de la fosse à moitié remplie, l'orpheline (11 ans) et l'orphelin (8 ans) viennent s'agenouiller ensemble et se prosterner le front jusqu'à terre: c'est le salut d'adieu à la maman! Les deux enfants renouvellent leur prostration devant moi: c'est le merci au Père! Je comprends: on me remercie d'être venu au Viêtnam vouer ma vie au salut des âmes abandonnées! Je tâcherai d'être fidèle à ma vocation.

Dis-moi, Martha, que voyais-tu donc, hier avant-midi, au delà de l'humble toit de la paillote paternelle? "Je voyais la croix du Rédempteur et son regard miséricordieux. Son pardon m'a rendu la confiance et le sourire".

30 JANVIER

Au souper, M. le curé et M. le vicaire se régalent aux oeufs couvis. Le mot "oeuf couvi" ne veut pas dire nécessairement un oeuf gâté. Non! c'est un oeuf à demi-couvé, par la chaleur égale d'un tas de balle de riz qui se consume lentement. Au souper, M. le curé me regarde: "Peut-être que ça vous..." Je me dis: "Endure, Tidouard! T'es toujours pas pour sortir de table!" Je me ferme tout ce que j'ai de nez et d'oreilles, et je baisse les yeux! Mais le régal est absorbé si prestement, que n'était l'aspiration bruyante qui accompagne la disparition du poulet, vous ne remarqueriez pas qu'une dizaine d'unités ont déjà quitté l'assiette naguère couvée d'un regard de convoitise!

31 JANVIER

Au repas du soir, M. le curé me dit: "Il faut manger beaucoup aujourd'hui, vous n'êtes plus en retraite". Une assiettée d'oeufs couvis! Pas pour moi! M. le curé me surveille du coin de l'oeil. "Vous n'osez pas regarder..." Je ne regarde pas; mais j'entends le bruit de la manoeuvre! Elle me paraît aussi réussie et aussi savoureuse qu'hier! Pour le dessert, je termine le pot de gelée d'abricots que m'a donné Soeur Lucia, de Travinh, avec une boîte de biscuits.

Pour la centième fois, je pense qu'il vaudrait mieux faire disparaître de la salle à dîner, un chien malade, qui promène autour de la table un abcès purulent. Pourquoi ne pas tuer ce pelé, ce galeux dont la présence assassine mon appétit?

1er FÉVRIER

Deux lettres du Canada: l'une est de cousine Monique, l'autre de cousine Gemma. Je reçois un petit colis de Soeur Lucia, de Travinh. Elle m'envoie un petit miroir, un peigne, des petits ciseaux pliants, une brosse à chaussures.

Le têt: jour de l'an viêtnamien

4 FÉVRIER

Le têt: jour de l'an viêtnamien! Le premier que je fête au pays d'adoption! Si les sentiments intérieurs doivent être intenses en proportion de l'éclatement des pétards, aucune cage thoracique ne pourra tenir! Au bout de l'école paroissiale, à tous les quarts d'heure, une formidable explosion! On dirait un coup de canon! Des experts ont installé un gros mortier à pétards. L'engin est enfoui dans le sol. Des spécialistes en font le chargement. Quand l'amorce est allumée, l'alerte est donnée par un cri, et les voisins, de 200 pieds à la ronde, n'ont qu'à se boucher les oreilles...

Le calme revient pour l'heure de la messe. Les dignitaires, au nom de tous les paroissiens, présentent leurs souhaits de bonne année à chacune des Adorables Personnes de la Sainte Trinité, puis à la Sainte Vierge, à S. Joseph, puis à M. le curé. Avec ce dernier, je donne ma bénédiction à la paroisse entière.

5 FÉVRIER

Une lettre non suffisamment affranchie m'attend à Cho lach, moyennant 12 sous. Je commissionne le voiturier qui la rapportera. A midi, j'apprends qu'il ne sera de retour qu'à 3 heures! 6 heures ont sonné, quand on me dit que tout simplement le voiturier ne s'est pas dérangé... C'est le temps des vacances! Sacré repos sacré!... Fâche-toi pas, Tidouard! Faut en prendre ton parti dans le pays! "Ne fais pas aujourd'hui ce que tu peux faire demain!"

Je vais faire un tour chez les Frères catéchistes pour me distraire, car je me sens la tête lourde. Au retour de la promenade, je crois bon de me coucher pour endormir un étourdissement qui persiste. Sommeil de deux heures. Au réveil, je prends connaissance de la lettre restée en panne à Cho lach. C'est M. le curé qui me l'a rapportée. La lettre est de Soeur S.-Firmin, Hôpital des Incurables, Ottawa, Canada.

8 FÉVRIER

M. le curé et le prédicateur de retraite aux Amantes de la Croix se régalent aux oeufs couvis. M. le curé me dit: "Je ne vous invite pas... C'est dommage que vous n'acceptiez pas! Mais, c'est délicieux!" Je réplique en moi-même: Moi, je ne trouve pas délicieux ce bruit de clapotis que font entendre ces tendres poussins avant d'être engouffrés!...

9 FÉVRIER

Au déjeuner, on me sert 2 oeufs à la coque. Je brise la coquille. Deux poussins! Je les laisse de côté. "Ne regardez pas...", me dit le prédicateur. "Essayez, mon Père, insiste M. le curé. — Ça me fait bien de la peine de refuser vos invitations; mais je ne veux pas me rendre malade..." Les oeufs frais sont encore à faire, puisqu'on ne m'en offre pas. Je me reprends sur le café et les biscuits. "On a des indigestions, parce qu'on mange trop!!!", dit M. le curé. Moi, je pense autrement: un vingtième d'un oeuf mauvais suffirait à me tourner l'estomac!

11 FÉVRIER

J'ai l'occasion de causer une couple d'heures avec les enfants de l'école.

15 FÉVRIER

Ce soir, au souper, les aliments sont bien chauds. Je manifeste que je les aime mieux ainsi. "La Soeur est entêtée!" me dit M. le curé. "Elle a peur de n'être pas prête à temps! Son cadran a une demi-heure d'avance!" Je l'ai vu son cadran. Mais je n'ai pas vu son poêle! Où est la cuisine spéciale promise pour moi au R.P. T. Roy, dans les premiers jours de janvier?

23 FÉVRIER

Après ma messe, je trouve le serviteur à côté du petit poêle qui se meurt. Les oeufs ne sont pas assez cuits. Le café est très froid. M. le curé grommelle un peu... Au dîner, comme dessert, du vieux gâteau et de la vieille crème! M. le curé me répète deux fois: "Mangez-en la moitié: autrement, il va en rester!"

24 FÉVRIER

Au souper, M. le curé insiste: "Prenez plus de soupe! — Je trouve qu'il y a trop de graisse! — Sans cela, elle n'aurait pas de goût!" Allons! tous les saints et saintes du Paradis, à mon secours! Donnez-moi la patience!

Saigon est mis au courant de la situation culinaire trouvée à Cai nhum, et de la fatigue résultant d'aliments trop gras.

25 FÉVRIER

Le serviteur vient m'annoncer en fin d'après-midi, que le chien malade, relégué depuis quelques jours dans un coin du jardin, est décédé. Enterrez-le comme un chien! C'est ce qu'il mérite.

28 FÉVRIER

Mon premier baptême. "Pierre" a pleuré un peu. Je reçois un envoi du R.P. Supérieur de Saigon: une plume-réservoir, deux calepins, une boîte de cachet "Kalmine", un inhalateur, le numéro de janvier des Annales de Ste Anne.

Ier MARS

Premier vendredi du mois. Beaucoup de communions. Les fillettes n'osent pas s'approcher de la Sainte Table du côté des hommes. J'entends M. le curé maugréer de la nef... Je l'ai peut-être froissé pour n'avoir pas, comme lui, distribué la communion aller et retour.

2 MARS

Thérèse voudrait entrer au couvent. A plusieurs reprises, elle en a parlé au curé. Il semble l'avoir oublié. Elle me prie de le lui rappeler. Je fais la commission. "Oui, me dit-il, entrer au couvent et sortir après!... — Ce n'est pas nécessaire d'être absolument sûr d'y rester... Il suffit d'avoir la volonté sincère d'essayer la vie du couvent, où l'on se croit appelé. — Mais, me répond le curé, il n'y a pas que cela!" Et il file à sa chambre. Ma commission est remplie. On ne veut plus m'écouter là-dessus! Il n'y a pas que cela! Où serait la raison du refus? J'ai cru la découvrir. Si j'ai bien saisi et interprété les réflexions des gens, il y avait mésentente entre M. le curé et le père de Thérèse, un instituteur.

Au dîner, on m'offre des confitures. On les a achetées spécialement pour moi! J'avais cru préférable de refuser des vers palmistes. Ils sont fort bien emmaillo tés dans un petit gilet de farine grillée, mais ça me ferait de quoi de leur broyer les côtes!...

3 MARS

Le P. T. Roy comprend ma situation. Il me répond: "Exigez que la condition acceptée au début de janvier soit remplie!" Sans tarder, j'aborde M. le curé et lui expose la volonté de mon Supérieur... M. le curé croit à un ultimatum! Il se récrie: "Ce n'est pas ainsi qu'il en a été décidé! Pas question de cuisine particulière!" Il demande 25 piastres par mois et reste convaincu que j'irai à Travinh!

4 MARS

Je cause avec les enfants de l'école. On me comprend. On veut accélérer mon avancement dans l'étude de la langue. Si bien que les écoliers en viennent à se confesser pour rire!

Ce matin, au déjeuner, un minuscule bol de café. Jusqu'ici, on avait pris la louable habitude de m'en servir deux. Au souper, pas d'omelette. "Barrière! qu'est-ce que ça veut dire?" Ça veut dire que la cuisinière officielle! est allée se promener à Mỹtho.

5 MARS

Au souper, M. le curé me fait ses recommandations: "Demain, à Cho lach, ne mettez pas les cendres sur le front; c'est ridicule!"

6 MARS

A la petite église de Cho lach, je distribue les cendres de mon mieux. Par ici, à l'église, les femmes ne portent ni voile ni chapeau. Mon pouce et mon index ont promené les cendres du front à l'occiput des "créatures". "Honni soit qui mal y pense!"

Mon second baptême. "Maria" est le dixième enfant au foyer.

Elizabeth a 19 ans. Elle craint de demander la permission

d'entrer au couvent. "Monsieur le curé me trouve trop vieille! Je sais que, d'après lui, il ne faut pas avoir plus de 18 ans." En v'là une façon de réglementer les appels de Dieu!

7 MARS

Maria a 15 ans. Elle est l'aînée au foyer. Sa mère est chrétienne. Son père païen a insisté pour que le baptême soit aussi conféré à chacun de ses quatre derniers enfants, aussitôt après leur naissance. Mais M. le curé a cru bon de refuser. D'après lui, cet homme n'est pas sincère. Il n'a suivi le catéchisme enseigné par le Frère que pendant un mois! Ce païen n'a pas encore reçu chez lui la visite du curé. Maria a l'intention d'entrer au couvent, quand la situation matrimoniale de ses parents sera régulière. Elle me conduit exhorter son papa qui depuis 15 ans a la frousse du curé, pour en avoir reçu des reproches cinglants, presque désespérants! Pour moi, ce païen a bonne volonté. Avec de pareilles gens, je crois qu'il faut, en toute occurrence, user d'une patience d'ange, plutôt que d'un ton et d'une allure de mandarin! Le papa de Maria ira voir M. le curé et lui présentera des excuses. Pour le bonheur de son foyer, il est prêt à encaisser de nouveaux reproches.

9 MARS

Au souper, on sert de la soupe très grasse. D'abord, je n'en prends pas. Puis, j'en prends un peu. M. le vicaire regarde dans le plat et affirme: "Je ne vois pas de graisse!" Le curé à mi-voix: "Le Père craint beaucoup la graisse!" On parle en viêtnamien, mais j'ai tout compris. "C'est le docteur qui m'a dit de faire attention à la graisse! — Il n'y a pas de graisse! — Si ce n'est pas de la graisse, ça, qu'est-ce que c'est? Je vois clair, moi aussi!"

10 MARS

Aujourd'hui, je ne prends pas de soupe. Environ un quart de pouce de graisse flotte sur une surface grande comme une assiette à dessert! M. le curé est renversé de mon refus! Lui ne trouve pas la soupe grasse! Je lui dis que "gros comme une noisette de beurre Bretel par personne suffit! — C'est trop fort! reprend le curé. Je ne puis pas faire cela! Si le P. Roy n'est pas content, il peut vous envoyer ailleurs!"

Marie-Thérèse, âgée de 18 ans, est malade à l'hôpital, de l'autre côté du canal de Cho lach. En lui faisant parvenir une médaille miraculeuse, je lui ai suggéré d'offrir ses souffrances pour les pécheurs. La malade veut bien m'aider à convertir les mauvais chrétiens. Aujourd'hui, la mère de Marie-Thérèse m'apporte un gâteau et une douzaine d'oranges.

12 MARS

Je suis venu par trouver le jeune homme qui avait, paraît-il, manifesté au P. Lapointe son intention de devenir juvéniste chez nous. Je l'ai interrogé. (Je parle en viêtnamien): "Pourquoi désirez-vous entrer chez nous? — Je ne sais pas." Pour moi, Jean-Baptiste

vient de donner une réponse qui règle son cas. Je crois que l'intéressé a écrit au P. Lapointe que je m'étais montré favorable à son projet, ou encore que je ne l'avais pas bien compris. En tout cas, le P. Lapointe m'écrit et me demande de revoir Jean-Baptiste. Je le revois. Vous devez savoir, comme moi je l'ai appris, que le jeune homme a étudié autrefois chez les Frères, ici, à Cai nhum. "Communiez-vous souvent? que je lui demande. — A tous les jours." Je ne l'ai pas vu communier les jours où j'ai dit la messe. "Désirez-vous entrer chez les Frères de la paroisse d'ici? — Oui! — Avez-vous assisté à la cérémonie de la prise d'habit au couvent, samedi dernier? — Oui! — Supposons que le P. Supérieur vous accepte à Hué et que, dans un ou deux ans, le P. Supérieur d'ici ouvre de nouveau les portes du couvent, voulez-vous entrer de nouveau au couvent d'ici? — Oui!" Pour moi, la cause est jugée! Une façon de faire ses études à peu de frais en se préparant une carrière! J'avise le P. Lapointe de mon verdict.

13 MARS

A Cho lach, une lettre recommandée, pour moi! Je partirai séjourner à Travinh. Marie-Thérèse, la jeune malade, est toujours au lit. Elle est heureuse de m'aider à pêcher "les gros poissons!"

14 MARS

M. le curé, depuis quelques jours, me paraît plus accueillant. Il aurait voulu me garder à ses côtés, pour remplacer M. le vicaire, parti le 10 au matin.

Je vais remercier l'Amante de la Croix qui m'a aidé à peu près tous les jours, pendant une demi-heure, dans l'étude de la langue viêtnamienne.

15 MARS

Maria (7 mars) a brisé les dernières hésitations de son père. Elle conduit elle-même son papa au presbytère. Ils seront deux à braver et à soutenir les reproches. La cause du Rédempteur semble gagnée!

16 MARS

A 5 heures du matin, je quitte Cai nhum. J'en apporte les quelques souvenirs circonstanciés de temps, de personnes et de lieux que je viens de vous raconter.

CHAPITRE SIX

L'ÉTUDE DE LA LANGUE: 1935

2. À TRAVINH

16 MARS

Le vieux Père Truyên, curé, est au confessionnal, vers 2 heures 30, en ce samedi après-midi. Le neveu du curé, le Frère Laurent, catéchiste, est retenu à l'hôpital provincial par la jaunisse. Je vais le visiter.

17 MARS

Un télégramme: "Venez Saigon – immédiatement – temporairement – apportez commission Père Truyên."

18 MARS

A 7 heures, ce soir, la chaloupe m'emporte lentement vers Saigon. Je cause trois heures en viêtnamien. Un païen me conte son histoire. Je la résume. Il a joué à l'argent, il a perdu beaucoup. Il est devenu pauvre. Alors, sa femme l'a quitté, amenant avec elle sa fille de 16 ans et son garçon qui en avait 12. Notre homme connaît très bien l'endroit où demeure sa moitié. Il veut se convertir. Escompte-t-il sur ce geste pour pouvoir convoler? Peux pas voir! Il me demande mon adresse. Je le renvoie au prêtre de la paroisse qu'il habite.

Une femme, jadis de Hué, habite Travinh depuis douze ans, avec son mari, planteur de tabac. Le commerce de son mari l'amène souvent à Saigon. Madame veut se faire chrétienne.

Avant de partir de Travinh, le P. Truyên m'a remis une enveloppe qui contient un don de M. Antoine Tri, aux Rédemptoristes de Saigon. Dans la gare de Mŷtho où je dois prendre le train, je m'installe pour dormir, allongé sur un banc, un poing sous le "coco" et la précieuse enveloppe sous les pieds! Je n'ai aperçu aucun pirate!

19 MARS

Je célèbre la messe de la fête de S. Joseph, en notre "petite chapelle".

21 MARS

Je célèbre à Travinh, à 6 heures, ce matin.

22 MARS

Une lettre des Amantes de la Croix de Cai nhum. Elles m'expriment la crainte que je n'aie été offensé par leur curé.

25 MARS

Je cause avec les enfants de l'orphelinat.

26 MARS

Monsieur le curé m'enseigne aujourd'hui à confesser. Le curé de Cai nhum, un des derniers jours passés chez lui, m'avait enseigné les termes et locutions qui expriment les sortes de péchés.

27 MARS

J'interroge le P. Truyên, mon curé et professeur: "Croyez-vous que je puisse confesser les enfants? – Oui! en leur disant de parler lentement". Mgr Dumortier, vicaire apostolique de Saigon, arrive à midi. Il m'apporte mon "ordo", oublié à Saigon, et "la doulce province". Le P. Truyên demande pour moi juridiction. Mgr refuse: "Le P. Blais n'a pas encore prononcé sa profession de foi. – Mais, reprend le curé, le Père pourrait la prononcer, ce soir". Pour toute réponse, une moue négative.

28 MARS

112 confirmands et confirmandes. Mgr a fixé son départ à 1 heure 30. Je compte sur le dernier quart d'heure pour écrire un mot au Père Supérieur de Saigon, en accusant réception de son envoi. Mais Son Excellence part à 1 heure 20.

29 MARS

Je ne jeûne pas aujourd'hui. Ça me fatigue trop! L'étude de la langue est devenue mon premier devoir d'état.

AVRIL

M. le curé m'explique, mot à mot, le catéchisme en usage dans le Vicariat. Puis vient le tour du grand catéchisme en images de la Bonne Presse. J'assiste aux explications catéchistiques que M. le curé donne aux catéchumènes. Si M. le curé doit s'absenter aux heures de catéchisme, je le remplace. Je fais réciter les prières obligatoires. Je risque des explications. C'est en forgeant, qu'on devient forgeron!

23 AVRIL

Avec un compagnon, je vais rendre visite à madame X... qui désire me rencontrer. Je sais que Madame a négligé, depuis deux ans, de faire baptiser son dernier enfant, une fillette. Je fais semblant d'ignorer cette lacune coupable. Quand je vois la petite, je demande à la maman quel nom de sainte elle a donné à son enfant...

La coupable se sent devinée... Je lui rappelle qu'ainsi elle ne peut pas être heureuse, ni bien prier! Ma réflexion la touche. Je ne la dispute pas... Enfin, elle me promet d'être à l'église avec l'enfant, demain vers 4 heures.

24 AVRIL

L'heure du souper approche. 5 heures 30 ont sonné... Et madame X... n'est pas là. Pendant ma méditation, Madame vient prévenir M. le curé que la marraine choisie n'a pas pu se présenter, empêchée qu'elle est par des visiteurs. Après souper, je vais faire une promenade avec le Frère catéchiste. Ce dernier m'avertit: "M. le curé est mécontent que j'aie rappelé à madame X... son devoir de faire baptiser son enfant". — "Ce n'est pas chez elle que j'ai l'intention d'aller, ce soir". Je vais chez un vieux, reprendre ma supplique à N.-D. du P. Secours. On a voulu copier la prière de la neuvaine. Chemin faisant, je rencontre madame X... et sa mère. Ça n'a pas du tout l'air que mon intervention d'hier a froissé ni encore rompu le faible roseau!... C'est entendu! et M. le curé est averti: Demain matin, après la messe, tous les intéressés seront là!

25 AVRIL

A l'heure convenue, madame X... est à l'église avec sa brassée. "Catherine" reçoit la médaille promise.

26 AVRIL

M. le curé n'était pas du tout mécontent de ce que je sois allé rappeler à madame X... son devoir de chrétienne. Mais il avait refusé au Frère la permission de visiter cette dame. Au contraire, M. le curé m'encourage à continuer mon apostolat auprès des retardataires. Je trouve dans ces conversations improvisées un excellent moyen de sortir tout ce que je sais de langue viêtnamienne.

27 AVRIL

Après le souper, un retardataire de dix ans vient se confesser au curé. Ma visite d'hier l'a fait réfléchir. Lui et son épouse feront une neuvaine d'actions de grâces, à N.-D. du P. Secours.

28 AVRIL

Une nouvelle foudroyante circule dans la ville, ce matin. Le Dr Hilaire est mort subitement. Madame son épouse est littéralement désemparée.

29 AVRIL

Madame X... s'est confessée. Elle communie, ce matin. J'indulgencie son chapelet. Sans doute, elle veut se sentir plus heureuse en récitant des Avé aux côtés de Catherine, son petit ange...

6 MAI

Sept catéchumènes s'instruisent de la religion: deux vieilles femmes, un tout jeune ménage païen, une femme qui sera l'épouse d'un mari veuf quatre fois, l'épouse païenne d'un catholique, une fiancée.

13 MAI

Le P. Lapointe arrive très tôt, ce matin. Il va à Câu ngan continuer l'étude du viêtnamien.

18 MAI

"Madeleine" se marie. "La néophyte ne communie pas, me dit M. le curé, de peur qu'une fois reçu le sacrement d'Eucharistie, elle ne néglige de compléter son instruction." Barrière! que je me dis. Je ne sais pas si le bon Maître, à sa première visite, lui suggérerait pareille idée! Madeleine va habiter au loin dans la brousse. Quand fera-t-elle sa première communion? Le Pain des Anges n'aurait-il pas goût de revenez-y? Pourquoi ne pas compléter l'instruction à chaque fois qu'elle viendrait communier? Pauvre Madeleine! Je voudrais te mettre à même d'apprécier la religion d'amour que tu viens d'embrasser!

Un mot du P. Lapointe. Est-ce que le climat de Câu ngan lui serait contraire? Le cher confrère se sent enrhumé, fiévreux; il tousse; il est presque malade!

19 MAI

Cet après-midi, je vais voir le P. Lapointe. Pour faire passer son rhume, il a cru bon de ne pas laisser les paroissiens sans prédication, le dimanche... Aujourd'hui, il leur a déjà parlé 3 fois! Le curé a dû prêcher aux Quarante Heures de Giong run. On décide que je resterai une journée à Câu ngan.

20 MAI

Je vais faire une longue promenade au marché. Je cause. On s'informe si je sais également écrire le viêtnamien, et l'on m'apporte un crayon et une feuille de papier. Faut s'exécuter! Mon premier et dernier examen public! Résultat: presque 10 sur 10. Vous avez de la misère à me croire? Alors, croyez plutôt que j'ai bien gagné mon dîner, que je suis content de moi, et que je suis encouragé dans l'étude de la langue. Je retourne à Travinh.

26 MAI

Je file à Câu ngan. Le P. Lapointe n'est plus grippé. Il me conduit à Badông. L'église de cette desserte est à deux milles de la mer.

27 MAI

Nous nous rendons à la mer. Jusqu'à 11 heures, marche sur le

sable du rivage. Des méduses, apportées par le flux, agonisent et meurent au soleil brûlant. Nous dînons au chalet des Européens. Nous revenons à pied. Pendant le repas du soir, chez la Bà Phû Tô, trois ou quatre serviteurs, armés d'éventails, font la chasse aux moustiques. Un de ces maringouins, pris de peur, pour échapper sûrement au massacre, enfile tout droit dans mon oreille droite. Comme j'ai la tête dure, il s'assomme, en se butant au fond du couloir! Accident mortel! Le maringouin mort ne peut pas sortir seul du labyrinthe où il s'est engagé. Vous dire les soins que le P. Lapointe a pris de ma caboche, ce soir-là, est presque impossible! Le pauvre Père supporte seul la responsabilité de l'opération qu'il décide... Je suis allongé sur une table. La tête seule me dépasse... Le P. Lapointe s'agenouille à mon chevet. De minute en minute, il absorbe un grand verre d'eau, s'incline sous l'extrémité de la table, les deux joues gonflées à éclater... Je reçois les trombes d'eau en plein dans l'oreille occupée... Après un quart d'heure d'averses ou plutôt de douches répétées, la bestiole doit s'avouer vaincue, reculer, les jambes mortes, et tomber inerte dans une mare d'eau...

29 MAI

Je reviens à Travinh dans l'après-midi.

30 MAI

Ascension. Ils sont neuf à faire leur première communion. Je donne à chacun d'eux une image.

1er JUIN

De la visite de Cai nhum! Ce païen que sa fille Maria est parvenue à décider à reprendre son instruction religieuse interrompue depuis quinze ans! Les deux frères et les deux soeurs de Maria ont été baptisés depuis mon départ de Cai nhum. Le papa le sera à la Trinité. Le mariage sera aussitôt régularisé. Encore une famille qui pourra marcher vers le ciel en suivant les sentiers de la brousse! Si je m'étais abstenu de rencontrer chez lui celui qui me rend visite aujourd'hui, aurait-il fait le pas libérateur?

18 JUIN

Quatre baptêmes solennels: Simon, Jean-Baptiste, Joseph, Pierre. Il faut presque se battre pour leur faire déboutonner le collet de leur chemise! Les onctions sur la poitrine et entre les épaules, doivent être données de peur et à la course!... A l'avenir, je l'administrerai au pistolet, any way!

25 JUIN

Encore un baptême solennel. "Maria" s'est accrochée, depuis trois ans, au bras d'un quidam veuf pour la quatrième fois.

27 JUIN

Maria vient communier avec son mari, à qui je souhaite intérieurement, de tenir à sa communion pascale autant qu'il montre de fidélité à ses communions avec les créatures!

Je donne une leçon de catéchisme à l'école des enfants de l'orphelinat. On me comprend!

PREMIÈRE MESSE À HOÀ LAC

4 JUILLET

Je me rends à Hoà Lac, village cambodgien, à quelques milles de Travinh. Quand vous quittez la grande route en vue d'atteindre ce village, il vous faut suivre une superbe allée de flamboyants, bordée de rizières. Je prends le dîner à 11 heures. De midi à 1 heure 30 il faut causer. Puis la sieste et le bréviaire. Je prends le souper en compagnie du chef de la maison, qui est en même temps le chef du village. Ce Cambodgien est catholique. Les autres membres de la famille prennent leur repas du soir après moi. Pendant ce temps, je bénis la maison, car demain, je célébrerai la messe pour la première fois à Hoà Lac!

Vers 7 heures, je donne un entretien. M. le curé m'a résumé les vérités à croire pour opérer son salut: 24 pages de cahier! Comment se fourrer ça dans la tête en quelques heures? Heureusement, j'avais déjà la foi, et mon auditoire "itou"! Si mon auditoire ne s'est pas sauvé sur-le-champ, c'est bon signe: il se sauvera un jour ou l'autre! Deux réflexions entre autres touchent l'auditoire: "Je les verrai tous au jugement général! Qui d'entre nous sera alors désigné pour le ciel?"

5 JUILLET

L'autel est environné de fleurs naturelles. C'est aujourd'hui le Ier vendredi du mois et l'octave de la fête du Sacré-Coeur. C'est l'image du Coeur Eucharistique qui trône sur l'autel. On n'aurait pu mieux choisir! Plusieurs bouddhistes assistent à la messe. On peut voir parmi eux la vieille belle-mère du chef du village. Des chrétiens et des païens sont venus de Travinh assister à la messe. Environ 25 communions.

Je remercie les Cambodgiens de leur accueil si hospitalier. Je m'aperçois que des mères de famille pleurent de joie. Je connais des mamans canadiennes qui, en pareille circonstance, ne se gêneraient pas d'en faire autant!

.....

6 JUILLET

Le frère catéchiste revient de Hoà Lac. Il m'apprend qu'un riche chrétien, présent à la messe d'hier, promet au village un don d'argent, afin d'acquérir un terrain où bâtir une chapelle et une école. Une famille annamite païenne promet de s'instruire de la religion catholique et de se convertir.

11 JUILLET

Le Père curé va à Saïgon participer à la retraite sacerdotale du clergé du vicariat. Je reste curé et vicaire.

12 JUILLET

Se présentent deux vendeurs de nattes aux couleurs voyantes. "Je n'ai pas reçu la commission d'en acheter!" Un païen me demande de l'argent pour conduire sa femme à l'hôpital. "Va demander du secours à la mairie". S'il revient me voir, je lui dirai: "Amène ta femme à l'hôpital. On y paiera la voiture!"

13 JUILLET

Une demoiselle est venue de Vinh Long faire un tour à Travinh. Elle y a acheté des bijoux pour ses amies. Voici qu'il lui manque de l'argent pour payer son passage sur la chaloupe de Cho lach. "Tu feras payer ton billet par tes amies de Vinh Long!" Autrefois, en priant au Carmel de Saigon, Z... a fait secrètement le voeu de faire brûler des bougies à la Sainte Vierge et à Ste Thérèse. Z... est devenue pauvre. Elle sollicite un secours afin de remplir exactement son voeu. "Je te dispense de ton voeu!"

14 JUILLET

A l'hôpital, je vais baptiser une jeune femme viêtnamienne. "Maria", une fois baptisée, répète plusieurs fois: "Je renonce à Satan! Je veux suivre Notre-Seigneur!" Elle me remercie chaleureusement de l'avoir faite enfant de Dieu. On dirait qu'elle ne souffre plus de sa laryngite tuberculeuse. Elle escompte revoir bientôt au ciel son bébé baptisé et mort il y a quelques jours. Au milieu de l'atmosphère pesante du paganisme, il fait bon se sentir réconforter par la brise fraîche et embaumée qui monte des âmes purifiées et reconnaissantes!

15 JUILLET

A 5 heures moins un quart, ce matin, lorsque j'ouvre les portes du presbytère, on me remet les clefs de l'église avec cette nouvelle: "Phuoc, le sacristain, est malade, très malade!" Après la messe, je vais voir mon bedeau. Il souffre d'un mal de ventre insupportable. Il se sent très faible. A son lever, au petit jour, il n'a pu se tenir sur ses jambes. Il est tombé et s'est blessé au visage. Je lui conseille l'hôpital.

16 JUILLET

J'ai entendu les racontars. La cuisinière a grondé le bedeau! Le bedeau, depuis quatre mois, ne prend plus ses repas à la cuisine du presbytère! Le curé a malmené le bedeau! Le bedeau est grondé sans cesse par la soeur sacristine, car il est désobéissant! Le bedeau, c'est mon bedeau! je prends sa défense! "Ça prendrait une patience divine pour endurer tout ce monde sans cesse aux aguets du "fac totum" général, pour accaparer chacun de ses instants et chacune des activités de sa fabuleuse bonne volonté!" Aujourd'hui, mon bedeau est à l'hôpital, il va un peu mieux. Il est encore très faible et ne peut manger. Il est toujours endormi. Ça va! qui dort dîne!

Maria que j'ai baptisée, il y a deux jours, est morte durant la nuit d'hier. Je vais à la morgue voir la dépouille mortelle de Maria. Quelle pauvreté! Elle est ensevelie dans son habit de tous les jours, son habit usé, lacéré dans les travaux domestiques. Le torse de Maria s'est cabré dans l'agonie et figé dans une posture de lutteur. Maria a le visage voilé. Mais je revois son sourire reconnaissant. "Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur!"

ÉPILOGUE À LA 1ÈRE MESSE À HOÀ LAC

Un païen cambodgien du village a raconté comme un fait véritable ce qui se serait produit le 5 juillet. Cet homme, âgé de 45 ans, dormait en sa paillote pendant que je célébrais la messe. Au moment de la consécration, il se sent éveillé. Il sort dans la cour, regarde du côté de la maison où les fidèles sont réunis pour la messe. Il aperçoit une bande de démons qui s'enfuient; ils courent de-ci, de-là; ils semblent chercher quelque racoin où cacher leur nudité. Ils pénètrent dans les deux maisons voisines. Notre homme ne veut pas que les diables pénètrent chez lui. Il rentre en sa paillote, ferme sa porte et sur les poteaux de sa maison, il trace des croix au pinceau. J'ai vu ces signes sauveurs tracés à la peinture blanche. Notre homme n'a pas vu les diables chez lui. "Tiens bon! mon vieux; *In hoc signo vinces!*" Aux deux maisons voisines, après recherches minutieuses, on ne trouve aucune trace d'effraction sur les murs pleins derrière *lesquels les diables se sont soudain effacés*...

24 JUILLET

Je retourne à Saigon pour la fête de Ste Anne.

AOÛT

Je fais ma retraite annuelle de dix jours.

3 SEPTEMBRE

Je retourne à Travinh en compagnie du P. Lapointe qui se rendra à Mac Bac. Cette fois-ci, nous prenons la chaloupe à My tho. Il pleut et le vent fouette la pluie. On s'attarde trois quarts d'heure à Ben Tre. Des débardeurs déchargent de longues tiges de fer. Le reflux de la mer va nous jouer un vilain tour. Mais lui, il est à l'heure! La chaloupe se risque dans le chenal, comme à regret. Elle n'a pas parcouru mille pieds, qu'elle est retenue par le fond... Avant de s'enliser pour une durée de quatre heures, elle piétine dans la boue pour se ranger sur le flanc du canal et laisser chemin libre aux embarcations de moindre importance.

Il pleut toujours... Mais, il faut se rendre aujourd'hui!

Une petite embarcation, un sampan, frôle notre chaloupe immobile. Elle accoste. Des passagers y descendent en sautant par dessus bord. Faut avoir bonne poigne pour cet exercice d'acrobatie... J'imite le P. Lapointe. Derrière lui, je m'enfourne sous la capote du sampan. Mais vlan! un jet de vapeur qui vient mourir à

nos jambes! Notre indélicat sampan a dû chatouiller le flanc de la chaloupe! On aborde à un quai de fortune. Voilà que des cris s'élèvent du quai voisin! Des sampaniers ne trouvent plus leur embarcation... Des tire-pousse s'en servent pour s'assurer de la clientèle! Le R.P. Lapointe a déjà grimpé sur le débarcadère. Je le suis. Il pleut toujours. Les barquiers ne veulent pas nous céder nos valises avant qu'on ait payé la traversée de la chaloupe au quai... Le P. Lapointe court retenir deux places dans une voiture de location. Planté sur le bout du quai, je m'égosille à réclamer les valises... Enfin, on me les apporte... Le P. Lapointe paie alors les tire-pousse devenus sampaniers. A Travinh, Soeur Lucia nous envoie porter du quinquina et des biscuits crêmés...

MON PREMIER SERMON EN VIÊTNAMIEN

8 SEPTEMBRE

Un bon jour, on m a dit: "Préparez-vous un sermon: dans trois semaines, vous prêcherez".

Je restai un moment tout pensif. Moi, prêcher dans trois semaines, en viêtnamien. Je ne suis pourtant pas timide, mais... prêcher dans une langue nouvelle, jusque-là inconnue... On me dit: "Il y en a qui ont prêché après six mois d'étude! Oui! Mais ils ont plus de talent que moi, plus de mémoire et plus de front!"

Je me compose un sermon et je le traduis avec mon professeur. Quatre pages d'écriture. Un quart d'heure si je parle lentement. Le sermon une fois écrit, il faut le lire et le relire à haute voix, mettre les bons accents; le professeur fait répéter son élève, jusqu'à ce que celui-ci puisse lire son discours sans aucune faute de prononciation.

Puis il faut apprendre par coeur! Pendant des jours, je repasse mon court sermon; j'en récite des petits bouts; je prends le professeur comme auditoire; et debout, je m'exerce à lui déclamer l'exorde. Ma première phrase est incompréhensible! J'ai fait au moins trois fautes d'accents! Recommençons!

La nuit, je vois un auditoire immense devant moi. Je ne parviens pas à dire ce que je veux. J'en vois qui rient. C'est un échec! Je me réveille tout en sueurs; j'ai mal à la tête!...

Enfin, à force d'efforts, je connais par coeur mon petit discours. Mon professeur paraît content; il croit que j'aurai du succès.

C'est à la grand-messe. L'heure a sonné...

Je commence par la lecture de l'Evangile; ça me donne un peu d'aplomb. "Evangile du 12e dimanche après la Pentecôte... "En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples: Bienheureux les yeux qui voient ce que vous voyez; je vous le dis: de nombreux prophètes et des rois nombreux ont désiré voir ce que vous considérez maintenant et ne l'ont point vu..."

L'auditoire semble écouter mais je n'ose pas le regarder.

"Au nom du Père..." Je risque un coup d'oeil: tout le monde me regarde. Je vois un vieux qui tend l'oreille. Il semble être un peu sourd. J'élève la voix, mais je fais un faux accent. Le vieux baisse la tête, tire de sa poche un long chapelet et fait un grand signe de croix. Suprême sagesse! ne pas perdre son temps! Je suis préoccupé à me rappeler les mots, les tons, les accents...

J'arrive triomphalement à la fin du premier point. Mais, quelle est la première phrase du second point? Un moment d'arrêt... Je tombe à la conclusion...

L'entretien a duré 8 minutes. La plupart des auditeurs ne se sont pas aperçus de l'omission. Ils ne semblaient pas regretter que ce fut si court!

Tout de même, on m'a félicité et encouragé. Le professeur souriait de contentement. Faut en prendre et en laisser! Vous allez voir que je dis vrai!

Dans le courant de la journée, tout content et heureux d'avoir fait mes premières armes, et réfléchissant déjà au plan de mon futur sermon, je rencontre une bonne vieille. "Je voudrais voir un Père, qu'elle me dit. — Eh bien, que désirez-vous, ma bonne dame? — C'est vous qui avez prêché, ce matin? — Oui, madame! — Alors, je voudrais voir un Père qui sait parler viêtnamien..."

9 SEPTEMBRE

En passant dans une rue, M. Nam m'interpelle et m'invite à entrer chez lui. J'entre. M. Nam est déjà sorti par la porte opposée... Me voilà entre deux grandes filles de 17 et 15 ans, les filles de Nam. Notre-Dame du Perpétuel Secours trône sur l'autel domestique. L'on me montre 3 numéros de nos annales de N.-D. du P. S., publiées à Hanoï. Je cause. Les deux demoiselles, Lucie et Marie, sont orphelines de mère. Filles de milicien, et les trois quarts du temps seules au foyer, elles sont bien exposées... Mais où est allé leur père qui m'a appelé?

11 SEPTEMBRE

Mlle Marie vient m'avertir que son père, le caporal Nam, est au foyer. Je m'empresse de m'y rendre. Nam est parti chercher de la glace et des liqueurs pour me rafraîchir! Je bénis l'image de N.-D. du P. S. et j'indulgencie le crucifix du caporal. Je cause. La jeune servante du milicien demande à se faire catholique. Anna, une élève au catéchisme de première communion, vient me saluer. Son visage, d'abord craintif, devient vite épanoui à pleine capacité! Elle court appeler son père, le caporal Dúc... Mais ce dernier n'ose venir me rencontrer: une crainte enfantine le paralyse. Le caporal Nam ne revient pas. Sans doute, il est honteux de n'avoir pas trouvé de glace!

12 SEPTEMBRE

Cet après-midi, je rentre saluer chez lui le caporal Dúc... Sa crainte puérile fond à vue d'oeil... Dimanche, il ira à la messe en compagnie de sa fille, Anna. Il ne me parle pas de sa femme qui est païenne. Celle-ci n'a pas d'attrait pour la religion de son mari, quand elle le voit nourrir une concubine dans le voisinage. Le caporal Dúc veut attirer mon attention sur un autre... sur son cousin, le caporal Tiêp. Il me conduit donc chez son cousin. Tiêp est catholique, sa femme aussi... Il ne leur manque que le sacrement de mariage. Leurs 3 filles ont été baptisées. L'aînée vient de faire sa première communion. Les 2 autres sont mortes au berceau.

13 SEPTEMBRE

La visite canonique me ramène à Saigon avec le P. Lapointe. Nous voyageons par la chaloupe. Une bonne provision d'oranges nous accompagne. Nous y goûtons tous deux. Le P. Lapointe est dépositaire du délicieux fardeau. Après des heures et des heures de voyage, je demande des fruits, à mon compagnon... "La provision est épuisée! Quand je vous ai vu là, assis en avant de moi, j'ai cru que vous n'auriez plus besoin d'oranges, parce que d'abord vous arriveriez avant moi à Saigon, et puis ensuite, que ce n'est pas sûr que vous retourniez à Travinh! Alors..." – "Mais, j'aime ça, moi aussi, les oranges! – oui, mais... mais, pas autant que moi!

18 SEPTEMBRE

J'ai des oranges en retournant à Travinh!

24 SEPTEMBRE

Je dis la deuxième messe à Hoà Lac, cette fois-ci dans la maison d'un beau-frère du chef catholique. La cérémonie est moins solennelle que celle du 5 juillet, mais elle ne lui cède en rien en piété. Le local réservé à l'auguste mystère est moins spacieux, les assistants moins nombreux. Cette fois-ci encore, les prières sont en cambodgien. 11 communions.

1er OCTOBRE

J'attrape, chez lui, le caporal Nam, car il a pu attraper de la glace au marché. Nam est un veuf de 38 ans. Du vivant de sa femme, il a pris chez lui une femme de plaisir. Mais il l'a quittée depuis quelque temps. Les 2 filles de Nam s'efforcent d'oublier la vie scandaleuse de leur père.

La servante païenne du caporal insiste à nouveau. Elle veut se faire chrétienne. Elle est orpheline. "Demande la permission à ta mère!" – "Mon beau-frère est catholique. Il travaille à l'hôpital comme coolie. Il s'appelle Kiêm". Kiêm ne sait pas au juste s'il est baptisé. Il doit l'être puisque ses parents étaient catholiques. Sa femme est désireuse de devenir chrétienne. Mais que dira sa mère bouddhiste?

3 OCTOBRE

Le caporal Tiêp veut se marier à l'église. On ne trouve pas le nom de sa moitié dans le registre des baptêmes. Le mari affirme que sa femme a été baptisée, il y a 7 ans, alors qu'elle était à l'article de la mort. Il se rappelle même le nom de la marraine... Enfin, le curé se souvient d'avoir lui-même baptisé la malade.

4 OCTOBRE

Le caporal Nam m'a signalé la maison de Hông. Je m'y fais conduire. Le militaire retarde de faire ses Pâques depuis 15 ans. Sa femme va à la messe dominicale.

Je complète l'instruction religieuse de la femme de Tiêp. Les bans sont mis à l'église. Une âme baptisée avait disparu derrière l'écran de la maladie! Mais hier, on l'a repérée.

5 OCTOBRE

Je rencontre Long qui se décide de reprendre sa religion, après 7 ans d'abandon. Sa soeur l'imite dans sa conversion. Je suis à causer chez le nommé Long qu'un jeune homme et sa mère me font parvenir l'invitation de passer chez eux. Long se fait son mentor. Entre agneaux pascaux d'une même bergerie, on se connaît! Plus de sans-gêne, ni de secret! Le fils de la voisine, donc, ne pratique plus depuis 10 ans. Il s'est bien marié, alors. Ça c'est parfait! Mais depuis, il s'est démarié. Ça c'est moins parfait! Il a été soldat. Ça m'a l'air qu'il a été réformé! Il est devenu chômeur! Il se promène et s'efforce d'oublier qu'il est toujours homme bien marié! Sa mère est désolée.

7 OCTOBRE

Mon mentor me conduit chez Anh. Chemin faisant, je rencontre mademoiselle Mai qui, depuis 9 ans, s'est accrochée à un mari païen. On me conduit également chez les époux Joseph et Marie, catholiques non mariés. Leur conversion est décidée... Proclamation de mariage à l'église, dimanche prochain. Un autre couple irrégulier. La femme païenne doit commencer son instruction dans une quinzaine.

Mon guide sait où se terre le gibier! Il m'introduit chez un catholique dont la femme est encore païenne. Monsieur Van est le chauffeur de la voiture du docteur. Les 2 filles de M. Van ont 15 et 12 ans. Elles ont reçu le baptême. Leur mère promet d'aller voir M. le curé. Je reviens au presbytère sans avoir eu le temps de rencontrer Anh, le premier que je devais pêcher. Je demande au bon ange de M. Anh de le pousser, avec les autres, dans le courant, dans la vague de conversions qui semble vouloir entraîner plusieurs retardataires vers le bon Dieu.

8 OCTOBRE

Le caporal Tiêp et sa femme se marient à l'église. Un mot du

T.R. P. Dionne, supérieur, me rappelle à Saigon. Travinh est trop éloigné de la capitale: 125 milles.

9 OCTOBRE

La chaloupe me ramène à Saigon. J'ai le temps de causer. Une dame de Travinh m'a vu passer devant sa maison quantité de fois. Elle a craint ma visite et s'est enfuie chaque fois. Aucun sujet de crainte! Je ne suis entré que chez les personnes qui m'en faisaient l'invitation. Madame, son mari et leurs enfants, ne font plus de religion. Le don de crainte de Dieu leur manque!

EN PASSANT PAR TRAVINH

A 10 degrés de l'Equateur, Travinh vous offre son gracieux climat et ses frais ombrages. Je sais maintenant assez de viêtnamien pour vous y conduire en visite. Venez!

Le canton de Travinh compte une cinquantaine d'années d'existence. Sa population est de 25 263 habitants. De Saigon, vous pouvez vous y rendre, soit en auto par des routes superbes, soit en chaloupe à vapeur par des canaux ou des rivières au cours très capricieux. Cette dernière alternative vous fait perdre dix heures, y compris le sommeil de la nuit.

Débouchant au canal de Travinh, la route des quais vous conduit en face de la résidence de M. l'Administrateur, bâtie à l'arrière-plan d'une cour profonde. Deux logis séparés, plus rapprochés du chemin, encadrent, de loin, la maison centrale et abritent les bureaux administratifs.

A gauche de la rue de la Sainte-Enfance qui vous conduit à l'hôpital, une pagode dont le toit aux couleurs voyantes déchire le firmament de ses élancements fantastiques. Ce temple renferme une estrade unique, une espèce d'autel, où l'on a juché un énorme Bouddha endormi dans son premier et sempiternel sommeil! Les bonzes cambodgiens, drapés dans leurs toges jaunes, vous feraient volontiers visiter leur dieu de pierre.

Mais voici l'église! à 300 pieds du temple païen. Elle n'a fini de se parer de sa nouvelle toilette que pour les Pâques de 1933.

Il y a un peu plus de 50 ans, les officiers français de la ville devaient parcourir 4 milles pour suivre les offices paroissiaux. Alors, le P. Fairer, P.M.E., ouvre une église paillote, à Travinh même.

Puis, cette fois à l'endroit où s'élève l'église d'aujourd'hui, le Père Bourgeoys, P.M.E., bâtit un édifice aux murs et aux colonnes de briques. Le P. Guégand, P.M.E., remplace les colonnes de briques par les colonnes en bois actuelles, dont les chapiteaux reçurent leur embellissement, sous le règne du P. Binh, viêtnamien.

L'église est dédiée au Sacré-Coeur. Les 3 autels sont venus de France. Le maître-autel porte des statuettes représentant 6 mar-

tyrs de Cochinchine.

Il n'y a pas de chaire. Le prédicateur se tient debout ou assis près de la Sainte Table.

Un harmonium très puissant est arrivé d'Europe vers le 15 janvier dernier.

Le bon Père Truyên est curé de Travinh depuis près de 8 ans. Il a rendu l'église plus vaste et plus coquette. En largeur, il a ajouté 2 nefs latérales; en longueur, 2 travées avec une tour au carillon de 3 cloches. La sacristie a été refaite.

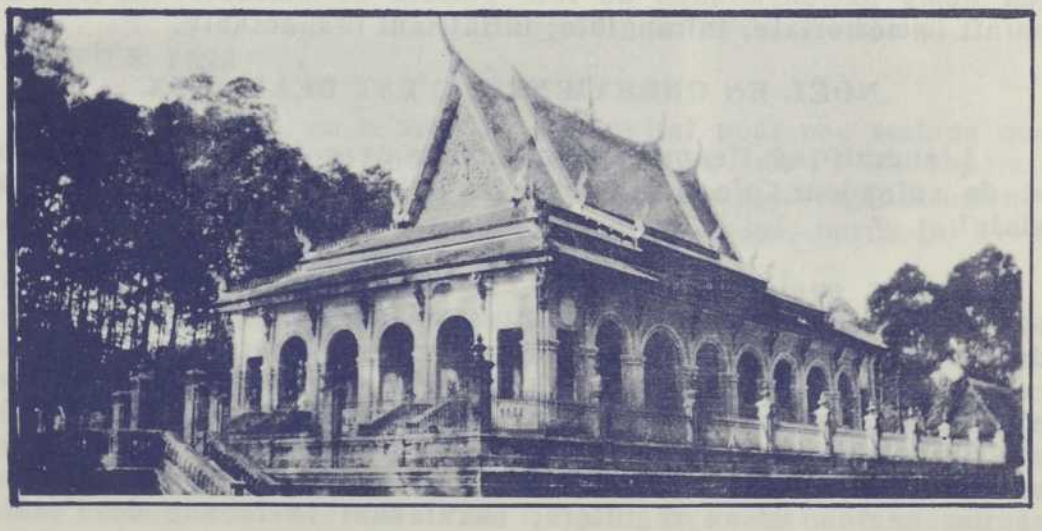
Trois dessertes voisines fournissent ensemble environ 75 fidèles. Avec le petit monde de la Sainte-Enfance, tenue par les Soeurs de S.-Paul de Chartres, les baptisés se chiffrent à 600 environ.

Monsieur le curé, avec qui je m'entends très bien, m'enseigne le viêtnamien.

Songez que la province de Travinh compte 255 576 âmes, et priez le Seigneur d'envoyer des ouvriers à sa moisson!

Je suis heureux de m'être initié aux labeurs apostoliques du bon Pasteur courant à la recherche des brebis égarées, en passant par Travinh!

Pagode de Travinh



**Seigneur Jésus, faites de ces temples de satan,
des temples de la Très Sainte Trinité**

CHAPITRE SEPT

L'ÉTUDE DE LA LANGUE: 1935

3. À THU DÂU MÔT

9 DÉCEMBRE

Je vais continuer l'étude du viêtnamien dans une petite ville, à 20 milles au nord de Saigon. On se rend à Thu dâu môt par autobus ou par tramway, en touchant aux paroisses de Tan Dinh, Gia Dinh, Go vap, Lai Thieu et Bung. La ville se glorifie d'un des plus beaux marchés de la Cochinchine. Une garnison militaire est richement installée sur une hauteur, à la périphérie de la ville, sur le chemin de la desserte de My Hao. L'autre desserte porte le nom de Chanh Thien. Les deux dessertes sont éloignées de la ville d'environ un mille. Le curé, le P. Khuong, est neveu du curé de Travinh. Comme son oncle, il se fatigue à instruire les catéchumènes pendant des heures. Le curé n'a pas de vicaire. Il s'occupe de la paroisse, des 2 dessertes, de l'hôpital provincial, de l'hôpital des tuberculeux, de l'hospice des incurables. Les Soeurs de S.-Paul de Chartres ont le soin des hôpitaux. Les Amantes de la Croix dirigent une école au pied de la colline, où sont bâtis l'église et le presbytère.

Le curé possède une vieille auto "Citroën", qu'il appelle son "citoyen". Le fidèle "citoyen" est souvent malade. Il a sa chambre au garage. Il est aux petits soins: des soins minutieux, dangereux: des curetages d'un bord à l'autre et d'un bout à l'autre!...

24 DÉCEMBRE

Deux baptêmes: Joseph et Martha. C'est la coutume, par ici, que le filleul ou la filleule, qu'ils aient 3 jours ou 90 ans, portent les noms patronymiques de leur parrain et marraine. La coutume paraît immémoriale, infrangible, infiniment respectable.

NOËL EN CHRÉTIENTÉ, C'EST DÉLICIEUX

L'endroit où l'esprit de foi éclate avec le plus d'impétuosité et de splendeur, c'est le centre de la chrétienté, l'église paroissiale!

Depuis quelques jours déjà, le temple a déployé tout ce qu'il possède de banderoles et de tentures pour se couvrir de somptueux décors. L'allée, qui entoure l'église et le presbytère, est pavoisée comme aux jours de procession. Devant la façade de l'église, mais n'obstruant pas l'entrée principale ni celles des deux bas-côtés, une cinquantaine de gros bambous, ébranchés et étêtés, sont fichés en terre. D'autres gros bambous, attachés en lignes transversales et par degrés assez réguliers, escaladent la façade de l'église jusqu'au faîte. Tous ces bambous forment un immense casier ajouré, qui va servir de piédestal à une immense croix de 30 pieds de hauteur. Le piédestal a bien 10 pieds d'épaisseur. La croix est beaucoup plus mince, mais non moins légère et aérienne.

La crèche est monumentale. Elle occupe presque la moitié du choeur de l'église.

A 10 heures, dans la nuit du 24, les cloches font entendre leur joyeux carillon. Elles renouvellent leurs appels avec autant d'entrain à 10 heures 30 et à 11 heures. A la dernière sonnerie, toute la paroisse, déjà assemblée, part en procession. Tous les fidèles savent par coeur les prières et les chants de circonstance. On va chercher l'Enfant-Jésus et on l'apporte à l'église. Aux récits évangéliques se mêlent chants et prières...

La procession entre à l'église. L'Enfant-Jésus est déposé dans la crèche. Puis les anges et les bergers chantent le *mystère de Noël*. L'oratorio est à la fois charmant et touchant!

Dans l'immense croix dressée devant le portail de l'église, des myriades d'étoiles multicolores se sont allumées et font flamboyer dans le ciel paroissial, le signe de la Rédemption!

La messe commence un peu en retard. Ça s'explique: des enfants, pour la première fois, jouent "le jeu divin en la céleste nuit!" Peu importe! nous aurons l'éternité pour examiner à loisir le mystère de l'amour! Mais pendant que nous sommes sur la terre, on peut bien considérer ce même mystère quelques minutes de plus! "Apparuit benignitas Salvatoris nostri!"...

Les étoiles se sont éteintes depuis longtemps devant le soleil radieux, lorsque la messe du jour voit les fidèles assemblés de nouveau près de la crèche...

26 DÉCEMBRE

Je retourne à Saigon, au no 163, passer 10 jours et fêter notre jour de l'an.

6 JANVIER 1936

Cet après-midi, on m'appelle à l'hôpital pour une malade que j'y ai rencontrée avant Noël. Elle priait N.-D. du P. S., espérait guérir, pour mieux s'instruire. Le bon Dieu complètera son instruction au paradis, car il vient de la rappeler à lui, après lui avoir accordé la grâce du baptême.

Au retour de l'hôpital, Phuc, un serviteur du docteur, me rejoint. Il voudrait se convertir..., se confesser... Phuc est marié. Son épouse vit encore au Tonkin. Il l'a abandonnée, après la mort de son premier bébé... "Ecoute, mon vieux! Ton premier devoir d'état, c'est d'être le soutien et la consolation de ta femme... Ou bien, va rester avec ta femme au Tonkin, ou bien que ta femme vienne rester, ici, avec toi! Pour ma part, je ne te confesserai pas avant de voir ta moitié à tes côtés! compris?" Phuc ne parle plus de confession. Il retourne faire le boy du docteur.

9 JANVIER

J'ai un rendez-vous chez Mgr Dumortier, vicaire apostolique de Saigon pour demain avant-midi.

10 JANVIER

A 9 heures, je subis mon examen en langue viêtnamienne, dans un parloir de l'évêché, devant les RR.PP. Soullard et De Coopemann, M.E.P., et le P. Duc, prêtre viêtnamien. En viêtnamien, je raconte aux trois examinateurs, l'emploi de mon temps dans la brousse. Ils se bornent, l'un des trois se borne à solliciter une exhortation, destinée à un pécheur gravement coupable. Je sors la semonce et la pénitence appropriées. En plus, on me fait traduire, après lecture, un passage d'une lettre-réponse du Bx Minh, martyr, à sa cousine, qui lui a fait parvenir un message dans sa prison.

A 4 heures, cet après-midi, je me rends à l'évêché. Mgr Dumortier lui-même m'examine sur les facultés multiples concédées au Vicariat. Satisfaction de part et d'autre! Je passe en la chapelle privée de Son Excellence. J'y lis la profession de foi et prête le serment antimoderniste. Le vénérable jury de la matinée a donc renseigné favorablement Mgr sur mon compte, puisque de retour à son bureau, Mgr me remet un libelle de juridiction avec facultés ordinaires.

12 JANVIER

Je retourne à Thu Dâu môt. Je puis confesser!

13 JANVIER

J'entends 25 confessions à la desserte de Chanh Thien. Un coup d'essai! Je comprends!... On me comprend!... L'habitude des interrogations jugées nécessaires et des exhortations appropriées, viendra petit à petit. On ne peut pas tout avoir du premier coup!

14 JANVIER

Une jeune fille païenne de 17 ans s'est empoisonnée. Ses parents ont choisi pour elle un parti qu'elle devra aimer d'une façon héroïque. L'avenir paraît trop sombre à Mlle Hông. Pourquoi s'engager de force à s'abreuver d'amertumes jusqu'à la mort?... Mlle Hông décide de fuir les tristesses écrasantes de la vie. Elle absorbe une dose de poison. A l'hôpital, Mlle Hông a repris ses sens. Elle regrette son coup de tête...; elle en vient à se disposer au baptême qu'elle sollicite. Mlle Hông reçoit le nom de Maria. Après la cérémonie, Maria retourne dans sa famille, demande pardon à ses parents... Une heure après, Maria a quitté cette terre pour une vie moins triste. Le frère païen de Maria disait, le lendemain, à la Soeur de l'hôpital: "Je crois que ma soeur n'est venue à l'hôpital que pour y recevoir le baptême!"

15 JANVIER

39 confessions à la desserte de My Hao.

18 JANVIER

25 confessions à l'église paroissiale. Je prépare un tout petit sermon sur l'intercession de Marie.

20 JANVIER

A l'hospice des incurables, je rencontre un couple de chrétiens aveugles. Ce n'est pas le sacrement de mariage qui a accroché les deux époux... Aujourd'hui réunis par le malheur, ils voudraient couler quelques jours heureux avant de mourir... Le mari a été baptisé à Gia Dinh. Mais dans le registre de l'Etat, on ne peut trouver son acte de naissance. On sait que sa première femme païenne est morte. La femme, qui aujourd'hui le suit, sans le voir, a perdu son premier mari. Devant l'Eglise, lui et elle jouissent de leur état de liberté. Pour le mariage civil, il faut absolument l'acte de naissance, ou son équivalent, l'acte de notoriété. M. le curé fera les démarches voulues.

22 JANVIER

Il m'arrive un petit accident au gros orteil. Je suis chaussé de sandales. En pédalant la bécane, le pied me glisse dans la roue d'avant. Je ne puis vous faire suivre le chemin parcouru par mon gros orteil dans sa glissade, mais ce rôdeux d'orteil casse 2 rayons de la roue qu'il fausse. Je puis continuer ma route sans tomber. Je me rends aux Incurables encourager mon couple d'aveugles. Je remporte à M. le curé l'extrait de baptême de la vieille. Il faudra écrire à Gia Dinh pour le vieux... Mon orteil est devenu si douloureux, revenu au presbytère, que je crois bon d'aller à l'hôpital le coucher tendrement dans un maillot de ouate.

23 JANVIER

Je vais dire la messe à My Hao. La "Citroën" de M. le curé est tellement malade qu'elle ne peut quitter sa chambre! Je voyage en bicyclette et en sandales. Je porte les sandales; la bécane me porte; et moi je supporte mon gros orteil endormi! On ne peut annoncer l'heure de la messe à temps; car la corde de la cloche est cassée!

A l'angélus du soir, crépite une interminable enfilade de pétards. Ça prépare les oreilles pour la canonnade de la nuit: demain, c'est le têt! le jour de l'an viêtnamien!

26 JANVIER

Je donne le salut à My Hao. A la place du catéchisme, pendant trois quarts d'heure, j'explique en les traduisant, les hymnes latins qu'on vient de chanter.

27 JANVIER

M. le curé va passer cinq jours dans sa paroisse natale. Mes occupations et les responsabilités augmentent. A 9 heures, cet avant-midi, un huissier m'apporte un avertissement pour 4 person-

nes. A 4 heures, cet après-midi, l'hôpital reçoit une personne païenne qui s'est empoisonnée. Le mari de cette malheureuse est fanatique. Il semble craindre que sa femme ne fasse des aveux compromettants pour lui. Il veut, après tout, que sa femme fasse une bonne mort. Cette réflexion me donne un peu d'espoir. J'obtiens de venir causer demain matin. Je finis à peine de parlementer ici, que je dois me rendre aux Incurables. Les deux époux aveugles, enfin religieusement mariés, voudraient se confesser de nouveau. N.-D. du P. S. a conseillé à Madame de se confesser... Avant souper, je cours administrer les derniers sacrements à une vieille catholique, nommée Agnès.

28 JANVIER

Je dis la messe pour Agnès, décédée cette nuit. Je vais porter la communion au couple d'aveugles qui maintenant voient clair sur le chemin de la vie. — La femme qui s'est empoisonnée, hier, est morte. Son mari est resté fanatique jusqu'à la fin.

LE DERNIER SOURIRE DE LUCIE

Lucie va à l'école catholique du village, dirigée par les Amantes de la Croix. Depuis 3 ans, elle se dévoue, avec une vingtaine de compagnes, au choeur de chant, en la vieille église de Thu Dâu môt. Encore 15 jours, et Lucie touchera sa 12e année.

Un matin, Lucie ne vient pas à l'école: hier, elle a attrapé un "coup de soleil". Mais cette nuit, un refroidissement l'a saisie. A son lever, Lucie se sent affaiblie, étourdie: elle tombe. Elle se remet de cette faiblesse; mais elle doit garder le lit.

Je me rends visiter Lucie. Elle est bien abattue. Elle ne mange presque rien. Je lui offre de se confesser. Bien! Cette nuit, Lucie essaiera de garder le jeûne eucharistique.

Lucie repose sur son lit, sur son grabat plutôt! Figurez-vous que vous devez vous étendre sur un lit fait d'éclats de jeunes bambous fendus en longueur, posés côte à côte et reliés par de fines tiges de rotin. Les aspérités ne sont recouvertes que d'un mince tapis en feuilles de jonc tressé. N'allez pas croire que le tout s'enfonce doucement sous votre poids, en guise de traversin! Non! Placez la main sur la rude couchette! Votre délicatesse frémira et s'apitoiera sur la pauvre petite Lucie qui, fiévreuse, y est étendue, le dos meurtri. J'encourage l'enfant et l'exhorte à souffrir avec N.-S. Demain, Lucie communiera: elle est heureuse.

Aux premières lueurs de l'aurore, vers 5 heures et demie... Il faut cependant un flambeau pour me guider jusqu'à la paillote où m'attend Lucie. L'enfant s'est transportée près de l'autel domestique illuminé. Elle s'agenouille chancelante...; on la soutient... Lucie communie pour la dernière fois.

2 FÉVRIER

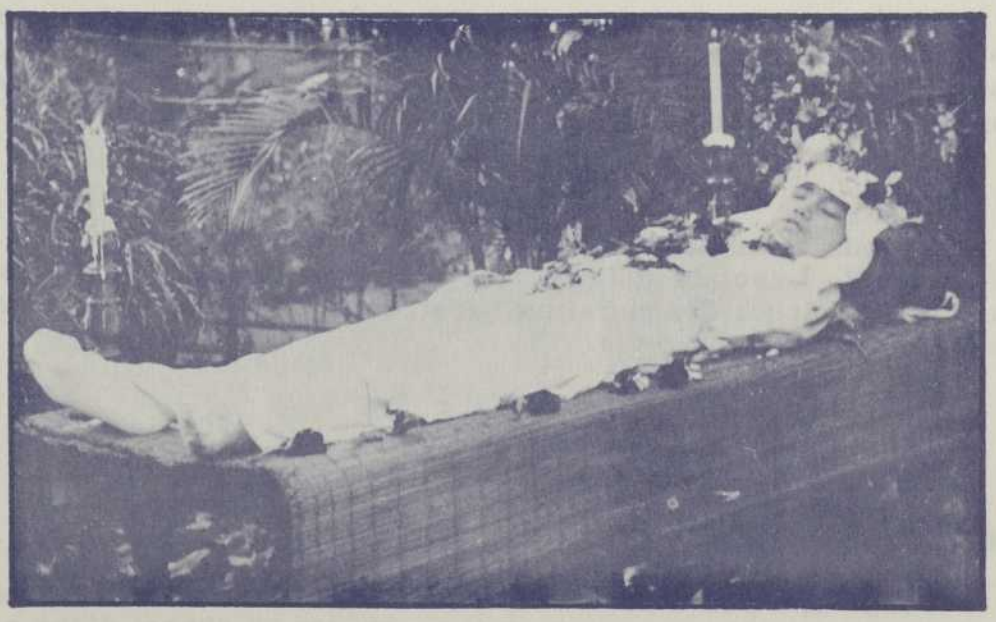
Lucie est transportée en voiture à l'hôpital. La petite a dû

empirer. Jusqu'ici, si on lui parlait d'hôpital, elle pleurait. Quitter sa maman! Quitter sa chaumière! Une chaumière d'emprunt sur un terrain d'emprunt! Qu'importe! Rien de plus gracieux, de plus familier, de plus intime, de plus doux que le visage accueillant de son chez-soi!

En ce dimanche après-midi, je fais le catéchisme à l'église pour la première fois, et pendant une bonne demi-heure. Suit la bénédiction du T. S. Sacrement. Je suis à déposer la chape, qu'on me dit: "Vite, venez administrer Lucie! J'accours. A mon arrivée, le médecin me dit: "Elle est déjà morte!" J'entre. Lucie a les yeux grand ouverts; mais la vie vient à peine de la quitter. J'appelle Lucie: point de réponse. Une dernière absolution et l'extrême-onction. Ma sympathie a été grande pour la douleur immense du papa et de la maman, qui n'étaient pas là pour recueillir le dernier soupir de leur fille aînée.

Je suis allé prier près du corps deux fois. J'ai pleuré: un souvenir impérissable s'attachait aux prémices de mon ministère. La pauvre chaumière muette contemple son trésor une dernière fois. Lucie est revêtue de soie blanche. Les roses s'effeuillent sur son corps refroidi. Une main a fermé ses yeux; mais rien n'a pu ravir à sa physionomie ce sourire calme et résigné qui nous confie discrètement: "Le monde où je vais est meilleur que celui que je quitte!"

Je quittais la paillote. La maman me dit en m'indiquant le cadavre de sa fille: "Ma Lucie, elle est souriante!"



Les parents de Lucie sont très pauvres. Mais la paroisse se souvient des services rendus depuis trois ans par la jeune chanteuse. La cloche de la vieille église lui a fait l'aumône d'un glas. M. le curé lui a présenté le cadeau d'un service.

Lucie a donné son dernier sourire en la fête de la Purification de Marie.

2 MARS

Après avoir passé un mois au monastère, je retourne à Thu Dâu môt. Une heure de catéchisme au presbytère. Après souper, à l'hôpital, un retardataire revient à Dieu après huit ans d'abandon.

5 – 12 AVRIL

Le P. Lapointe vient de Saigon prêcher une mission dans la paroisse. J'aide mon confrère pour les visites aux retardataires et pour les confessions.

14 AVRIL

Je vais à l'hôpital des tuberculeux. X... se convertit après vingt ans d'égarement.

17 AVRIL

Je vais porter le bon Dieu au tuberculeux, X... qui meurt, les mains jointes pendant son action de grâces.

29 AVRIL

S. Joseph est le titulaire de l'église de My Hao. J'y vais chanter une grand-messe.

5 MAI

L'hôpital provincial de Thu Dâu môt compte une remise pour les lépreux. J'y baptise aujourd'hui deux d'entre eux: ils se nommeront Pierre et Paul. Plusieurs malades m'interrogent: "quand sera-ce mon tour de recevoir le baptême?"

7 JUIN

Je dois retourner à Saigon, garder le no 163 avec le C.F. Irénée. Le P. Lapointe doit se rendre à Travinh. Le T.R.P. Dionne doit aller prêcher des retraites sacerdotales au Tonkin. Je serai à Saigon tout près d'un mois.

3 JUILLET

Un dernier stage a Thu Dâu môt.

20 JUILLET

Deux baptêmes d'adultes, cet après-midi. Je finis de signer au registre des baptêmes, que je dois me rendre au chevet d'une octogénaire. Elle reste à 5 milles de l'église. Ma vieille a été baptisée, chez elle, en danger de mort. Il y a deux ans de cela. A son âge, à pareille distance, rien d'étonnant si la vieille n'a pas connu le chemin de l'église! Elle a appris son "Notre Père", autrefois. Maintenant, elle est sans mouvement; elle agonise. Vite! une absolution et l'extrême-onction! L'auto qui m'a amené ne marche plus! Je re-

viens au presbytère en voiture à cheval, une voiture à deux roues. La carosserie rectangulaire est couverte d'une capote en bois recouverte de toile cirée. Cette voiture à deux roues porte le nom léger de "boîte d'allumettes".

25 JUILLET

Je reviens à Saigon pour de bon.

J'ai donc terminé mon temps d'étude de la langue viêtnamienne en chrétienté. Pour ma part, je n'ai pas eu de professeur attitré. Au no 163, dans les derniers mois de l'automne 1934, j'ai appris à prononcer les voyelles, sous la direction du Dôc Phu Nhut. A Cai nhum, lectures, vocabulaire et promenade avec un séminariste en vacances, pendant environ un mois. A Travinh, j'ai parcouru le catéchisme des enfants d'école viêtnamiens. A Thu Dâu môt, j'ai fait le catéchisme aux catéchumènes.

Après huit mois de chrétienté, je réussis mon examen de langue viêtnamienne. Mgr me donne juridiction.

Le bon Dieu m'a accordé mille occasions de parler de religion et de vie chrétienne. Somme toute, dès mes premiers pas en la terre d'adoption, les circonstances m'ont invité et forcé, douce violence, d'exercer le métier missionnaire.

Le R. P. Lapointe en tournée apostolique auprès des païens

CHAPITRE HUIT

LA PREMIÈRE GRANDE MISSION: 1936

Ce premier travail apostolique d'envergure on pourrait tout aussi bien l'intituler: Une double tentative.

Il n'est pas question de tentative de vol, rassurez-vous! Les Pères Antoine Lapointe et Edouard Blais, abrités derrière de minces précautions, n'ont pas eu à subir de pareilles expériences. Tout de même, ils ont eu des frissons, de grands frissons, vers minuit..., quand la brise de la mer de Chine a soufflé.

Quant aux petits frissons, on ne les compte pas. Ils nous arrivent à toute heure et de partout. Je ne parle pas de ces curieux, qui vous regardent manger, mais bien de ces effrontés de moustiques, qui se dardent sur vous, acharnés, sanguinaires. Ces "maringouins" gigantesques sont tous premiers violons, mais ils nous trouvent vite revêches à leur cinglante harmonie.

Mais il est un frisson recherché, goûté, un frisson très doux, indéfinissable: *le frisson apostolique!* C'est celui que le missionnaire des âmes abandonnées ressent à donner des absolutions libératrices, à élever l'ostensoir sur des centaines de païens religieusement agenouillés! Pauvres païens! ils sont affamés de vérité. "Ils ont demandé du pain, et il n'y avait personne pour leur en donner!"

Un essai a toujours un cachet de tentative. Nous allons essayer en Cochinchine une mission alphonsienne, au profit des fidèles viêtnamiens résidant en une quasi-paroisse. Le travail apostolique va nous mêler à des multitudes de païens. Nous allons essayer de faire luire le soleil de la vérité sur ces âmes abandonnées. Cette première grande mission en Cochinchine sera donc une double tentative.

1. CÂÙ NGAN

C'est aujourd'hui la fête du Christ-Roi. Ouverture de la mission à la grand-messe paroissiale. Exposition du S. Sacrement, jusqu'au soir, en ce 25 octobre.

Nous sommes à 150 milles de Saigon. La paroisse est centenaire; mais son église de ciment compte à peine dix ans. Le temple est d'allure modeste, fraîche et coquette. On y prie avec ferveur.

Oui, quelle ardeur et quelle ferveur pour la supplique perpétuelle à N.-D. du P. Secours. Il a suffi d'en semer l'idée; la pratique pousse comme en terre neuve! L'on prie tout le long du jour, même pendant les repas, de 7 heures du matin à 9 heures du soir, durant la semaine entière. Toujours 4 à 5 personnes, autour d'un cierge, modulent à pleine voix, dans l'église sonore leur prière chantée! Marie cède à de pareils assauts: les pécheurs se convertissent. A l'arrivée, le samedi soir, l'image de N.-D. du P. S. est déjà installée... Le lendemain, le tableau monte figurer au choeur, à la vue de tous.

"Et quels sermons avez-vous prêchés?" Le P. Lapointe qui dirige la mission vous répond: "Les sermons traditionnels, populaires, alphonsiens, les vérités éternelles, les seules capables d'empoigner et de sauver l'âme humaine, où qu'elle soit!"

L'église de Câù Ngan

Comme second, je donne, en cette semaine, trois instructions du matin: deux sur la confession et une sur la prière. Elles ont duré respectivement 25, 35 et 30 minutes. Je suis content de moi! On dit que je parle clairement; mais j'aurai à marteler davantage les syllabes et à veiller à l'accent de la proposition. J'aide aussi mon confrère, pour les visites aux retardataires et pour les confessions. A l'école, je fais le catéchisme aux enfants. Une fois j'interroge: "qui a conduit les mauvais anges?" – "Lu..." J'aide un peu: "Luci..." Allons, qui a conduit les mauvais anges?" "Lucia!" Dans la classe, une seule personne porte le nom de "Lucia", la Soeur Supérieure.

Les fidèles des paroisses filiales accourent, par groupes, suivre la mission. Ces néophytes viennent à pied de 5 à 8 milles. Il leur faut coucher à Câù Ngan. Leur pauvreté est si grande que le curé doit acheter du riz pour les nourrir.

Les grands sermons sur la mort et le jugement, et en particulier, les adieux du damné sont très touchants. L'amende honorable fait pleurer la majorité des paroissiens.

Chacun a préparé sa confession avec un soin fort visible. Plusieurs même l'ont écrite.

La délégation de Câù Ngan comprend 55 000 âmes. Les retraitants du village sont au nombre de 450.

Et les païens? Nous avons tenu à les rencontrer, à leur parler. C'est fait. "Comment avez-vous pu attirer ces païens?" – "Nous sommes allés les voir chez eux!" Aux heures libres de confessions ou de préparation de sermons, la visite à domicile bat son plein. Rencontre toute première! Des villages entiers n'ont jamais vu passer un prêtre! Que de préjugés tombent, fauchés par un sourire fraternel, bienveillant! L'on se dit: "Le Père est bon: il vient nous visiter. Il va nous parler de l'Etre Suprême, que nous adorons à

l'aveugle. Allons l'écouter!" Et le soir, l'église-paillote est réservée aux païens: elle se remplit, parfois jusqu'à craquer! Le Père Lapointe instruit, interroge, répond aux questions, discute amicalement.

La causerie terminée, des chrétiens entrent, s'agenouillent et récitent en choeur la touchante prière que voici: "Seigneur, nous vous demandons que les égarés retournent à la sainte Eglise. Faites que les païens entrent dans la sainte religion de Jésus-Christ! Seigneur, daignez nous exaucer par les mérites infinis de Jésus, qui a subi sa passion et sa mort en croix afin de racheter tout l'univers entier!"

Plusieurs païens demandent à se convertir. La besogne du pauvre curé va devenir plus lourde. Elle est déjà pesante avec trois chrétientés sur les bras, à part la paroisse. Et quand les missionnaires doivent aller prêcher ailleurs, les païens leur disent: "Restez encore trois semaines à nous instruire; que nous serions contents!" – "Pas moyen, pour le moment!"

Le missionnaire doit aller prêcher ailleurs. Au moins, des centaines de païens se sont entendus rappeler qu'ils doivent suivre une seule religion, la vraie, la religion catholique romaine. Ils sont mis en garde contre les prédicateurs de fausses doctrines.

La première tentative a réussi pleinement. La seconde aurait sans doute sollicité le zèle de S. Alphonse, prêchant des missions paroissiales à des fidèles perdus au milieu d'immenses villages païens. En tout cas, l'essai s'est révélé pour nous très encourageant.

LA MÉMORABLE PROCESSION

On l'a organisée cette semaine. Elle se déroule ce soir, un samedi, le dernier jour du mois du Rosaire.

La plus grande image de N.-D. du P. S. a été décorée avec art. Les fleurs sont vivantes et fraîches. L'image est inondée de lumière. "Mais d'où monte ce flot de rayons?" L'acétylène se condense dans un gros réservoir installé entre les quatre pieds du brancard, sur lequel trône Notre-Dame. La source d'énergie, cachée sous un rideau de dentelle fleurie, alimente trois réflecteurs de carton, tapissés de papier d'argent et une dizaine de becs à gaz, ouverts dans les corolles épanouies de quatre lis blancs.

Quatre hommes portent l'image. Mais tous veulent porter quelque objet en signe de joie. Au moins une fleur. La plupart se sont fabriqué des lanternes chinoises, des étoiles, d'énormes fleurs de nénuphar. Ces trophées de papier aux couleurs voyantes sont illuminés de chandelles; mais ils restent pâles durant l'apparition féérique de Notre-Dame.

Le Père Lapointe a proclamé: "Il faut demander à la Ste Vierge de la pluie pour les rizières."

Le cortège s'avance à la prière des Ave, aux chants de l'"Ave Maris Stella" et du "Laudate Mariam".

Tout près de la croix, en tête de la procession, une fusée fixée au bout d'une perche, lance des étincelles silencieuses. La traînée de feu de joie volera, échevelée et multicolore, dans le ciel calme et sombre, pendant une heure et demie.

La ferveur des fidèles ne diminue pas. L'on prie. L'on chante.

Marie sourit aux rizières comme aux luxuriants jardins. Elle sourit à des centaines de figures païennes émerveillées. Hommes et femmes sont accourus aux abords du chemin. Les enfants fourmillent. A tout instant, ils nous dépassent, à la course, afin de regarder passer une fois de plus le tableau miraculeux. L'on entend parfois s'élever des vagues de chuchotements, mais 5 ou 6 soldats maintiennent l'ordre.

Mais l'on va rentrer à l'église. Déjà, le "Magnificat des processions" éclate, vibrant. Une dernière fusée, penchée au sommet de la tour crénelée de l'église, agonise lentement.

Le tableau de N.-D. est retourné face à la foule de païens qui ont suivi le cortège. Ils sont là des centaines... Mon confrère ne peut se résoudre à ne pas leur adresser la parole.

Tous entrent à l'église pour la bénédiction que veut répandre sur tous le Sauveur de tous. Il y a là de quoi émotionner et faire frissonner le coeur d'un missionnaire!

"Evangelizare pauperibus misit me!"
"Magnificat anima mea Dominum!"

.....

ÉPILOGUE

Un bijoutier, résidant au marché, a trouvé la cérémonie de son goût, hier soir. Ce matin, en ce jour de la Toussaint, un dimanche, il vient assister à la grand-messe, avec plusieurs autres païens. Il écoute le sermon de clôture. La grâce l'a touché: il veut se faire chrétien avec sa famille! Ces pauvres païens si près de la vérité! "misereor super turbam!"

"Aujourd'hui," écoutez-bien: "aujourd'hui, il a plu!" Des païens n'en reviennent pas! "Ce que le Père a dit, c'est bien vrai! La prière de Marie est toute-puissante!"

Marie a répondu par une faveur à son triomphe d'hier! Les rizières de Câù Ngan reverdiront!

MON CONFRÈRE ENRHUMÉ
(à la mission de Ba Dông 87)

La procession d'hier soir a dû être écourtée. C'est la 3e fois

qu'une procession ne peut dépasser la maison du chef du village, caodaïste obstiné. Les fervents de la nouvelle religion auront souri d'aise; mais toutes les âmes de bonne volonté auront reconnu que le diable malfaisant est le fondateur et le protecteur du caodaïsme.

Le P. Lapointe a reçu quelques gouttes de pluie sur son crâne dénudé. Cette nuit, un rhume de cerveau énorme!!! Jamais refroidissement n'en a vu couler de pareil! Le pauvre Antoine n'a qu'à se pencher la tête au bord du lit: deux ruisseaux!

Antoine finit par dormir... A son réveil, il se retrouve enflé, du gros orteil au toupet!... Il a bien de la peine à lacer ses souliers... Un, deux, trois! Quand il marche et s'assied, il porte sur des "coussins!"

Après la messe, le P. fait ses adieux aux paroissiens de Ba Dông. "Mes frères... mes frères..." Le Père se sent mal; il va un instant derrière l'autel... Mais ça va déjà mieux. Il revient, énumère, très rapidement, les moyens de persévérance. "Maintenant, mes frères, je vais vous donner..." Nouveau malaise!... Un paroissien apporte du "rhum". Antoine se sent ressuscité! Le Père donne la bénédiction papale.

Le peuple respire! Le Père aussi! Le fantôme de l'indigestion s'est enfui! Mais les instants ont paru bien longs et bien cruels à la foule angoissée!

Le Pêre va se coucher et dort pendant trois heures. Quand il va prendre place à table pour le dîner, il s'aperçoit que ses "coussins" ont presque entièrement disparu! Mais bonté divine! quel rhume! et quel "rhum"!

2. BA DÔNG

Dans la première quinzaine de novembre, les deux missionnaires vont visiter les trois chrétientés filiales du village de Câù Ngan. La tentative se poursuit auprès des chrétiens et des païens. Chaque desserte tient à sa procession à N.-D. du P. S. Elle s'est assurée, sans difficulté, du concours bénévole du brancard de procession et des chanteuses de Câù Ngan.

Voici quelques souvenirs cueillis en chacune des dessertes.

BA DÔNG: PREMIÈRE INSTRUCTION AUX PAÏENS

En essayant d'accrocher les retardataires, je suis entré visiter de nombreux païens et les inviter à la causerie de ce soir. "L'autre Père parle le viêtnamien bien mieux que moi! Il va vous expliquer qui est le Seigneur du ciel. Nous ne méprisons pas votre religion des ancêtres! Vous pourrez entrer à l'église! Venez voir ça!"

Le soleil a baissé. La cloche sonne pour la deuxième fois. Au grand chemin et à la porte de l'église; des lanternes chinoises; à l'intérieur de la petite église: des bougies. Le soir, l'église est réservée aux païens. Ceux-ci arrivent par petits groupes. La plupart

hésitent: ils n'ont pas leurs habits du dimanche! "Entrez quand même! Les hommes à droite! Les femmes à gauche! Les enfants par terre, dans l'allée centrale et dans le choeur!"

Le Père Lapointe parle, explique, improvise, réfute objections et préjugés. L'auditoire grossit toujours. Le Père doit reprendre ses arguments en d'autres termes. Il a annoncé à l'auditoire quelques mots...; mais il dépasse l'heure. On écoute très bien. Ça mord! Profitons-en! Prolongeons la pêche!

Les chrétiens se pressent dans les allées latérales. La causerie terminée, ils s'agenouillent où ils se tenaient debout et récitent trois fois en choeur la prière pour la conversion des infidèles.

Puis on se retire; mais on reviendra demain soir...

Il faut lutter, ici, contre le caodaïsme, le spiritisme viêtnamien, inventé par le diable en 1925.

SI X... PRIE, ELLE SE CONVERTIRA!

Ce jour-là, après le sermon de l'après-midi, je rencontre, au pied du grand escalier de l'église, X..., une retardataire, dont on m'a parlé. "Veux-tu retourner habiter avec ton mari?" — "Non! jamais!" Elle l'a quitté depuis deux ans pour courir s'amuser à Saigon. "Remonte à la chapelle, et prie N.-D. du P. S. de t'éclairer et de te fortifier!" Si X... prie, elle se convertira! Elle remonte en pleurant. En pleurant, elle s'agenouille au pied du tableau miraculeux.

Le lendemain, X... prie tout l'avant-midi. Elle relit les litanies de N.-D. du P. S. "Lorsque je tombe dans le péché, pour me relever sans tarder, ô Mère, venez au secours de votre enfant!" "Lorsque les passions mauvaises tenteront de me tyranniser, ô Mère, aidez-moi à les surmonter!" "Lorsque le péché tiendra mon âme prisonnière, ô Mère, aidez-moi à rompre ses chaînes!" "Lorsque j'irai me confesser et communier, ô Mère, préservez-moi du sacrilège!"

En sortant du dîner, je rencontre le mari de X... Depuis le début de la mission, il a rencontré sa femme quelques fois. A chaque fois, elle s'est montrée intraitable. J'entraîne le mari de X... chez ses beaux-parents, qui déplorent l'entêtement de leur fille.

Nous sommes à causer, quand X... fait son apparition... Elle revient de l'église. N.-D. du P. S. a radicalement changé ses dispositions. Je n'ai pas besoin d'intervenir. D'elle-même, X... se réconcilie avec son époux. Tous deux se pardonnent, se promettent fidélité, vie honnête et modèle!

X... suivra le coutumier du vicariat qui exige réparation pour un scandale public. Elle demandera pardon à la paroisse. A son insu, le chef du district, le P. David, l'a déjà dispensée de la prostration expiatoire devant l'assemblée des fidèles.

"Pour que je persévère jusqu'à la mort, ô Mère, venez à mon aide!"

Si X... continue à prier, elle persévérera!

3. PHU LONG

"Ne me baptisez pas, avant l'heure de la mort!"

J'arrive à Phu Long, à 9 heures du soir. A peine entré dans la sacristie, où je dois loger, on m'appelle au chevet d'une vieille païenne qui se meurt. Cette dame a suivi le catéchisme, autrefois, pendant plus d'un an. Une de ses nièces a reçu le baptême. Lors de la cérémonie, la vieille tante a promis de se faire chrétienne, avant de mourir. Je parcours un mille à pied. Il faut absolument un fanal pour éclairer ses pas, jusqu'à l'entrée de la paillote.

La malade a les mains et les pieds refroidis déjà! La chaleur de charbons, dissimulés sous le lit, tente de prolonger la vie de la moribonde qui ne parle plus; mais elle paraît sortir de sa léthargie et reprendre connaissance à de rares intervalles.

Le frère de la malade est païen, mais il laisse sa soeur libre. "Mon Père, si ma soeur veut se faire catholique, comme elle l'a promis, baptisez-la!"

Je rappelle à la malade les vérités nécessaires déjà connues. Aucun signe! Je pose la question: "Veux-tu être baptisée?" Signe négatif!

Le mari chrétien de la nièce intervient: "Père, il y a deux jours, alors qu'elle avait encore pleine connaissance, nous l'avons exhortée...; elle n'a pas consenti. Donc pas moyen de la baptiser!" — Ne parle pas comme ça! Il y a deux jours, elle n'était pas mourante!" — "Elle a promis de se faire baptiser à l'heure de la mort. La dernière heure approche! Comment connaître la volonté actuelle de ta vieille tante, pour affirmer que je ne peux la baptiser?"

Avec les assistants chrétiens, je récite trois Ave, en suppliant N.-D. du P. S. Je pose à nouveau la question: "Veux-tu être baptisée?" La vieille ne fait plus signe que non. Elle veut parler... Ses lèvres se pressent... Un mot y expire, à peine articulé: "Je veux!"

Je verse l'eau: "Maria, je te baptise au nom du Père, du Fils, et du S.-Esprit."

Après son baptême, Maria joint les mains. Je lui demande: "Me comprends-tu clairement?" Signe négatif. Son premier signe négatif voulait probablement signifier: "Je ne vous comprends pas".

Quelques minutes plus tard, Maria n'est plus... Selon sa promesse, elle s'est fait baptiser pour mourir.

.....

EFFET CONVERTISSANT D'UN SIMPLE BONJOUR

Je vais visiter des païens, près d'un marché. Un bambin catholique me voit passer. Il élève la voix: "Père!" Je me dirige vers lui. J'entre chez ses parents causer un instant. Un païen est témoin de la scène. Ma démarche l'étonne: "La religion qu'enseigne le Père est extraordinairement charitable, puisqu'un homme d'âge mûr s'abaisse à rendre le bonjour à un tout petit enfant!"

Notre homme est un caodaïste convaincu. Il écoute la causerie de ce soir, avec un intérêt visible. Après l'entretien, il se rend à la sacristie, exposer ses idées au Père conférencier. Il croit au caodaïsme: "Je crois qu'en n'importe quelle religion, en faisant le bien et en évitant le mal, on peut se sauver!" — "Très bien! Bien parlé! Mais faire le bien, qu'est-ce que ça veut dire? Ce n'est pas faire à sa tête, avec l'intention de plaire à Dieu! Non! Faire le bien, c'est obéir à Dieu, en suivant la religion qu'il a établie! Prenez un exemple: un enfant reçoit l'ordre de son père d'aller chercher du riz dans le grenier de la ferme. L'enfant part à l'instant. Chemin faisant, il lui vient une bonne idée. "Tiens! je vais aller pêcher, pour apporter aussi du poisson à papa!"... Ça mord! L'enfant pêche jusqu'au soir, avec l'intention de faire plaisir à papa. Mais papa a manqué de riz pour le dîner! Le papa punira son enfant, parce qu'il a désobéi!" "Vous, païens, vous ignorez quelle religion il faut suivre pour plaire à Dieu; ce n'est pas votre faute. Cette religion, agréable au Seigneur du ciel, nous venons vous l'enseigner." "Mon Père, maintenant, je crois que votre religion est la bonne! Certainement, c'est la meilleure!" Notre homme n'en revient pas de son étonnement admiratif: "Un moine! s'occuper d'un gamin inconnu!"

4. LONG HÂU

LES FAMEUX COUSINS!

Ce qu'il y en a des "maringouins" dans ce coin de brousse, non loin de la mer!

Quand on se cabane sous la moustiquaire pour le sommeil de la nuit, c'est une guerre à mort avec l'ennemi, embusqué dans les recoins ombreux du ciel de lit! J'accours avec la lampe, apporter au P. Lapointe la fusée éclairante, qui guidera les opérations. Le Père s'est armé de son drap de lit plié en quatre. A la course, il a vite fait le tour du campement. Des coups de massue à gauche, à droite, en haut, en bas! Sur 100 intrus, 99 sont pulvérisés. Le centième, en fuyard, est, pour un instant, tranquillisé.

Pendant la messe, il n'y a pas moyen de les mettre hors de combat aussi aisément. Il faut d'abord mener l'action du Saint Sacrifice, en observant les rubriques! Vous êtes un instant sans gesticuler, et l'ennemi s'abat en nuées sur vos mains, sur vos pieds, sur votre front! Heureusement que ces fameux cousins vont en foule se brûler les ailes, à la flamme des cierges, et rejoindre dans la mort d'innombrables petits papillons! Mais voici qu'un régiment de fourmis se met en devoir d'arracher toutes ces dépouilles à leur blanc linceul et de les transporter en leurs sombres galeries.

L'attitude des auditeurs, pendant le sermon ou la causerie du soir, surtout, est à la fois pénible et comique! Va-et-vient presque continuel, pour se rapprocher du Père prédicateur, afin de ne pas perdre une parole, ou pour s'éloigner de la lumière, afin de n'être pas enseveli sous les cendres des moucherons brûlés. Quelques auditeurs écoutent avec tant d'attention qu'ils oublient que les moustiques les dévorent. Le grand nombre des assistants s'agitent, se frappent la figure, les bras, les jambes, les pieds. D'autres, debout, piaffent comme des chevaux ou se promènent une branche feuillue sur les pieds.

Jusqu'au prédicateur, qui doit se démener pour dérouter les escarmouches de l'ennemi! Un bon coup, il se lève, quitte sa chaise! Il agite un éventail; mais on sent qu'il réserve les ardeurs de sa furie pour sermonner les caodaïstes! La barrette du prédicateur gît, renversée, sur le parquet de terre battue... L'auditoire bouge. Par-ci, par-là, un tapage de taloches plus ou moins discrètes! C'est ça! chauffez les oreilles à ces fameux cousins! Tout en surveillant les agissements de l'ennemi, je veille au bon ordre de chaque assemblée, et j'applaudis, par des soupirs, à cette escrime ingénieuse, merveilleuse, universelle, qui met hors de combat nombre de fameux cousins!

UN MOUCHERON OSÉ

C'est le soir de la procession. Ce pauvre moucheron s'est dissimulé, dans un détour obscur du parcours poussiéreux, que suit la grande image de N.-D. du P. S. Marie tient à réjouir aussi les fidèles de Long Hâu. Le rayonnement de l'acétylène perce une trouée lumineuse dans l'obscurité. Dans la lumière brillante, flotte, indécis et mouvant, un nuage de bestioles ailées. Si vous regardez du côté de l'image, vous penserez à un rideau de flocons de neige, lorsqu'ils tombent drus!

Le P. Lapointe chante à pleine voix: "O vous qui sur terre, n'aspirez qu'au ciel..., ..." Soudain, au beau milieu du couplet, crac! On n'entend plus rien!... Puis, un dérhumement éclatant!... Puis, une expectoration profonde!... Puis, on dirait des accès de toux... Puis, le couplet continue sur un ton faible et larmoyant: "chanter d'une mère le nom immortel".

Un moucheron osé, fasciné par l'abîme du gosier Lapointe, s'y est lancé à corps perdu, heurtant de front les cordes vocales, musicales, vibrantes, argentines, éoliennes, mélodieuses de la harpe du confrère! La pauvre bestiole a dû payer de tout son corsage et de ses ailes fleuris son accolade téméraire!

A la porte de l'église, la foule des païens est énorme. La voix est entièrement revenue au P. Lapointe. On lui présente une chaise: il y monte! On apporte une table: il la surmonte! A la guerre comme à la guerre! En mission comme en mission!

La procession doit se rendre à la maison d'un dignitaire païen. Mais l'acétylène va faire défaut. On se rassemble devant la maison de réunion des fonctionnaires du village. Mais le vent s'élève: il éteint les bougies. Retour à l'église.

Du haut de la table, le P. Lapointe sort une vibrante allocution sur la puissance de Marie!

ON RENOUVELLE SES PROMESSES

Les 40 néophytes de Long Hâu, grands et petits, ont été baptisés, il y a un an à peine. Deux ou trois savent lire. On fait quand même la supplique, devant le tableau miraculeux. Cette image, je l'ai emportée, de l'école de Câù Ngan, quand je suis venu, ici, dire la messe et ouvrir la mission, le 8 novembre au matin. Quatre milles de chemin raboteux, dans une voiture à deux vieilles roues d'auto, les deux mains occupées à tenir le cadre, aux décorations délicates! J'en ai eu les bras cassés! Mais, allons-y! c'est pour la gloire du Rédempteur et de sa Mère! Pour le renouveau de la vie chrétienne!

A la messe, tout le monde récite en choeur les prières de la préparation à la communion et de l'action de grâces. On n'omet jamais la prière de S. Ignace: "Ame de Jésus, sanctifiez-moi", ni celle de l'Eglise à Jésus crucifié: "O bon et très doux Jésus". Le tout pour se renouveler dans l'esprit chrétien.

La communion générale est suivie d'une cérémonie touchante: la rénovation solennelle des promesses du baptême. Le missel est déposé, au milieu des fleurs, au pied de N.-D. du P. S. Les néophytes s'avancent deux à deux. Ils posent la main sur l'Evangile. A haute voix, ils renoncent au démon, au péché, à toutes les séductions du malin esprit. Ils promettent de suivre les pas de Jésus-Christ jusqu'à la mort!

De quoi faire songer sérieusement à sa dignité de chrétien! Si tous les ouvriers de l'action catholique du monde entier s'avisaient de mettre sincèrement à la base de leur influence sociale ces suprêmes serments d'enfants de Dieu.

"Je renonce à Satan, à ses oeuvres, à ses séductions;
je promets de suivre Jésus-Christ jusqu'à la mort!"

CHAPITRE NEUF

L'AVENT 1936

La deuxième grande mission paroissiale, nous la prêchons dans le Sud-Annam, à 140 milles de Saigon.

Le curé de la paroisse de Kim Ngoc, où nous allons donner ce travail apostolique, nous a écrit: "Venez dès le 26 novembre, la besogne vous attend!"

Nous partons au jour indiqué. Heureusement que nous nous sommes rendus à la gare sans encombre. Le train part avant l'heure fixée. Mais nous étions à temps.

En ce jeudi après-midi, la besogne nous attend au confessionnal: demain, c'est le service anniversaire d'un ancien curé; les paroissiens tiennent à communier nombreux.

Le P. Lapointe et moi, faisons notre retraite du mois, le lendemain.

Comme nous ne prêcherons, ici, que dans trois semaines, il est difficile de refuser la confession aux fidèles. Mais c'est dommage! plusieurs auront cru faire leur confession de mission!

Pratiquement, les fidèles de la paroisse et des trois dessertes sont en retraite. En ce 1er dimanche de l'Avent, 29 novembre, le P. Lapointe prêche sur le prix de l'âme.

Mais puisque nous devons d'abord prêcher la mission dans les dessertes, rendons-nous sur les lieux.

Père Lapointe (à gauche); Père Blais (à droite)

(Conservez ce feuillet.)

1. MÛI NÉ

DOUZE MILLES À CHEVAL

Voyager en plein jour, c'est vraiment trop chaud! Alors, nous voyagerons en pleine nuit! Par bonheur, c'est pleine lune!

Il est 8 heures. C'est le temps de nous mettre en route. Mais nos coursiers ne logent pas au presbytère! Un mille à pied, à travers les rizières endormies. Ici et là, une veilleuse vacillante trahit une paillote. Nous montons en selle. A la file indienne, à la suite de M. le curé, nous suivons le sentier des piétons. Deux ou trois serviteurs, à pied, ferment la marche.

Nous commençons à gravir une dune de sable, presque aussi haute que l'Ile d'Orléans. La piste court, irrégulière, entre deux haies d'arbrisseaux rabougris. Le sable est mouvant, et, par endroits, d'une blancheur étonnante. Nos chevaux s'y enfoncent de 5 à 6 pouces à chaque pas. Quand il nous faut faire l'ascension d'un monticule, nous avons l'impression d'éventrer un banc de neige molle! Sous les sabots des chevaux, le sable jaillit. On dirait de blanches éclaboussures, au son discret de cristal délicat volant en mille miettes. Si le sable avait le moelleux des cristaux de neige, nous pourrions croire marcher sur un interminable édredon de soie blanche capitonnée de points d'ombre!

Au sommet de la dune, comme c'est convenu, le P. Lapointe chante l'Ave Maris Stella. L'océan n'est pas loin!

Un quart d'heure de repos, chez un chrétien. Il fait bon s'étendre sur des nattes! Cette allure saccadée de la monture au trot voudrait rompre tout point d'attache en votre intérieur! Avant de repartir, on change mon coursier de selle. Cette pitié pour mon arrière-personne, déjà échauffée, mais pas endolorie!

C'est un frisson de joie, de fierté, d'entendre, soudain, le mugissement des vagues de la mer, au pied de notre montagne de sable! Vite, nous descendons sur le rivage! A gauche, une forêt de cocotiers; à droite, la baie de Rang.

.....

Tiens, on frappe du tambour! Voici l'église! Des chrétiens nous attendent; d'autres accourent. Salut du S. Sacrement à 10 heures 30.

Nous allons dormir: nous continuerons notre route, demain. Nous nous étendons sur la dure. C'est plus dur pour les hanches! Heureusement, je puis dormir, couché sur le dos. Ma grosse couverture grise n'est pas tout à fait assez longue. Que ce soit le gros orteil ou le toupet qui frissonne au grand vent du large, peu importe! quand la fatigue fait dormir bien dur!

Après nos messes, toutes célébrées au maître-autel, et après déjeûner, nous remontons à cheval pour un trajet d'une heure. Nous suivons le rivage. Des cocotiers étendent, chacun, au sommet de

leurs troncs, à 40 à 50 pieds de terre, la touffe imposante de leurs branches taillées en éventail. Mais il nous faut laisser les frais ombrages, pour remonter à une hauteur de 150 pieds, dans le flanc de la dune. Ici, les bancs de sable brun ont des arêtes arrondies, et les pentes se rident en vaguettes très capricieuses.

Mûi Né n'est pas éloigné. Nous traversons la plaine des tombeaux. Nous errons parmi ces mausolées en latérite, que les sables tentent d'ensevelir. Il faut s'engager dans un dédale de ruelles très étroites. Des bambous, fendus en longueur, ou des tiges d'aubépine sèche fichées dans le sable, forment une double haie. L'espace laissé libre à toutes sortes de circulations a une largeur de 7 à 8 pieds. Nos montures fatiguées ont comme une rage de tracer des hypoténuses aux angles des carrefours! Gare à votre soutane et à vos hanches! Chiens et chats, étendus sur le sable brûlant, s'engourdissent, somnolents.

Une citerne! Mais l'eau n'est pas potable pour nous.

A droite, émergeant par-dessus la haie au feuillage bien vert, une petite maison de ciment. C'est le couvent-école converti en presbytère pour une semaine. Une conversion hâtive! Elle ne peut être durable celle-là! Les Amantes de la Croix se sont réfugiées chez un notable de la chrétienté. L'une d'elles, venue de Kim Ngoc, la nuit dernière, en barque, avec nos valises, s'occupera de la cuisine.

A moins de 50 pas du presbytère, l'église! La maison de la prière est très petite, mais on y prie avec grande foi.

Enfin rendus à Mûi Né!

"ILS VONT NOUS LAPIDER!"

Ce n'est pas nous qui avons eu cette frousse!

En passant par les maisons, dans la chasse aux retardataires, nous rencontrons quelques protestants. Des pasteurs américains "évangéliques" ont réuni autour d'eux quelques jeunes païens. Ils les ont imbus de leur doctrine. Ils leur ont appris à haïr les prêtres et l'Eglise catholique. Ils les ont envoyés répandre par tous les villages leurs bibles et leurs calomnies. Les adeptes sont peu nombreux, car le Viêtnamien n'a pas beaucoup de confiance en un maître de religion au coeur partagé par femme et enfants. Mûi Né compte dix jeunes protestants. On les appelle "ministres!"

Nous invitons ces ministres à venir à l'église, pour une conférence spéciale. Mais ils préfèrent nous rencontrer chez eux, dans la grande maison à étage, la seule de l'endroit. Entendu! demain à 9 heures! Pour ménager la susceptibilité des pseudo-ministres et ne pas les exposer à l'humiliation d'une défaite, nous souhaitons une rencontre secrète. Mais le curé a annoncé aux fidèles l'heure de l'entrevue! La nouvelle s'est répandue dans tout le village comme une traînée de poudre. Nous n'allons pas au rendez-vous en vue d'une discussion, mais pour une causerie familière, destinée à renseigner les auditeurs.

A 9 heures, nous sommes au rendez-vous. Au rez-de-chaussée de cette maison à étage, une salle, munie d'une grande table, sur laquelle les ministres en réunion d'étude, ouvrent leurs bibles. Les deux Pères se sont assis d'un côté de cette table. Cinq ministres entrent alors. Ils se tiennent debout de l'autre côté de la table. Chacun tient sa bible sous son bras! Païens et chrétiens se coudoient. Une foule énorme nous a suivis. Elle se masse autour de la table, déborde dans la cour. On s'accroche aux fenêtres. On grimpe dans les escaliers. Heureusement que la maison est solide!

Le P. Lapointe ouvre l'entretien. Il a à peine dit quelques mots qu'un dignitaire païen s'avance. "Père, dit-il, ces gens-là — il désigne les ministres — ces gens-là disent que Marie n'est pas la Mère de Dieu et qu'elle n'est pas restée vierge. Nous serions heureux de savoir à quoi nous en tenir à ce sujet". Le P. Lapointe donne une réponse. Les ministres admettent aussitôt l'explication. Ils protestent qu'ils ne sont pas venus pour discuter. Ils pourront dire plus tard aux païens: "Ah! si nous avions discuté! Les Pères auraient été battus!"

Une curiosité mêlée d'anxiété tient la foule en haleine. On s'attend à une discussion. Depuis quelque temps, on a entendu parler contre les Pères et la religion catholique... Cet avant-midi, suivons la discussion: nous embrasserons la religion du vainqueur!

"Vous ne voulez pas discuter, dit le P. Lapointe aux ministres; eh bien! nous autres non plus! Déposez vos bibles sur la table. Nous voulons simplement causer. Toutes les personnes ici présentes seront sûrement bien aisesd'entendre parler des origines du protestantisme."

Le Père parle de Luther, son fondateur...

Les protestants ouvrent de grands yeux... Ils ne connaissent pas leurs origines infernales... Ils se sentent humiliés... Ils craignent de perdre leur prestige.

"Assez, disent-ils, ne parlons plus de cela. Ce n'est d'aucune utilité pour ceux qui nous entourent". Et ils veulent ouvrir leurs bibles. Des chrétiens se récrient: "Père, exposez-nous l'histoire du protestantisme." Des païens gesticulent: "Parlez, parlez, Père: nous voulons connaître leur histoire." D'autres voix s'élèvent ici et là: "Laissez parler le Père!"

Le Père parle pendant une heure... Et les ministres, qui ont affirmé que l'histoire importe peu, que l'histoire d'ailleurs ils l'ignorent, qu'ils jugent sa connaissance inutile, reçoivent à contre-coeur, leur première et inoubliable leçon d'histoire.

Quand le "professeur" en est arrivé à la falsification de la Bible par Luther, des païens crient: "A bas les protestants!" Et vers les ministres s'élève un mouvement de menace.

Un des cinq ministres exprime tout haut sa crainte, son désarroi: "Taisez-vous Père; ils vont nous lapider!" — "Ne craignez rien, dit l'orateur; nous sommes là pour vous protéger!"

La vague d'indignation se retire. Le calme revient.

Le Père remet à jour les impudicités de Luther, ses fourberies, son impudente façon de retrancher à la Bible.

Les ministres tentent de justifier leur ignorance. "Nous n'admettons pas l'histoire, car elle n'est pas la parole de Dieu!" – "Vous niez l'autorité de l'histoire; mais vous niez la clarté du soleil!" – "Mais qui nous prouve qu'il manque des livres, dans notre Bible à nous, la Bible évangélique, la Bible de la vraie religion?" "Après demain, vous pourrez voir notre Ecriture sainte! Aujourd'hui, nous ne l'avons pas apportée avec nous!"

Les ministres remercient. Ils s'inclinent pour une commune prière: "Mon Dieu, pardonnez-nous, si nous avons manqué de respect à votre sainte parole!..."

Ils se retirent tous les cinq, avec dignité, mais avec précipitation. Ont-ils peur que les assistants leur lancent des pierres? Des païens proclament: "Les protestants sont battus!"

Le surlendemain, dans l'après-midi, nous redescendons à la maison à étage. Le vieux propriétaire, un païen, va avertir son fils qui est ministre, de notre présence. Le vieux revient en affirmant que son fils ne consent pas à nous recevoir. "Pauvre lui! il n'a pas encore digéré la défaite d'avant-hier!"

Deux minutes après, on l'entend maugréer dans la cour: "Pourquoi a-t-on fermé la porte de la cour?" – "Pour empêcher les curieux d'entrer", répond son père. Le fils entre à la maison. D'un ton sec, il nous apostrophe: "Pourquoi venez-vous?" Nous l'avons vite amadoué en empruntant sa bible.

Un des ministres présents peut lire le français. Nous lui faisons lire ce qu'écrit Larousse. "Luther naquit au déclin du 15e siècle." "Donc sa religion n'est pas la plus ancienne, comme vous le prétendez!" "Les Macchabées sont deux livres de la Bible". "Donc Luther les a retranchés de votre Bible falsifiée!" Nos ministres admettent qu'il faut tenir compte de l'histoire. Du moins, ils l'admettent devant nous! Ils provoquent un nouvel entretien. Ils n'ont plus peur d'être lapidés! Alors, demain, à 8 heures. Nous contenterons votre désir d'éclairer vos consciences au sujet de vos difficultés!

A l'heure convenue, les ministres sont là. Tous ont leurs bibles. Ils y ont souligné les passages réservés à la protestation! D'un passage, ils sautent à un autre, sans réfléchir au contexte qui les condamne. Le P. Lapointe exerce sa patience à les ramener à une sainte réflexion. "Vous, catholiques, vous adorez la Ste Vierge!" – "Prouvez que nous enseignons cette doctrine!" – "Mais, on nous a dit cela!" – "Instruisez-vous avant de nous accuser!"

"Marie n'est pas Mère de Dieu!" Ils finissent par accepter de lui rendre cette dignité.

"Marie n'est pas restée toujours vierge!" Ils admettent leur ignorance en face de l'interprétation du texte: "Fils premier-né".

"Pourquoi priez-vous Marie?" – "C'est grandement utile!"

"Marie n'a aucun pouvoir; car, aux noces de Cana, Jésus a dit: Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi?" "Lisez un peu plus loin, et voyez le miracle éclatant obtenu par la prière de Marie!"

"Pas de différence entre catholiques et protestants!" – "Hé! pas si vite! Tous ont une conscience, c'est vrai! Mais la règle extérieure qui guide le protestant et le catholique est différente! Chaque protestant, avec son libre examen, se fait à lui-même sa règle de foi. Tous les catholiques du monde entier suivent l'Eglise catholique infaillible!"

Tous les ministres admettent les réfutations du P. Lapointe. Mais ils ne sont pas encore convertis. Leur conversion les priverait de beaucoup de dollars! Ils font leur prière et se retirent.

Un notable païen vient supplier le P. Lapointe: "Restez avec nous, pour nous instruire; nous vous trouverons un appartement au marché!" Mais il nous faut prêcher une mission ailleurs.

Le vieux propriétaire de la maison à étage, le père du ministre un instant "bougonneux" nous dit: "Je suis païen; mais si je change de religion, je me ferai catholique, plutôt que protestant!"

.....

IL A PRÊCHÉ DANS LE VENT!

"Qui ça? – Le Père Lapointe, s'il vous plaît!"

"Où ça? – A Mûi Né." Mûi Né est un cap rocheux terminant une grande baie, dont l'autre extrémité origine à Phan Thiêt. C'est, dit-on, l'endroit le plus poissonneux de tout l'Annam. Le village cosmopolite compte plus de 2 000 âmes. Les païens se sont établis sur le rivage. Les 200 chrétiens se sont groupés sur la côte, autour de leur petite église. C'est la première fois que la desserte reçoit des missionnaires. Les chrétiens sont si heureux qu'ils n'ont pas travaillé de la semaine, afin de mieux prier et de suivre tous les exercices de la mission. Ces chrétiens ont la foi. Ils croient en la parole de N.-S.: "Cherchez avant tout le royaume de Dieu, et le reste vous sera donné par surcroît." Les plus fervents parmi les fidèles font la supplique perpétuelle à N.-D. du P. S., tandis que les Pères visitent les pécheurs et les retardataires. Deux sermons par jour, un le matin, l'autre, l'après-midi. Le soir, instruction aux païens. Tous les fidèles en âge de se confesser se sont approchés des sacrements.

Comment pouvez-vous dire que le P. Lapointe "a prêché dans le vent?"

Suivez-moi! vous verrez! Venez à la procession. Le tableau de

N.-D. du P. S. a été installé sous un baldaquin. Ne courez pas après les rubriques: elles se sont envolées au vent! Nous descendons sur le rivage de la baie. Le ciel est beau: mais il y a de la mer. V'là que la procession doit s'arrêter! Des amarres de jonques de mer et des filets de pêche nous barrent le passage. Le baldaquin est déposé sur le rivage. Plusieurs hommes transportent un long et lourd madrier, qui va servir de passerelle au P. Lapointe, pour monter sur une grosse barque, la première au bord.

Le Père, campé à la proue, jette un coup d'oeil... L'auditoire est mêlé de chrétiens et de païens. Il est très nombreux; il se tient debout devant la grande maison à étage. Et le Père Lapointe, durant vingt minutes, dominant le mugissement des flots,... prêche dans le vent!...

A chaque vague montante, l'embarcation vient talonner avec violence contre le sable durci de la grève et s'y échouer quelques secondes. Le flot se retire, la barque le suit, raidit ses amarres et s'entête à piquer des embardées à gauche, à droite, sur un front de vingt pieds de largeur...

Le millier d'auditeurs remonte à l'église par le sentier qui a conduit les chrétiens au rivage.

Après le salut du S. Sacrement, deux dignitaires païens viennent saluer les Pères missionnaires. "Nous aimerions, disent-ils, entendre parler plus longuement de la religion du Seigneur du Ciel. Cinq jours, ce n'est pas suffisant! Restez encore quelque temps avec nous! Mais l'église est trop loin de notre village! Si vous voulez, nous allons vous trouver une grande salle au milieu du village. Nous allons vous nourrir. Vous nous expliquerez la religion!" — "Impossible! demain matin, une jonque nous transportera à la paroisse voisine y prêcher la mission".

Le Père Lapointe a prêché dans le vent, mais pas dans le vent!

.....

2. RANG

C'est un village de pêcheurs, assis sur le rivage de la mer, à l'ombre des cocotiers. Une vaste et superbe église pour 350 fidèles. Le presbytère est sans prêtre résidant, depuis quinze ans. La population entière du village est de 1 500 âmes. Quelques villageois font des jardins au loin, sur la dune.

PREMIÈRES CONFIDENCES

On achève de dîner. Un retardataire de 20 ans s'amène, c'est-à-dire que ça fait 20 ans que le diable le mène. "Je vous dis que ça mène!" Notre homme a pris un petit coup, pour se donner de l'allure et du courage! Il veut se convertir. Il nous explique son dernier exploit: "Il a fiancé sa fille chrétienne à un bon parti païen!"

Après souper, un apostat nous explique sa situation. "Il y a 23 ans de cela! Dispute avec le curé. Corollaire: séjour en prison! Mais, que faire en cette galère? Notre homme jette la religion pardessus bord! Revenu au pays, il épouse une femme païenne, qui est morte l'an dernier. Sa fille a 11 ans; son garçon, 18. Ces deux orphelins n'ont pas été baptisés. Mais il les forcera d'aller se faire instruire. S'il le faut, il les conduira lui-même au catéchisme, au bout du bâton. Quant à lui, il a jeté les yeux sur une femme païenne, il l'exhortera à se convertir". — "Bravo!"

Sept ou huit païens arrivent de Mûi Né, à pied. Ils veulent encore entendre parler du protestantisme.

Un apostat aveugle se présente. "Mon Père, je veux me convertir: c'est trop dur de suivre le démon!"

A mon tour de faire des confidences!

Ils étaient alors 20 paroissiens à signer une requête, qui voulait traîner le curé devant les tribunaux. Mgr ne peut donner gain de cause aux signataires. Ceux-ci persistent à faire appel à la justice pour régler le malentendu. En fin de compte, ils apostasient. Leur clan rebelle s'élève aujourd'hui à près d'une centaine. Chez ces apostats, aucune pratique religieuse. Plus de crucifix, ni d'image religieuse dans la maison! Plus de prière! Les enfants ne reçoivent pas le baptême. Quelques fanatiques sont retournés aux superstitions païennes. On dirait que ces entêtés d'apostats veulent, par leur rébellion, punir ce curé, punir la religion, punir Dieu lui-même! Mais la grâce de la mission les attend!

CHASSES FRUCTUEUSES

A l'exception de deux ou trois pièces, le gibier renégat s'est laissé prendre au piège d'une visite paternelle, amicale, persuasive, puissamment soutenue par la supplique perpétuelle à l'église.

1re exception: le plus haut dignitaire de la paroisse. Il est octogénaire. Il est sourd et presque impotent. Sa vieille est morte l'an dernier. Aucun des fils n'a osé avertir le curé que sa mère était malade. La vieille est morte sans sacrement, après vingt ans d'apostasie. Le vieux n'a pas du tout l'air attristé de cette victoire de l'enfer. On dirait qu'il est habitué à voir le diable. Dans la maison, trois autels païens. Pourtant ses trois enfants sont catholiques. Ses deux garçons sont mariés à des païennes. Sa fille vient de perdre son ami païen, qui lui a laissé trois enfants encore fils du diable. Inutile de parler à cet octogénaire: il fait signe qu'il ne vous comprend pas, et il reste figé dans sa rage froide, infernale, contre le curé.

2e exception: M. Dông. Il reste au loin, sur la dune. Le missionnaire entre l'exhorter. Le dignitaire renégat donnera sa réponse dans deux ou trois jours... En mariant son garçon baptisé à une païenne, il vient de lancer une criante injure à la religion catholique. On ne peut le saisir à la gorge et lui faire subir une volte-face aussi précipitée! Son épouse est très malade; ses jours paraissent

comptés! "Si ma femme veut se convertir, qu'elle le fasse! Quant à moi, je temporise! On verra plus tard!"

Deux jours plus tard, la vieille se confesse. Dông reste toujours inébranlable dans son refus de conversion.

La malade communie avec ferveur. Dông, impassible et impénitent, regarde le bon Dieu entrer sous son toit.

Dông est rongé de dépit... "Le curé méritait la prison! Me rétracter, jamais! Même si tous les autres changent d'idée et se convertissent, je lutterai seul contre le curé!"

Mais ces refus sont trop pénibles! Allons ailleurs!

La réverbération du sable blanc est aveuglante! Mettez vos lunettes fumées, votre casque colonial. Emportez votre parasol!

Un vieil apostat est entêté. Sa femme est païenne. Il lui défend de se faire instruire de la religion catholique! Mais l'épouse de bonne volonté doit jouer de ruse pour venir au catéchisme. Le Père exhorte. Le vieux reste inflexible. "Je ne puis aller aux sermons; il faut garder les buffles". — "Nous vous enverrons quelqu'un qui gardera vos buffles, et vous pourrez descendre aux sermons". Le gardien bénévole est trouvé dans les environs. Quand il se présente chez notre apostat, ce dernier le congédie... Le lendemain, la grâce entraînera notre endurci aux sermons; il se convertira, sa femme sera baptisée.

En redescendant de la dune, le missionnaire fait la rencontre d'un apostat, revenant de la pêche. Il n'a pas pris grand-chose! Le coup de filet du Père est plus heureux. On parle de mission, de conversion. Pas de résistance! Le jour même il fait bénir son mariage et baptiser ses jeunes enfants.

Le Père annonce à un couple d'apostats: "Si vous vous convertissez, je vous donnerai une belle image de N.-D. du P. S." Notre ménage descend au sermon. Aussitôt après le Salut, il vient réclamer son image. "Non! vous l'aurez, quand vous vous serez confessés!" Le lendemain, ils installeront l'image en leur paillote.

Chaque visite à domicile a plus d'effets qu'un flot de réprimandes. J'attrape un apostat, à un arpent de l'église. Il a bien 60 ans. Il a reçu le baptême et le mariage, sans plus. Il est retourné au paganisme depuis 23 ans. Il a installé l'autel des ancêtres dans la maison de son fils baptisé, maintenant accroché à une païenne, et père de deux enfants. Sa fille encore païenne, est accotée à un ami chrétien, devenu apostat comme son beau-père.

La vieille apostate est malade au loin, sur la dune où elle s'occupe d'un jardin. Aujourd'hui, la vieille a des frissons de fièvre. "Y a-t-il quelqu'un pour me conduire chez elle?" Un catéchumène s'offre à me rendre ce service.

Nous grimpons sur la dune encore une fois. J'exhorte ma vieille, un visage un peu sournois, mais accueillant et impressionnable... Elle a mis la religion de côté depuis 30 ans... "J'ai rencontré votre mari", que je lui dis. "Il veut se convertir, mais il aimerait à vous voir, avant. Si vous vous confessez, je vous promets une image de N.-D. du P. S." La vieille réfléchit... Elle se sent touchée, bouleversée par ma démarche. "Comment? Le Père se dérange pour moi, sans compter avec la chaleur et la fatigue!"

Puis sortant comme d'une longue léthargie, elle se décide. "Je vais me confesser!" A l'instant, elle se revêt d'un autre habit long, et part à pied...

Au retour, nous la dépassons. Elle s'est assise, harassée de fatigue, à l'ombre d'un arbrisseau. Elle n'a d'attention que pour la chique qu'elle tourne et pour la confession qu'elle médite!

Le vieux fait sa mission, la vieille aussi. Ils ont reçu leur image de N.-D. du P. S. La bru païenne se fait instruire. On espère gagner le gendre apostat, à force d'exhortations.

"Y a-t-il encore quelqu'un que nous n'avons pas rencontré?" demande le Père Lapointe à des chrétiens réunis au presbytère. "Oui, Père; il y a l'apostat aveugle, Pierre". – "Allez de ma part l'inviter à la mission!" – "Nous sommes allés l'exhorter deux fois. Il refuse de se convertir." – "J'irai moi-même", dit le Père. – "Pensez-y, Père, il reste excessivement loin!" – "Alors amenez-moi une monture!"

Une heure après, le Père Lapointe entre chez l'apostat. Pierre est un colosse. Il est aveugle. Il trouve son infirmité très humiliante. Il la dissimule sous des lunettes noires. Il a une voix d'une énergie un peu cassante. "Père, je vous reconnais: c'est votre voix. Je suis allé à l'instruction des païens, hier soir". "Vous auriez mieux fait de venir au sermon destiné aux chrétiens".

Pierre s'assied aux pieds du Père, sur la terre battue. Il raconte son histoire et celle de ses parents, qui sont morts apostats. Il raconte ses démêlés avec son curé, le procès qu'il lui a intenté... "Quand on se fait apostat, on ne l'est pas à moitié!" "Quand j'ai eu des malades dans ma maison, j'ai fait venir le sorcier!"...

Ici, la voix de Pierre s'adoucit un peu. "J'avoue, mon Père, que lorsque j'entendais les sorciers frapper un tambourin de leurs baguettes, ça me faisait mal au coeur de me voir loin de Dieu." – "Dieu, intérieurement, vous rappelait votre titre de chrétien. Aujourd'hui, Dieu est entré chez vous; en ma personne, il vous invite à une conversion sincère". – "Mon Père, vous êtes bon de venir jusqu'à moi m'exhorter ainsi... Je veux me convertir!... Allons, qu'on appelle ma femme! Elle est chrétienne autant que moi!"

Elle travaille au loin. Une demi-heure après, elle arrive. "J'ai décidé de me convertir, dit le mari. Qu'en dis-tu?" Après quelques instants... "Puisque tu reviens à Dieu, je te suis!" Et elle fond en larmes de repentir, elle se jette le front contre terre, éclate en

sanglots, demandant pardon à Dieu. Tous les enfants consentent à s'instruire de la religion et à recevoir le baptême.

"Père, continue Pierre, j'ai ma soeur qui habite tout près; son mari est païen". Tous deux sont convoqués. Le mari accepte le baptême. Ils se marieront chrétiennement. Leurs cinq enfants seront baptisés.

L'apostat aveugle, Pierre, et sa femme s'uniront devant Dieu, à l'église, demain après-midi.

Toute la maisonnée de Pierre et le P. Lapointe avec tous les convertis, versent des larmes de joie. Si le ciel entier se réjouit à la conversion d'un pécheur, quelle doit être la joie au ciel, ces jours-ci, quand tout un cimetière d'apostats ressuscite!

PAÏENS SYMPATHIQUES

Le chef du village païen est venu rendre sa visite au P. Lapointe. Il a fait savoir à toute la population que les missionnaires adresseraient la parole. Cinq jours de suite, chaque soir, six à sept cents païens assistent à une instruction spéciale, avec une attention étonnante. Un professeur païen demande au Père d'aller prêcher dans son école. D'après lui, un mois sera suffisamment long, pour convertir tout son petit monde!

A chaque causerie, le Père Lapointe explique les diverses religions pendant une heure. Puis il congédie les auditeurs. Mais quelqu'un veut parler. Il exprime un désir général: "Comment, Père, vous ne chantez pas?" Le Père Lapointe doit s'exécuter. Tous les assistants restent... Ils accompagnent ensuite le Père à sa sortie de l'église.

Un dignitaire païen a fait quatre milles à pied, afin d'entendre le prédicateur. Il l'aborde à la porte de l'église, et le sollicite de venir prêcher dans le village dont il est le chef. Le projet, d'abord accepté, est ensuite ajourné. La prudence conseille de ménager la susceptibilité des autres villages, où le Père ne pourrait pas se rendre.

De retour chez eux, plusieurs païens brisent leurs objets superstitieux. Un grand nombre veulent continuer leur instruction religieuse. Une quarantaine sollicitent le baptême.

Dans la soirée qui précède notre départ, une grande procession aux flambeaux. Une croix de papier illuminée, haute de dix pieds, ouvre le cortège. Les chrétiens prient et chantent. Un flot puissant de païens déferlent déjà sur la grève. Ce flot de plus d'un millier d'hommes et de femmes et d'enfants fait assaut au groupe de chrétiens; il circule à la suite de l'image de N.-D. du P. S., remonte jusqu'à l'église et y pénètre. La foule déborde jusque sur le marche-pied de l'autel.

Après le salut, le professeur païen, qui avait demandé au P. Lapointe d'aller prêcher dans son école, vient se mettre à genoux

à ses pieds et lit à haute voix un compliment aux missionnaires. Le compliment se termine par ces mots: "Nous comprenons, Révérends Pères, que nous avons vécu jusqu'à ce jour, dans les ténèbres de l'erreur. Aussi nous ne savons comment vous remercier de nous avoir fait connaître notre Père du ciel et l'unique et véritable chemin qui conduit à lui. Déjà, plusieurs d'entre nous se sont convertis; un bon nombre désirent les imiter, mais rencontrent encore des obstacles. Tous cependant nous n'avons qu'un désir: celui d'adorer le Dieu que vous adorez, afin de partager votre bonheur éternel".

Un lettré païen vient rencontrer le Père, au presbytère. Il n'en revient pas de son étonnement. Le Père a expliqué, dans sa causerie, ce proverbe chinois: "Naître: arriver; mourir: retourner." "Les créatures périssables retournent à leur auteur." "Le corps retourne à la terre et l'âme retourne à Dieu". "Comment le Père peut-il parler si bien le viêtnamien et expliquer les proverbes si clairement?" "Jamais la sagesse païenne n'a fait cette sentence briller d'une pareille lumière!"

A notre départ de Rang, le chef du village, encore païen, vient nous saluer. "Pères, jusqu'ici, il y avait deux familles à Rang: les chrétiens et les païens. Entre eux, il y avait un abîme, puis un mur! Aujourd'hui, il n'y a plus qu'une famille dont vous êtes pères. Restez donc avec nous quelque temps encore, et je suis sûr que la moitié du village se fera chrétien!"

LE SORCIER EN FUITE!

J'apprends qu'une jeune femme chrétienne, Xuân, est gravement malade; mais son mari est païen. Je vais l'exhorter. Je m'assieds à côté du lit, sur une espèce de grande table, où un sorcier est en train de faire sa magie, pour supplier le diable de ne pas nuire à la malade.

Je cause un peu avec le mari païen. "Consens-tu à laisser ta femme aux soins des chrétiens, jusqu'à ton baptême? — Oui."

Un devin et son client

Après le salut du S. Sacrement, que je vais donner en vitesse, je réunis le conseil de notables de la paroisse. Il faut se concerter: "Où loger la malade, Xuân? – Mais, mon Père, Xuân s'est déjà convertie deux ou trois fois! – Allons! en temps de mission, une conversion sincère n'est pas impossible! Il faut s'occuper de cette malheureuse: qui sait quand elle mourra?"

On parlemente pendant une demi-heure. Enfin! On a trouvé une espèce de hangar désert, pas loin de l'église. Xuân pourra y réfléchir à loisir, sur ses égarements...

Deux notables m'accompagnent... Je les laisse parlementer avec le ménage X... Il en coûte bien au mari de laisser partir Xuân... Et v'là que cette dernière n'est plus si malade!...

Je fais remarquer que le mari a déjà une première femme païenne. Le sorcier m'écoute parler. "Comment, dit-il, ce n'est pas permis d'avoir deux femmes? – Non!" "Hein! Que je pense, je t'ai dérangé dans tes simagrées et tes prières pour la malade! Mais, ne va pas recommencer!"

Le mari, accompagné de témoins, ira consulter son épouse païenne. Si elle refuse de se faire baptiser, il l'abandonne; et lui se fait instruire de la religion catholique.

Je pénètre à mon tour dans la chambre de Xuân. J'interpelle le mari: "Bon! tu veux te faire chrétien! Alors, détruis-moi cet échafaudage de fruits et de tablettes de papier, que le sorcier a dressé à côté de ta femme, sur cette table!" Il s'exécute.

J'aperçois un petit chrétien, qui porte autour du cou une demi-douzaine de médailles. "Hé petit! donne-moi une médaille! "Xuân la reçoit avec joie. Une nouvelle convertie me passe une autre médaille avec cordon. Je passe la médaille au cou du mari.

"Où est le sorcier? Plus de sorcier! Il s'est enfui! C'est le diable qui porte les bagages!"

S'il était aussi facile d'anéantir l'empire de Satan que de faire prendre la poudre d'escampette à ses suppôts mercenaires, l'oeuvre de conversion du genre humain serait vite accomplie! Mais patience!

3. PHO HÀI

CINQ MILLES EN HAMAC

Il faudrait parcourir cinq milles, sur la grève, nu-pieds, au soleil montant, à marée montante... Mais il faut aussi voir à sa santé! Pour ne pas se mettre à terre au cours de la mission, pour se rendre à Pho Hài, le P. Lapointe fait d'abord cinq milles en hamac.

On a relevé les fines nattes de jonc, qui, de la couverture arquée du hamac, tombent de chaque côté et le cachent entièrement des atteintes du soleil ou de la pluie. On incline le hamac suspen-

du aux extrémités à une solide tige de bambou. Vous vous couchez, l'échine tendue en une courbe harmonieuse et pas du tout gênante, même pour des jambes longues. Dans votre lit clos très léger, il vous est permis de dire du bréviaire ou de satisfaire votre curiosité. Vous pouvez regarder avec un intérêt insatiable les belles vagues vertes aux crêtes argentées, éclatantes sous le soleil, accourir, fières en leur puissant courroux, s'entrechoquer, s'écraser dans leur lutte incessante, et finalement s'étendre sur le rivage, pour y mourir.

Quand les vagues atteignent sans obstacle la plage en douce pente, elles se lancent d'un bond irrésistible contre les faibles limites que Dieu leur a posées, et qu'il leur a commandé de respecter; elles portent leur rage écumante jusqu'au sable sec et brûlant de la haute grève. Les porteurs s'arrêtent pour affronter le choc, puis s'arc-bouter contre l'attirance de cette masse d'eau qui bat en retraite.

Dans ce hamac, vous vous voyez suspendu sur les bords de l'abîme aux tonnerres rugissants. Brrrh! Quelle impression de fraîcheur, de petitesse, de grandeur et de majesté! "Océans, bénissez le Seigneur!"

A Mui Da, le P. Lapointe, à regret, quitte le hamac et monte dans une voiture à cheval, pour un trajet de quatre milles. D'innombrables petits pins viennent d'être plantés sur des monticules sablonneux.

Quelques hôtels en bordure du chemin.

Au sommet d'un cap dominant la mer, dort l'ancien château du duc de Montpensier.

En bas, où la dune finit, une large rivière, soumise aux marées.

De l'autre côté de la rivière, l'église de Pho Hài.

A défaut de presbytère, nous logerons à l'école.

IL DÉCIDE SA CONVERSION

Deux semaines avant la mission, les paroissiens de Pho Hài prient N.-D. du P. S. pour l'heureux succès du travail apostolique. Le deuxième jour, après notre arrivée, dix couples se présentent et demandent à faire régulariser leur mariage. Les païens sont profondément ébranlés. Trois familles demandent le baptême. Les chefs païens sont secoués par la grâce. Ici encore, la supplique perpétuelle est en honneur.

Un notable païen reste presque en face de l'église. Son épouse est chrétienne. Mais lui ne tient pas à la religion catholique. Le Père Lapointe va le visiter deux fois, et l'exhorte à quitter le paganisme. "Père, répond-il, votre religion peut être bonne. La nôtre l'est aussi. Né païen, je veux mourir païen. Il y a 25 ans, j'ai eu une histoire avec le curé. Et j'ai juré de ne jamais me con-

vertir." Le notable promet cependant d'assister aux causeries du soir.

Le 6e jour de la retraite, notre notable, revêtu de ses plus beaux habits, se présente à l'école où nous logeons. Il offre des fruits selon l'usage; puis il se met à genoux et nous explique sa conversion.

"Père, j'ai assisté à tous les sermons du soir. Un nuage, jusqu'ici, me voilait le soleil. Le nuage s'est dissipé! Je vois le soleil pour la première fois! C'est décidé: je me convertis!"

Notre notable a des amis païens qui se scandalisent de sa résolution. Ils tentent de le dissuader. "Tu as toujours gouverné le village avec nous. Voilà que tu nous abandonnes! Comment? Vas-tu commettre cette ingratitude?" Le catéchumène tient bon!

Il viendra suivre la mission à Kim Ngoc, éloigné de deux milles. Il viendra jusqu'à Saigon, au no 163. Il devra loger dans une des chambrettes des dépendances. Tout le jour, il étudiera dans son catéchisme en caractères chinois.

A Saigon, il progresse très vite dans sa connaissance de la religion. Le soleil continue à l'éclairer! Il se contraint, à notre insu, à ne dormir que 2 ou 3 heures, la nuit. Il se fatigue, retombe dans des crachements de sang. Il doit s'hospitaliser. Son Excellence le Vicaire apostolique de Saigon ordonne de le baptiser. Le notable reçoit le nom d'Antoine. — Il avait choisi le P. Antoine Lapointe pour son parrain.

Le nouveau néophyte reprend assez de force pour retourner dans son pays. Le 12 mars 1937, en l'église paroissiale de Pho Hải, je bénis le mariage d'Antoine et de Marthe. Cette dernière revient à Dieu, après un retard de 25 ans.

UN ÉTOURDI SE RÉTRACTE

La causerie aux païens est terminée, depuis une heure. A la porte de l'église, des païens discutent encore de religion. Vers 10 heures, un adolescent chrétien, T..., se mêle à un groupe de causeurs et lance ces étranges propos: "Moi, je ne crois qu'à ce que je vois! Comment le Père, qui est encore jeune, peut-il affirmer qu'il y a 19 siècles que Jésus-Christ est né?"

Notre impertinent perd la tête: "Pour moi, Jésus-Christ n'est pas Dieu! Qui vient avec moi? Nous irons discuter avec le Père!"

Des chrétiens, désolés de l'égarement du jeune homme, viennent avertir les Pères, que la discussion publique tenait éveillés depuis longtemps. Nous voulons rencontrer à l'instant l'importun. Des chrétiens vont à sa recherche. Il est à renouveler ses propos insensés, dans une famille païenne.

Il comparaît devant nous. Il essaie de se justifier. Mais autant de paroles, autant de bouffées d'orgueil! "Comment, mon Père,

affirmez-vous ce que vous n'avez jamais vu?" – "Tu parles contre le bon sens! Tu es baptisé, et tu blasphèmes. Tais-toi! Si tu troubles encore ainsi le silence nocturne dans la voie publique, on a décidé de te faire mettre en prison." Le jeune homme de 20 ans vient à s'aviser de garder le silence. Il retourne chez lui. L'ordre est rétabli.

Le lendemain, le P. Lapointe va visiter les parents de T... qui sont encore païens, bien que leurs cinq enfants soient baptisés. Le père de T... prend la défense de son fils; il a des paroles étranges et désobligeantes contre la religion: il ne veut plus se convertir; il vient de battre sa femme qui est venue à l'église s'instruire de la religion catholique; il ne veut plus voir chez lui le catéchiste bénévole, qui s'est montré condescendant à son égard, vu son état de santé...

Le jeune homme, T..., découvre le fond de l'âme de son père. Il est dégoûté de ce spectacle d'hypocrisie. "Je suis chrétien, moi; je me dois des sentiments plus nobles!" Le souvenir de la scène d'hier soir le fait rougir. T... va se confesser. Il demandera publiquement pardon à toute la paroisse!

4. KIM NGOC

IL EXPOSE SON IDÉE

Le P. Lapointe explique aux païens le pardon des péchés. Xuân se lève, s'avance près du conférencier, et expose sa difficulté. "Supposons que je vole un buffle. Je m'en accuse. Dieu me pardonne. Demain, je vole un second buffle. Je m'en confesse. Dieu me pardonnera-t-il encore?" Xuân a dans son ton une manière de dire deci: Je profiterai du pardon pour voler encore! "Mais non! mais non! lui crient ses voisins. Dieu ne te pardonnera pas! Pauvre fou! il te manque le ferme propos!" La confusion pousse Xuân jusque hors de l'église...

Le curé de Kim Ngoc à Mûi Né

UNE CHAUDE APOLOGIE

Ce soir, le P. Lapointe explique aux païens l'inutilité des offrandes de mets aux âmes des ancêtres. "L'Eglise catholique ne vous blâme pas de garder le souvenir de vos chers disparus. Ce sentiment vous honore. L'Eglise voit dans votre façon de manifester votre souvenir, un culte superstitieux..."

Cân, à demi-ivre, s'avance non loin de la balustrade. Il tente l'apologie du culte des ancêtres. Sa parole s'échauffe par instants. Par instants, il écoute. Le Père profite des accalmies pour expliquer, à tous, la doctrine chrétienne par rapport aux âmes des défunts. On explique rarement trop avec les païens.

Cân n'est pas encore convaincu que son discours ne pourra pas persuader une grande barbe! Il veut encore parler et répéter ses meilleurs arguments!

Je traverse l'église dans l'intention de suggérer à Cân la bonne idée d'aller s'asseoir... Mon bon ange vient à mon secours: il prend les devants et vole assister l'apologiste, qui s'assied sans encombre. Je fais demi-tour, content de n'avoir pas à parlementer!

LE PAGANISME AUX ABOIS

La mission dans Kim Ngoc et ses trois dessertes se termine. Des notables païens, désolés du discrédit où leur religion se voit tombée, et dans l'espoir d'enrayer le mouvement de conversion vers le christianisme, font venir deux bonzes du Cambodge. Ces deux missionnaires improvisés devront parcourir notre itinéraire. Ils devront prêcher un triduum dans chacun des villages, qui a entendu la parole évangélique. Ces missionnaires, arrivés dans le village qui les a fait venir du pays voisin, ou plutôt du pays voisin de la Cochinchine, donnent une première conférence sur la métempsycose. Ils disent entre autres exposés que l'homme et l'animal sont d'une même espèce! Les nouveaux prédicateurs ont eu soin d'interdire au public de présenter des objections. Ils redoutent la présence de chrétiens, parmi les auditeurs. Le premier dignitaire du village, un païen, passe outre à la consigne. Sa conscience se révolte. Il ne peut s'empêcher de protester: "Ainsi donc, je suis de la race des chiens!" Le prédicateur se tait. Le dignitaire continue: "Nous avons entendu les Pères missionnaires Rédemptoristes. Ce qu'ils ont enseigné était doux à entendre! Mais votre doctrine, à vous, est choquante, révoltante! Nous ne vous avons pas fait venir pour nous dire que nous ne sommes que des chiens. Nous en avons déjà assez de vos discours. Vous pouvez aller ailleurs raconter ces choses-là! Vous n'en direz pas plus long dans mon village!" Le triduum reste là! Les deux bonzes repartent vers le Cambodge, le lendemain, au petit jour!

DEUX FEUX D'ARTIFICE

Le 24 décembre, à 11 heures du soir, le P. Lapointe prêche aux païens, en l'église de Kim Ngoc. Au beau milieu du sermon, se déclare dans la voûte de l'église paroissiale un feu d'artifice! Une

immense étoile de papier a pris feu. Elle éclaire la voûte entière. Un câble léger glisse sur une poulie, et la lumière descend se poser en l'allée centrale. Le Père prédicateur tâche d'utiliser la trop vive distraction. Quantité d'auditeurs ont quitté leurs bancs... "Mes frères, ainsi vous brûlerez en enfer, si vous ne voulez pas vous convertir!"

La procession en l'honneur de N.-D. du P. S. se déroule dans un ordre parfait. Au retour à l'église, c'est une féérie de regarder la statue de l'Immaculée-Conception, patronne du temple. A la bénédiction du T. S. Sacrement, deux fusées remplissent le choeur de leurs mille feux. La poix crépite légèrement. Un peu de fumée blanche, et de la lumière à flots! Les couleurs de l'arc-en-ciel, avec de légers fléchissements au passage de l'une à l'autre, rivalisent de force et de splendeur!

.....

Le Père Lapointe a célébré la messe de minuit à Pho Hài. Je suis allé la dire à Rang.

Le 26 décembre, nous prenons le souper au no 163.

.....

Tous deux, nous sommes enchantés de la double tentative de prédication auprès des chrétiens et des païens, dans le Sud-Annam et la Cochinchine.

Entre Mûi Né et Rang

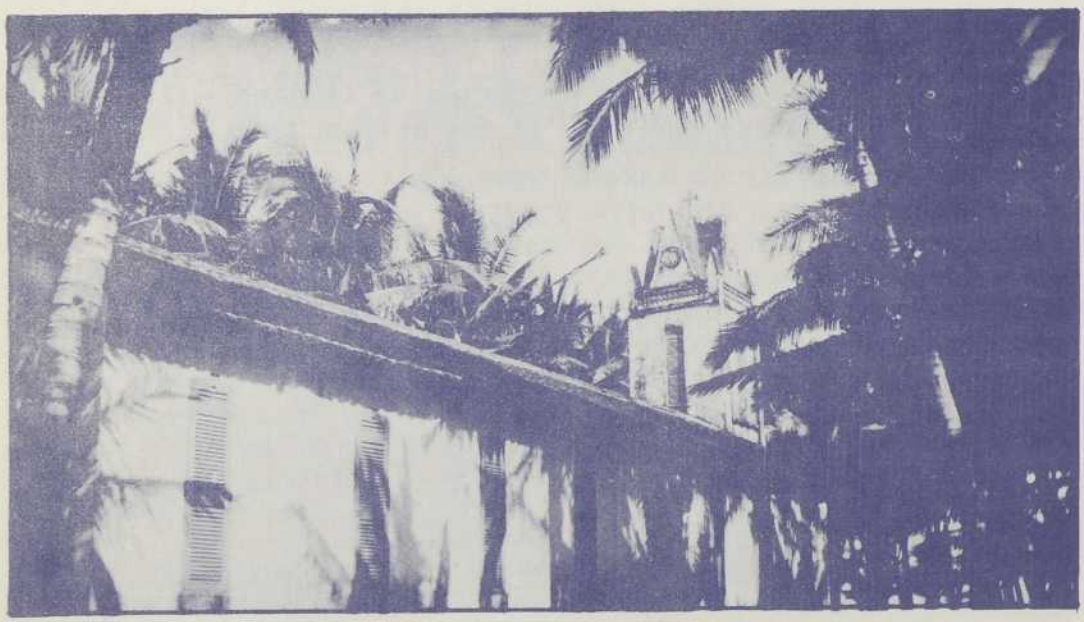
CHAPITRE DIX

PÉRIPÉTIES À RANG, 1937

AU PRESBYTÈRE

Le 26 février 1937, le vapeur "Montcaliéri" emporte le P. Lapointe vers l'Europe. Il fera son second noviciat, en notre couvent d'Attert. Depuis une semaine, l'obéissance m'a emporté, non pas vers "mon cahier" de sermons, mais vers la plage de Rang. Mgr Dumortier a demandé au R.P. Supérieur du no 163, de m'envoyer, si possible, au champ d'apostolat, visité avant Noël 1936, pour acheminer les bonnes volontés vers l'Eglise. Des catéchumènes attendent un catéchiste dans les trois dessertes de Kim Ngoc.

Du 19 février au 19 août, je séjournerai 117 journées, au bord de l'océan. Dans ces six mois, je devrai revenir à Saigon trois fois, garder le no 163, pendant l'absence du T.R.P. Dionne, parti en travaux apostoliques. Au départ de Saigon, Mgr me donne entière juridiction sur les trois chrétientés, jusque-là desservies par Kim Ngoc. Je suis revenu à Saigon, avec juridiction pleine et entière.



L'église de Rang

J'ai choisi Rang pour résidence. La position est plus centrale. La desserte a son presbytère. C'est plus commode.

J'occupe mon premier lundi à visiter les païens et les irréguliers, au bord de la mer. Le mardi, je fais une tournée sur la dune. Quelques unités, inscrites au catalogue des catéchumènes, lors de la dernière mission, ont viré capot. Par contre, plusieurs bonnes

volontés voudraient s'élancer vers le christianisme; mais des obstacles intimes, surgis au sein de la famille, leur barrent actuellement le chemin. Seuls trois ou quatre apostats restent rêches à l'appel de la miséricorde.

Un néophyte, baptisé à la dernière mission, ainsi que sa femme et ses trois enfants, est rudement éprouvé par l'incendie de sa demeure. Son avant-dernier a mis le feu, accidentellement. Le pauvre homme n'a pu sauver du feu qu'une table. Il s'est horriblement brûlé les mains. Je l'envoie se faire soigner à l'hôpital de Phan-Thiêt.

Je rencontre un mendiant décrépit. Mon interlocuteur est sourd. Il est devenu muet: il fait si peu usage de la parole. Il laisse à sa misère et à son dénuement le soin de crier pitié. Sans dire un mot, il quête sa pitance quotidienne, le matin, au marché. Le soir, il loge n'importe où, à la belle étoile, car il transporte sa garde-robe avec lui, dans un panier, sur son dos. Mon vieux sourd-muet est catholique. Je lui montre mon crucifix. Il semble comprendre mon intention. Le surlendemain, il vient se confesser au presbytère. Il s'est emprunté un habit, pour remplir son devoir pascal. Il a décoré sa tunique, de son crucifix.

Le menu des repas est, pour ainsi dire, invariable: soupe au poisson, omelette, poisson rôti, patates en "fricassée". Je mêle un excellent riz à tous ces ingrédients. Pour dessert, des pastèques, des bananes, des ananas, des papayes, etc., etc., etc... Des fidèles ou des catéchumènes apportent de temps en temps un quartier de chevreuil, une poule, des oeufs frais, des fruits. J'ai reçu deux bouteilles de vin de table de M. Legrand, douanier de Mûi Né. Mon paisible château est à 50 pieds de la mer. Au grand vent, vous vous sentez presque dans les bras de l'immensité mouvante. Le majestueux océan s'avance, d'un pas sûr, à l'assaut du rivage. Mais sa retraite est de moins en moins tonnante et tumultueuse. Les jeunes enfants ne redoutent pas mon château. Ils y reviennent souvent jouer.

AVEC LES CATÉCHUMÈNES

Je passe bien mon temps avec eux. Leur nombre régulier est de 15 à 20. Au début, on ne vient qu'aux instructions du soir. Le dimanche, au prône, j'annonce un voyage à Mûi Né et l'autre à Pho Hài. Ces voyages sont nécessaires, car des catéchumènes s'instruisent ou sont instruits dans chacune des dessertes.

J'ai dit à mes catéchumènes de Rang: "Quand vous entendez le tambour, à l'angélus du soir, mettez-vous en marche, afin d'être arrivés à temps pour l'instruction qui commencera à 7 heures 30. Il arrive quand même souvent que je doive retarder jusqu'à 8 heures. N'importe! Ces braves gens ont dû peiner toute la journée! Une jeune femme fait un mille avec sa brassée à pied, dans le sable mouvant! J'ai récompensé la courageuse mère, en baptisant longtemps avant elle, sa petite "Rosa".

J'ai dû avancer l'heure de mon souper. Je m'endormais trop à

8 heures. Le poisson de mer c'est excellent pour fermer les paupières! J'essaie de me tenir éveillé et bien assis sur une chaise. Les auditeurs se laissent choir sur des nattes, les hommes à droite, les femmes à gauche. Sur une chaise ou par terre, ou suspendue à une poutre, une lampe dont le globe se casse bien vite, à cause de l'embrun de la mer, si l'on n'a pris soin de l'essuyer longuement avec un linge imbibé de pétrole.

Quand j'enseigne le catéchisme, j'aime bien voir la figure de mes auditeurs; mais ces derniers préfèrent me la cacher. Certainement, je me suis renforcé la voix, à leur chanter sur tous les tons ces trois recommandations: "Mettez-vous dans la clarté! Mais parlez plus fort! Ne soufflez pas la bonne réponse à vos condisciples!"

Aucun de mes catéchumènes n'arrive à l'instruction ou ne quitte le presbytère, sans vous incliner, en particulier, un beau salut qui résume leur politesse. Tous mes auditeurs ont reçu sans tarder, une médaille de N.-D. du P. S. On en sollicitera de nouvelles, sous prétexte que la première a été perdue. Plus tard, je pourrai en apercevoir une demi-douzaine au cou d'une fillette.

Je dois baptiser chez elle une jeune catéchumène malade. Ses jours sont en danger. La fièvre l'a conduite au délire. Après deux mois de convalescence, la petite revient au catéchisme avec ses grands frères.

Du 18 juillet au 18 août, j'enseigne le catéchisme à toute heure du jour et de la soirée, en vue d'une préparation personnelle et immédiate à la pénitence et à l'eucharistie.

Quand le jour du baptême fut fixé et les candidats déterminés, deux autres personnes font pression pour participer au bonheur commun avec le groupe privilégié. X... a 30 ans. Il a bonne volonté; mais il manque d'instruction religieuse, pour n'avoir pas suivi constamment les instructions au catéchisme. Une semaine avant mon retour définitif à Saigon, il viendra à nouveau. "Je me suis trouvé une femme! — Amène-la demander les publications! — Mais je n'ai pas encore fait part de ma trouvaille à chez nous! — Va tout de suite; ça presse! Après demain, c'est dimanche!" Mon "marieux" a-t-il craint de troubler le sommeil de ses vieux parents? A-t-il craint, à son âge, de demander à ses parents, d'un pareil âge, la permission de se marier? Je crois plutôt que X... avait fait la trouvaille d'un mensonge! Le samedi soir, il me dit "Je ne puis pas encore me marier".

L'autre prétendante au baptême est une jeune femme, mère depuis un an. Délaissée par son mari, depuis un mois, elle n'est venue au catéchisme que 7 ou 8 fois. Elle veut être baptisée à tout prix...; elle pleure... Je reste inflexible. "Si tu avais un mari qui consente à t'épouser, je te baptiserais et je te marierais sans tarder!" Je savais bien qu'elle ne s'était pas encore trouvé de mari stable et qu'un jour ou l'autre l'affection la ramènera auprès du poupon que le mari égoïste a gardé avec lui. Ici, comme partout, les premières amours sont les plus tenaces.

(Conservez ce feuillet.)

J'AI CRU DEVINER

Parmi les catéchumènes, *un couple de seconde main*, Joseph et Imelda. Joseph a déjà suivi le protestantisme. Il en est à sa seconde femme, comme Imelda, de son côté, en est à son deuxième mari. Joseph se dit sincère. Je crois qu'il est sincère dans sa doctrine: la foi sans les oeuvres. Il s'est présenté au presbytère deux fois! Imelda est plus intéressée à la question de religion. Elle s'est mêlée aux autres catéchumènes une quinzaine de fois. Si un contrat civil n'unissait les époux, Imelda aurait quitté Joseph depuis plusieurs lunes!...

Joseph a l'air indifférent et léger. Il aime le jeu. Il sait se créer mille prétextes honorables pour éviter les instructions du catéchiste! Je le croirais en train de se concerter avec ses amis de Mûi Né pour me tendre un piège. Je ne puis éviter la supercherie, car je n'ai d'attention et de soin, que pour un cortège nombreux de néophytes!

Un bon jour, je suis prévenu, une heure d'avance, de l'arrivée de Joseph, au presbytère, et du motif de sa visite. Donc, l'entrevue s'annonce solennelle. "Joseph sera le bienvenu!"

Joseph se présente. Il est accompagné d'Imelda. Il tient en main son acte de mariage civil. A quelques pas, derrière les époux, se tient, debout, le répondant du mari devant la mairie du village. Joseph est prêt à me céder son acte de mariage civil. Je puis même à volonté, brûler le parchemin sous ses yeux, sous les yeux de tous! Joseph ne veut plus habiter avec Imelda. Il lui cède sa maison, mais elle ne pourra la vendre à un autre. Imelda pourra être baptisée et s'allier à un autre parti si elle le désire... A tout ce bel arrangement, Joseph ne veut donner aucune signature! Foi de protestant! Sa parole vaut un oracle! Inclinez-vous!

De cette façon, le mariage civil restera inscrit au registre de la mairie! On pourra en tirer une nouvelle copie, selon la fantaisie de Joseph, au jour où il voudra renouer ménage avec Imelda... "Allez à la mairie rayer votre mariage du registre civil: apportez-moi, ici, les deux copies authentiques du mariage civil! Après cela, je brûlerai les authentiques: pas avant!"

Joseph fait l'homme surpris! "Tu ne veux faire aucun papier pour régler les affaires de ta maison! Cela te regarde! Mais supposons que ta femme décide un jour d'aller rester à Saigon, et qu'un audacieux vienne s'installer chez toi, disant: "Ta femme m'a vendu la maison sans aucun papier", que diras-tu? "Joseph paraît désarçonné, devant la solution que j'oppose à son projet. Il ne paraît pas avoir prévu la difficulté possible posée par la chère moitié. Joseph explique à nouveau sa pensée. Il parle en viêtnamien. N'importe! J'ai cru deviner qu'Imelda est une adepte nouvelle, choisie pour le protestantisme, puisqu'elle ne peut échapper à son mari, qui la tient par le lasso du mariage civil!

Joseph demande du temps pour réfléchir. "C'est ça, allez réfléchir à mes propositions! Vous serez toujours les bienvenus au

presbytère!" Joseph et Imelda ont dû se livrer à des réflexions très profondes! Ils ont dû s'égarer dans les profondeurs, au point de ne plus retrouver le chemin du presbytère de Rang. Je ne les y ai jamais revus!

LA MORT SANS PRÊTRE

Lors de la mission dans la paroisse, un apostat est venu nous faire des confidences. Il a suivi son père dans sa rébellion contre le curé. "Mon père est mort apostat. Après sa mort, j'ai perdu la vue. Ma femme païenne également, ainsi que mon frère et ma belle-soeur. Mon Père, nous sommes tous pauvres comme le sable! C'est trop dur de suivre le diable! Je veux revenir à Dieu! Et si ma femme ne veut pas se convertir, je la convertirai au bout du bâton! Oui, il faut que nous retournions à Dieu!"

Trois mois plus tard, je vais exhorter l'apostat aveugle, chez lui, à deux reprises. "Oui, oui, plus tard! Pour le moment, ma femme ne consent pas encore à se convertir! Laisse ta femme là, et reviens à Dieu tout seul! — Attendons! je la convertirai!"

Un après-midi, notre aveugle entend la foule qui se porte, en criant, sur le rivage. On tire le filet! C'est à qui saisira des poissons encore libres dans l'engin de pêche! Mais notre apostat est aveugle. Il heurte une barque, trébuche, tombe et se blesse à la mâchoire. Il parvient à se relever. Il poursuit sa besogne. Nouvelle chute. Il absorbe cette fois beaucoup d'eau salée.

Durant la nuit, notre aveugle se sent gravement indisposé... Son intérieur se congestionne... Il va mourir! il meurt! Il est déjà jugé, quand on le fait savoir à un notable, qui apporte la nouvelle au presbytère. La misérable chaumière de l'apostat est à cinq arpents du presbytère. A l'heure où notre apostat agonise, deux Pères qui ignorent l'accident, sont au presbytère.

Le plus vénérable des apostats de la contrée est, sans contredit, l'ancien chef des notables de Rang. Il a refusé la conversion offerte par la mission. Cet octogénaire a vu venir la mort, de très loin. Depuis des années, il marchait courbé sous l'étreinte des rhumatismes. Je l'ai visité au moins trois fois. A ma dernière visite, le vieux peut encore faire quelques pas. A force d'instances, je lui fais accepter une médaille de N.-D. du P. S. Son ainé, baptisé mais mal marié, parvient à trouver un bout de ficelle à pêcher. Il passe la médaille au cou de son père presque impotent. Le vieux a un geste de répulsion, comme si c'est un tison, qui vient de tomber sur son torse nu! Je crains que l'octogénaire n'ait pas tenu, une demi-minute, à sa dernière planche de salut. Peu de jours après, il meurt comme sa vieille, l'an dernier... sans prêtre! Dans la maison du vieil apostat, aucun emblème religieux! Seul le diable pontifie aux trois autels des ancêtres, érigés à la place d'honneur de la maison, pour les deux brus et le gendre païens!

TRISTE COMME LE CIMETIÈRE DE RANG

Le cimetière paroissial n'a pas reçu les dépouilles mortelles

des renégats impénitents. En revanche, le pauvre champ des morts s'est enrichi, depuis la mission, d'une trentaine de dépouilles angéliques. Une espèce de rougeole a décimé la gent enfantine. Quelques foyers ont reçu trois fois la visite de la mort. Des parens ont fait baptiser leurs derniers-nés, quand tout espoir de les sauver se fut évanoui.

Et les petits cercueils gravissent la côte sablonneuse. Le cortège funèbre est simple; mais sa vue peut faire frémir et pleurer! La croix, le missionnaire, quelques emblèmes de deuil, un groupe d'enfants, le cercueil sur un brancard, ajustable aux épaules des porteurs, puis les parents du jeune mort. Tous les assistants prient à haute voix. Les fossoyeurs suivent, avec leurs instruments à la main.

La fosse creusée, on y enfouit le petit cercueil, revêtu de papier blanc, parsemé d'étoiles, de croix et de larmes argentées. Un monticule de terre, ou de pierres, s'élèvera sur les amours et les espoirs ensevelis. Le dernier sommeil des petits anges est bercé par le murmure lointain de l'océan.

A la première montée au cimetière de Rang, je me suis rappelé une visite au cimetière paroissial de St-Edouard de Lotbinière. Le champ des morts est à deux pas de l'église. Les fidèles ne se sont pas attardés au seuil de l'église, car le vent souffle fort en ce dernier dimanche d'octobre. Les grands ormes du cimetière gémissent sous la rafale. Leur plainte est entendue des chrétiens en prière. Les âmes les plus soucieuses des trépassés ont frémi, comme à l'appel discret et lointain de voix connues.

La messe finie, l'on sort de l'église en frissonnant dans le grand vent du nord-est.

A la dérobée, le regard triste et saintement préoccupé de l'accomplissement d'une très douce promesse, des personnes de tout âge dirigent leurs pas vers le champ des morts. Je les suis. Je me dirige vers le calvaire. Autour de moi, les feuilles mortes vont et viennent, au caprice d'un guide invisible. Les unes s'élèvent en un vol tournoyant, puis font une chute précipitée. Un instant de repos; nouvelle envolée indécise et nouvelle descente subite. Les autres s'entrechoquent en un murmure plaintif. D'un commun accord, au pied de chaque obstacle, elles traînent, sur leurs nimbes raidis, les parures multicolores des arbres dénudés.

C'est émotionnant de fouler au pied de vivants monceaux de feuilles mortes. A chaque pas, on a l'impression de réduire en mille morceaux, un verre fragile. Et ces feuilles desséchées qui heurtent votre front! Et ce vent froid qui fouette votre visage, quand votre âme est déjà si triste!

Les huit ou dix personnes que je suivais se sont arrêtées près des monuments, tous surmontés d'une croix. Les regards se portent sur les noms des chers disparus, sur les fleurs fanées, à demi-ensevelies sous les dépouilles de l'automne. Les regards retournent aux noms chéris, puis à la croix du monument. Des lèvres frémis-

sent..., des yeux se ferment..., des têtes s'inclinent..., des larmes coulent.

Ici, côte à côte, reposent mes grands-parents paternels. Un peu plus loin, sommeille mon petit frère, qui s'est endormi pour toujours, à peine âgé de trois mois.

Par les jours de gai soleil ou de pluie glaciale, le Christ du calvaire monte la garde au cimetière. Les bras étendus, il couvre d'un geste de protection les fidèles défunts. O religion chrétienne, douce comme l'espérance immortelle!

Au cimetière paroissial de Rang, la plupart des tertres de pierres ou des monticules de sable sont dominés d'une poutrelle de bois. Quelques-unes de ces poutrelles sont décorées d'une croix peinte. Une grande croix de bois, fichée dans un socle de ciment, domine le champ des morts. "Spec unica, salve!"

EST-CE UNE CONVERSION?

On ne pourra certainement pas soutenir que la bonne volonté ait apparu déficiente. Pour ma part, je l'ai trouvée, à certaines heures, héroïque.

Anna X..., depuis plus de douze ans, a quitté Paul Y..., son mari, à Kim Ngoc, pour suivre un sorcier, aux confins de Rang. Mais depuis deux jours et en cachette, Anna a quitté la résidence de son sorcier. Elle se cache chez sa mère, à Kim Ngoc. La maladie la retient au lit. Le curé de Kim Ngoc me remet entre les mains la conversion d'Anna. Je ne puis refuser d'accepter ce travail. Mais, la Sainte Vierge devra m'aider.

Anna X... s'est convertie trois ou quatre fois déjà! Mais elle est retournée à son sorcier.

Paul, son mari, vit seul. Je vais causer avec lui. Il a de bons sentiments. Il souhaite la conversion sincère de sa chère moitié. Cet après-midi, vers 4 heures, il m'accompagnera chez elle.

Anna X... veut se convertir, mais sans reprendre la cohabitation avec son mari... Je l'exhorte... Rien n'y fait. Anna inonde d'injures le mari fidèle. Lui contient son impatience. Sans dire un mot, il tourne le dos à sa femme qu'il ne veut plus voir, et retourne chez lui, furieux!

J'exhorte la malade, sans succès. "Plutôt mourir que de retourner avec mon mari!" On dirait que cette femme a le diable au corps! En la quittant, je lui remets une médaille de N.-D. du P. S. Elle l'accepte avec joie. "Cette nuit, priez la Ste Vierge qu'elle vous éclaire!" Au petit jour, Anna est adoucie, transformée. Elle veut bien vivre avec son mari.

De suite, je cours chercher le mari. Il est à garder des manguiers, chargés de fruits mûrs. Son vieux père consent à se déranger, pour l'avertir du changement opéré, mais il a peu d'espoir que son fils vienne me rencontrer.

J'attends une heure. Enfin!... il apparaît, à la suite de son vieux père. Il est encore bouillant de colère, au souvenir des profonds outrages de la veille. Il ne veut rien entendre... "Mais ta femme... ta femme a changé d'idée! Je l'ai rencontrée ce matin! Cette fois, elle veut se convertir!" – "Jamais, je ne me réconcilierai avec elle! Jamais!!!" Et il vire de bord. Il s'éloigne d'une allure vive et décidée. Il fait une dizaine de pas; puis il s'arrête, hésitant... Je le rappelle. Il revient.

Il porte une chemise largement ouverte au collet. Je m'aperçois qu'il ne porte aucune médaille. "Tiens, prends une médaille de N.-D. du P. S." On me trouve une ficelle. Je passe la médaille au cou de cet époux délaissé qui a déjà déposé sa colère et sa rancoeur contre son épouse. Il est devenu doux comme un agneau. Il est prêt à tout sacrifice. Il va se rendre à l'église préparer sa confession.

Et ces deux époux séparés se demandent mutuellement pardon. Ils se confessent. Demain, ils communieront.

Anna veut son mari près d'elle! Elle craint les représailles du sorcier qu'elle a abandonné à Rang. Le frère aîné d'Anna arrive à Kim Ngoc, après une marche de cinq heures. Lui aussi est heureux de remplir son devoir pascal.

Il a été décidé que le père de Paul, ce malheureux époux, se mettrait immédiatement en devoir de bâtir une maison particulière à son fils. Paul est infirme depuis quelques années. Il faut un foyer au ménage Paul et Anna.

Qu'est-il arrivé à Kim Ngoc? Je crains que le père de Paul n'ait trop retardé à tenir sa promesse... Je crains que la soeur de Paul n'ait chanté pouilles à sa belle-soeur, Anna, car elle s'était montrée irréductible au projet de conversion de son frère. Elle aura traité Anna de sans-coeur pour avoir abandonné ses trois enfants aux mains du sorcier... Mais le sorcier s'était pourtant trouvé à Pho Hài, une concubine, qui s'occuperait des enfants!...

Anna apprend, un jour, que son tout jeune enfant est mort à Rang. La marâtre n'a donc pas pris soin de l'enfant!

Anna retourne donc auprès du sorcier. La malheureuse mère aurait voulu me voir et m'expliquer le motif de son retour. Le sorcier ne la laisse pas venir au presbytère. Il m'invite à aller causer de religion, chez lui. Je prends l'avis des notables chrétiens de la paroisse. Ils me déconseillent. Je refuse l'invitation du sorcier. Je n'ai pas rencontré Anna... Je crois qu'elle s'est faite la ménagère et la cuisinière du sorcier, attendant une occasion favorable pour s'enfuir avec ses deux enfants.

JE DOIS FAIRE LE JUGE DE PAIX

Deux femmes se lancent d'abord des gros mots. La nièce défie sa tante, qui fait pleuvoir une bordée de coups. La nièce reste sur le champ de bataille, couchée par terre, près du chemin qui serpen-

te entre les cocotiers. Le mari de la tante agressive assiste au combat.

La nièce, veuve depuis deux mois, passe la nuit de dimanche, à la belle étoile. Elle espérait sans doute qu'un passant la trouvât dans cet état. Ce passant pourrait ensuite servir de témoin quand l'affaire serait jugée. Au cours de la nuit, la nièce se sent très affaiblie... Elle mande du secours auprès de deux notables, qui ne se dérangent pas! Elle fait appeler son beau-frère qui ne bouge pas! Les cris de la nièce en détresse doivent être entendus de son oncle et de sa tante, dont la paillote est voisine. Mais aucune main charitable ne se tend!

Le lundi avant-midi, je reviens de Mûi Né. J'apprends la nouvelle sensationnelle avant d'entrer au presbytère. Je rentre chez la nièce m'informer de son état. Je rencontre la tante et deux notables, informés de la bagarre, le matin même. Ils viennent de régler l'affaire: "Ne vous battez plus!"

Je rentre au presbytère, l'âme bouleversée!

Je demande que plusieurs notables aillent sur les lieux, reviser la sentence. Le soir même, quatre notables se rendent chez la nièce procéder à l'enquête, dont le procès-verbal m'arrive en soirée, vers 10 heures. Le tort premier revient à la tante, qui ne s'est pas mêlée de ses affaires! La nièce, contrariée, a regimbé trop rudement. Elle demande pardon. Mais la tante se retire, quand la nièce fait réparation, devant le respectable jury. La tante pourra apostropher sa nièce en ces termes: "Tu ne m'as jamais demandé pardon!" Les notables paresseux sont reconnus fautifs et rappelés au devoir.

Le lendemain matin, la nièce se présente au presbytère. "J'espère, lui dis-je, que grâce aux notables, le conflit est réglé et tout dissentiment apaisé!" La nièce n'est pas entièrement satisfaite. Elle se pose des questions inquiétantes. "Pourquoi mon beau-frère n'est-il pas venu à mon secours? Pourquoi mon oncle ne m'a-t-il pas protégée et secourue?" Ces plaintes me rejettent au coeur du procès. On réclame mon intervention. Je ne puis m'esquiver. Je serai juge de paix!

Je mande le beau-frère et l'oncle. Seul, le premier répond à l'appel. Il s'excuse auprès de sa belle-soeur: "Je n'ai pas cru que c'était si grave, ni urgent!"

Je convoque de nouveau l'oncle pour le lendemain, à 3 heures de l'après-midi. Le commissionnaire m'apporte sa réponse: "demain, il viendra au presbytère!"

Le lendemain est une rude journée! J'en ai roulé du mauvais sang, aujourd'hui. 6 heures du soir! "Mon oncle" n'a pas encore paru! J'ai convoqué la nièce, son beau-frère, tous les notables et ma tante. Tous sont présents.

J'envoie porter à "mon oncle" la sommation de venir!

Une heure après, "mon oncle" arrive, l'air piteux et craintif. Il s'excuse d'avoir mis du retard à répondre à ma convocation.

J'expose, devant le jury, le dernier grief de la nièce: "Pourquoi "mon oncle" n'a-t-il rien fait pour me défendre?" Mon oncle garde le silence. Plusieurs fois, je réitère la même question. Même mutisme! "Allons! qui est le maître chez toi, toi ou ta femme? – C'est moi! – Alors, puisque tu n'as pas désapprouvé la conduite de ta femme, tu as eu une même volonté avec elle! Voulais-tu donc que ta nièce mourût sous les coups, afin de t'emparer de ses biens?"... Silence... "Ta nièce a peut-être exagéré sa faiblesse ou son danger de mort, pendant la nuit...; mais si l'on était accouru à ses appels répétés, quelqu'un pourrait aujourd'hui nous renseigner!..." Silence... "Si ta nièce était morte, il faudrait emprisonner cinq personnes, toi, ta femme, le beau-frère de ta nièce, deux notables..." Silence...

Mon oncle hésite... Va-t-il se décider à présenter des excuses? à reconnaître son tort, sa lâcheté? La coutume du pays défend au supérieur de s'incliner à ce point devant son inférieur!... "Le paganisme a son coutumier, soit! Mais le christianisme, aussi, a le sien!" "A genoux, mon oncle!" Mon oncle se fait prier... Je le prends par le bras. Je m'agenouille. Il s'agenouille à côté de moi... Il répète, mot à mot, les paroles que je lui dicte. Il demande pardon à sa nièce de ne l'avoir ni défendue, ni secourue...

La tante doit s'incliner, elle aussi, après "mon oncle", pour solliciter un pardon, qui lui est aussi généreusement accordé. De son côté, à son tour, la nièce demande pardon, à sa tante, de l'avoir si rudement "tapochée", pendant la querelle. La tante pardonne.

"Mon oncle" m'avoue qu'il est heureux de mon verdict; les notables parlent de même; et moi, j'abonde dans leur sens! Vraiment, je surabonde de joie! J'ai quand même bien dormi, cette nuit-là!

.....

Un autre jour d'une autre semaine, j'apprends qu'un autre oncle néglige l'éducation religieuse de son neveu, orphelin de père et de mère. Le pauvre adolescent est loué en service, chez des païens. Je consulte le registre des baptêmes. Le neveu est supposé mort, puisqu'on a signé son nom d'une croix. Le neveu a 15 ans. Il n'a pas fait sa première communion. Il ignore son baptême. Il ignore qu'il est déjà mort!!!...

"Ecoutez, son oncle; si vous donnez encore votre neveu à loyer chez des païens, et si vous négligez de l'envoyer au catéchisme, les notables vont vous enlever sa tutelle!"

"Son oncle" doit demander publiquement pardon, à cause du scandale qu'il a causé, en appelant chez lui le sorcier, lorsque sa femme a été malade.

.....

Un vieux et sa vieille, tous deux nouveaux convertis, laissent leur fils cadet, encore païen, suivre son frère aîné, baptisé, mais accroché à une païenne. L'aîné prône crânement devant le vieux père, qu'il peut disposer à son gré de son frère cadet. Il sera, ce cadet, le sacrificateur aux âmes des vieux, lorsqu'ils auront disparu! Le vieux semble se réjouir de découvrir en son dernier rejeton, la véritable étoffe de la piété filiale! "Alors, mon vieux, si tu ne changes pas d'idée et de sentiment, je te ferme l'entrée du confessionnal!" La foi met du temps a plonger ses racines! Chassez le naturel, il revient au galop!

Un reposoir à Notre-Dame, comme ses pieux enfants savent en élever au Viêt-nam

CHAPITRE ONZE

ÉVÉNEMENTS À MÛI NÉ – 1937

UN FUMEUR D'OPIUM

Ce fumeur d'opium avait bien peur de mourir, lors de la mission de l'Avent 1936. Il s'est alors confessé, puis séparé de sa femme catéchumène. Il a fait à l'église la prostration publique d'usage en réparation de son scandale public.

Trois jours après la mission, notre opiomane retourne à sa chère moitié encore païenne.

Dans un voyage à Mûi Né, où je me rends chaque semaine, comme catéchiste attitré de la région, je rencontre mon fumeur chez lui, au marché. Il vit en compagnie de sa moitié. Je l'ai sermonné plus qu'à moitié! Mon fumeur a bonne volonté. Il commande à sa femme d'aller chez les soeurs continuer son étude du catéchisme. Le 22 juillet, je baptise sa moitié. Mon fumeur se marie le lendemain. Il m'a promis de ne plus vendre d'opium. Tiendra-t-il sa promesse? La volonté d'un opiomane est si affaiblie!

TELLE MÈRE, TELLE FILLE

Maria X..., une jeune femme chrétienne, a quitté son mari, sous l'instigation de sa mère. Cette dernière, librement divorcée, a choisi un autre parti chrétien. Elle est entêtée. Son mari, sous mes yeux, lui adresse les plus fortes exhortations au repentir. Sans même regarder son époux, elle répète qu'elle ne veut pas retourner avec lui. En face, les parents coupables jettent le tort sur leur fille. Au fond, je suis sûr que Maria X... est encouragée dans sa rébellion et craint d'être battue si elle fait une courageuse volte-face, renie ses parents adultères et court à ses devoirs d'épouse fidèle.

Au début de sa première année de mariage, la mère disait à sa fille: "Je m'ennuie! viens passer cinq, six jours avec moi!" Finalement elle suggère la trahison à sa fille: "Laisse-là ton mari; ton sort sera plus doux!"

Si les parents irréguliers de Maria revenaient au devoir, ou du moins fermaient à leur fille malheureuse, la porte de leur foyer adultère, elle réfléchirait, et probablement, retournerait à son mari. Mais!... Telle mère, telle fille!

CHEZ LE BEDEAU DE LA PAGODE

La pagode communale est campée presque au sommet du cap de Mûi Né. La pagode ouvre ses portes trois ou quatre fois l'an. Le village monte y offrir des sacrifices solennels. La demeure du bedeau est à cent pas du temple et dissimulée derrière un bouquet de verdure. Le bedeau est chez lui. Je vais causer un peu.

Maître bedeau m'affirme, en deux mots, qu'il est très ignorant.

Il me paraît, en outre, un peu sourd. A gauche du vestibule d'entrée, il a casé ses dieux en miniature, pour sa dévotion personnelle et l'instruction d'une couple de bonzillons. Ces derniers ne m'ont pas plutôt aperçu, qu'ils s'empressent d'orner de bougies rouges les autels de leurs dieux.

Le bedeau m'invite à passer dans le sanctuaire domestique. Deux pas, et j'y suis. J'ai l'impression que mes jeunes hôtes s'attendaient de me trouver extasié devant leurs autels. Il m'eut été impossible de les féliciter...

Pour dominer l'impression trop pénible, vite je questionne maître bedeau. "Qui t'a créé? — Sais pas!" — "Pourquoi es-tu venu au monde? — Sais pas!" Dans le silence froid, sous le regard inerte d'une dizaine de divinités, j'explique notre origine divine. Ma voix s'est-elle enflée? Elle résonne. L'on m'écoute.

Mais j'oublie que je romps le silence d'un oratoire! Le "Malin", pour me rappeler à l'ordre, pourrait bien de quelque coin d'ombre, me lancer des fragments de tuile par la tête! Je sors. Ma visite reçoit un merci. L'aventure est nouvelle pour moi: "Prêcher le Créateur sous les yeux du Bouddha impuissant et au pied de ses autels endiablés!"

PUIS-JE CASSER CE MARIAGE?

Le 15 mars, j'avais uni un jeune couple de 20 et 19 ans. Les époux paraissaient s'aimer.

Le mari est bon marin. On estime ses services à bord des jonques. Les voyages sur mer l'emportent loin de son foyer. Les absences se prolongent jusqu'à deux mois parfois. La bru est à la maison des beaux-parents.

Un mois après le mariage, lorsque son mari est en voyage sur mer, la jeune épouse commence à faire des siennes: sorties et rentrées à des heures indues, absences prolongées de trois, quatre, cinq jours. Pourtant, au foyer, la vie n'est pas dure, à cause de la belle-mère! Non! cette dernière a même fourni à sa bru assez d'argent pour s'ouvrir un petit négoce en guise de désennui.

La bru en vient à quitter définitivement le domicile conjugal. Elle emporte avec elle tous ses habits et l'argent si gracieusement avancé par sa belle-mère. Elle quitte même la paroisse, avec son père, nouveau chrétien.

La mère du mari vient me trouver, toute désolée. Elle désire que je prononce la cassation du mariage. Elle m'assure que les époux n'ont passé que trois jours au foyer et que le mariage n'a pas été consommé.

J'écris à Mgr Dumortier. Son Excellence me demande de compléter mes renseignements.

Je rencontre la mère de la jeune fille. Pour elle, sa fille a

librement contracté mariage. Sa fille ne lui a jamais manifesté l'espoir d'une maternité.

Je rencontre le père du mari. Il m'informe que son garçon a passé une semaine au foyer, en compagnie de sa femme, avant de partir en voyage.

Quelques heures plus tard, je rencontre le jeune homme. Il avoue, devant notables qui causent avec moi, que le mariage a été consommé. "Causa finita est!"

Je félicite le mari de sa franchise. Je l'avertis que pour le moment, il m'est impossible de remédier au vilain tour que lui a joué sa singulière moitié!

BÉNÉDICTION DES BARQUES

Le 6 juillet, assez tôt dans l'après-midi, sept barques de mer, échouées à marée basse, attendent, à l'extrême pointe de Mûi Né. Une procession quitte l'église. La statue de saint Pierre, patron des pêcheurs, est portée sous un frêle baldaquin. Des bannières s'agitent au vent. La mélodie si priante des litanies de la Ste Vierge s'achemine vers la grève. La foule est imposante.

Monsieur le curé monte sur une des barques que l'Eglise va bénir et donne une courte allocution. A mon tour, je franchis la montée un peu raide d'un loûrd madrier sur le bord de la barque, et me voilà en chaire!

Je traduis d'abord, en viêtnamien, la prière du rituel. J'ai devant moi un très grand nombre de païens qui rencontrent journellement les ministres protestants du village.

Une rumeur est parvenue à Saigon que les ministres "évangélitiques" de Mûi Né se vantent d'être sortis vainqueurs des mémorables discussions de décembre 1936. A beau mentir qui se tient loin de l'adversaire! Et le diable compte sûrement sur ce dicton: "Mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose!"

Je crois bon de faire un point d'histoire.

"Mes frères,

Je m'adresse à tous ceux qui, en décembre dernier, auraient désiré assister à l'entrevue des Pères missionnaires et des ministres protestants évangéliques. D'abord, je dois vous dire qu'aux trois rencontres, il n'y a pas eu vraies discussions. Messieurs les ministres ont protesté, alors, qu'ils ne voulaient pas discuter. Les Pères missionnaires ont accepté de causer. Des auditeurs ont exigé que les Pères retracent les origines du protestantisme. Le Père Lapointe a parlé.

A un moment donné, un sentiment d'horreur indignée contre le protestantisme soulève la foule des auditeurs. Comment! l'infâme, l'impie Luther, père et fondateur du protestantisme! Ça s'explique pourquoi les ministres n'ont pas osé vanter le fondateur de leur

religion! Les ministres se concertent entre eux et députent l'un d'eux auprès du conférencier: "Père, nous vous supplions de ne plus parler de Luther, car on va nous lapider!"

Le public n'est pas admis, à la grande maison à étage, pour la deuxième rencontre.

Le troisième entretien porte sur différentes difficultés d'interprétation de la Bible. Messieurs les ministres, cette fois encore, reconnaissent leurs erreurs et confessent au Père qu'il a dit vrai.

Comment, après cela, les ministres peuvent-ils parler de discussions mémorables, dont ils sont sortis vainqueurs?"

La mise au point terminée, j'asperge les barques d'eau bénite.

L'ORPHELINE ÉCHANGÉE CONTRE $20

Lors de la mission de Pho Hài, on finit par rencontrer le père de l'orpheline, un retardataire scandaleux. Il boit, il joue à l'argent. "C'est le bon temps de te convertir! C'est la mission! — Quand je serai mieux, je me confesserai!" Notre homme se soigne. Il est maladif. Depuis des années, il s'est endetté par l'achat de remèdes. Il a encore emprunté récemment $20 à sa mère païenne, qui réside à Mûi Né. La vieille craint beaucoup de n'être jamais remboursée. Elle réclame à tout instant. Pour la faire taire, notre homme lui livre sa petite fille. "Quand il apportera $20, il reprendra sa fille".

Notre homme prend des remèdes et du mieux; mais il ne va pas se confesser. La maladie revient plus agressive et couche notre homme au tombeau. Une autre mort sans prêtre!

L'orpheline descend à Pho Hài pour les obsèques de son malheureux père. La petite n'a pas douze ans. Elle rencontre à Pho Hài ses deux demi-soeurs, qui lui apprennent qu'elle est devenue chrétienne à sa naissance, par le baptême. L'orpheline voudrait bien rester avec ses soeurs, chez sa marraine, près du couvent de Pho Hài. Mais la dette de son père la ramène prisonnière à Mûi Né.

Depuis la mort de sa grand-mère, la petite est aux mains de sa grand-tante, qui est heureuse des multiples petits services qu'elle lui rend.

Les choses en sont là, quand on me met au courant de la situation de l'orpheline et qu'on sollicite mon intervention en sa faveur.

Dans une ruelle, près du marché de Mûi Né, je rencontre l'orpheline. "Veux-tu retourner avec tes soeurs pour t'instruire de la religion? — Si mes soeurs viennent me chercher, j'irai rester avec elles à Pho Hài."

Le lendemain, j'entreprends l'assaut de la grand-tante.

Revêche la vieille! Elle me dit d'un ton sec: "C'est $20." Je sors mon porte-monnaie. J'en tire une couple de billets... Mais la vieille exige que le frère ou l'oncle de la petite soit consentant...

"Au revoir madame!"

La parenté de l'orpheline reste à Pho Hài. De Rang, j'expédie un courrier aux soeurs de la petite. "Venez, demain, à l'aurore, avec le frère de l'orpheline. Je puis fournir, ici, tout l'argent nécessaire. Vous me rembourserez plus tard. Le temps presse, ne perdez pas une minute!" Le messager député à Pho Hài revient le jour même. La missive est entre les mains des intéressées.

3... 4... 5 jours s'écoulent, personne ne vient.

Je cours à Pho Hài m'expliquer le mystère.

Le frère et l'oncle de l'orpheline ne veulent pas entendre parler du retour de la petite.

Les soeurs de la pauvre orpheline n'ont pas encore recueilli la somme d'argent exigée pour le rachat! Je les avais pourtant prévenues que j'avancerais la somme nécessaire, puisque le temps pressait!

A Pho Hài, aucun notable de la paroisse ne consent à s'occuper de l'affaire. On craint les foudres de la grand-tante revêche!

Il est 7 heures du soir. Je convoque le frère de l'orpheline. Il vient me trouver. Son air sournois, farouche, renfermé, masque une décision de persécuteur. Le jeune homme a bien 18 ans. Depuis sa naissance, il est resté fils du diable. Il ne veut pas que sa petite soeur baptisée vive en chrétienne. Je le gourmande! "Si tu t'obsti-

nes au retour de ta soeur, tu iras, à sa place, payer les dettes de ton père!" Après une heure d'objurgations pressantes, le jeune homme consent au retour de sa soeur cadette. "Mais, mon travail me retient à Pho Hài!" – "Soit!"

Je note, par écrit, la volonté expresse de l'adolescent. Il ne refuse pas de signer son consentement.

Une tante de l'orpheline s'engage, par écrit, à nourrir la jeune fille, jusqu'à son mariage. On me remet aussi l'acte de baptême de la petite.

Il est une heure du matin. Je quitte Pho Hài, en compagnie du bedeau et d'une soeur de l'orpheline. J'apporte les parchemins et $20.

Voyage au clair de lune, à pied! Messe à Rang, au petit jour! A 7 heures, nous entrons chez la vieille.

Il est 9 heures et nous parlementons encore. La vieille grand-tante devient conciliante! Ecoutez-moi ça: "Personne ne peut aller reconduire la petite, maintenant. Laissez l'argent; ce soir, ma fille ira la reconduire!" "Et pourquoi la petite ne pourrait revenir, maintenant, avec sa soeur aînée? Vous aurez l'argent, quand la petite sera entre nos mains, à Pho Hài; pas avant!"

Je questionne l'enfant: "Veux-tu revenir à Pho Hài? – Non! je veux rester ici, à Mûi Né!"

La soeur aînée exhorte sa cadette. Cette dernière pleure à chaudes larmes, mais à travers les pleurs, les mêmes mots expriment le même refus. La petite va-t-elle céder à la voix du sang et fléchir? La fille de la vieille va, à la dérobée, souffler quelques mots à la petite qui fait signe que non. Je veux m'expliquer le manège. "Qu'est-ce que cette démarche signifie? – Je n'ai rien dit!"

Je comprends. Il y a une dizaine de jours, la soeur aînée rencontrait sa cadette au marché de Mûi Né. La cadette assurait en pleurant qu'elle voulait suivre ses deux soeurs à Pho Hài.

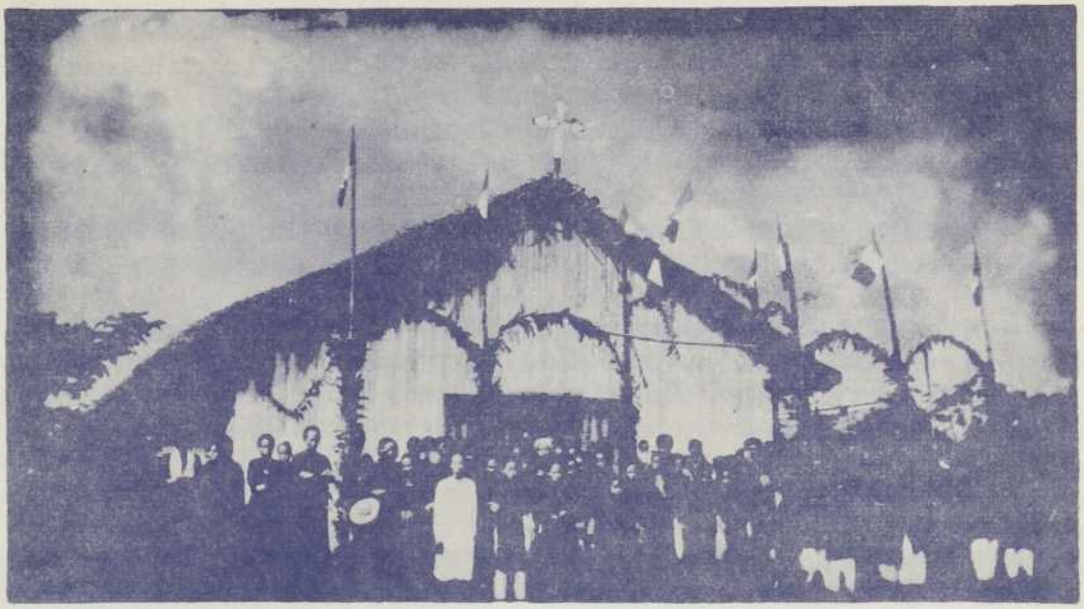
Pendant 5 ou 6 jours, la vieille grand-tante, riche et influente, a dû employer promesses et menaces: "Ecoute, petite, il te faudra répondre toujours ceci: Je veux rester ici. Je ne veux pas retourner!"

Je retourne à Pho Hài, par mer. Du vent, des vagues! Deux fois, la grosse barque à voiles s'incline tant que tous les passagers sont comme soulevés pour être lancés vers le gouffre! Mais ce n'est que deux gifles d'eau salée! Pour éviter le mal de mer, je m'étends sur le pont. L'insuccès de ma démarche me faisait déjà assez mal au coeur!

Dix ans plus tard la Providence a ramené l'orpheline abandonnée chez sa marraine à Pho Hài! J'espère qu'elle ne sera plus jamais changée contre $20.

CHAPITRE DOUZE

AVENTURES À PHO HÀI – 1937



Eglise de Phu-Lông
Toute la paroisse réunie après la mission

ENFIN MARIÉS!

L... et H... sont chrétiens. Ils vivent comme mari et femme, sans aucune bénédiction de l'Eglise. Mais mieux vaut tard que jamais quand il s'agit de réparer.

Aujourd'hui, le mari, L..., a 30 ans. Sa femme H... en a 28. Ils viennent me faire une confidence. Ils désirent régulariser leur situation matrimoniale. Ils auraient dû mettre le curé de Kim Ngoc, depuis cinq ans, au courant de leur pieux projet. N'importe!

J'envoie deux lettres au Nord-Annam. Les réponses me parviennent à Saigon. Les missives recommandées – réponses payées – voyagent sans encombre. Aucun obstacle à la cérémonie religieuse, car les deux partis ont maintenant leurs certificats de liberté.

C'est drôle, maintenant! J'ai presque besoin d'ultimatums pour convoquer les époux. Je rencontre L... et H..., séparément. Chacun me fait une nouvelle confidence. L... et H... ne veulent plus se marier! "Alors, laissez-vous, barrière!"

Il y en a qui marchent pour se marier!

Moi, j'ai dû marcher des milles et des milles pour parvenir à marier des "marieux"! "Mais patience et longueur de temps font plus que force ni que rage!"

Je retourne au presbytère de Rang, où je réside. Faire 5 milles à pied sur le rivage que le flot a durci comme le "chemin du roi", c'est agréable! Il m'est arrivé quelquefois de devoir patauger dans le sable mouvant et brûlant de la haute plage. C'est moins agréable! Le douanier de Mûi Né m'a cédé un cheval, pour m'éviter de la fatigue. J'ai fait de l'équitation une fois, une seule fois! Mon coursier a une peur de l'eau insurmontable! Je dois le tirer, le traîner par la bride pour franchir le moindre ruisseau! Je crois qu'on m'a prêté un cheval de montagne! Je n'ai pas trouvé en mon coursier un caractère assez "aqueux". Je l'ai renvoyé à son propriétaire.

Deux jours après mon retour à Rang, les époux L... et H... ont présenté des excuses au curé de Kim Ngoc. Ils demandent les publications à l'église. Ils veulent se marier. "Mariez-vous, barrière!"

Je dois retourner à Saigon, garder le no 163.

De passage à Pho Hài, je réussis à éclaircir le mystère! Pendant que le mari L... va travailler à Phan Thiêt, H... reste au foyer en compagnie d'une vieille chipie. La vieille a nourri l'espérance d'ouvrir, un jour, un commerce, en offrant aux viveurs les grâces de H... Le mariage religieux advenant, l'infernale industrie ne pourra pas voir le jour. Aussi le diable se débat! La vieille tire les ficelles! Le mariage a raté une fois, déjà!

Je seconde le mari L... La vieille est congédiée.

Je fais parvenir au curé de Kim Ngoc les certificats de liberté des clients L... et H... Le curé me promet qu'il proclamera les publications. "Allons, L... et H..., tâchez de vous marier, barrière!"

Je séjourne à Saigon une dizaine de jours, puis je regagne mon poste résidentiel de Rang. L'affaire de L... et de H... n'a pas progressé d'un pas. Je cours à Pho Hài. Des pourparlers assommants, en vue de mariage civil! J'ordonne au notable, qui est en même temps mon cuisinier, d'annoncer les publications de L... et de H... à l'église, le dimanche après-midi, quand les paroissiens se réunissent pour les prières dominicales. Le jeudi suivant, L... et H... se marient à l'église de Pho Hài. H... s'est procuré un anneau d'emprunt. Je dois payer l'acte civil de mariage! N'importe! En voilà encore deux de plus retombés sur le chemin du ciel! "Barrière, tâchez de rester mariés!"

L'ORPHELINE ET SON RAVISSEUR

Le 16 août, je quitte définitivement Rang pour Saigon. Cette fois encore, deux nouveaux néophytes portent mes bagages, malle et souliers, jusqu'à Mui Da, où je rencontre monsieur Antoine Hoang, le dignitaire païen de Pho Hài, qui a reçu le baptême à l'hôpital de Gia Dinh. M. Hoang conduit une voiture à cheval. Il est venu au-devant de moi; il veut m'apprendre au plus tôt la triste nouvelle qui agite en ce moment la paroisse de Pho Hài tout entière. Une fillette de 12 ans, N..., orpheline, a été enlevée de force

par un méchant cousin, mauvais chrétien. La parenté de la petite m'attend à Pho Hài pour tenter des recherches.

La tragédie s'est déroulée ce matin même, vers 7 heures.

D'abord deux mots sur la situation légale de N... N... est orpheline. Avant de mourir, son père, qui s'était marié en secondes noces, a cédé sa petite enfant, en tutelle légale et traditionnelle, à la fille de son frère. La belle-mère de N... a, de son côté, cédé sa sa fille adoptive à un nommé C..., le cousin de la belle-mère. Le dernier arrangement ne peut jamais avoir force de loi, dans ce pays.

Le père de N... descendu au tombeau, C... prend la jeune enfant chez lui. L'enfant grandit. Mais C..., accroché à une femme païenne, ne laisse pas l'orpheline pratiquer la religion catholique. N... quitte la demeure de C... et s'enfuit chez son oncle paternel, le père de la mère légale.

Hier, cirque à Phan Thiêt: N..., en compagnie de quelques cousines de Pho Hài, va le visiter. L'orpheline et ses compagnes passent cette nuit de dimanche chez son cousin et père légal.

Ce matin, lundi, le cirque se transporte à Pho Hài. Les manoeuvres commencent leur travail au lever du jour. C... est camionneur. Il charroie les bibelots du cirque.

N... et ses compagnes ont pris place dans une voiture à cheval, ainsi que quelques femmes âgées. Vers 7 heures, elles sont en route pour Pho Hài. Un camion chargé les dépasse et s'arrête. C... s'approche de l'orpheline. Il lui commande de monter dans le camion. N... hésite. Elle est menacée, battue. Tous les assistants à cette scène sont terrifiés. L'orpheline doit céder... Elle monte dans le camion qui repart à l'accéléré. C... va déposer ses bibelots près de l'école de Pho Hài et ramène la fillette en la ville de Phan Thiêt. N... a passé et repassé devant la demeure de son oncle, mais par crainte de son ravisseur, elle n'ose crier.

Vers 7 heures 30, C... va déposer l'orpheline chez lui. Il confie sa capture à sa femme païenne. N... reçoit cet avertissement: "Cet après-midi, une femme te conduira à Saigon où tu seras nourrie!"

Mais l'orpheline redoute fort tout ce mystérieux manège. Elle profite de l'instant où la femme de son ravisseur se relâche de son étroite surveillance, pour s'enfuir chez son père légal.

Pho Hài est à 2 milles de la ville de Phan Thiêt. A 10 heures, la paroisse est toujours en alerte. En compagnie de l'oncle de N..., je pars aussitôt aux recherches. Mais allons d'abord avertir de l'enlèvement le père légal. Nous trouvons chez lui l'orpheline encore un peu craintive. Son mauvais cousin cherchera sûrement à se venger...

L'oncle de N... décide d'avertir la police. Le commissaire européen redoute un "rapt". "C'est chose courante", qu'il me dit.

"Cette affaire entre Viêtnamiens est du ressort de la police viêtnamienne. Mais aujourd'hui c'est jour chômé; les fonctionnaires se reposent; les bureaux sont fermés!"

Nous ramenons secrètement l'orpheline à Pho Hài.

C..., entre deux voyages de camion, a appris la fuite de l'orpheline. Il enrage. Il est sur les épines! Il semble que Saigon va exiger le remboursement d'une somme d'argent versée comme salaire de l'enlèvement! "Où est l'orpheline?" C... cherche partout. Il passe devant la maison qui abrite encore en ce moment l'orpheline. Un bambin s'occupe à jouer sur le trottoir juste devant la porte de la maison. Il a vu, tout à l'heure, la fillette disparaître derrière cette porte, après avoir un instant troublé son jeu, par son passage rapide. C... interpelle le bambin: "As-tu vu N... entrer ici? — Non!" Qu'il répond d'un air insouciant, tout en continuant son jeu.

C... pousse ses recherches jusqu'au marché. Il y rencontre la mère adoptive de l'orpheline. Il s'informe, menaçant: "Où se cache N...? Si je la trouve, je la battrai jusqu'à ce qu'elle meurt!"

Le mardi matin, le père légal dépose une plainte entre les mains du commissaire de police viêtnamien et demande que le malfaiteur soit arrêté et mis en prison. Pendant que l'action policière se poursuivra, N... restera chez son père légal.

Deux soldats vont convoquer C... qui devra se rendre au poste de police. Sa femme répond qu'il est parti à Mûi Né. Les soldats reviennent bredouille! La femme de C... a menti. Son faux mari est à Pho Hài. Aujourd'hui, il ne conduit pas de camion. Il voyage tranquillement en bicyclette. Il espère découvrir l'orpheline. Il passe et repasse devant la maison de l'oncle paternel de N... Il s'informe au cocher d'un tilbury: "Sais-tu où demeure actuellement N...?"

En ce mardi soir, j'apprends une nouvelle terrifiante! T..., le garçon de l'oncle paternel de N..., est disparu. Hier soir, il est venu se confesser. Il a dit à ses parents, en entrant prendre le souper: "Demain matin j'irai communier. J'irai prendre le train pour Saigon. Samedi, je serai de retour pour le service anniversaire de grand-père." Ce matin, on va éveiller T..., pour qu'il soit arrivé à temps pour la messe. T... n'est pas à sa chambre. Son chapeau et ses habits sont en place. Hier soir, après souper, il est sorti. Il allait faire un brin de causette chez le voisin. T... ne s'absente jamais sans permission.

Des soupçons se portent contre C... En ce lundi soir, il bruine... C... s'est peut-être dissimulé près du pont de la rivière...; il a peut-être saisi à l'improviste le jeune homme...; il l'a peut-être baillonné et jeté à la rivière... On a cherché toute la journée sans résultat... Pourquoi a-t-on remarqué si souvent C... près du pont de la rivière, durant toute cette journée du mardi?

Mercredi matin. La police est mise au courant de la disparition de T... Le soupçon pèse sur C... Deux soldats vont à nouveau

convoquer le camionneur. Ils apprennent par les voisins de C... qu'il est parti à Lagi, à 40 milles de Phan Thiêt. Les soldats reviennent les mains vides. Ils ne sont pas entrés en la maison de C...

Je demande aux soldats d'aller convoquer la femme de C... "Ses renseignements vaudront plus cher que ceux des voisins!" Les soldats repartent, en compagnie du père légal qui connaît la femme en question...

Le ravisseur, croyant tout danger passé, paisiblement sort de chez lui... Il n'a pas fait deux pas dans la rue, qu'il se trouve face à face aux soldats qui l'attrapent aussitôt.

C... est conduit à la citadelle.

On veut à tout prix me le faire voir! Je me serais bien passé de cette curiosité! Mais par marque de sympathie pour la famille, j'accepte de voir le gibier malfaisant enfin capturé!

C... est un colosse. Ses mensonges sont à la mesure de sa taille. Il pose en effronté, comme si un fort dossier ne témoignait pas déjà contre lui au tribunal. C... est déjà qualifié de voleur de grand chemin!

Ça me suffit! C... a bien pu enlever une orpheline de 12 ans...

Vers midi, je prends le train pour Saigon.

Jeudi matin, je file à Khanh Hôi avertir les parents de T... Je connais la boutique où l'on vend de la saumure de poisson. Je veux prévenir la parenté: "N'attendez pas T..., il est disparu, lundi soir, à Pho Hài!" J'entre dans la boutique. T... est à prendre le déjeuner avec son oncle...

Je n'ai pas de misère à le décider à venir avec moi expédier un télégramme à ses parents.

Ce lundi soir, T... a rencontré des amis qui prenaient le train de nuit pour Saigon. Il est parti avec eux, sans revenir chez lui prendre son chapeau et ses habits du dimanche.

.....

Trois jours se sont écoulés depuis mon retour de Phan Thiêt. Pendant la récréation de samedi soir, une voix m'appelle du chemin. Je vais répondre. M. Hoang de Pho Hài! Le commissionnaire vient de la part du curé de Kim Ngoc qui m'a remis entre les mains l'affaire de l'orpheline de Pho Hài. J'avais accepté de m'occuper de l'affaire d'une fillette à retrouver. Quant à l'arrestation du ravisseur, à son emprisonnement, quant à l'enquête judiciaire, c'était l'affaire de la police! La police a commencé sa besogne; qu'elle la termine! On veut maintenant, à Phan Thiêt et à Pho Hài, que je m'interpose et réclame la libération de C... On craint de m'indisposer en le relâchant sans ma permission... "Allez donc

tout de suite retirer la déposition de soupçon portée contre C..., au sujet de la disparition de T... Laissez l'enquête se poursuivre au sujet de l'enlèvement de l'orpheline! Je vous ai déjà dit que je ne veux pas m'occuper d'affaire de procès!" Telle est la réponse écrite que je remets au commissionnaire. Ce dernier me dit que "la femme de C... pleure beaucoup et que la parenté de l'orpheline craint des représailles de son ravisseur, quand il aura repris sa liberté." "Laissez la justice suivre son cours!" que je lui réponds.

Le commissionnaire reprend le train pour Phan Thiêt, le dimanche midi.

J'ai raconté à Son Excellence Mgr Dumortier, vicaire apostolique de Saigon, l'aventure de l'orpheline et de son ravisseur. Il a donné entière approbation à l'attitude que j'ai cru prendre en cette affaire.

Une semaine après son arrestation, C... est remis en liberté. "S'il recommence, on le punira!"

Si j'avais eu à faire l'enquête, et la personne qui devait conduire N... à Saigon et celle qui devait l'y nourrir, auraient comparu!

Vers 1948, des rebelles, des communistes, saisissent le père légal de l'orpheline, le ligotent, l'enterrent jusqu'au cou et lui tranchent la tête. Où sont les meurtriers? "Un tien vaut mieux que deux tu l'auras!"

BILAN

"L'état de la mission de Saigon" au 1er septembre 1936, donne pour Rang le nombre de 298 fidèles. Cette année, le chiffre présenté par les notables monte à 327. Pendant 4 mois de séjour en chrétienté, j'ai consulté le registre des baptêmes; j'ai réuni les notables; j'ai mené quelques enquêtes. Des chrétiens trouvés aux quatre coins de la paroisse ne figurent pas dans le "Status animarum". Au milieu d'août mon addition présente le chiffre de 411 fidèles. Donc plus de 80 non inscrits. Où est la négligence? Les notables font leurs visites à domicile. Mais des portes de chrétiens restent fermées. Les enquêteurs craignent les représailles, s'ils inscrivent les noms des retardataires ou des apostats. Une couple de douzaines de baptisés sont restés introuvables, à 4, 5, 6 heures de marche.

La paroisse de Mûi Né compte 212 fidèles.

Depuis quelque temps, Mgr Dumortier a promis un vicaire résidant aux deux paroisses de Rang et de Mûi Né, au jour où le nombre de leurs fidèles réunis atteindrait 400. Je puis mentionner à Son Excellence le chiffre de 623. Rang et Mûi Né auront leur desservant.

Le jour de l'Assomption a été mon dernier dimanche à Rang. Après la grand-messe, mes 24 néophytes se rangent en deux files parallèles dans l'allée centrale de l'église paroissiale. Un notable

vient s'agenouiller près de moi, à l'entrée du choeur, et se fait l'interprète des sentiments de tous.

Vraiment la paroisse a compris mon fatigant labeur. J'ai grand-peine à retenir mes larmes en lui adressant mes adieux. Le peuple viêtnamien, comme les enfants et comme aussi tous les peuples de la terre, a le flair de la tendresse maternelle. Le missionnaire doit tout de même le conduire avec une douce fermeté. Et parce que le peuple catholique sort à peine du paganisme où tout est égoïsme jouisseur, il faut lui prodiguer les marques d'un zèle inlassable et désintéressé!

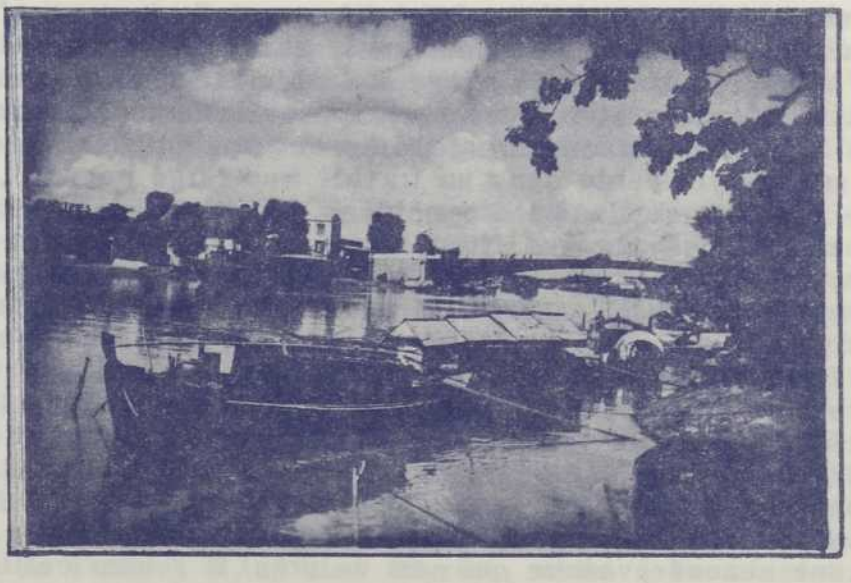
Durant les 4 mois passés dans les dessertes de Rang, Mûi Né et Pho Hài, j'ai parcouru à pied sur le sable du rivage et sur celui de la dune, la distance de 250 milles. J'ai remercié le bon Dieu de m'avoir autrefois accordé l'occasion de nombreux exercices corporels à Masham et à St-Gérard d'Ottawa.

Du 19 février au 19 août, j'ai donc fait 4 séjours au bord de la mer, avec le presbytère de Rang pour résidence.

Durant les 4 mois, j'ai entendu 3 055 confessions. Plusieurs de ces confessions ressemblaient à des confessions de mission.

.....

L'église de Rang a été démolie par les rebelles communistes en quête de matériaux pour des fortifications militaires.



Sur la rivière...

CHAPITRE TREIZE

DANS LE DISTRICT DE BANAM – 1938

LE CHAMP D'APOSTOLAT

Le district entier comprend 7 000 chrétiens. Il est dirigé par le P. Alphonse Blondet, M.E.P., curé de la grande paroisse de Banam. L'église de Banam est à 40 milles de Phompenh, capitale du Cambodge. Le Père curé a lu dans la Semaine Religieuse de Saigon le récit de nos dernières missions de 1936. "Voilà, se dit-il, j'ai trouvé les missionnaires qu'il me faut!" Le Père se rappelle une mission que les Pères Rédemptoristes ont prêchée dans sa paroisse natale, dans les Vosges, alors qu'il était enfant. Des lettres nombreuses du curé réclament les missionnaires. Le Supérieur du no 163 ne peut lui en accorder avant la mi-mars 1938.

C'est la première mission prêchée au Cambodge par les Rédemptoristes. Le clergé se pose des questions. Les Pères prédicateurs savent-ils suffisamment la langue? Seront-ils appréciés des gens? "S'ils réussissent, dit le vicaire apostolique, je les inviterai à venir prêcher chez moi!"

L'église de Banam est bâtie sur le bord du Mékong. Les eaux rongent les rives du fleuve. Il y a quelques années, durant l'automne, l'église faillit être emportée, lors de la décrue des eaux. Alors, on a dressé devant l'église, sur la rive même du fleuve, à la longueur de quelques arpents, une immense digue de pierres cimentées. Le Mékong roule ses eaux bourbeuses dans un lit profond. Mais quand il monte de 50 pieds, il inonde les environs. Quand les eaux retournent à leur lit ordinaire, elles creusent des gorges profondes sur les rives du fleuve. Les villages riverains, qui n'ont pas de chaussée empierrée, ont pour route carossable une enfilée de ravins! Voici le carosse! Un siège à double face solidement fixé à un essieu. L'essieu et les deux roues proviennent d'une auto hors d'usage. Un brancard encadre le siège et supporte la capote. Un cheval minuscule, perdu dans un travail trop large pour lui, tire le carosse. Mais voici: dans les remontées des ravins, c'est le carosse qui tire le cheval. Avez-vous le coeur solide? Prenez place à côté de moi sur le siège unique. Nous allons franchir une gorge profonde. Le charretier excite son cheval. On prend la descente. Au fond du ravin, la course est affolée. Puis, le seul élan, l'air d'aller, la force d'inertie pousse, tire, entraîne notre petit cheval jusqu'au sommet du versant opposé. Un écart de calcul dans le poids de la charge, dans la vitesse, un faux pas du coursier, une pierre roulante, une ornière défoncée, peuvent conduire à un désastre. J'ai été témoin de reculades du carosse. Alors le petit cheval lève de terre, et s'agite comme une araignée qui cherche sa toile. Alors, gare à une seconde voiture qui suit de près! Il y aura collision! A Qui Da, la voiture où le T.R.P. Dionne avait pris place a fait une reculade, vouant à la perte une cargaison de jarres remplies de saumure de poisson.

Les paroissiens de Banam et de ses dessertes ont fait la supplique perpétuelle avec entrain. Ils ont chanté de même.

Dès l'arrivée à Banam, le P. Lapointe propose au curé une nouveauté. "Monsieur le curé, vous avez ici dans la paroisse les Frères de la Sainte-Famille et leurs élèves qui chantent très bien. Mais si vous voulez, pendant la mission, tous les paroissiens chanteront le salut en choeur." — "Impossible, Père, impossible! Ici personne ne connaît le chant. Ils n'ont jamais chanté. Si vous voulez essayer, c'est bien; mais vous n'obtiendrez rien." Le Père Lapointe essaye... Le deuxième jour, la paroisse entière chante le salut en choeur. Monsieur le curé n'en revient pas. "Mais, c'est merveilleux!"

P. Lapointe, P. Blondet, curé, et P. Blais

Les enfants de Banam sont joliment dissipés. S'ils arrivent en retard aux exercices, ils resteront à jouer autour de l'église. Ils viendront vous frôler à la course. Mais j'ai les bras longs. Un bon coup, j'ai une brassée de trois garnements. Mais ça pèse trop! Faut les mettre à terre! Je les fais s'agenouiller à la porte de l'église!

Un Père a visité chez eux les quelques apostats et les nombreux retardataires. X... est négligent. Il répond d'abord au Père: "Si ma femme et mes enfants veulent se convertir, c'est leur affaire! Quant à moi, cette fois encore, je laisse le diable l'emporter!" La femme de X... et ses enfants font la supplique. Ils mettent la sainte Vierge de leur côté. Deux jours après, X... va se confesser. La sainte Vierge l'a emporté sur le diable encore cette fois-ci!

H... est ivrogne. Il a deux femmes. Toutes deux deviennent son souffre-douleur, quand il a pris un verre de trop. Voyez-moi ça: Il vient de mordre une oreille à sa vraie femme et de racler les deux oreilles de l'autre. H..., bien dégrisé, vient à la mission. Il se convertit. Il déclare abandonner sa concubine et frotter plus doucement les oreilles de sa chère moitié. Il signe sa double déclaration.

X... a déjà décidé depuis quelque temps de reprendre sa femme. Cette dernière attend prochainement un enfant. "A qui sera le bébé?" Ç'a tout l'air qu'il appartiendra à X... Le mari va rencontrer

sa femme et lui proposer de réintégrer le foyer conjugal. Elle n'a pas plutôt vu X... entrer par une porte, qu'elle est sortie par une autre! Pauvre X... Pauvre femme! Ils n'auraient jamais dû rompre leur union conjugale! C'est bien diable à raccrocher ensuite! Le diable n'aide pas le missionnaire dans cette besogne!

Le mari M... se consume d'ennui, seul en sa maison. L..., son épouse, l'a quitté. Elle est retournée chez ses parents à Vinh Phuoc de l'autre côté du grand fleuve. L... souhaite renouer la vie conjugale! Mais son père et sa mère s'opposent à son dessein. Ils oublient, ils ne comprennent pas que leur fille mariée ne leur appartient plus. Les parents de L... entendent les arguments du P. Blondet, du curé de Vinh Phuoc, du Père missionnaire, mais ils ne veulent pas démordre de leur entêtement.

L'AFFAIRE DE PREYVENG

Une affaire montée par le diable et ses suppôts! Voici!

X... est le mari d'une chrétienne. Il y a quelques années, X... encore païen a fait une maladie mortelle, pendant laquelle il a reçu le baptême et le mariage catholiques. Malheureusement X... n'est pas mort... Revenu à la santé, X... prétend qu'il n'a pas eu connaissance de son baptême. Il n'admet pas qu'il est devenu catholique. Il se choisit une religion. Il embrasse le caodaïsme, ou le spiritisme viêtnamien.

Je vais visiter les chrétiens qui ont besoin de conversion. X... est absent. Seule son épouse garde la maison. L'épouse voudrait bien voir son mari quitter le caodaïsme et se convertir. Elle abhorre l'autel caodaïste que son mari a érigé dans la maison. Cet autel, elle veut le mettre à la porte! Mais il est trop pesant. Je lui prête mon concours. Elle me remet la carte d'adhésion de son mari à la nouvelle religion. Jusque dans la cour de la maison, ça va à merveille! Rien n'est cassé dans le déménagement de l'autel...

X... revient chez lui. Il s'emporte contre moi seul qui suis absent.

X... va trouver les sommités du saint-siège caodaïste à Tay Minh. En haut lieu, on décide de me lancer un procès. Un avocat français de Phompenh m'expédie par le courrier une citation en justice. X... est du "diocèse" de Preyveng. Dans 15 jours, je devrai donc comparaître au tribunal de Preyveng, en présence des dignitaires de la secte caodaïste.

Je rentre à Saigon prévenir le T.R.P. Vice-Provincial.

Je rédige ma défense. Je la remets au T.R.P. Dionne, qui l'apporte d'abord à Phompenh, puis à Preyveng.

Je reste à Saigon.

La méchanceté des hommes appuyée sur la malice des démons ne m'a pas renversé. J'ai la conscience en paix. "Ce que j'ai fait,

messieurs, j'ai cru le devoir faire." Je prie la sainte Vierge de conserver à mon plaidoyer-défense le ton de charité et de sincérité que j'ai voulu lui donner.

Quelques jours avant la date fixée pour ma comparution au tribunal de Preyveng, le T.R.P. Dionne revient à Saigon. Il est porteur d'une nouvelle inattendue. "Les autorités caodaïstes se désistent de la poursuite et du procès!"

Je me dis dans un mouvement senti de complaisance: "Si les chefs caodaïstes ont lu ma défense, ils ont dû s'apercevoir que la vérité est de mon côté!" Je ne sais quels saints et saintes du ciel remercier! Vraiment, il a fallu une puissance céleste pour vaincre l'entêtement des caodaïstes!

Mais le diable sait s'arranger pour sauver la réputation de ses amis caodaïstes. Les chefs se sont montrés débonnaires! Le ciel, d'ailleurs, saura bien punir les audacieux missionnaires qui se sont tous deux montrés antagonistes de la religion révélée par le Grand-Esprit! Bientôt la rumeur publique prend soin de stigmatiser les deux rédemptoristes. Le P. Blais, le plus coupable, meurt quelques semaines après son attentat contre l'autel sacro-saint! Le P. Lapointe, qui deux fois a tenté de flétrir les origines du Caodaïsme, la 3e amnistie de Dieu annoncée à la terre, devient muet!

Un an plus tard, le P. Blais ressuscité et le P. Lapointe qui a retrouvé la voix iront tous deux prêcher le renouvellement dans le district de Banam. La voix publique peut annoncer à tous l'innocence des missionnaires et l'impuissance des dieux caodaïstes. Si jamais une poursuite judiciaire est intentée contre un des missionnaires, ils pourront amorcer une contre-poursuite pour diffamation publique!

UNE PROCESSION GRANDIOSE

Des milliers de fidèles y prennent part. Quelques-uns portent des lanternes chinoises. Chaque famille a fabriqué elle-même le nombre de flambeaux correspondant au nombre de ses membres.

Le cortège vivant se déroule paisible et recueilli, des heures durant. Il se rend à une chapelle érigée à droite du chemin qui peut vous conduire jusqu'à Preyveng. La route empierrée longe le grand fleuve. Le trajet, aller et retour, est de deux milles et demi. La plupart des flambeaux ont la forme de nénuphars ou de lotus géants. Ils sont de papier aux couleurs rouge, rose et blanche. Chaque flambeau porte une bougie comme foyer de lumière.

De temps en temps, une flamme jaillit plus éclatante du pieux cortège. Les Avé continuent d'alterner avec les Avé. Les refrains continuent de succéder aux strophes des cantiques. Quand une lanterne chinoise ou une fleur de lotus prend feu, l'attention se porte à l'éloigner au plus tôt du cortège, afin d'épargner le flambeau du voisin ou encore le manteau ou la chevelure de celui ou de celle qui vous précède. L'accident se produit quand on essaie de fixer une bougie nouvelle à l'endroit d'une autre qui achève de se consu-

mer. Il arrive qu'une bougie complète se laisse choir sur une paroi du flambeau. De tout jeunes enfants qui ne peuvent encore marcher sont portés dans les bras de leurs papas ou de leurs mamans. Les bambins veulent tenir en leurs mains malhabiles les flambeaux de leurs "charretiers". Ne dites rien! Une belle flamme d'une durée de quelques instants, mais c'est très joyeux!

Des païens ont sollicité la permission de prendre part à la procession. Ils ont réparé les ponts de la route qui mène chez eux. Le soir de la grande procession arrivé, les dignitaires païens se présentent en grande tenue. Pendant tout le parcours de l'interminable cortège, ils frappent du tambour et jouent de la fanfare. Les coeurs sont plus religieux que les airs de musique exécutés. Tous les païens reviennent à l'église pour le salut du S. Sacrement qui termine la procession.

Le P. Blondet a pleuré de joie quand il a entendu les milliers de voix de ses paroissiens chanter et prier avec une ardeur et une force qu'il ne leur connaissait pas.

.....

Les fidèles du district de Banam ont suivi la mission avec enthousiasme. On a compté 230 retours.

Une dizaine de païens se sont convertis. Une centaine d'autres s'acheminent vers la foi.

Un soir, comme il pleut, nous ne frappons pas du tambour pour convoquer les païens à la causerie. Après l'orage, une vingtaine de païens, des hommes et surtout des femmes, frappent à la porte du presbytère. "Père, nous venons pour vous entendre. Ceux qui vous ont entendu hier soir, nous ont raconté ce que vous avez dit. Nous sommes venus de loin. Nous voulons vous entendre pour connaître la vérité."

L'heure de la causerie est passée. Nous frappons le tambour. "Attendez un peu." Si les auditeurs viennent peu nombreux, la conférence se fera au presbytère. Une demi-heure après, il faut se rendre à l'église tant les auditeurs païens sont arrivés en nombre.

Nous avons établi dans la paroisse de Banam la confrérie de N.-D. du P. S. Pour perpétuer le souvenir de la mission, tous les samedis de l'année, il y aura supplique à N.-Dame, exercice suivi du salut chanté par la foule.

Les autres paroisses sont éloignées de Banam de 5, 8, 10 milles. Le voyage de l'une à l'autre prend un air triomphal. Banderoles, fleurs, drapeaux décorent bicyclettes et voitures à cheval. Les fidèles qui s'estiment heureux de faire part du cortège chantent à qui mieux mieux: "Je n'ai qu'une âme qu'il faut sauver..."

LA SAINTE VIERGE DANS SA POCHE

Le fait s'est produit à la fin du mois de mai.

Ce jeune garçon frise la vingtaine. On ne peut deviner quelles secrètes influences ont endurci son coeur.

C'est la mission au quartier de nattes, près du port de Saigon. X... ne daigne même pas se rendre à l'église paroissiale écouter les sermons. L'église n'est pourtant qu'à 300 pieds de chez lui.

La mission de 15 jours touche à sa fin.

X... fait toujours la sourde oreille aux pieuses remontrances de sa mère.

Un Père missionnaire va à la rescousse pour un nouvel assaut d'exhortations. X... reste inflexible dans son entêtement.

Soudain, d'un pas décidé, il sort de la maison. Son allure est celle d'un mauvais garnement qui s'en va exécuter un coup de tête longuement médité.

Il traverse la cour, puis s'arrête; il s'adosse à l'un des poteaux qui soutiennent la porte fermant l'entrée de la haie.

X... regarde au loin, dans le vague...

Sa mère s'est presque affaissée, en sanglots. "Je suis triste à mourir," gémit-elle.

X..., immobile, scrute toujours l'horizon.

Le missionnaire le rappelle avec un ton de commandement.

X... revient sur ses pas, rentre à la maison sans regarder personne.

Le Père l'exhorte à faire sa mission. "Non! plutôt descendre en enfer que d'aller à confesse!"

"Au moins, dit le Père, demande pardon à ta maman de lui causer tant de chagrin!"

X... ne regarde même pas du côté de la cuisine, où la pauvre mère se lamente à fendre l'âme.

X... se tient là debout près du missionnaire.

X... porte un veston flanqué de deux poches. Le Père offre une médaille de N.-D. du P. Secours au jeune homme. Refus catégorique!

En souriant, le Père simule vouloir glisser une médaille dans l'une et l'autre poche du veston.

X... redoute fort le manège... Fois sur fois, il tâte ses poches, retire son porte-monnaie... Il va s'impatienter... Enfin, dans la poche la plus renflée, il découvre la médaille qu'y a laissé tomber le Père. Une étincelle, un charbon ne l'aurait pas davantage brûlé. La médaille est lancée sur la table...

X... ne découvre plus rien de suspect dans ses poches. Il se tranquillise. Il paraît très satisfait d'avoir déjoué le missionnaire.

Avant de retourner au presbytère, le Père va consoler la mère de X... "Ne vous découragez pas, madame! Ayez confiance en N.-D. du P. S. Elle peut faire des miracles!"

Le lendemain, le coeur de X... est complètement changé. Le jeune homme va aux sermons. Le surlendemain, il va se confesser.

La mère de X... va au presbytère rencontrer le Père qui a exhorté son garçon. Elle ne revient pas de son étonnement.

Le Père lui dit: "C'est N.-D. du P. S. qui a converti votre fils! Il y a trois jours, j'ai mis une médaille dans chacune des deux poches du veston de votre fils. Il m'en a remis une, mais l'autre médaille est restée dans l'autre poche!"

La maman retourne chez elle... Une sainte curiosité l'emporte vers le veston de X... L'une des deux poches est vide. X... est sorti; il a sur lui son porte-monnaie. Dans un coin de l'autre poche du veston, se dissimule une merveilleuse petite médaille de Notre-Dame du Perpétuel Secours!

CHAPITRE QUATORZE

SIX MOIS DE MISSION – 1939

Cette dernière année passée au no 163 a été la plus remplie au point de vue missionnaire. D'abord nous avons prêché dans le vicariat de Saigon, puis dans celui du Cambodge. Saigon nous revoit avant de remonter en Annam, au vicariat de Qui Nhon.

1 – QUINZE JOURS A THI NGHE

Je dois faire une enquête

Un ancien séminariste de Cu Lao Gien venait autrefois chanter des grand-messes à notre petite chapelle du no 163. Il aurait fallu procurer au chantre bénévole un réveille-matin pour s'assurer de sa présence en la petite chapelle, à l'heure voulue.

Un jour Tiên discontinue son office charitable.

Il lui vint l'audacieuse idée d'enlever une jeune fille qui ne voulait pas de lui, mais que lui désirait marier. Mais sa tentative a misérablement échoué.

Aujourd'hui, nous prêchons une mission dans la paroisse où Tiên s'est trouvé un loyer. Je fais la visite des retardataires. Je rentre saluer Tiên. Il me paraît fuyant. Il vit seul. Une prétendue cousine lui sert de cuisinière et de ménagère.

Les voisins du quartier où loge Tiên considèrent cette étrangère comme sa femme.

Je poursuis l'enquête. Je revois l'étrangère seule.

Attends un peu, mon vieux! Tu te chercheras une autre créature comme ménagère!

Dans l'après-midi du même jour, j'ordonne à l'étrangère de décamper. Son ménage est vite rangé dans deux ou trois valises. Deux tire-pousse sont hélés. Ils transportent le ménage et l'étrangère. La jeune fille néophyte va habiter chez sa marraine!

Quelques années plus tard... Tiên est bien marié. Je suis sûr qu'intérieurement il est heureux du résultat de mon enquête d'aujourd'hui.

"DRET" DANS MA POCHE!

Un autre souvenir d'une visite à domicile

Ici, dans le pays, les tout petits enfants, quand ils sont assis, ils ont les fesses à terre; mais quand ils sont debout, ils ont les fesses à l'air. Enfin, vous devinez!

J'entre dans une maison. Tous les membres de la famille en état de marcher viennent me saluer. Les enfants grimpent partout pour mieux écornifler.

Je suis assis sur un banc adossé à une table. Je cause.

Une bambine de 6 ou 7 ans ne veut rien perdre de la conversation. Pour plus de tranquillité et de liberté, elle a déposé son tout jeune frère sur la table. Le petit gars s'y promène en me taponnant les épaules. "Tiens-toi solidement, mon petit!"

Le petit fait quelques tours de promenade. Aller et retour, il me caresse les omoplates! Je l'entends respirer...

V'là que mon petit gars s'avise de me causer du trouble. Soudain, je sens de l'eau me couler sur la jambe.

Mon "écornifleux" a visé "dret" dans la poche de ma soutane...

Bravo! mon petit, faut pas mouiller le plancher de terre battue. Par malheur! ma poche n'est pas étanche; elle retient l'eau encore moins bien que le petit gars.

Je me retourne et jette un coup d'oeil à mon acrobate, qui reste plus surpris que moi de son coup d'habilité!

"Pleure pas, mon petit, pleure pas! Allons, vous autres, ne riez pas tant! J'ai une confidence à faire au petit gars. Si vous riez comme ça, il ne me comprendra pas. Ne riez pas, "bonguienne", c'est pas drôle!

"Pleure pas, mon petit. Quand j'écrirai au Canada, je vais commander pour toi chez Paquet un petit robinet en caoutchouc pour les petits tuyaux!"

2 – QUINZE JOURS À CAI NHUM

Je retourne dans la paroisse où j'ai débuté dans l'étude de la langue viêtnamienne. Le curé est absent. Il est malade. Il est alité à l'hôpital provincial de Ben Tre. Nous allons le saluer. Nous nous rendons à Cai nhum dans l'auto du P. Dang, son cousin et curé de Ben Tre.

CHANGEZ DE "COCO", P. BLAIS

La route qui relie Ben Tre et Cai nhum est bordée de cocotiers aux panaches verdoyants. Aux endroits les plus pittoresques, le P. Lapointe, que j'accompagne en mission, n'oublie pas de m'inviter à changer de "coco". Il insiste. "La voiture peut s'arrêter...Tenez ici, au prochain tournant, vous pourrez vous choisir un superbe "coco" à votre guise! Vous allez gagner beaucoup au change!"

Je regarde ces grappes de superbes cocos accrochées sous une touffe de branches-éventails au sommet des futs d'arbres géants.

La proposition du cher confrère pourrait être alléchante, mais je me défie du change-pour-change. "Je sais ce qu'il y a dans mon "coco"; mais pour ces rodeux de beaux cocos perdus dans l'azur...

T'y fie-toi pas. Tidouard, change pas! que me dit ma force estimative", et je n'ai pas opéré le changement.

La route Ben Tre-Cai nhum a vraiment des tournants pittoresques et enchanteurs avec ses cocotiers.

Je vois le P. Lapointe s'extasier à la vue des superbes fruits qui reluisent au soleil. "Hé! P. Lapointe, changez plutôt vous-même de coco. Le vôtre est chauve. Ainsi le changement sera moins apparent et moins surprenant pour les paroissiens de Cai nhum qui savent fort bien ce que c'est qu'un coco!"

Les propos d'échange ne sont pas sortis de l'auto.

LE CIEL LUI DONNE UNE LEÇON

Xuân, un paroissien catholique de vieille souche, est père d'une famille nombreuse. Il a six enfants. Tous pratiquent.

Cependant Xuân donne le scandale à ses enfants, à sa parenté, au quartier, à la paroisse entière. En plus de son épouse légitime, il nourrit depuis des années une concubine, une fille catholique, qui lui a également donné une demi-douzaine de marmots. Le dernier de la dernière série est encore au berceau. Juste avant la mission, l'avant-dernier de la série adultère est décédé subitement.

Xuân n'a pas voulu entendre dans la voix de cette mort un premier appel à la conversion.

Il a décidé de ne pas suivre la mission. Il ne vient ni aux sermons, ni aux instructions. Pour les neuf dixièmes du temps, il demeure chez sa deuxième femme.

Le missionnaire commence la visite aux retardataires. Il entreprend là une besogne ardue qui réclame une forte dose de patience, de délicatesse et de charité. Le paroissien négligent ne peut parfois supporter la présence de son curé... Il arrive aussi que le diable a répandu sur quelques langues le venin de la médisance et de la calomnie... Du trésor sacro-saint de sa réputation, le chrétien négligent souvent ne peut retenir que de minces lambeaux tout salis...

Le missionnaire doit écouter la kyrielle des récriminations jusqu'au bout. Après que le paroissien a vidé son affaire jusqu'au fond, son coeur est soulagé et satisfait. Alors seulement, le temps est arrivé pour le Père de placer un appel à la mission.

Le missionnaire ne prétend pas régler sur place ces mille et une histoires souvent très compliquées. Il se borne à obtenir de son interlocuteur de ne pas manquer un seul sermon ou une seule instruction par sa faute, de venir prier avec les autres. Avec cela si la conversion est possible, elle est assurée.

Les paroissiens même fautifs sont très heureux de recevoir la

visite du missionnaire. Même des pécheurs publics font savoir au missionnaire qu'on les a involontairement oubliés.

Xuân n'est pas à ranger dans cette dernière catégorie. Il fuit le missionnaire. Ce dernier a mené la patrouille aux quatre coins de la paroisse. Deux fois il a frappé à la porte de Xuân. Le gibier a senti la poudre. Il s'est caché derrière un épais rideau de feuille de bananiers.

.....

La mission tire à sa fin. Le Père va visiter les malades. Le notable qui le conduit n'ose pas lui signaler le voisinage de Xuân. N'importe! aujourd'hui le bon Dieu retient Xuân chez lui. Le missionnaire pourra l'y rencontrer.

Chemin faisant, le Père entend des pleurs et des gémissements... Il s'informe. Xuân vient de perdre son dernier enfant. Il accepte ma visite. Xuân et sa concubine sont accablés de douleur devant le cadavre de leur bébé...

Les enfants de Xuân ont reçu le baptême, heureusement.

Dans la durée de quinze jours, Dieu taille deux fois au vif dans le coeur du papa et de la maman. Deux petits anges s'empressent de quitter un foyer méprisable pour s'envoler aux cieux. Deux fois l'épreuve frappe coup sur coup! "Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra. Aujourd'hui si vous entendez la voix du Seigneur, n'allez pas endurcir vos coeurs."

Xuân et sa concubine entendent la voix du Seigneur. Ils voient une punition du ciel dans le double deuil qui les frappe cruellement tous deux. Mais ils endurcissent leurs coeurs...

Probablement, ils continueront de marcher dans la voie d'iniquité qui s'ouvre devant eux comme un chemin battu depuis 15 ans.

SI MAMAN NE VA PAS À CONFESSE

Une enfant de 8 ans est à l'extrémité.

Martha n'a pas encore fait sa première communion.

Le papa et la maman négligent leur devoir pascal depuis quelques années.

Je me rends au chevet de l'enfant malade. Le cas est très sérieux. Martha est en danger de mort.

Elle fait sa première et dernière confession.

Elle reçoit ensuite le sacrement des mourants.

Je reviens à l'église chercher le saint viatique.

Martha fait sa première et dernière communion.

La petite est heureuse. Elle ne craint pas la mort, c'est la pensée du ciel qui l'occupe. Elle s'en va au ciel. Mais pourra-t-elle y retrouver sa maman? Elle confie ingénument à sa mère son unique préoccupation: "Si maman ne va pas à confesse, elle ne pourra pas venir au ciel!"

– "Oui, oui! sois tranquille, mon enfant, ta maman ira à confesse!"

La petite Martha ne fait que songer au beau pays qu'elle va bientôt visiter. Elle va partir en colonie de vacances éternelles. Mais enfin, est-ce que sa maman viendra un jour la trouver dans le délicieux séjour de repos sans fin? Elle répète à sa mère la condition du bonheur qu'elle voudrait tant partager un jour avec elle: "Si maman ne va pas à confesse, elle ne pourra pas venir au ciel!"

La mère tranquillise encore une fois sa fille: "Oui, mon enfant, ta maman ira à confesse."

Un peu plus tard, Martha confie à sa mère: "Maman, je vais mourir cette nuit!" A minuit, l'âme de Martha quitte la terre.

Les parents de Martha ont fait leur mission.

Ils sont revenus à Dieu en s'approchant de lui pour lui confier leur petite à son départ pour les vacances éternelles.

UNE PEUR EFFICACE

C'est l'heure de la bénédiction du T. S. Sacrement.

La foule des grandes personnes remplit complètement la nef.

Les enfants ont dû s'entasser dans le choeur de l'église.

Un écolier continue sa dissipation. Le P. Lapointe le voit à l'oeuvre. Pendant que ses compagnons s'inclinent pieusement et profondément au son de la clochette, lui, de ses bras étendus, décrit un demi-cercle et donne une forte poussée à tous ceux qu'il peut atteindre... Les voisins touchés ont vite perdu l'équilibre! Ça tombe comme des quilles!

Le spectacle pourrait être divertissant pour les habitués des comiques du théâtre. Mais il devient grotesque pour les fidèles en adoration à l'église.

La cause volontaire de pareille dissipation doit être réprimandée.

Après le dernier refrain du cantique final, le P. Lapointe qui dirige le chant, attrape le garnement par le bras et lui signifie, sans le battre, qu'il doit être sage à l'église.

Une peur mortelle semble glacer sur place le garnement de la brousse. Ses compagnons quittent l'église, mais lui ne bouge pas...

Est-ce que le P. Lapointe en lui serrant le bras lui a desserré les reins? Est-ce que le bloc de glace dans lequel on le pouvait croire immobilisé s'est fondu?

Notre écolier se tient debout dans une mare d'eau!

Il n'ose bouger. Ses compagnons l'attendent à la porte de l'église.

Ils pourront lui dire qu'il n'a pas volé sa réprimande.

Ils pourront lui dire: C'est beau un homme qui "tuffe"; mais c'est moins beau un homme qui mouille son "étoffe".

LE PONT DE SINGE

Le pont de singe est un pont plus ou moins long, plus ou moins large, plus ou moins élevé au-dessus de l'eau. Il enjambe tout aussi bien le simple fossé que le canal important. Un vieux tronc de cocotier a été jeté à travers une décharge de 10 pieds de largeur. Pour guider votre traversée et tenir l'équilibre, vous vous servez, vous pouvez vous servir d'une tige de bambou fine et longue. Avant de vous risquer sur le pont, vous pouvez enfoncer une extrémité de la tige dans le fond du canal. Vous tenez l'autre bout dans votre main et solidement. Vous vous aventurez sur le pont et la tige de bambou vous suit fidèlement à chaque pas quand elle n'est pas d'un âge trop avancé, ni que vous lui faites sentir le contrecoup d'émotions trop fortes.

Un canal de 25 ou 30 pieds de largeur doit livrer passage aux lourdes jonques. Alors les ponts de singe des larges canaux prennent la forme de demi-cercles, sous lesquels les embarcations importantes trouveront circulation facile.

Il arrive que ces ponts plus ou moins demi-circulaires sont faits de bambou. Un échafaudage soutient les 5 ou 6 passerelles ascendantes et descendantes. La largeur des passerelles est environ un pied. Au-dessus des passerelles les plus élevées, on a ajouté, à droite et à gauche, une fine tige de bambou flexible. Vous pourrez la caresser de la main en franchissant le pont. Ne vous y appuyez pas. Il faut la souplesse du singe pour courir ainsi dans les airs!

La tige de bambou nouvellement coupée est incassable. Mais qu'elle passe trois ans à la pluie et au soleil, elle aura perdu presque entièrement sa solidité. Un poids léger peut s'aventurer sans crainte sur une passerelle formée de 5 ou 6 tiges de bambou juxtaposées et reliées par une tige de rotin.

Un poids de 180 livres court le risque d'y frapper un mauvais noeud! "Experto crede Eduardo missionnario!"

Le canal que je franchis a bien 25 pieds de largeur. Avant de m'aventurer sur le pont de singe, je m'enquiers de l'état du pont. On m'assure qu'il est certainement bon! Alors, allons-y!

J'ai déjà franchi la moitié des passerelles. Mais voilà qu'une couple de bambous me cèdent sous les pieds... Je pars via les profondeurs... Deux bambous, solides ceux-là, et placés à ma gauche et à ma droite, me cueillent au passage. Moi, je les recueille sous mes aisselles. Mon parasol est resté accroché, bien ouvert, sur les deux fines tiges de bambou servant de fils conducteurs au sommet de la passerelle. Mon chapeau colonial n'a pas décampé. Les pieds me balancent dans le vide. Ils sont loin de tremper dans l'eau...

En voulant sortir de mon mauvais pas, je cours vingt fois le risque de me rendre voir le fond du canal. Mais je sais nager!

Je remonte chercher mon parasol au sommet du pont...

Il faut se faire tout à tous, même aux ponts de singe!

Pourrai-je me métamorphoser en poids-plume?

Certes, ce me serait plus facile et plus expéditif de prendre la précaution de m'assurer que la charpente ou les passerelles des ponts de singe que j'aurai à franchir n'ont pas atteint l'âge de trois ans!

Après les orages, gare aux ponts de singe! En règle générale, ils sont devenus gluants, visqueux, glissants, patinants! C'est que depuis des années parfois, ils servent de décrottoirs aux pieds nus des piétons.

"Experto crede Tiduardo missionnario!" J'ai glissé sur un de ces petits ponts de singe. Le fond du canal était rempli de boue. J'ai abîmé mes souliers. Dans ma chute, ma main droite heurte le tronc de cocotier. Je me foule un pouce pour un mois. Heureusement que je ne prêchais pas avec mon pouce! Le geste devient difficile ou menaçant avec un gros pouce!

"MOI AUSSI, JE VAIS M'AVACHIR!"

C'est après une rude séance de confession. Le soir, on n'a pas coutume de confesser. Mais quand il le faut! La paroisse de Cai nhum est tricentenaire. Elle n'a jamais eu de mission. Des consciences se sont chargées... Une crasse de 300 ans ne s'enlève pas au premier coup de brosse!... Il en faut de la patience pour affronter ces confessions extraordinaires, longues et difficiles.

Ce soir-là, ma part de besogne terminée, je remonte à l'étage du presbytère. Je me sens assommé par le travail des confessions. Une chaise longue me tend les bras. Je ne résiste pas à l'invitation.

A son tour, le Père Lapointe revient de l'église. Lui aussi se

sent écrasé de fatigue. Il est légitime que lui aussi prenne un bon quart d'heure de détente. Le Père a compris l'appel engageant de l'autre chaise longue. Il s'approche de la chaise, me regarde et me dit dans un élan de joie fraternelle: "Et ego quoque evachabo! Moi aussi, je vais m'avachir!"

Le Père se laisse choir dans les bras de la chaise... Mais cette dernière a mal ajusté son tablier... Le P. Lapointe se retrouve couché par terre!...

Ce soir-là, on a ri jusqu'aux larmes.

Mon confrère se rappelle que pendant ses études classiques, il était très fort en géographie et en grec. Le classement des verbes grecs est resté profondément gravé dans son "coco": "Il y a deux sortes de verbes en "mi": Titèmi et titèpasmi."

Quel dommage si le P. Lapointe se fût avisé de changer de "coco" en passant par Ben Tre!

Pour ma part, j'étais plus fort en latin qu'en grec. A l'aide du verbe "amare" je parviens, sans trop de difficulté, à conjuguer le verbe "evachare"

LES MOINEAUX C'EST DES MOINEAUX!

La vieille église de Cai nhum est infestée de moineaux. Le toit non plafonné est leur royaume.

Les moineaux habitent la demeure sainte par droit de prescription.

Si ces locataires étaient silencieux; mais non! On dirait qu'ils ont choisi les plus criards d'entre eux pour donner le ton et battre la mesure aux quatre coins de la nef et du jubé de la vénérable église devenue leur volière.

Le prédicateur de la mission envie le pouvoir surnaturel de S. François d'Assise sur les oiseaux. "Nos frères" les moineaux de Cai nhum sont si tapageurs!

C'est désarçonnant, à peine monté en chaire, d'entendre ces fusées de babillements qui montent en crescendo. Des points d'orgue interminables! De temps en temps, des silences brefs. Le prédicateur n'a pas le temps de glisser une envolée oratoire que la cacophonie est recommencée.

A tout instant, un brin de foin, d'herbe ou de paille quitte un chevron du toit et s'oriente en piqué ou en plané vers le parquet. Ces lambris de nids n'ont parfois pas le temps de toucher le parquet. Les moineaux constructeurs saisissent en plein vol leurs matériaux légers.

Il vous faut choisir le prie-Dieu, ou la banquette, ou l'agenouilloir que vous voulez occuper...

Ces moineaux édifient quantité de nids. Ce qui est moins édifiant c'est que sans honte ni vergogne, sans peur ni reproche, ils font jusque sur l'autel, bien pis que le garnement indiscipliné auquel le P. Lapointe a causé une peur efficace!

Mais pourquoi s'en prendre à d'inoffensifs passereaux? Les moineaux, c'est des moineaux!

Père Lapointe

à

Paul-Blanchy

3 – CINQ SEMAINES À BANAM

Je veux signifier le district entier de Banam.

Onze paroisses et dessertes vont profiter du passage des missionnaires pour se renouveler dans l'esprit chrétien, l'esprit de la mission. Le chef du district, le P. Blondet, a louangé le retour de mission. "Le profit spirituel qu'en retirent les fidèles semble plus important que celui acquis à la mission elle-même."

Les écoliers de Banam sont encore fort indisciplinés. Ils connaissent fort bien les chemins de l'école buissonnière. De la route provinciale au Mékong, s'étend un espace de terrain de quel-

ques arpents. Le terrain est occupé de paillotes. Des sentiers innombrables se croisent autour des touffes de bambous. Qui veut se cacher là a la besogne très facile. De plus, les rez-de-chaussée de paillotes juchées sur pilotis offrent gratuitement d'admirables cachettes où certains numéros passent des heures à jouer sans crainte d'être dérangés.

LES COQS DE BATAILLE

Ce sont des types que ces batailleurs.

Ils peuvent contribuer à enrichir un éleveur, car ce dernier est sûr de trouver à les vendre ou à les louer.

A certains jours, les amateurs de batailles de coqs se réunissent. Les marchés sont tout indiqués comme théâtre de la lutte.

Chaque coq batailleur vit et voyage seul, enfermé dans une solide cage en rotin, une cage circulaire entièrement ajourée, une cage haute d'un pied et demi et d'un diamètre à peu près égal.

La lutte s'ouvre entre deux antagonistes à la fois. Le plus faible tombe mort sur la scène. Le vainqueur rencontre un autre combattant. La joute se poursuit jusqu'à ce que mort s'ensuive. Les éliminatoires sont suivies de semi-finales et de finales.

La passion des jeux de hasard tient des foules en haleine pendant des heures entières.

En une fin d'avant-midi, j'ai du temps libre. Je vais faire une visite à une chrétienté éloignée d'une heure de marche. On m'a signalé le chef du village. Il paraît que ce païen veut se convertir.

Chemin faisant, je passe au marché. Mais la maison commune, lieu de réunion du conseil du village, est bâtie juste en face du marché. Je fonce au marché. Je m'informe si aujourd'hui le chef du village doit venir au conseil. Il est absent.

Aux abords du marché, une foule énorme de gens. Une multitude de cages renferment chacune son coq de bataille. Les engagements auront lieu cet après-midi. L'Etat défend pareil amusement. Mais le village le permet, sous prétexte de recueillir les fonds de secours pour subvenir aux oeuvres de bienfaisance.

Des paris importants sont engagés pour chaque concurrent. Des centaines de personnes vont perdre beaucoup d'argent. Quelques nécessiteux seront secourus. La passion de l'argent et des jeux de hasard sera constamment et abondamment nourrie!...

Je rappelle aux curieux que j'aborde: "Le jeu des batailles de coqs est défendu."

Je jette un regard sur les cages des batailleurs, avec une forte envie de leur tordre le cou...

Je vais confesser les quelques malades de la chrétienté.

Je prends le dîner à deux heures, avec appétit.

J'apprends dans la soirée que les batailles de coqs se sont livrées en champ clos près du marché. Deux des batailleurs sont tombés, mystérieusement exténués, dès le début des engagements... C'est moi qui leur ai jeté un mauvais sort! Non! Mon souhait n'a pas été exaucé! C'est à tous les clubs de coqs batailleurs professionnels que j'ai souhaité pareille fin prématurée!

"QUI A RAMENÉ LES BOEUFS VOLÉS?"

Toute la contrée affirme sans hésiter que c'est la sainte Vierge, N.-D. du P. S. Je dois le croire moi aussi, comme tout le monde. Le nier, serait témérité. "Vox populi, vox Dei!"

Dans un village assez rapproché de Preyveng, deux boeufs disparaissent pendant la nuit. Les voleurs les amènent si loin et les cachent si bien qu'ils demeurent introuvables. Deux jours durant, les villageois parcourent en vain les étables et les parcs à bestiaux des alentours...

Deux boeufs de trait, c'est une fortune!...

C'est aussi le gagne-pain quotidien lorsque le métier du propriétaire est celui de charretier.

Le propriétaire et sa famille sont maintenant aux abois.

Le foyer éprouvé possède une image de N.-D. du P. S.

Avec foi, les supplications montent vers Notre-Dame...

Les recherches infructueuses ne peuvent lasser la prière de ces chrétiens.

La sainte Vierge est conjurée de rétablir la situation compromise. "Notre-Dame du P. S., faites que nous retrouvions nos boeufs! Nous croyons que vous êtes capable de nous ramener nos boeufs!"

Jour et nuit le tableau miraculeux est assailli de supplications...

Les boeufs sont disparus depuis deux jours et demi...

Voici les deux boeufs qui apparaissent au bout du village. Seuls, en liberté, sans guide; tranquillement, ils cheminent jusqu'à l'étable qu'ils ont été forcés d'abandonner.

"Qui a ramené à leur propriétaire les deux boeufs volés?"

4 – QUINZE JOURS À RUSSEY KEO

LA RÉPARATION DES SCANDALES

Une bonne partie de la population se compose de pêcheurs. Ils connaissent les grands lacs du Cambodge. Pendant plusieurs mois de l'année, ils y exercent leur métier. Le reste du temps, ils vont et viennent sur le Mékong. Ainsi de très nombreux paroissiens de Russey Keo passent 9 à 10 mois sur des barques. Pas de messe, ni probablement aucun repos dominical.

Les parents amènent avec eux la plupart de leurs enfants. Ces derniers sont privés de catéchisme et d'instruction. Ceux qui restent à la maison sont plus instruits, mais encore moins éduqués que les premiers.

Des fillettes au jeu à Russey Keo

Un grand nombre de personnes sont engouées des merveilleuses opérations des puissances occultes. L'atmosphère païenne, la proximité du marché, la présence des sorciers et des médecins malais, aussi sorciers que médecins, entretiennent un écran admirable de foi dans le supranaturel. Mais derrière l'écran croupit une infinité de désordres et de misères.

Une fille qui a déserté la maison paternelle pour courir ici et là, les parents qui ont négligé d'une façon notoire la surveillance de leurs enfants, qui ont recelé chez eux des pécheurs publics, qui ont vendu de la boisson, fumé de l'opium, marié leur enfant à un païen, les partis des unions illégitimes, tous ces pécheurs ont encouru une pénitence publique.

La mission est prêchée... L'église paroissiale se remplit. Les pêcheurs sont revenus des grands lacs. Le sermon sur le salut impressionne fort la population et amorce de nombreuses conversions. Le lundi matin, donc le lendemain, commence la course au

presbytère. Chaque pécheur public veut régulariser sa situation. C'est le curé qui indique au converti la pénitence publique qu'il devra remplir.

Généralement cette pénitence consistera en une double prostration à l'église. Juste avant le sermon, le converti ou la convertie s'avance dans l'allée centrale, fait une prostration au Saint Sacrement, se retourne face au peuple et s'incline encore, la face contre terre, pour une seconde prostration. Le genre de pénitence que je viens de décrire s'appelle "lay". Il est abhorré des fonctionnaires. "Monsieur le curé, tout ce que vous voudrez, mais pas de "lay"... Tenez, voici $10; mais ne m'imposez pas le "lay". M. le curé tient bon. Il répond par un axiome viêtnamien: "Tout péché mérite un châtiment. Un scandale public mérite une réparation publique."

La grâce de la mission est puissante. A tous les jours, avant l'instruction du matin ou le sermon du soir, plusieurs font le "lay". Des retardataires ont refusé pendant 15 ans de se soumettre à cette pénitence... Durant les 15 jours de la mission, ils tiendront à savourer le châtiment en faisant la double prostration jusqu'à 3 fois.

Deux familles ont juré qu'elles mourraient sans se convertir. Elles aiment mieux descendre en enfer que de s'abaisser à demander publiquement pardon à la paroisse. Pour n'entendre plus la voix des prédicateurs ni celle de leur conscience, elles vont installer leurs pénates dans la paroisse voisine.

Mais la mission de Russey Keo lance ses échos aux quatre coins de la ville. Les familles fugitives ne peuvent résister à l'entraînement général. "La curiosité les amène assister à un sermon. La "cloche du pardon" n'a pas encore réussi à émouvoir toutes les consciences en désordre. Le prédicateur s'adresse à elles, ce soir: "Il y en a plusieurs qui s'obstinent dans la mort. Cette mort à la grâce est le signe avant-coureur de la mort éternelle. Jusqu'à la fin de la mission, tous les soirs nous allons sonner "le glas" pour pleurer la perte de ces pauvres âmes. Cet orgueil qui refuse le "lay" est insupportable et insensé, quand on sait que N.-S. a fait le "lay" devant ses apôtres." L'orateur décrit la scène du lavement des pieds.

Nos endurcis viennent voir leur curé. Ils s'agenouillent et protestent qu'ils sont maintenant prêts à faire le "lay".

35 MARIAGES PLUS 15 AUTRES

Ce n'est pas moi qui les ai bénis. C'est le curé.

Ma part à moi, ç'a été de visiter les paroissiens de Russey Keo, deux mois avant la mission, de dénicher les unions illégitimes et d'inviter vivement les partis infidèles à la conversion. Alors, j'ai recueilli quantité de noms et de promesses.

Dès le début de la mission, les partis infidèles se mettent en devoir d'exécuter leurs promesses... L'on s'instruit. Le P. vicaire

fait le catéchisme à la journée. Les catéchumènes sont encouragés.

Depuis quelques jours, le Père qui fait la glose avant le sermon du soir n'en finit pas de lire les proclamations de mariages.

Un après-midi, quelques heures sont consacrées aux cérémonies du baptême: 35 adultes et un nombre à peu près égal d'enfants! Un Père baptise les hommes, un autre baptise les femmes, un autre se réserve les enfants. La forme solennelle est employée pour les adultes.

Demain matin, à la seconde messe, c'est le mariage.

35 hommes s'avancent vers la sainte Table et 34 femmes seulement! Une néophyte est venue à la 1ère messe. Elle est retournée à son foyer voir à ses enfants. Elle ne peut revenir à temps pour le début de l'auguste cérémonie. Le marieux délaissé perd la face, quitte l'église, rencontre sa femme, lui administre une taloche: "Non! je ne te marie pas!" La moitié a pleuré, pleurniché pendant des heures. La moitié irascible réfléchit, pense à ses enfants et revient à sa décision première: "Oui, je te marie!" Le curé, à la cérémonie du matin, avait réservé sa 35e bénédiction pour la fin de l'après-midi!

Trois semaines plus tard, M. le curé bénira 15 autres mariages dont la partie païenne n'était pas suffisamment instruite lors de la mission. Mieux vaut tard que jamais!

P. Blais, P. Haloux, M.E., P. Lapointe et P. Tri

5 – QUINZE JOURS À XOM BIEN

Ici encore des familles entières vont faire la pêche sur les grands lacs du Cambodge. Le jeu à l'argent est en vogue comme à Russey Keo, la paroisse riveraine d'en face. Des sorciers font payer leurs bons augures. L'on remet aveuglément des fortunes entre les mains du hasard ou entre les griffes de la ruse et de la fraude. La passion des jeux de hasard, l'ambition de refaire sa fortune conduit les joueurs à mettre en jeu leurs habits, leur attelage de charretier, leur voiture, leur cheval. Des joueurs malheureux vont jusqu'au découragement, jusqu'au suicide. La passion du jeu embrigade des mères de famille. Alors c'est le diable qui élève les enfants et les conduit infailliblement vers les sentiers d'iniquité. Des pères de famille s'abonnent au jeu. Il ne reste plus de sous pour l'entretien du foyer. Des mamans doivent travailler pour gagner le riz de leurs enfants. Les enfants restent alors ignorants, car l'école ne les voit pas. Ils deviennent des déguenillés, des vagabonds, des voyous.

La mission est suivie pendant quinze jours avec enthousiasme. Le soir venu, il faut littéralement chasser les gens de l'église. L'exercice du chemin de croix retient la dévotion des fidèles.

Notre genre missionnaire est grandement apprécié. Le curé de Xom Bien, un prêtre viêtnamien, nous disait: "Vos sermons sont vraiment irrésistibles. Je défie quiconque d'assister aux sermons du soir et de ne pas se convertir."

Au début d'avril – nous sommes aujourd'hui à la fin de juillet – j'ai visité la paroisse durant quelques jours afin de repérer chez eux les retardataires et les gens mal mariés. Durant les mois de juillet et d'août, les gens ne sont pas occupés à la pêche.

LA SAINTE VIERGE LA RASSURE

Dans l'entourage, on a remarqué X..., une vieille chrétienne, une "courailleuse" au long cours, de passage en la paroisse de Xom Bien.

X... a entendu parler de la mission prêchée par les Rédemptoristes.

Depuis quelques jours, X... vient écouter le grand sermon du soir. Après le salut du S. Sacrement, elle se hâte de quitter l'église. En un clin d'oeil elle disparaît. Elle craint d'être dépistée. Une peur "bleue" la charrie loin du missionnaire. A tout prix, elle cherche à éviter sa rencontre.

Ce soir-là, vers 6 heures, je reviens d'une course aux retardataires. A l'église, c'est la fin de l'exercice du soir. La bénédiction du S. Sacrement est terminée. Des fidèles quittent l'église.

Mon attention est attirée vers un groupe de femmes debout en cercle comme autour d'une capture. Quel intéressant gibier a donc quitté les eaux boueuses du Mékong? La proie ne semble pas dan-

gereuse ou menaçante, car le rempart de "créatures" qui l'entourent est presque silencieux! C'est vrai qu'il ne faut pas crier à la porte de l'église!

Je vais moi-même toiser du regard le gibier.

X..., la "courailleuse", s'écrase de peur, couchée par terre, aux pieds de deux femmes qui l'ont saisie par les bras, afin de lui faire rencontrer le Père.

X... ne lève pas les yeux. Elle guette l'occasion où elle pourra s'enfuir. Mais tout espoir d'évasion doit être abandonné: un mur humain l'entoure.

X..., couchée sur le gazon, muette de peur, tremble comme une feuille.

Une bouche éloquente me raconte son histoire.

La prisonnière du moment a couru des années faire la pêche au grand lac du Cambodge. Elle a voyagé sur la barque d'un païen qui est passé pour son mari. Les prétendus époux se sont maintenant quittés, mais ce qu'ils en ont recueilli ensemble de gros péchés dans leurs filets de pêche!

X... avale ce panégyrique! Elle se sent malheureuse, se croit digne du fouet. Cette pensée l'a jetée et la retient dans une frayeur insurmontable...

Je certifie à la "courailleuse" qu'elle ne sera pas battue.

L'assistance entière appuie mes protestations de clémence.

X... risque de lever les yeux. En me voyant les mains libres, sa crainte folle s'évanouit. La confiance renaît. X... respire a l'aise, agréablement surprise d'avoir eu peur pour rien... En un instant, le gibier est tout à fait domestiqué!

"Venez à l'église; la sainte Vierge vous y attend!"

X... s'est relevée. D'un pas léger elle me suit jusqu'au pied du tableau miraculeux. Elle s'agenouille à l'endroit indiqué.

"Demandez à la sainte Vierge de vous convertir". De toutes les prières apprises autrefois, X... ne se rappelle que l'Avé Maria. Je lui donne un chapelet. "Récitez une dizaine de 'Je vous salue Marie'."

X... fixe N.-D. du P. S. dans les yeux. Elle récite ses Avé.

Je vais souper.

Une heure après, je retourne à l'église.

Toujours agenouillée à l'endroit indiqué, les yeux fixés sur le tableau miraculeux, X... récite toujours des Avé...

X... se sent pleinement rassurée. Après bien des séries de tempêtes, elle a trouvé aux pieds de N.-D. du P. S. un port assuré de salut. "Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pécheurs".

6 – DEUX MOIS DANS LE SUD-ANNAM

Du 28 mai au 18 juin, nous avons prêché successivement dans les deux paroisses de Tan Qui et de Lai Thieu. Mais l'automne nous voit dans le vicariat de Qui nhon.

A. PHAN RANG

Une médaille sur son chapeau

K... est grand-mère. Sa fille I... ne s'est pas mariée à l'église. Je rencontre la vieille. Je l'exhorte de mon mieux. La vieille veuve ne pratique pas plus que sa fille. Elle se montre même revêche à l'idée de la conversion que je lui suggère pour son propre compte. K... est de fort petite taille. Je domine aisément son grand chapeau de paille de forme conique. Elle dorlote le petit. Moi, je caresse le chapeau de la grand-mère. Je réussis à glisser une médaille de N.-D. du P. S. entre deux feuilles de latanier sur une pente du cône. Le stratagème a réussi. K... s'est convertie!

VARIÉTÉS AUX DESSERTES

Tân Xuân. Chrétienté en voie d'abandon. Le poste est au bord de l'océan. Il compte encore quelques rudes pêcheurs.

L... s'est fait sorcier. Son métier le paie plus que son titre de chrétien. L... est bien marié. Sa femme porte le nom de "pagode". Mais L... est devenu sorcier longtemps après son mariage avec sa "pagode". Le mari est devenu effronté. Il vient aux sermons, mais il ne veut pas s'agenouiller. A-t-il mal aux genoux?

Madame D... ne veut pas prendre le chemin de l'église. Elle ne pourra pas y entraîner ses garçons qui sont tous ivrognes.

X... a deux enfants chez les païens. T... a logé un des siens à la même enseigne. Mais bonté divine! comment cela peut-il se produire du vivant même des parents? D'abord un manque de foi, puis un manque d'argent. Un riche païen peut avancer de l'argent. En garantie de remboursement, il prend un, deux, trois enfants selon le montant prêté. Quand le chrétien pauvre pourra-t-il rembourser? Quand se mettra-t-il sérieusement en devoir de le faire? Des maîtres païens forcent leurs pupilles à sacrifier aux idoles. Si jamais les parents rachètent leurs enfants, ceux-ci seront paganisés.

Binh Qui. A peine arrivé, trois retardataires viennent me voir au presbytère. Ils veulent régulariser leurs mariages.

La procession s'est déroulée autour de l'église, sans aucun apparat. Le temps a fait **défaut** pour la confection d'un brancard.

Le plus important, c'est bien de prier, écouter les prédications, se confesser. On s'est servi pour la cérémonie d'un brancard vieux de 32 ans, mais encore solide. Mes deux bras ont porté l'image de N.-D. du P. S.

DEUX CHICANES AU PRESBYTÈRE

Nha Mon est réputé pour ses chicanes!

Je préfère que les chicanes se déroulent au presbytère. En cas de danger de mort, j'ai les saintes huiles à portée de la main!

Une vieille dame, Tiêp, apostrophe un marguillier. Ça parle fort! Madame veut vider une vieille querelle aux pieds du Père! Allez-y! mais gardez-vous de m'écraser les orteils!

Tiêp a une nièce encore sans mari. La nièce a eu un premier amant. Elle s'est séparée de lui depuis longtemps. Alors la nièce a rencontré un parti païen, un Tonkinois, qui lui a donné un enfant. Le père païen a reconnu son enfant qui a été baptisé par fraude.

Le marguillier a-t-il fait lui-même le baptême? Est-il parrain de l'enfant? Les éclats de voix se succèdent comme des éclairs de chaleur. L'atmosphère du presbytère est aveuglante!

Pas moyen de consulter le registre des baptêmes. On ne le garde pas au presbytère de la desserte, mais à Phan rang, à 13 milles d'ici.

Même si le parti païen se convertit, la nièce ne le prendra pas pour mari, puisque, actuellement, elle a donné son coeur à un ancien séminariste.

La vieille Tiêp s'en prend au marguillier. Pourquoi??? Le marguillier s'en prend à la vieille. Pourquoi??? Ç'a tout l'air d'une querelle de famille. La querelle s'est localisée au presbytère durant une heure et demie, à mes pieds. Ni mes pieds ni les antagonistes n'ont souffert de meurtrissures!

Le lendemain avant-midi, une autre querelle, au presbytère! J'aurais préféré m'en passer! Mais à la guerre comme à la guerre! La chicane semble être la vie du village. Chicanez-vous! Mais tâchez de changer de vie!

La femme du marguillier d'hier rencontre donc au presbytère D..., un chrétien qui a deux femmes.

D... donne le signal de l'engagement. Son premier mot en entrant au presbytère est une provocation à la femme du marguillier: "On va se battre!" Les deux antagonistes de la matinée ne se sont pas battus! Ils en sont restés aux engueulades. Pour les éclats de voix, tous les deux méritent un nombre égal de points... Pour l'oubli des convenances pour se chamailler devant le Père: ex aequo! Je suis resté impartial dans mon rôle d'arbitre. Je n'ai usé d'influence ni pour monsieur ni pour madame.

On m'a payé maigrement mes services de juge neutre. J'ai dîné une heure en retard.

B. BINH CANG

L'INONDATION

La rivière de Binh cang coule vers la mer, séparant le village de la montagne. Un typhon vient déverser des masses énormes d'eau sur la région. En quelques minutes, la rivière déborde. Seules l'église et deux maisons, bâties sur solages assez élevés, échappent à l'inondation.

Les paroissiens viennent aux exercices de la mission en barques.

Nous logeons dans une école toute neuve. Le parquet de l'école est en ciment, mais il est peu élevé. Au deuxième jour de l'inondation, il est recouvert de dix pouces d'eau.

Nous allons au presbytère, pieds nus, les pans de la soutane soutenus par la ceinture, les pantalons retroussés comme pour un voyage à califourchon sur l'élément liquide. Les repas se prennent au presbytère.

Les 200 pieds qui séparent nos lits de l'église sont franchis en barque solide.

Le deuxième matin qui suit la crue des eaux, au lever, nous apercevons, enroulés entre deux barreaux d'une porte persiennée, quelques serpents endormis. Nous les laissons dormir.

Nous allons aujourd'hui nous installer dans la vieille école, bâtie presque en face de l'église. Le parquet de l'école ne sera pas envahi par l'eau.

Le soir, avant de nous coucher, nous examinons un peu si d'autres hôtes ne nous auraient pas précédés dans notre nouveau dortoir improvisé. Je retourne une taie d'oreiller. Un scorpion dégringole en bas du lit. Il escomptait dormir à mon chevet. Je n'y tenais pas autant que lui. Je le laisse s'enfuir sans regret.

Le P. Lapointe examine attentivement son lit. Il découvre lui aussi un hôte du même genre...

Les deux scorpions devaient faire route commune... Sans doute ils étaient parents. Eux aussi sont restés "dégradés" à cause du typhon. Les deux voyageurs portent des "imperméables" de couleur grise. Si leurs pardessus avaient été de couleur noire, ils auraient été reconnus comme venimeux... Ni l'un ni l'autre n'ont d'ailleurs l'occasion d'essayer le dard de leurs queues. C'est avec une brique et un fanal que nous les avons reconduits tous deux à la chambre noire des trépassés.

Les "agneaux pascaux" ne vivent pas sous l'eau... En temps

d'inondation, on est sûr de les trouver à la bergerie. D'une maison à l'autre, le missionnaire voyage en barque. L'aspect du foyer a notablement changé, lorsque le parquet est noyé sous 18 pouces d'eau boueuse ou sablonneuse. Les poules de la basse-cour sont juchées sur les armoires. Les gens sont montés sur la table. Une chaise y attend celui qui se sentirait fatigué. Les retardataires, du haut de la table, sautent dans la barque accostée dans l'embrasure de la porte. Assis dans la barque, le Père cause et exhorte. L'on se convertit quand même!

Le P. Lapointe consacre une semaine aux païens de Binh cang.

Pendant ce temps, je vais passer 5 jours dans la desserte de Hao Tân. La chrétienté a souffert de l'inondation. Des rizières sont littéralement enlisées dans le sable.

Je vais visiter des païens, à 3 milles de l'église. Deux familles acceptent le catholicisme. En attendant la voiture qui doit me ramener au presbytère, j'entre chez une païenne. Elle m'offre à dîner. Je la remercie; mais je dois accepter du maïs sucré, rôti, fleuri, diversément coloré, ainsi qu'un morceau de "sucre du pays" fait avec de l'eau de "canne à sucre"!

Quelques fruits de Cochinchine

CHAPITRE QUINZE

"LA PETITE CHAPELLE" 1933–1939

La piété des fidèles européens de Saigon a baptisé du nom de "petite chapelle" le local de 12 pieds par 25 qui servait de vivoir auparavant au no 163. Les fidèles de langue viêtnamienne l'ont appelé "chapelle de Notre-Dame du P. Secours".

La "petite chapelle" a possédé la sainte réserve du 20 août 1933 au 6 septembre 1939, dans un autel venu du Carmel de Saigon.

Le vestiaire est une chambrette de 7 pieds et demi par 5, voisine de l'autel. Au début, aucune armoire pour caser les rares ornements qui sont empilés sur une petite table. La veille au soir, le C. F. Irénée prépare l'ornement à la couleur exigée pour la messe du lendemain. Alors, la nuit, une chasuble dépliée protège tous les vêtements sacrés. L'ornement violet mit plus d'un an à figurer au vestiaire. Une dame Barusta nous a fait confectionner au Carmel les chasubles gothiques vertes et violettes, ainsi que les voiles du tabernacle aux couleurs liturgiques.

La première messe dite au no 163 n'a pas été célébrée dans la petite chapelle, mais dans une des deux pièces du rez-de-chaussée, le 23 juin 1933.

Aux premiers jours, la petite chapelle contenait l'autel, deux prie-Dieu et quelques chaises.

Puis la Providence apporte une quarantaine de chaises et autant de prie-Dieu.

Non loin du grand pont de fer qui enjambe l'arroyo chinois, à l'extrémité de la rue McMahon, vivaient sur une barque un vieux médecin indochinois, son épouse et quelques membres de sa parenté. Tous étaient païens. Je ne sais trop à quelle occasion le Père Lapointe rencontre ce vieux monsieur Duc qui décide, ainsi que son épouse, de se faire catholique. Le vieux médecin est plus que septuagénaire. Lui et son épouse viennent en tire-pousse se faire instruire au monastère ou plutôt au no 163, pendant quelques mois. C'est avec une joie débordante que le vieux couple reçoit le baptême. Monsieur Antoine Duc et son épouse viennent prier en la petite chapelle. Ils fournissent le complément au mobilier sacré. Ils nous apportent une douzaine de chaises et autant de prie-Dieu.

Quelques personnes généreuses se cotisent en vue de meubler la petite chapelle d'un petit harmonium. Le P. Th. Roy finit par découvrir un petit harmonium au clavier intransposable au "Ménestrel". Il ne s'informe pas du prix.

Quelques jours plus tard, 4 ou 5 coolies, sans trop de tapage, conduisent une charrette au no 163. Ils déposent leur fardeau près de la véranda. Un des coolies est porteur d'un billet anonyme: "Harmonium offert à la petite chapelle". Les coolies d'un commun accord s'obstinent à taire le nom de la donatrice, qui vraisemblablement est madame Chomienne, propriétaire du "Ménestrel".

Les statues de la Vierge miraculeuse et du Sacré-Coeur quittent les magasins Courtinat pour venir recevoir honneur et vénération en notre petite chapelle. Ces deux statues ont environ une hauteur de trois pieds. Les bienfaiteurs ont déboursé vingt dollars pour chacune d'elles.

Le 14 juillet 1933, la petite chapelle reçoit en don un calice de cent piastres.

Du 12 au 15 septembre, le P. Fournier prêche une retraite fermée à des jeunes gens. Du 21 au 24 du même mois, la petite chapelle réunit des jeunes Viêtnamiens mariés. Le P. Fournier prêche encore les exercices spirituels du 5 au 8 octobre. Le premier groupe de retraitants fait don d'une petite statue du Sacré-Coeur.

Le 17 novembre 1933, la bénédiction du S. Sacrement est donnée pour la première fois en notre petite chapelle.

Le 8 octobre sont installées sur les murs de la chapelle 14 croix de bois. On y accroche la bénédiction du rituel du même coup et les indulgences du chemin de la croix.

Le 17 novembre nous arrivent d'Europe deux missels Mame.

On ne sera pas en peine pour dire la messe, même si la pierre d'autel est empruntée!

Un voleur ou un quêteux voleur s'est emparé de la quête de Noël pendant la messe de l'aurore, alors que le C. F. Irénée servait la messe. Une fillette a quêté durant la messe de minuit. Elle a déposé le montant de la collecte dans la sacristie. La fillette disait le lendemain: "La quête était abondante. Il y avait beaucoup de piastres. J'ai dû les fouler avec la main!" L'escroc n'a emporté que le papier-monnaie, laissant quelques pièces dont la somme montait à deux piastres.

29 novembre 1934. Premier jour de la neuvaine à l'Immaculée. Cette année, la neuvaine est prêchée en notre petite chapelle qui peut contenir une cinquantaine de personnes. Le sermon en viêtnamien est prêché à 5 heures 30. Le sermon français se donne à 6 heures 30. La bénédiction du S. Sacrement termine chaque exercice. En ce premier soir de la neuvaine, le P. Th. Roy, supérieur, bénit une belle statue de l'Immaculée-Conception. L'assistance française est très nombreuse, même à la messe du matin.

8 décembre. Aujourd'hui pour sa fête, l'Immaculée trône parmi les lis. Environ 300 communions ont été distribuées pendant la neuvaine et le jour de la fête. Le R. P. Roy est retenu tard ce soir, samedi, par les confessions à la cathédrale. Une cérémonie est remise au lendemain.

9 décembre. Jusqu'ici une simple image de papier représente N.-D. du Perpétuel Secours. Ce soir, un superbe tableau est intronisé, à la place de l'image, à droite de l'autel, du côté de l'Evangile.

Je rapporte en quelques mots l'histoire du tableau venu de Rome.

Le P. Lutz, Procureur général des Rédemptoristes à Rome, a choisi les Rédemptoristes de Saigon comme bénéficiaires d'un authentique du tableau de N.-D. du P. S. payé par une dame américaine en faveur des missions. A Saigon, l'authentique envoyé par le R. P. Lutz est trouvé de dimensions trop petites. Madame Ballous achète le petit authentique pour elle-même et fournit la balance nécessaire à l'achat à Rome d'un authentique plus grand: Celui qu'on va introniser ce soir. Le colis, dans lequel le tableau a voyagé, a reçu en cours de traversée un choc assez violent pour casser une planche du colis. Le tableau lui-même a subi une couple d'égratignures légères. Une Carmélite a bientôt fait de réparer le petit dommage. Le tableau encadré coûte près de $100.

16 décembre. Ouverture de la neuvaine de Noël.

Je passe la journée du 24 dans la crèche de Noël. L'étable de l'an dernier n'a plus ni murs ni toit. Il en faut une nouvelle. J'en suis l'architecte, le R. P. Supérieur, l'entrepreneur. Deux manoeuvres, lui et moi. Un contremaître, lui; un journalier, moi. Le R. P. Supérieur et le P. Lapointe passent la journée du 24 à confesser à

la cathédrale. Je passe des heures et des heures à bâtir l'étable de Bethléem. A 7 heures 30 je quitte la crèche-paillote pour aller souper.

Noël! La petite chapelle déborde longtemps avant la messe de minuit. Au-dessus de la porte d'entrée de la cour brille une immense étoile. Sept autres étoiles rayonnent aux arcades de la véranda. La crèche-paillote se dissimule à l'ombre de palmiers. Le P. Lapointe chante "Minuit, Chrétiens." D'elle-même, la foule entonne le touchant refrain: "Peuple, à genoux."

Une centaine de communions.

A la 3e messe, vers 1 heure 30, la chapelle est devenue presque déserte et tout à fait silencieuse. Pour couper les silences, le P. Lapointe chante: "Né dans une crèche", "Célébrons le Seigneur", "Chantons la sagesse éternelle".

Ce premier Noël en terre viêtnamienne m'a laissé de doux souvenirs. Le P. Lapointe a beau me dire que notre Enfant-Jésus n'est sûrement pas le plus beau des enfants des hommes. N'importe! Je lui ai bâti la plus belle crèche de l'univers!

Le nombre de communions distribuées en la petite chapelle pour l'année 1934 se chiffre à 5 160.

Le 3 janvier 1935, un jeudi, débute la supplique à N.-D. du P. S. en langue viêtnamienne. Deux jours plus tard, c'est au tour de la supplique en français. A chaque exercice, une courte allocution et la lecture des demandes et actions de grâces.

Le 10 janvier, la chapelle est remplie de fidèles viêtnamiens. Quelques mois plus tard, on leur accorde deux exercices au lieu d'un.

Les dames de l'Inde réclameront leur exercice en tamoul. Elles le réciteront le samedi.

En décembre 1935, le tableau de N.-D. du P. S. est enrichi de deux couronnes, l'une pour la S. Vierge et l'autre pour l'Enfant-Jésus. Le R. P. Caulliez, C.Ss.R., Procureur de la maison de Paris, a fait confectionner ces deux couronnes pour le prix de 190 francs.

Le 24 décembre, quatre lettres immenses, formées de verdure, écrivent au-dessus de la porte d'entrée de la cour le mot "NOËL". La compagnie des eaux et de l'électricité fournit gratuitement l'équipement nécessaire pour l'illumination de la fête. Le C. F. Irénée a compté 200 ampoules électriques qui ont enguirlandé durant quelques jours la tonnelle de chèvrefeuille et les murs du no 163.

Le 9 février, dimanche de la Septuagésime, je lis pour la première fois, l'évangile en viêtnamien pour les fidèles réunis en la petite chapelle reconnue par Mgr comme chapelle publique.

Un escroc est découvert au moment où il pénètre dans la sacristie.

Un autre est surpris à examiner le tronc qui recueille les offrandes à N.-D. du P. S. Un bon jour, ce même tronc qui venait d'être vidé est enlevé, vidé à nouveau et bien caché sous le coussin d'un agenouilloir. Une couple de douzaines de ces mêmes coussins se sont envolés un à un pour aller caresser des genoux plus douillets que les nôtres.

De la petite chapelle, on entend le tapage causé par le passage des tramways électriques et des locomotives sur la rue Paul-Blanchy. Un trafic débordant circule dans cette rue. Outre les wagons, les autos de touristes, des camions, des "boîtes d'allumettes", des wagins, des motocyclettes, des tire-pousse, des bicyclettes, des piétons, etc., etc., etc.

Une fois, je quitte en bicyclette le no 163 pour une course à la cathédrale. Je file sur Paul-Blanchy vers le boulevard Norodom. Un attelage débouche soudain d'une cour de maison. J'allais heurter le timon-flèche placé entre les deux boeufs. Mon bon ange, en un tour de main et en un clin d'oeil, place choses, bêtes et gens pour qu'il n'y ait pas d'accident...

Je me vois soudain par terre, couché sous le lourd timon. Ma bicyclette est renyersée sur le chemin, dix pieds plus loin. La charrette s'arrête. Les boeufs se rangent, se détournent et me regardent. Le charretier saute en bas de sa voiture. L'attelage est sain et sauf; moi, pareillement, et la bicyclette "itou".

Je me relève en ajustant mon chapeau. Inutile de m'attarder à regarder les deux boeufs plus effrayés que moi. Ils vont me faire expier ma curiosité en me pissant sur la tête! Et le tramway qui s'en vient! Je préfère que les boeufs soient écrasés à ma place!

Dans la petite chapelle l'atmosphère est chaude et humide.

Avec le temps, un ventilateur électrique s'accroche au plafond.

De temps à autre, le C. F. Irénée, monté sur un escabeau pliant, taille de larges pans dans la tonnelle de chèvrefeuille, afin d'apporter à la petite chapelle plus d'air et plus de lumière. Ce faisant, il s'attaque au patrimoine des fourmis rouges. Celles-ci se portent si violemment à la défense de leur fief et piquent le C. F. Irénée d'une façon si brutale, qu'il tombe du haut de son escabeau sur le ciment. Il se démet la clavicule d'une épaule.

A la fin de juillet 1936, je rencontre au parloir X... Cette femme a la conscience grandement troublée... Elle craint d'être excommuniée en venant à la "petite chapelle"! Qui a pu abuser à ce point de la crédulité de cette bonne femme? Allons, Château! Les rédemptoristes ne sont pas des antéchrists!

C'est tout un problème de loger les fidèles dans la petite

chapelle. Les Européens prétendent que les Viêtnamiens envahissent le local. Eux, les Européens, qui fournissent des fleurs pour la petite chapelle, n'auront bientôt plus de place le dimanche. Il faut en venir à marquer d'une croix à la craie blanche la moitié des prie-Dieu. Ainsi les 23 places les plus rapprochées de l'autel sont pour les Viêtnamiens. Pour la fête de Noël, les places sont réservées un mois à l'avance, sans distinction de personnes. Premier arrivé, premier servi!

Durant les deux dernières années passées au no 163, 1938-1939, ils sont rares les instants du jour qui ne voient pas des chrétiens ou des païens, hommes ou femmes, s'agenouiller devant l'image de N.-D. du P. S... Les fidèles et les infidèles disent en parlant de notre madone: "Sa protection est vraiment extraordinaire!"

Vous parlerai-je de la "femme fatale"? Pourquoi taire ce souvenir attaché à la petite chapelle? La voix publique dénomme ainsi une grande dame habillée à la mode de Pondichéry, de Calcutta, de Madras ou de Bombay ou de toute autre ville de l'Inde... Je ne connais pas son origine raciale. Ses yeux, ses lèvres, ses joues portent un lourd maquillage blanc, rouge et noir. Mettez vous-même les nuances d'intensité de ton. On m'a assuré qu'elle rencontrait des soldats. Elle a été aperçue en leur compagnie à des heures indues. Est-ce que d'aucuns ont trouvé auprès d'elle un sort malheureux?

La "femme fatale" vient parfois visiter la petite chapelle. Est-ce pour prier? Est-ce pour solliciter à mots couverts un petit secours? Est-ce un tour de chasse au gibier errant? Est-ce occasion recherchée de rencontres afin de fixer l'heure des rendez-vous? La femme fatale veut rester mystérieuse. J'ai eu l'occasion une fois de lui dire deux mots. Il lui manquait une épingle pour se harnacher et fixer son voile, avant d'entrer à la petite chapelle. Je lui fournis cette épingle. Est-ce qu'elle attendait de moi autre chose qu'une épingle? Elle me dit après m'avoir remercié: "On sent que vous êtes prêtre."

La Providence a favorisé les Pères qui desservent la petite chapelle. Par la main de M. Alfred Béziat, maître de barreau de Saigon, elle pourvoit à l'achat d'un morceau de glace suffisamment volumineux pour rafraîchir journellement la boisson de la communauté du no 163, midi et soir, pendant quatre ans.

Mademoiselle Begey nous fait parvenir un journal quotidien de Saigon pendant deux ans.

Deux autres bienfaitrices ont assisté à la naissance de la "petite chapelle". Madame Jude. Elle intéresse des âmes charitables à l'ornementation de la petite chapelle. Presque journellement elle amasse des sous afin de pouvoir acheter sa provision hebdomadaire de fleurs. Une fois par semaine, elle arrive, suivie d'un tire-pousse chargé de fleurs. Elle-même prépare les bouquets. L'autel et les statues sont abondamment ornés de fleurs fraîches et naturelles. Le C. F. Irénée, aidé des postulants, change l'eau

des pots de fleurs deux fois la semaine. De 1934 à 1939, la petite chapelle sera constamment ornée de glaïeuls, d'asperges, de lis chinois.

Le 3 octobre 1934, bénédiction d'une statue de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Ce jour-là, la petite chapelle apparaît comme un massif de roses.

Madame Selsis. Elle aide madame Jude à recueillir les cotisations nécessaires à l'achat des fleurs. Elle l'assiste aussi dans la préparation des bouquets. Madame Selsis est abonnée aux Annales de Ste Anne. Elle apprend ainsi qu'au Canada des bienfaiteurs paient la pension d'un ou de plusieurs Rédemptoristes de Thai Ha Ap. Elle s'informe auprès du P. Roy si, en Indochine, les fidèles peuvent poser le même geste de charité missionnaire. La réponse du P. Supérieur est affirmative. Madame Selsis réunit un groupe de dames qui fournissent chacune une piastre par mois. L'élu désigné par le T. R. P. Dionne est le R. F. Marcel Bélanger, remplacé après son ordination par le R. F. Michel Laliberté. En 1940, la cotisation mensuelle organisée par madame Selsis rapporte plus de $50.

La messe du jeudi matin est célébrée aux intentions de ceux qui font une obole aux exercices de la supplique à N.-D. du P. S. Des membres de l'Archiconfrérie de N.-D. se cotisent. Ils veulent aussi avoir leur messe. Madame Selsis recueille les cotisations bientôt suffisantes pour solder les honoraires de deux messes qui sont célébrées les 2e et 4e samedis du mois. La charitable dame recueille aussi dans ses interminables tournées les cotisations qui serviront à payer l'honoraire d'une messe en l'honneur de l'Enfant-Jésus, le 25e jour de chaque mois.

Le R. P. Th. Roy a cherché un terrain où l'on pourrait s'installer définitivement à Saigon. Il entend dire qu'un terrain a été autrefois cédé à la ville en vue d'y bâtir un hôpital, pas loin de la rue Champagne. Le P. Roy est secondé par un Viêtnamien influent, monsieur Kinh; les démarches n'aboutissent pas.

A Dakao, un terrain est mis en vente. Mais ce terrain est vraiment trop petit, puisqu'il ne pourrait recevoir comme habitation qu'un simple chalet.

Du côté de l'Artillerie, un terrain assez étendu attend des acheteurs. Mais le prix du terrain est inabordable pour nous.

Au début d'octobre 1936, un jeudi après-midi, pendant les exercices en l'honneur de N.-D. du P. S., une dame française se présente au parloir et dit au C. F. Irénée: "Vous cherchez un terrain. Je puis vous en trouver un d'un prix convenable. Il est de grande étendue. Il est situé du côté de la rue Champagne et de Pierre-Flandin." Le Cher Frère prend note de l'endroit et remercie madame Paul.

Le lendemain, j'accompagne le P. Lapointe jusqu'au terrain indiqué. Nous le traversons d'un bord à l'autre. Nous atteignons la

voie ferrée. Plusieurs fois, au cours de l'exploration nous avons rempli nos souliers d'eau boueuse, car un bras de l'Avalanche alimente des marécages dissimulés sous les joncs. Les deux tiers du terrain ainsi exploré couvrent une superficie de 60 000 pieds carrés.

Le terrain proposé appartient à une compagnie en faillite. Il doit être vendu. Les trois liquidateurs sont le directeur de la Banque d'Indochine, M. Ardin et M. Scotto. Ce dernier revient d'Europe au début de janvier 1937. Le 5 janvier, les trois liquidateurs posent leurs signatures sur le contrat d'achat du terrain que nous irons occuper quand le monastère y sera bâti.

Le 18 juillet 1936, Mgr Dumortier nous a fait connaître la réponse de Rome au sujet d'un autre emplacement à Saigon. "Vous pouvez construire ailleurs une espèce d'"hospitium" comme celui que vous avez déjà". Son Excellence ne laisse aucune copie du texte venu de Rome. Notre "hospitium" du no 163 est bien passable après tout. Pourquoi s'en construire un autre semblable ailleurs? Nous avons notre hospitium en attendant le monastère!

Un architecte diplômé de Saigon dresse les plans du monastère.

C'est providentiel que l'autorité ecclésiastique ait retardé l'approbation de notre établissement définitif à Saigon. Ce retard nous a permis l'acquisition d'un grand terrain à bon marché.

C'est providentiel que l'emprunt fait au Canada ait été retardé, car $30 000 nous ont ainsi fourni $100 000 indochinoises. Nous avons pu ainsi bâtir un premier étage sur le rez-de-chaussée, seul prévu d'abord pour les constructions. L'idée de l'étage est venue au T. R. P. Dionne, pendant la méditation. Il nous a fait part sans tarder de son heureuse distraction.

Dans la première semaine de septembre 1939, nous déménageons dans le nouveau monastère de la rue des Rédemptoristes. Les PP. Lapointe, Bellemare, Bélanger, le C. F. Irénée et votre serviteur en prennent une suée pour préparer le mobilier de l'étage, pour descendre en cet escalier tournant — un demi-tour à gauche — les caisses de livres, les caisses de linge, les armoires, les tables, les lits, les chaises. Les camions s'approchent de la véranda au rez-de-chaussée. Les coolies chargent les bagages. C'est le temps des pluies. Les averses sont abondantes. La cour du monastère est détrempée. Les camionneurs restent à la rue Pierre-Flandin. Les coolies transportent les bagages à force de bras.

.....

Je ne puis dire adieu à la "petite chapelle" sans rapporter une faveur insigne due à l'intercession de N.-D. du P. S. Le fait a été connu du P. Lapointe alors qu'au début de 1937, il s'était rendu à Phompenh fonder l'Archiconfrérie de N.-D. du P. S. en l'église de Russey Keo. Les fidèles de la paroisse avaient déjà

pris le tour de la supplique et aussi l'habitude de demander des faveurs et de présenter des actions de grâces.

X... a été abandonnée par son mari qui a quitté Phompenh, la capitale du Cambodge, pour Saigon, capitale de la Cochinchine.

Le Père Halloux, curé de Russey Keo, dit un jour à X... "Va chercher ton mari à Saigon! — Mais, mon Père, je ne connais pas la ville de Saigon, je n'y suis jamais allée! — Va quand même!"

X... prend l'autobus. A Saigon, elle se fait conduire à la chapelle de N.-D. du P. S. Tous les tire-pousse connaissent la "petite chapelle". X... veut demander encore une fois à N.-D. de l'aider à retrouver son mari.

Elle entre à la petite chapelle et va droit s'agenouiller au pied de l'image. Elle prie... Elle prie sans s'occuper de l'entourage que la dévotion assemble au pied du tableau miraculeux.

Avant de se retirer, X... jette un coup d'oeil sur son voisin en prière. Mais ce voisin, elle le connaît... Mais oui, elle le connaît. Elle le reconnaît: c'est son mari!

X... sort de la chapelle. Elle attend à l'extérieur, près de la porte. Son coeur bat fort... Son mari va sortir. Il sort...

Le mari de X... est venu demander à N.-D. du P. S. la grâce de se convertir. Il aperçoit sa femme. Il se réconcilie. "Qu'est-ce que tu es venue faire ici? — Je suis venue te chercher!"

X... et son mari retournent ensemble à Phompenh. 150 milles de trajet. Beau voyage de retour! Beau retour en voyage!...

Confirmation dans l'église de Xom Bien, 1955

CHAPITRE SEIZE

UNE ANNÉE BIEN REMPLIE. 1940

1. "AUX CINQ VILLAGES RÉUNIS"

Ils sont réunis en une paroisse qui se baigne à l'année dans les flots du Mékong, à 80 milles à l'ouest de Saigon. Depuis environ 35 ans, l'île de Ngú Hiêp est la propriété d'un richard catholique. Grâce à lui, chaque village a son école. La population de l'île est d'environ 2 000 habitants. La paroisse a son église. Le presbytère est juché sur pilotis. Les catholiques se chiffrent à 800.

Le samedi, 30 mars, l'auto du propriétaire de l'île vient nous chercher à Saigon. Le curé de la paroisse des cinq villages a pris place dans la voiture pour venir à notre rencontre.

Nous apportons des chapelets, des médailles, beaucoup d'images de N.-D. du P. S., ainsi que de nombreux livrets de la supplique en langue viêtnamienne.

A mi-chemin, la route nous montre les suites d'un tragique accident. Une auto s'est enfoncée sur un arbre. Le choc a dû se produire avec une violence extrême, car les deux roues d'avant se sont rejointes de l'autre côté de l'arbre. Le journal nous apprend que trois des six occupants de la voiture sont morts sur le coup et que les trois autres agonisent à l'hôpital. La rumeur publique complète les renseignements. Les six personnes accidentées étaient païennes: trois garçons et trois filles de mauvaise vie. "Voilà, se dit le P. Lapointe, un exemple frais pour mon sermon sur la mort."

Pauvre église de campagne

Nous arrivons. L'auto nous dépose à un embarcadère.

Sur l'île, on aperçoit l'église, juste en face, et devant l'église, tous les catholiques de la paroisse venus à notre rencontre. Une barque nous traverse.

Le P. Lapointe et moi, nous mettons nos crucifix et récitons quelques Avé.

Nous touchons à la rive de l'île. Les applaudissements éclatent avec les pétards. La cloche se met en branle. L'on nous conduit à l'église en procession. Les fidèles récitent la prière du soir.

Le Père Lapointe adresse quelques mots de salutation au curé, aux notables, à la paroisse entière. Je donne le salut. La grande ouverture de la mission sera faite demain, à la messe de 7 heures.

Un séminariste nous a devancés dans la paroisse. Il est venu de Saigon, à l'intention d'instruire les païens qui se convertiront pendant la mission. On est sûr que les Pères feront des miracles!

DIMANCHE, 31 MARS

Le P. Lapointe commence la retraite aux enfants. D'ici à jeudi matin, ils auront deux prédications spéciales chaque jour.

De mon côté, je traverse le fleuve pour une course aux "suisses". Au retour, le rameur accoste l'embarcation à un quai de fortune. J'y mets le pied. L'embarcadère cède. Me v'là dans l'eau! J'en ai jusqu'au dessous des bras!

Le P. Lapointe me regarde entrer... Jamais ni lui ni moi ne m'avaient trouvé un air si dégoûtant!

Rien de cassé qu'une planche et le parapluie, le parasol des bonnes soeurs! Ne riez pas vous autres! Moi, mon poisson d'avril, je vais le chercher au fond de l'eau!

Ma tournée a été fructueuse. Tous ceux que j'ai visités parlent de se convertir.

La mission paraît bien lancée. Le curé et les paroissiens sont contents. Plusieurs païens qui ont assisté à la prédication, ce matin, s'annoncent pour l'instruction religieuse de ce soir.

LUNDI, 1er AVRIL

Je poursuis mes courses. Beaucoup de gens mal mariés qui se sont enfuis d'un peu partout pour se réfugier dans l'île.

Le P. Lapointe prêche aux enfants et aux jeunes: Ils sont 200. Le tableau de N.-D. du P. S. est installé solennellement. Deux familles païennes ont aujourd'hui demandé à se convertir.

MARDI, 2 AVRIL

Ce qu'il fait chaud aujourd'hui! 94 degrés.

Les païens viennent cependant nombreux aux sermons.

Je prêche le matin. Le restant du jour, je fais la chasse aux retardataires. Le P. Lapointe prêche aux enfants. Il donne le grand sermon du soir. Il donne en outre une conférence aux païens dans la soirée. Vous en feriez autant en voyant combien les gens ont soif de vérité.

MERCREDI, 3 AVRIL

Les enfants prient avec ferveur. Tous font le chemin de la croix en particulier. A une heure de l'après-midi, supplique en commun. Pendant les confessions, il ne sera pas possible de la faire à haute voix toute la journée.

On vient de loin pour se convertir. Des païens assistent assidûment à tous les exercices de la mission.

Ce soir, j'ai terminé mes randonnées de chasse aux retardataires et aux "accotés". Beaucoup de villageois païens voudraient bien nous entendre, mais ils sont bien loin de l'église paroissiale. Que faire? Le Père Lapointe prend cette décision: La semaine prochaine, après les confessions, nous irons voir les païens chez eux, nous leur prêcherons chez eux!

Hier et aujourd'hui, plusieurs familles d'infidèles se sont inscrites au registre des catéchumènes.

JEUDI, 4 AVRIL

Tous les paroissiens, hommes et femmes, font leur chemin de croix en particulier. L'innovation, l'exercice en particulier, a le grand mérite de capter la faveur populaire.

VENDREDI, 5 AVRIL

Communion générale des jeunes. Les enfants qui restent éloignés retournent chez eux. Ce qu'il y en a eu des larmes versées ce matin! On voudrait rester avec les Pères! Les parents consolent leurs enfants par la promesse de revoir les Pères et de les entendre prêcher encore une fois, dimanche en huit, le 14 avril. Avec cette promesse, ils se résignent à partir.

Quatorze païens demandent à se convertir.

Le P. Lapointe doit se rendre à Saigon. A l'occasion de la mission de trois semaines qu'il a prêchée à la cathédrale de la ville, avec le R.P. Thomas Côté, on a cru bon de fonder, à côté de la Ligue des Droits de l'homme, une Ligue des Droits de Dieu: La Ligue du Sacré-Coeur de Jésus. Ce soir, les 100 inscrits auront leur première réunion en la chapelle de notre monastère. Le T.R.P.

Vice-Provincial convoque mon confrère. Je reste sur l'île. Je prêcherai ce soir, demain matin,et j'entendrai les confessions.

SAMEDI, 6 AVRIL

Après déjeuner, je pars en tournée d'exhortations à cinq kilomètres. Le P. Lapointe revient pendant mon absence. Hier, un léger accident a bosselé un garde-boue de l'auto. L'accident a été si bien réparé qu'il n'en reste aucune trace. Inutile d'en parler au propriétaire de la voiture: le possesseur de l'île.

DIMANCHE, 7 AVRIL

A 9 heures, conférence aux païens.

Ce soir, bénédiction des objets de piété.

Les paroissiens chantent en choeur et avec entrain.

Mission à l'école de Ngú Hiệp

LUNDI, 8 AVRIL

Les enfants reprennent leurs classes interrompues depuis une semaine.

Après la messe, cinq païens demandent à se convertir; l'un d'eux, un jeune homme de 20 ans, est possédé du démon. La mère nous explique le cas de son fils. Depuis quelques années, de temps en temps, le démon le précipite à terre. Vous diriez un épileptique. Parfois, il devient raide comme une barre ou se débat avec rage. D'autres fois, le diable ne s'empare que de sa volonté. Avant-hier, il avait promis d'aller à la messe. Hier, l'heure arrivée, je lui ai rappelé sa promesse. Je lui ai ordonné de revêtir ses beaux habits.

"Non, qu'il me répond, je ne puis y aller. – Et pourquoi? – Parce qu'il ne veut pas, il m'en empêche."

Le curé dit à la mère: "Certainement, vous avez déjà fait venir le sorcier pour votre fils alors qu'il était malade... – Oui, mon Père. – Et le sorcier lui a fait avaler des amulettes... – Oui, monsieur le curé."

Ces amulettes sont de petits morceaux de papier sur lesquels le sorcier écrit quelques formules soit en cambodgien, soit en arabe, soit en une autre langue inconnue et qu'il fait avaler au malade pour chasser le diable, car les païens attribuent les maladies au diable. Alors, habituellement, la maladie s'en va, le diable reste et la personne devient possédée.

La maman continue: "Hier, mon Père, vous avez demandé de vous amener mon garçon. Le voici. Je ne comprends pas comment il se fait qu'il ait consenti à venir. C'est sans doute l'ordre que vous lui avez donné hier qui a vaincu le diable." Le Père Lapointe continue: "Eh bien, madame, vous allez nous laisser votre fils, nous allons l'instruire, le loger, le nourrir, et quand il sera suffisamment instruit, nous le baptiserons." Monsieur le curé approuve. "Père, consentira-t-il à rester?" demande la mère. Le curé interroge le garçon. "Vous me commandez de rester, je resterai."

MARDI, 9 AVRIL

Le possédé est au nombre des catéchumènes.

Aujourd'hui, six ou sept familles païennes demandent à se faire catholiques. "Chose inouïe, dit le P. Lapointe; jamais on n'a vu tant de païens se convertir à la fois."

Nous avons promis une grande image de N.-D. du P. S. à chaque famille infidèle qui se convertira pendant la mission.

Un bonze vient au sermon. Il parle de se faire catholique. Aujourd'hui, trois dignitaires inscrits avec les catéchumènes.

L'île aux "cinq villages" mesure environ 6 milles sur 3. P. Lapointe a décidé de suspendre la mission aux chrétiens pour nous occuper exclusivement des païens. Ils semblent si bien disposés à correspondre à la grâce de conversion à la foi catholique.

MERCREDI, 10 AVRIL

Donc, ce matin, nous partons en compagnie de M. le curé. Nous traversons l'île. Nous sommes rendus chez le maire du village, un catholique. On nous reçoit cordialement. Après deux heures de marche sous un soleil tropical, il fait bon goûter à des fruits et à des rafraîchissements glacés.

Après avoir fait honneur à ce réconfort, nous nous rendons sans retard chez le second notable, frère du maire et catholique comme lui. On frappe le tambour. Les païens s'amènent. Ils ne peuvent pas

ne pas venir, car chacun reconnaît par le son du tambour, le signal particulier du chef du village.

Dans la maison qui nous abrite, les arrivants s'installent comme ils peuvent. Ils ne se rassasient pas de regarder les crucifix des missionnaires.

Quand tout le monde est arrivé, le curé présente les missionnaires, glose un brin sur leur amour et leur désintéressement pour les Viêtnamiens. Puis le P. Lapointe prend la parole.

Il ordonne d'abord de sortir toutes les tables hors de la maison. Quand tous se sont trouvé un endroit pour s'asseoir, les hommes d'un côté et les femmes de l'autre, le Père commence sa conférence. Il va parler de Dieu, de l'homme, de l'obligation de l'homme à observer la religion enseignée par le Seigneur du ciel. Il réfutera ensuite les fausses religions.

La conférence est à peine commencée qu'un messager réclame un prêtre. Une païenne est mourante au chef-lieu de la délégation, à 8 milles d'ici. Elle veut être baptisée par un des missionnaires. Je quitte la conférence, refais 3 milles à pied, traverse le fleuve, saute en auto et file au chef-lieu. La païenne reçoit au baptême le nom de Maria. Je visite quelques retardataires et je retourne au presbytère sur l'île des cinq villages.

Sa conférence terminée, le P. Lapointe s'installe à une table en compagnie du curé. Ce dernier sort son registre des catéchumènes; le conférencier développe un rouleau d'images de N.-D. du P. S.

"Ceux qui veulent se faire chrétiens font inscrire leurs noms." Le premier à s'avancer est un vieillard de 83 ans. Il affirme qu'il veut bien se convertir. Il s'informe si c'est possible. "Mais oui, c'est possible!" Un jeune homme qui connaît bien le vieux pose ses mains en entonnoir sur son oreille et répète à tue-tête que "oui, c'est possible". Le P. Lapointe se félicite déjà d'avoir converti un vieillard; il était heureux de son succès oratoire. Le vieux s'approche de lui et lui apprend qu'il n'a pas entendu un mot de sa conférence! Une vingtaine de noms sont inscrits.

Il est 10 heures. Le temps d'aller visiter des sommités païennes. Il est entendu que nous prenons le dîner chez le maire à 11 heures 30.

Le temps est lourd. Le soleil cuit tout ce qu'il touche. Le curé et le P. Lapointe s'arment de leurs parasols. Allons les visiter!

Il passe midi quand les visites sont terminées. Les 3 kilomètres de retour sont parcourus en hâte. A l'arrivée chez le maire, le curé et le P. Lapointe trouvent la maison pleine de monde. On avait annoncé à ces païens que le missionnaire prêcherait vers 10 heures. Quelques-uns ont perdu patience: ils sont allés dîner. Mais le maire frappe de nouveau le tambour.

Pendant que la foule revient, on apporte aux deux apôtres de l'eau. Ils se lavent la figure, puis absorbent chacun un bon verre de liqueur glacée. Imaginez que des braves ont parcouru 20 milles pour procurer de la glace aux Pères.

Le P. Lapointe prêche 3/4 d'heure. Suit l'appel aux bonnes volontés et aux coeurs droits. 60 noms sont inscrits sur le registre des catéchumènes par le curé. Dans les familles, parfois seul le mari se convertit; parfois des parents autorisent leurs enfants à se faire inscrire, eux-mêmes suivront plus tard. Pendant toute sa conférence, le P. Lapointe remarque un homme qui malgré son air rébarbatif l'écoute avec une attention admirable. Pendant qu'on inscrit les nouveaux catéchumènes, il se tient à l'écart, songeur. Puis il disparaît. Pendant le dîner, le Père conférencier aperçoit son homme dans la cuisine. Il consulte la femme. L'entretien se prolonge. Tout à coup, le voilà qui s'avance vers la salle à manger. Il s'approche du P. Lapointe: "Père, dit-il, nous aussi, nous voulons nous faire chrétiens: moi, ma femme et mes cinq enfants."

Le P. Lapointe n'en revient pas: 80 inscriptions au catéchuménat dans un avant-midi! Plusieurs païens, en grand nombre, devront, avant de s'inscrire, parler de leur pieux projet à leurs vieux parents, à un frère aîné, à un oncle, à un voisin. En face de cette vraie pêche miraculeuse, le P. Lapointe estime vivre la plus belle journée de sa carrière apostolique!

Le Père Lapointe et le curé reviennent au presbytère à 7 heures du soir. L'église paroissiale est remplie de païens. Ils attendent la prédication annoncée pour 7 heures. C'est avec des applaudissements frénétiques qu'ils sortent de l'église pour accueillir les deux voyageurs. Que faire? Le Père Lapointe leur prêche et moi je leur donne la bénédiction du S. Sacrement. Ensuite le souper et le coucher. Le P. Lapointe a trouvé bon son lit, ce soir-là! J'ai trouvé que le mien avait la même qualité!

JEUDI, 11 AVRIL

La nuit a été très bienfaisante: nous nous sentons tous trois assez valeureux pour aller, de bon matin, visiter le village du bout de l'île. Là, une centaine de chrétiens perdus au milieu des infidèles. A l'arrivée au village, l'école est presque entièrement remplie d'auditeurs.

Le programme de stratégie apostolique est le même qu'hier: brève présentation par le curé, conférence par le P. Lapointe, inscription des catéchumènes, distribution des images de N.-D. du P. S. 55 nouveaux noms viennent enrichir le registre de M. le curé.

Une demi-heure après, nous allons saluer chez eux les nouveaux inscrits. Plusieurs ont déjà jeté hors de maison les images de Bouddha, les bâtonnets d'encens, les tablettes des ancêtres. Ils ont installé N.-D. du P. S. en bonne place sur l'autel domestique. C'est une révolution dans la vie de ces braves paysans païens. Jusqu'ici, ils observaient la religion naturelle; aujourd'hui, la religion révélée, le salut est entré sous quantité de toits de paille.

A midi, nous traversons le fleuve. Du village où nous venons de prêcher, nous allons prendre le dîner chez le chef de canton. Ce dignitaire est chrétien depuis 6 ans. Il nous a invités à donner une conférence au marché. Le P. Lapointe a trouvé son auditoire fort nombreux. Le temps nous fait défaut pour visiter les gens chez eux. Le chef de canton nous promet d'aller visiter tous ceux qui sont venus à la conférence.

VENDREDI, 12 AVRIL

Le P. Lapointe part à 5 heures dire la messe dans une nouvelle chrétienté. Une brève prédication aux infidèles, après la messe, lui rapporte trois conversions.

Le curé s'est parfaitement remis de l'émotion que lui a causée son sacristain, hier midi, pendant le repas. Le sacristain vient de faire une course de 5 kilomètres en bicyclette. Il entre dans la maison, cherche des yeux le curé qui se pâme d'angoisse à la pensée d'une nouvelle bien triste. Le sacristain demande à son curé la clef de la chambre des missionnaires. Au départ, le matin, un petit chien de deux mois y est resté enfermé par mégarde. Le petit se lamente, il se vend au diable, il a faim, il va mourir! Toute l'assemblée des convives éclate de rire. Le curé respire. Le sacristain repart avec la précieuse clef.

Le P. Lapointe est revenu en hâte.

Je l'accompagne ainsi que le curé. Nous partons vers 7 heures, à travers les rizières, à cette époque-ci, desséchées et crevassées par endroits jusqu'à 2 pieds de profondeur.

C'est la dernière journée consacrée aux païens.

Chacun de nous trois porte un parasol. Un jeune homme nous accompagne. Il porte notre valise sur l'épaule.

A 2 kilomètres derrière l'église, dans un bocage, une cinquantaine de paillotes abritent environ 300 païens. Tous les efforts tentés jusqu'ici pour les convertir sont restés vains. On leur a déjà prêché. On a fondé pour eux une école où des religieuses indigènes enseignent l'enfance. Le propriétaire de l'île a installé un notable chrétien dans le petit village, en vue d'entamer l'élément païen. Depuis un an, les sollicitations, les exhortations du zélé notable sont demeurées inutiles. Aucun villageois du bocage n'a quitté le paganisme.

La réponse des païens est toujours la même: "nos parents et nos ancêtres ont toujours été païens; ce serait une ingratitude de les abandonner pour suivre une religion étrangère. Pour suivre la religion du ciel, il faut détruire l'autel des ancêtres, il faut renoncer aux repas sacrificiels et à toutes les coutumes sacrées que nous ont léguées nos ancêtres. Nous ne pouvons abandonner des traditions si belles pour suivre des coutumes étrangères, si respectables soient-elles. Ce serait une ingratitude envers nos ancêtres. D'ailleurs, nous avons toujours respecté le Dieu du ciel. De son

côté, il nous a toujours nourris, et aimés autant qu'il a aimé les chrétiens. On ne voit pas la différence. Toutes les religions enseignent le bien et viennent du ciel."

Le premier notable du petit village païen était venu nous saluer dès notre arrivée dans la paroisse. "En voici un, nous a dit le curé, dont l'influence est très considérable. Si vous réussissez à le convertir, tout son village se fera catholique."

En causant, il nous a promis alors de venir entendre les conférences spéciales aux païens. Il décidera alors s'il doit ou non se convertir. Hier et avant-hier, il a assisté aux conférences du P. Lapointe. Aujourd'hui, il attend notre arrivée à l'école.

Du plus loin qu'on nous aperçoit, on frappe le tambour. L'école se remplit. La conférence est suivie avec grande attention. Le curé prononce quelques paroles de remerciement à notre adresse. Puis le notable païen nous parle.

"Révérends Pères, j'admire votre dévouement et votre charité. Je demande pardon à Dieu d'abord, ensuite à M. le curé et au propriétaire de l'île,pour la dureté de notre coeur. J'ai souhaité que tous les habitants de ce village se fassent chrétiens. C'est moi qui ai fondé l'école. J'ai appelé les religieuses pour enseigner les enfants, espérant toucher les parents. Dès votre arrivée dans cette paroisse, j'ai acheté un tambour. Je l'ai installé dans mon village afin d'annoncer l'heure des offices et d'inviter mes sujets à se rendre à vos prédications; très peu s'y sont rendus, hélas!

"De cette obstination, le propriétaire de l'île, depuis des années, m'accuse d'être la cause en refusant moi-même de me convertir. J'avoue que trop longtemps j'ai résisté à la grâce de Dieu. Mais, aujourd'hui, je veux tout réparer par mon exemple. Aussi, je demande à m'inscrire le premier de mon village au registre des catéchumènes."

Le curé inscrit 57 noms après le nom du chef. Le P. Lapointe distribue des images de N.-D. du P. S. Il lui semble qu'au ciel les anges ont dû entonner un "Te Deum" au ton "olemnior".

Nous prenons le dîner au village du bocage. Nous visitons les villageois chez eux. Mais il faut songer au retour.

Il convient de répondre à une invitation reçue depuis deux jours de la part du délégué administratif. Il nous invite à donner une conférence au grand théâtre du chef-lieu. Accepté!

Nous sommes les premiers rendus au théâtre. A 6 heures, le théâtre est rempli. Pendant une heure, le P. Lapointe parle de Dieu à ces bonnes gens. Puisse la bonne semence germer!

A 7 heures 30, nous sommes revenus au presbytère. Mais une foule considérable nous attend à l'église. Le P. Lapointe parle à ces braves païens de la vie de N.-S. J.-C. Je leur donne le salut du S. Sacrement. Il est temps d'aller souper et de se coucher.

SAMEDI, 13 AVRIL

Moi et le P. Lapointe, nous ne pouvons pas aller visiter les païens qui vivent non loin de l'église. La fatigue accumulée depuis mercredi est trop grande. Nous entendons quelques confessions cet avant-midi. Nous prenons le dîner à 11 heures. Suit une bonne sieste.

Le P. Lapointe reste afin de préparer la grande procession de ce soir. En compagnie d'un notable, je vais visiter les païens des alentours. Sans doute plusieurs sont déjà venus entendre les conférences destinées aux infidèles, mais une visite à domicile déciderait les hésitants à franchir le pas décisif. Certes quelques-uns sont déjà inscrits comme catéchumènes. Mais combien restent à convertir!

Le soir, l'église déborde. On est venu des chrétientés environnantes, même de Saigon, prendre part à la procession. Le sermon qui a précédé a porté sur les gloires de N.-D. du P. S.

Je reviens de ma tournée pendant le sermon. Dans mon après-midi, j'ai inscrit 48 nouveaux noms au registre des catéchumènes. En tout 280 conversions de païens. Belle gerbe à offrir au saint Rédempteur!

DIMANCHE, 14 AVRIL

Clôture de la mission. Nous bénissons d'abord une belle grande croix en béton armé, édifiée pendant le travail apostolique. Le signe de la rédemption racontera aux générations futures les prodiges de la miséricorde divine opérés en faveur des "cinq villages réunis". Au pied de la croix on pourra lire ces mots: "Souvenir de la mission prêchée par les Rédemptoristes en 1940".

La messe, le sermon, la bénédiction papale...

Il nous faut revenir en hâte à Saigon. Ce soir, aura lieu la bénédiction de notre monastère. Et lundi matin, donc demain matin, nous repartons tous deux pour une autre tournée apostolique.

2. UNE MISSION DANS LA BROUSSE

La "Dodge" du propriétaire de l'île aux cinq villages nous ramène vers un autre champ d'apostolat, la paroisse de Phú Hiệp. L'auto nous laisse à My tho, d'où nous gagnerons la brousse.

A My tho, nous traversons le fleuve Mékong. Les vagues déferlent sur le pont du traversier. Il nous faut transporter nos malles en lieu sec.

Nous devons nous rendre à Ben Tre prendre le dîner chez le Provicaire du Vicariat apostolique du Vinh Long. Descendus à terre, nous accourons à l'autobus, qui est déjà rempli de voyageurs. Mais il nous faut absolument chacun une place. A force de parlementer, tout s'arrange. Nos 4 valises sont hissées sur la capote.

Le P. Lapointe grimpe à l'avant du véhicule. Moi, je me taille une place au centre. Nous sommes tellement à l'étroit que nos genoux s'arc-boutent et servent de contreforts. Rendu à Ben Tre, je ne puis descendre en même temps que les autres voyageurs, tant j'ai une jambe engourdie. J'étends ma jambe sur la banquette et j'attends que le sang se remette à circuler et que la paralysie momentanée disparaisse.

Après le dîner, M. le Provicaire nous fait reconduire dans son auto, jusqu'à un nouveau traversier.

Une limousine de location nous attend de l'autre côté du bac, pour nous conduire à Cái Môn, à 34 kilomètres.

C'est entendu par lettre qu'une barque de Phú Hiêp nous attendra au pont de Cái Môn, cet après-midi.

Nous entrons prendre des informations à la cure de la grande paroisse de Cái Môn, voisine de Phú Hiêp.

Le curé, chef de district, a entendu dire que nous devions prendre le repas de midi à Phú Hiêp.

Le curé de Phú Hiêp a changé son plan de réception! Mais nous n'en avons pas été avisés. Imaginez qu'on est venu en barque pour nous cueillir au passage du bac à Ben Tre. On nous y a attendus jusqu'à 10 heures. Alors, les barquiers décident d'aller nous cueillir à Cái Môn. Nous devions prendre le traversier de 11 heures.

Les paroissiens de Phú Hiêp nous ont attendus longtemps en leur église avant de se décider d'aller prendre leur dîner.

Eglise de Phú Hiêp (non loin de Cai mon)

 (Conservez ce feuillet.)

Phú Hiêp est à quelques milles seulement de Cái Mông. Le trajet a cependant duré 1 heure 30, à cause du puissant courant contraire que la marée développe dans l'étroit canal.

Pendant le trajet, le P. Lapointe s'est reposé un peu. Mais que la réverbération du soleil sur l'eau est gênante! Elle vous assomme en vous arrachant les yeux! Le P. Lapointe se sent pris de la gorge. Ça allait pourtant à merveille dans chacun des cinq villages de Ngú Hiêp! Mais je comprends: le contraste a été trop grand et trop subit: Nous sortions de la fournaise de l'île pour passer une nuit en notre monastère de Saigon, où Dieu ne nous marchande pas l'air frais!

Une dizaine d'enfants d'école sont au bord du canal pour nous recevoir en compagnie du curé.

Groupe de jeunes attendant les missionnaires

UNE PREMIÈRE VISITE À L'ÉGLISE

En attendant l'heure du souper, je vais faire un tour à l'église. Une idée, je monte en chaire. Une chaise vous y attend... Le P. Lapointe ne s'en servira pas, ni moi non plus. Alors un morceau du mobilier sacré descend se cacher sous la chaire... et laisse la place au prédicateur.

Debout dans la chaire, je pourrais voir les fidèles par-dessus les banderoles décoratives qui me passent sous le nez et sous le menton!... Un bon samaritain voit la situation et me tire d'embarras d'une façon magique et magistrale: il tire sur une corde, et toutes les banderoles de la nef font un bond de deux pieds vers la voûte! Le missionnaire pourra gesticuler en prêchant debout!

Avant d'aller dormir, nous consultons le registre des âmes. Nous préparons la pêche de la mission: 40 à 45 *gros poissons!*

A l'ouverture de la mission, en ce mardi, les fidèles sont nombreux. Cependant, les retardataires ne paraissent pas encore. Le "gibier" se terre. Mais la "chasse" va commencer aussitôt après déjeuner. Les notables ont été avertis. Après la messe, ils nous attendent au presbytère. Chaque notable a soin d'un quartier de la paroisse. Phú Hiệp compte deux dessertes à une heure de marche.

Gare aux ponts de singe! Ils ne sont pas toujours solides. Souvent on attendra que le vieux pont se casse pour le remplacer.

Les courses d'avant-midi et d'après-midi m'ont fatigué plus qu'à l'ordinaire. C'est que j'ai encore les *cinq villages réunis* au bout des jambes. Je sens que ça pèse!

Ce matin, je me sens vigoureux. Heureusement que le sommeil de la nuit est réparateur. Pendant que nous dormons, nos bons anges mettent la fatigue en fuite. Je ne sais trop comment nous pouvons dormir dans le presbytère de Phú Hiệp. Les arbres fruitiers forment un mur d'enceinte autour de la maison.

La gorge du P. Lapointe est en bon état. Hier, il a prêché aux jeunes toute la journée. Il fera de même aujourd'hui, pendant que j'irai encore à la pêche et à la chasse.

Aujourd'hui, jeudi, tous les enfants et les jeunes de la paroisse se confessent. Je me souviendrai longtemps des confessionnaux de Phú Hiệp. La grille, très petite et surbaissée, très épaisse et très incommode, casse le cou du confesseur et des pénitents! Je voudrais pourtant donner aux pénitents une autre pénitence que celle-là! Et moi, je ne puis pas encore me résigner à me casser le cou! Alors, j'installe mon confessionnal à l'entrée de la sacristie où l'on doit se rendre en descendant d'une marche. Assis plus bas, la tête m'arrive à peu près à la hauteur de la grille.

A l'instruction de ce matin: une proclamation de mariage. Deux chrétiens veulent régulariser leur situation matrimoniale. La femme passera quelque temps chez les Amantes de la Croix pour apprendre son acte de contrition et la façon de se confesser.

GÉNÉROSITÉ DE NOS CHRÉTIENS

L'on nous offre des fruits en quantité. Nous ne pouvons suffire à les manger tous. Deux jeunes singes à longue queue nous aident, en se consolant de leur emprisonnement.

Les fidèles sont très hospitaliers. Ils viennent de nous apporter une chèvre entière, pour le curé et les deux missionnaires. Ils nous croient friands d'oeufs couvis. Pour ma part, je n'ai pas encore réussi à me persuader que c'est excellent, que c'est du poulet tendre fraîchement cuit!

Au déjeuner, ce matin, j'ai encore devant moi des oeufs à la coque. Ils flottent dans l'eau bouillante. Avant-hier, on m'en a servi. J'ai brisé trois coquilles: chacune d'elles m'a livré un poulet! Je n'ai mangé que du fromage et des fruits! Hier, j'ai brisé

encore trois coquilles: même trouvaille! Alors, je me suis bourré de fruits et de fromage! Ce matin, j'ouvre encore trois boîtes à surprise. Une seule surprise agréable! Alors mon estomac s'est tourné vers la chèvre! Je crois qu'une autre surprise désagréable m'eût fait tourner l'estomac je ne sais où...

LA GRAND-MESSE PAROISSIALE

Aujourd'hui, dimanche, je pontifie à la messe paroissiale. Je m'aperçois en ouvrant la porte du tabernacle que la "prison de Notre-Seigneur" peut se déplacer de droite à gauche et d'avant en arrière. "Bonguienne"! à Phú Hiêp, le "char du Très-Haut" peut se mouvoir dans son ornière! Je n'ai pas crié ma surprise! Les fidèles seraient accourus et se seraient également aperçus que l'aube m'étouffait aux poignets, à la poitrine, au collet!!! mais à la guerre comme à la guerre! A Phú Hiêp comme à Phú Hiêp, excepté pour ma part en ce qui concerne les oeufs couvis et les autres qui sont couvés!

Le sermon sur l'enfer a converti deux durs à cuire! De propos bien arrêté, ils avaient décidé de descendre en enfer voir comment ça se passait!... Ils ont avoué franchement et publiquement leur étrange curiosité! Le spectacle des châtiments horribles réservés aux damnés leur a fait plutôt choisir le ciel comme but d'excursion en leur voyage terrestre!

En attendant le souper, je vais avec le P. Lapointe respirer un peu d'air frais au bord du canal, sur une espèce d'embarcadère. Mon cher confrère a cassé une planche lui aussi! mais il n'est pas tombé à l'eau comme moi à Ngú Hiêp, rapport qu'il n'y avait pas d'eau sous la planche!

CONFÉRENCE AUX PAÏENS

Ce soir, conférence aux païens. L'église est bondée. Un bonze, que j'étais entré saluer chez lui, au cours d'une randonnée de chasse aux "suisses", assiste à l'entretien. Il me rend visite. Il veut causer à la porte de l'église avec le P. Lapointe. Il confesse, lui, qu'il est un vrai bonze! Son ignorance est à peu près phénoménale! Hé, mon vieux! il ne suffit pas de savoir lire et de faire de la jasette pour établir une religion!

J'ai du temps libre en ce lundi avant-midi. Je vais confesser les malades d'une desserte. Je reviens à Phú Hiêp en barque après avoir goûté un excellent dîner de deux heures. Croyez-moi: ce n'est pas l'appétit qui m'a fait trouver le repas excellent!

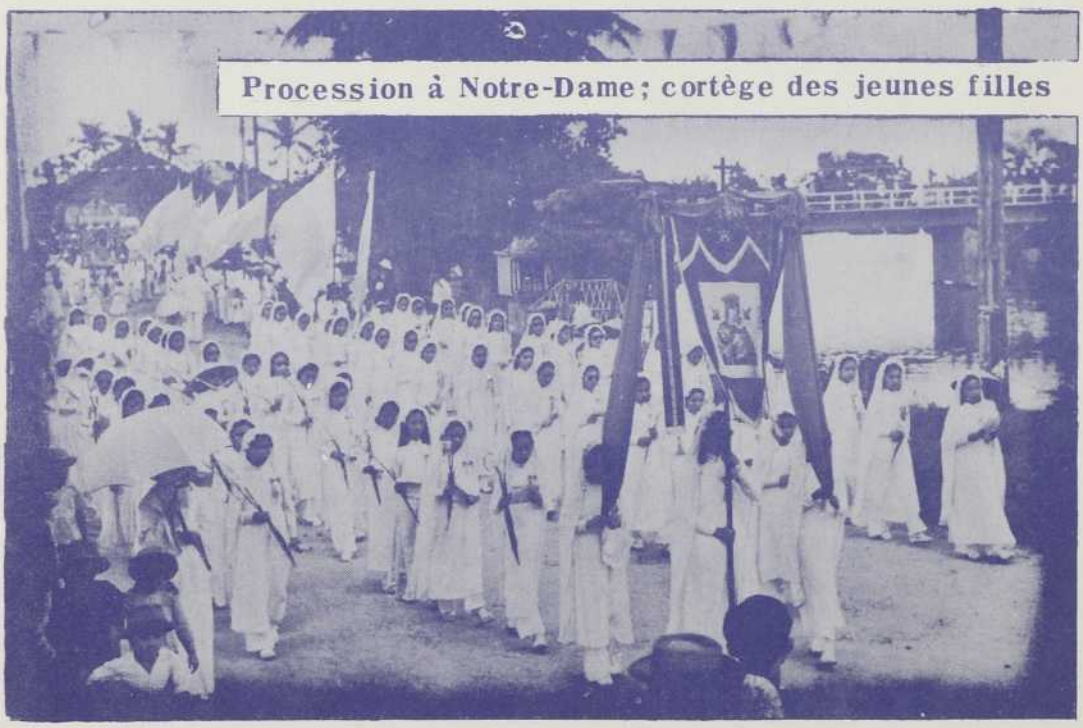
PROCESSION À NOTRE-DAME

Au retour, je vois des fidèles qui arrivent à l'église tenant en main des flambeaux et des lanternes chinoises. Ce soir, c'est la procession en l'honneur de la T. S. Vierge. En face de l'église, on a suspendu des lanternes qui serviront au cours de la cérémonie.

Aux deux tiers du sermon, des fidèles, en bandes nombreuses,

sortent de l'église et se lancent à la chasse aux lanternes. Grâce à Dieu, "chasseur sachant chasser", je fais une abondante capture de chasseurs de lanternes. Je ramène le gibier sur le perron de l'église. "Hé! les chasseurs, seul un notable va aller décrocher les lanternes... Vous autres, écoutez le sermon!" Les lanternes, ça arrive par brassées... On se les disputera pendant les dernières phrases du discours sacré.

La procession fait trois fois le tour de l'église. Ah! les exécrables pétards! Si encore les artificiers restaient à distance! Mais non! ils sont cachés à deux pas de vous, derrière une haie! La procession se déroule en bordure de la haie. Et c'est l'image de N.-D. du P. S. que l'on vise! Coups sur coups, — et coups de tonnerre — éclairs sur éclairs, et des rafales subites d'air brûlant vous chauffent et fouettent le visage! L'image de N.-D. du P. S. émerge de temps à autre du nuage de fumée. Odeur de poudre, tapage assourdissant! Et tout cela est l'expression sincère d'une joie intime!



Procession à Notre-Dame; cortège des jeunes filles

La mission a duré une semaine.

On nous reconduit en barque jusqu'à Ben Tre. Le courant est si fort qu'à force de rames, les barquiers ne peuvent lutter contre lui. Alors les rameurs approchent la barque de la rive. Dans le chenail, la situation est intenable! Ils grimpent sur la toiture de la barque, enfoncent de longues perches dans la boue et s'arc-boutant les pieds sur la toiture sonore, font avancer la barque lentement et péniblement pendant des heures. Allez dormir dans la barque avec un pareil vacarme sur la tête!

Nous passons la nuit chez le Provicaire de Ben Tre.

Un autobus nous ramène de Ben Tre à Saigon. Deux pannes: des poussières dans l'essence, le ventilateur du radiateur se casse une aile.

En cette année 1940, nous avons passé plus de six mois en mission. Presque deux mois à Hô Diêm, au vicariat de Qui Nhon, 15 jours dans la paroisse du Sacré-Coeur à Phompenh, trois semaines dans le vicariat de Vinh Long.

3. LA SEMAINE DE NOËL EN "TERRE ROUGE"

Je dois aller prêter mon concours pour le service paroissial à la Noël en la paroisse de "Dât Do", ces deux mots se traduisent "Terre Rouge". C'est entendu: l'auto du P. Minh, le curé, sera à la porte du monastère, samedi, le 21 décembre, à 7 heures du matin. Je serai prêt.

.....

Samedi, à 7 heures du matin, à la porte de la maison, pas d'auto. J'attends... 8 heures, pas d'auto... 9 heures, aucune auto... 10 heures, pas d'auto... 11 heures, zéro auto...

Je dîne et cours aux renseignements à Thi nghè. Dans le coin de la cour du presbytère, l'auto en question qui, des jours durant, a offert ses pneus déjà vieillis aux morsures du soleil... On parachève donc le travail d'entière revision des pneus. Dans quelques instants, la voiture viendra me prendre... Je rentre au monastère.

L'auto paraît à 1 heure 30. J'y saute et nous repartons aussitôt. Il est bien temps qu'on décolle! Si l'on veut arriver, faut partir! C'est à 75 milles!

Ça va! les roues tournent, les pneumatiques tiennent bon! Envoye!

A 2 heures 30, une chambre à air éclate! Faut la remplacer! En six minutes, la roue de relais est en place! Allons-y!

Ça va tranquillement, pas vite! 18 milles à l'heure! Faut pas trop chauffer les pneumatiques!

Le pneu de relais s'est déjà trop réchauffé! Crac! il s'aplatit à vue d'oeil! Que c'est plat de vieilles chambres à air!...

Une autre chambre à air va essayer ses parois déjà rapiécées!

Nous filons 10 minutes à une allure pitoyable! Puis crac! ça ne marche plus. Les vieilles pièces sont irrémédiablement finies! Les pièces complètes de rechange sont épuisées!...

Nous avons pu parcourir la moitié du chemin, puisque nous sommes à Long Thanh, à 40 milles de Saigon. Je vais chez M. Ngai, l'ancien délégué administratif de Câù Ngan, où nous avons prêché en 1936. Lui a une bonne auto! Il me conduirait bien à Dât Dó. Je

reviens bredouille. Monsieur Ngai prête ses services à la délégation de Gòcông.

Faudrait quand même pas coucher dans le chemin!

Le chauffeur tente un pansement à la chambre à air déjà rapiécée. Mon Dieu, veuillez flanquer de la bonne colle à notre dernière chance! Mais qu'on a dû pomper longtemps pour gonfler ce pneu!

Enfin, on repart... Ça va, oui, ça va pour vous affirmer qu'on avance... deux minutes après, ça ne va plus! Faut dételer!

Je descends de voiture et au beau milieu du chemin, je trouve aussitôt une occasion. Monsieur Dinh, de Mỹtho, en route pour le Cap St-Jacques, me prend dans sa belle voiture et me dépose à Bària. Il est 8 heures quand je frappe à la porte du presbytère de Bària. Le Père Dat, curé, est à la veille de se mettre au lit: il y a trois heures qu'il a pris son souper...

Le curé me fait servir un bon repas: trois oeufs frais, du pain, du thé, une belle grosse pomme. Il envoie un serviteur chercher un tilbury. J'ai encore 8 milles à franchir.

Ça y est! La voiture m'attend au détour de la première rue! Je ne la laisse pas attendre longtemps. Bonsoir et merci, M. le curé!

A la sortie du village, le cocher fait monter une femme dans le tilbury. Il me confie: "J'ai peur de voyager seul dans la nuit par un chemin de brousse pour un parcours de 5 milles. Au retour, ma femme sera avec moi."

Je raconte au cocher mon voyage et tous les contretemps subis depuis 1 heure 30, cet après-midi.

Mon cocher est catholique. Je cause... "Combien le bon Dieu vous a-t-il donné d'enfants?"Je jette un coup d'oeil sur sa compagne. Lui aussi fait de même. Voilà que le remords travaille l'âme de mon cocher. Il me fait des aveux. C'est moins gênant dans l'obscurité! La "créature" assise à son côté est une veuve chrétienne, sa servante et sa fille de joie! Son épouse légitime est habituellement malade...

Au presbytère de Dât Dó, où j'arrive un peu avant minuit, je suis parvenu à goûter quelques heures de sommeil malgré tout le mauvais sang accumulé de 7 heures du matin à 11 heures du soir! Avant de m'endormir j'ai trouvé que l'auto portait la marque "zéro".

En la nuit de Noël, j'ai dit la messe de minuit à Long-dîen, une desserte située à 4 milles de Dât Dó. Les fidèles ont fait, juste avant la messe, la réception de l'Enfant-Jésus. La procession est traditionnelle. Cette fois-ci, le cortège des fidèles a escorté une statue du divin poupon, au rythme des chants et des prières, depuis l'école paroissiale jusqu'à la crèche dressée dans le choeur de l'église.

J'ai célébré la messe de l'aurore et celle du jour à Dât Dó même. Le Père curé était allé dans la desserte éloignée de Xuyên-moc.

Durant mon séjour à Dât Dó, j'ai entendu 300 confessions. Trois personnes sont parties en voyage pour l'éternité. Heureusement qu'elles n'ont pas pris place dans l'auto du curé! Dans le char de la volonté divine, elles ne sont pas arrivées en retard!

La première personne à quitter alors la terre est une vieille. Son vieux dépasse les 80. Il croit la mort encore éloignée de son foyer. Le curé va visiter son épouse en lui apportant les derniers sacrements. Le vieux ne juge pas le cas si grave... Il renvoie le curé avec le viatique et les saintes huiles! La malade meurt dans la nuit. Ecoute mon vieux, N.-S. nous a prévenus: "Estote parati"!

La deuxième personne à mourir est une jeune femme de 25 ans. X... est enceinte de 7 mois. Elle fait une chute. Des douleurs très vives la saisissent et l'emportent en quelques instants. La mort a devancé le coureur qui vole porter au curé la nouvelle de l'accident fatal. "Estote parati: soyez prêts"!

La troisième victime est un hydropique. Il compte au plus 30 ans. Il y a trois semaines, il a reçu les derniers sacrements. Aujourd'hui, une nouvelle crise aussitôt passée. Notre homme meurt quatre jours plus tard, sans nouveau viatique. "Soyez prêts!"

Sud-Viêtnam: Paysage à la campagne

CHAPITRE DIX-SEPT

MISSIONS MALGRÉ UN CIEL MENAÇANT: 1941

1. ÉCLAIRS AU CAP ST-JACQUES

Le Cap St-Jacques domine l'embouchure du fleuve Donai réuni à la rivière de Saigon. C'est une paroisse viêtnamienne à population plutôt flottante. La pauvreté, jointe au voisinage de casernes militaires, y engendre bien des vices. La plupart des baptêmes sont administrés à des enfants illégitimes...

Durant les trois premières semaines de janvier, un flot de grâces a déferlé sur les fidèles du Cap. J'ai inscrit les noms de 300 paroissiens visités pendant la mission. Voici la physionomie de quelques "as" à convertir...

Diane a quitté la paroisse depuis deux jours. Elle n'y reviendra pas s'amuser avec les soldats, car, soudainement, sans avertir, après une brève maladie, sans sacrements, elle est entrée dans son éternité...

Lucie, la mère de Diane, est apostate depuis la mort de son mari. Elle se livre au commerce de ses jeunes filles...

Télesphore est un catholique. Dans son enfance et sa jeunesse, il a adoré Dieu intérieurement. A 30 ans, il s'est fait moine. Il est devenu chef de pagode. Il fait la classe à une dizaine de bonzillons. Télesphore est devenu caodaïste, c'est-à-dire spirite viêtnamien. Sa femme est païenne. Elle voudrait se faire catholique; mais son ardent désir laisse indifférent son mari apostat...

Anna est devenue sorcière. Elle est pourtant baptisée. Et le prétexte de cette apostasie? Le curé lui aurait refusé une aumône! Elle s'est fâchée. Mais la colère est mauvaise conseillère. Son métier de sorcière doit durer encore 20 ans. C'est juré. C'est le diable qui détient l'engagement assermenté. Anna a déjà fait quelques pas vers le bon Dieu; mais sa colère diabolique a repris le dessus. "Anna, que je lui dis, êtes-vous fâchée aussi contre moi?" Elle me regarde et rit comme une possédée. Anna est demeurée fille, mais elle a deux enfants...

Bernard est un infirmier catholique. Il a deux femmes. Il s'informe de ce temps-ci si son épouse légitime vit encore. Non pas pour retourner avec elle, mais pour obtenir de l'Etat un certificat de mariage au premier degré avec sa petite femme. Alors son salaire mensuel d'infirmier serait beaucoup plus élevé...

Ulysse est un catholique déjà bien marié. Il a délaissé son épouse pour s'allier à une païenne qui lui a donné neuf enfants. Il n'a pas fait baptiser sa fournée. Ulysse ne pourrait être mieux "accoté". Le pire c'est qu'il n'aperçoit aucun péché dans sa conduite. Il semble avoir perdu le tour de penser en catholique. Mais Dieu voit le fond des coeurs...

Pendant la mission à la population viêtnamienne, vingt adultes païens ont reçu le baptême.

Le P. Lapointe, de concert avec le P. Thommeret, P.M.E., curé, organise une mission de huit jours pour les Français militaires et civils.

Mais voici un éclair dans le ciel de la Cochinchine. Le 24 janvier, 7 navires nippons mouillent en face du Cap St-Jacques. On craint un débarquement. Le Japon a tenté des sondages infructueux auprès du gouvernement français au Tonkin. Il escomptait négocier un traité qui lui céderait le droit d'entrer en Indochine. Ce droit refusé au nord, le Japon veut l'obtenir au sud.

Paysage au Cap Saint-Jacques

FRUCTUEUSE MISSION AUX FRANÇAIS DU CAP

La mission aux Viêtnamiens terminée, je reviens à Thu dúc, à 9 milles de Saigon, préparer la mission de 15 jours qu'on doit y prêcher au début du mois prochain. Le P. Lapointe reste au Cap pour la mission aux Français.

Des délégués japonais sont descendus au Cap; d'autres se rendent à Saigon. Tous discutent les conditions d'un débarquement pacifique: occupation de l'Indochine dont on respecterait scrupuleusement l'intégrité territoriale; le pays sera assuré de la défense coordonnée des forces franco-nippones; le pays deviendrait base militaire et servirait de tremplin pour les opérations du sud, du Siam, de la Birmanie... Les arrangements ne sont pas terminés que les Japonais sont descendus sur la plage à quelques milles du Cap... Les Français ont reçu l'ordre de ne pas tirer...

Le P. Lapointe m'a dit que rarement retraite aux Français d'Indochine aura porté tant de fruits que celle prêchée au Cap. Les circonstances ont favorisé la réflexion: la défaite de la France, l'abolissement de la franc-maçonnerie, les souffrances de la famine

en France, deux millions de prisonniers retenus en Allemagne... Tout cela force à penser qu'on a besoin de Dieu!

Les alertes de jour et de nuit ont tenu si bien les militaires en éveil que pas un seul simple soldat n'a pu faire sa retraite. Leur présence aux points stratégiques devait maintenir en respect les envahisseurs pacifiques. Par contre, bon nombre d'officiers ont pu suivre la mission et avec entrain. Le général Goichon, l'administrateur Roger, deux commandants et tous les officiers qui ont suivi les exercices de la mission, se sont approchés des sacrements.

2. COMMENT ON SE CONVERTIT À THU DÚC

Nous devions venir prêcher à Thu dúc l'année dernière; les révoltes communistes sont la cause du retard. En cette première quinzaine de février, les catholiques de deux dessertes ne pourront prendre part à la mission. Les fidèles de la desserte de Gòcông seront plus favorisés, car le chemin qui conduit à Thu dúc est sûr et bien fréquenté.

La mission à l'église paroissiale est suivie avec enthousiasme. Six adultes païens, dont un grand chef de village et plusieurs fonctionnaires, reçoivent le baptême.

Une première conférence aux païens réunit 400 auditeurs. Une deuxième causerie a le même succès. Ce qui décide le curé à faire dorénavant le catéchisme, le soir, à l'église. Une vingtaine de catéchumènes se préparent à leur baptême prochain.

Dans nos visites à domicile, le P. Lapointe et moi avons rencontré 500 personnes. La plupart des conversions sont le fruit des entretiens personnels au sanctuaire familial.

Une exception pour confirmer la règle. Dans la desserte de Gòcông, une chrétienne est en retard de 50 ans à l'égard de son devoir pascal! Elle vient de voir la "Trinité"! Cela la décide à se convertir et à se confesser. Elle se confesse au Père missionnaire mais non au Père éternel!

Mais Dieu ne se montre pas à tous les jours!

Un païen a contracté mariage avec une veuve viêtnamienne naturalisée française. Le mari a promis de se faire catholique probablement pour obtenir la main de sa compagne! Depuis, il s'est fait caodaïste. Puis il est devenu moine. Il dit et redit à sa chère compagne de se convertir, mais notre beau moine ne peut se résigner à faire rayer des registres de l'Etat civil son acte de mariage...

UNE AUTRE CONVERSION ÉTRANGE

Un fonctionnaire païen, chef d'un bureau de l'Immigration à Saigon, s'est allié à une chrétienne. Depuis des années, cette dernière pleure et gémit de ne pouvoir approcher des sacrements de pénitence et d'eucharistie. Chaque fois qu'elle exhorte son mari

à la conversion, ce dernier entre en colère. Des amis catholiques, une tante ne lui ménagent pas les exhortations... Enfin notre homme ahuri veut en finir d'entendre ces sermons! Il a trouvé un moyen de rester païen! Il pose à sa conversion une condition impossible! "Je me convertirai le jour où Dieu m'apparaîtra dans un arbre et m'appellera trois fois"!!!

Avant la mission, le P. Bellemare a eu l'occasion d'exhorter notre fonctionnaire deux fois. En allant inviter les païens aux conférences spéciales que leur donnera le P. Lapointe, je rencontre monsieur deux fois. La demeure de monsieur est à l'ombre de grands arbres. En me voyant apparaître à l'orée de son jardin, monsieur en conclut que le miracle exigé est accompli! "Le missionnaire, c'est Dieu. Ainsi, Dieu est venu me voir trois fois! Il vient m'appeler aujourd'hui pour la quatrième fois. Je crois en Dieu et je me convertis!"

Nous avons, à peu de frais, complété l'instruction du fonctionnaire et nous l'avons baptisé.

3. 400 RETOURS À MAC BÁC

La mission a duré trois semaines: 12 jours aux femmes et 12 jours aux hommes. Les 4 dimanches, les exercices sont pour tous. Le P. Lapointe trouve que jusqu'à date c'est la plus belle mission après celle de Russey Keo prêchée en 1939, à Phompenh, capitale du Cambodge.

La paroisse de Mac bác est presque entièrement catholique.

Le nommé L. demeure introuvable. Son frère T. nous assure qu'il s'est enfui pour ne pas se convertir!... Quant à lui, il craint d'être emporté par une mort subite. La crainte est le commencement de la sagesse... Deux demoiselles, les deux soeurs, ont arrangé leurs vacances pour vagabonder trois semaines à Saigon. Elles redoutent l'influence irrésistible de la mission. L'ancien chef du village s'entête dans un orgueil insensé. Quelques-uns affirment carrément: "Les Pères sont exigeants!" "Allons, vous autres! Convenez qu'une conversion sincère doit se prouver par un changement de conduite, par des actes extérieurs en plus des actes intérieurs!"

Plusieurs caodaïstes soupçonnés par l'administration d'intelligence communiste demandent à se faire chrétiens. Trois enfants catholiques sont admis à notre juvénat. Deux jeunes gens entreront au postulat comme frères convers.

19 mariages régularisés.

22 baptêmes, 35 conversions de païens dont une famille de Cambodgiens.

"Quelle mission! dit le P. Lapointe, il y a 5 ans, administrateur spirituel de la paroisse de Mac bác et aujourd'hui directeur de

la grande mission de trois semaines. Quelle mission! Jamais on a enregistré tant de conversions: 400 retours!

La population catholique de la paroisse est d'au moins 3,000 âmes.

4. CONTRASTES DANS L'ÎLE

Cu-lao-giên est une île du Mékong, à 40 milles en bas de Phompenh. Le district entier comprend 8 paroisses et dessertes.

Cu-lao-giên ignore ce qu'est une mission, mais désire vivement goûter aux fruits de ce travail apostolique extraordinaire. Il y a 8 ans, lors du jubilé de la Rédemption, le vieux curé a prêché un triduum.

La lettre qui prévenait le curé de notre arrivée s'est égarée; d'où réception zéro. Les missionnaires, les PP. Lapointe et Blais, descendus de l'autobus Sadec-My Luong, traversent le Mékong en barque. Ils arrivent à Cu-lao-giên: pas un chat, ni à l'appontement aménagé au bord du fleuve, ni à l'église, ni au presbytère! C'est bon signe: ça va bien aller!

Le bruit de notre arrivée se répand avec rapidité. Nous sommes accueillis comme des envoyés du ciel. On possède les deux missionnaires dont la renommée est déjà établie dans le vicariat de Phompenh par les grandes missions de Russey Keo et de Banam!

Cu-lao-giên est l'une des plus vieilles paroisses de la Cochinchine. Elle était autrefois très fervente. Elle a compté des martyrs parmi ses curés et ses marguilliers... Aujourd'hui, elle s'est considérablement relâchée... Depuis plus de 10 ans, le communisme s'est trouvé des partisans parmi la population catholique. Les dernières répressions gouvernementales ont dû être sévères! 20 mauvais chrétiens avaient décidé l'assaut du petit séminaire et du couvent des Soeurs de la Providence de Portieux. Les 20 coupables sont encore en prison. Ces tristes événements invitent à se rapprocher de Dieu.

La population nous considère comme des libérateurs. Nous sommes arrivés hier après-midi, samedi. C'est dans un véritable enthousiasme que la mission s'ouvre aujourd'hui, dimanche.

La mission aux fidèles dure 15 jours. La ferveur populaire n'a pas baissé. Au contraire! Quantité de fidèles suivent chaque soir, une semaine durant, les prédications que le P. Lapointe adresse aux païens.

On vient de 40 milles se mettre en règle avec le bon Dieu! Du 23 mars au 6 avril, j'ai visité 290 personnes, parents et enfants; j'ai noté pour ma part 50 retours.

Les paroisses de Cha va, Con phuoc, Rach Sau, Ong chuong ont aussi leur mission. Dans ces 4 chrétientés réunies, 30 mariages régularisés, de nombreux païens baptisés, un nombre très grand de pécheurs revenus à Dieu.

PARTIE DE CHASSE MISSIONNAIRE

Avant de vous conduire à un triomphe marial, j'aimerais vous faire assister à une partie de chasse missionnaire! Venez vite, car le gibier est fuyant!

Georges, un garçon catholique de 27 ans, s'est follement amouraché de Lucie, déjà épouse et mère à Cu-lao-tay, l'île voisine de Cu-lao-giên. Je visite les deux amoureux, une première fois. Ils veulent bien se convertir. — "Alors, il faut vous séparer!" que je leur dis.

Georges va reconduire son amie chez les Soeurs de la Providence. Les Soeurs reconnaissent, en la personne de Lucie, une orpheline qu'elles avaient recueillie, hébergée, nourrie et habillée durant des années. Lucie logera à l'hôpital. Elle y emprunte des habits de dimanche.

Georges, à la dérobée, vient causer avec son amie pour tromper leur ennui. Lucie vient encore assister au sermon qui suit l'entretien.

Le lendemain matin, je vais confesser les malades à l'hôpital. J'y rencontre Georges en train de causer avec Lucie. La causette a plutôt l'air d'un complot. Les amoureux m'ont à peine entrevu qu'ils se sauvent... Georges court à la maison de son père. Lucie disparaît dans la brousse. Le père de Georges gourmande son garçon, il l'accuse de complicité dans l'inconduite de Lucie, il lui administre une raclée! Georges reste insoumis; il lance une bordée d'injures à l'auteur de ses jours. Une dizaine de volontaires battent les environs à la recherche de Lucie, pendant une demi-heure. Elle reste introuvable.

Après dîner, je suis à confesser, quand on m'amène à l'église Lucie qu'on vient de saisir. Je demande à la police de conduire le gibier au curé. Lucie est son ancienne paroissienne. Je continue mes confessions. Sous bonne garde, Lucie retourne emprunter l'habit oublié à l'hôpital; puis elle revient au presbytère...

Au dîner, j'entends les échos de la séance judiciaire. "La police devra garder Lucie à vue. La police a reçu $1 pour solder le prix d'un billet de passage sur la chaloupe qui conduit à Cu-lao-tay. Lucie devra quitter l'île de Cu-lao-giên, demain matin."

La police, qui est catholique, suit la mission. Monsieur va écouter le sermon de ce soir, mais, par conscience professionnelle, il a confié le soin de Lucie à sa nièce. De son côté, pendant le grand sermon à l'église, Georges va chez la police, prêcher à son amie sans surveillance un discours très convaincant! Vous allez voir!...

Il est environ 4 heures, ce matin, quand Lucie quitte la maison de son gardien et va prendre place dans la frêle embarcation que conduit son ami Georges. Les deux fugitifs quittent le territoi-

re de la paroisse. On dirait que l'atmosphère de conversion qui enveloppe Cu-lao-giên leur est devenue trop lourde!

Au terme de la fuite matinale, le couple met pied à terre. Mais, est-ce punition?... Ni Georges ni Lucie ne peuvent diriger leurs pas sur la terre ferme. Ils sont devenus aveugles! A tâtons, ils regagnent leur esquif. Aussitôt réembarqués, ils voient clair! Ils reviennent en vitesse dans la vieille paroisse de Cu-lao-giên, comme poursuivis d'un cauchemar, celui de la réprobation divine! Mais le remords chez eux perd vite de son acuité!...

C'est l'heure de la messe. Je suis à revêtir les ornements sacerdotaux. Georges apparaît à la fenêtre entrouverte de la sacristie. Lucie a filé à la cuisine du presbytère. Georges m'interpelle: "Si Lucie doit retourner à Cu-lao-tay, je n'irai pas me confesser!" Libre à toi, mon gars! de quitter l'occasion prochaine volontaire!

Après déjeuner, Georges n'est plus là. Mais le P. Lapointe l'a rencontré après la messe. Il en a reçu cet aveu renversant: "Je ne peux pas me confesser: la chaloupe est partie!" Comme s'il avait juré de ne pas se confesser, s'il fallait se séparer de Lucie.

Peu après, la police rencontre le malheureux couple. "Comment, toi, Lucie! Tu n'es pas encore retournée à Cu-lao-tay? — Il n'y a pas de chaloupe depuis deux jours!"

Un païen héberge Lucie pendant deux jours. L'amie de Georges vient à l'église assister aux cérémonies du Jeudi saint.

On dit que la police a vu que l'hôte païen de Lucie lui a donné un baiser, le soir, pendant une procession... Cet honnête païen se justifie et rétablit la vérité. A la procession, je marchais à côté de ma soeur. Je me rappelle avoir fait un faux pas de son côté.

Georges a volé à la maison commune. Il a insulté les notables. Il mérite la prison. Il est incarcéré à Cha va, de l'autre côté du fleuve, en face de Cu-lao-giên...

La police, paraît-il, ne peut contraindre Lucie à quitter Cu-lao-giên! Pourtant Lucie n'a pas sa carte officielle de prostitution! D'ailleurs, elle est mariée. Elle appartient à son mari!

En prison, Georges tombe malade. Il dit qu'il va mourir! Le vicaire de Cha va le visite et lui administre les derniers sacrements... mais la vigueur revient à l'amoureux! Il fait une scène terrible à ses geôliers pour se faire relâcher. Il doit s'ennuyer le pauvre garçon!...

Lucie retourne à Cu-lao-tay retrouver sa mère, son mari, son enfant. Je lui souhaite de ne plus jamais revenir pacager dans l'île de Cu-lao-giên!!!

En me reposant de cette partie de chasse mouvementée, j'entends encore les appels répétés de la miséricorde divine poursuivant les âmes de Georges et de Lucie.

CLÔTURE DE LA MISSION DE ONG CHUONG

Ce soir, c'est la clôture de la mission à Ong chuong et c'est la fin de la grande mission de tout le district de Cu-lao-giên. Les paroisses de Cu-lao-giên, de Con Phuoc, de Cha va, de Rach Sau ont préparé un triomphe à N.-D. du P. S. Chaque paroisse a appareillé d'immenses barques. Chaque barque porte une image de N.-D. du P. S. Les embarcations sont pavoisées. La forte ondée de cet après-midi n'a pas ralenti les préparatifs du pieux voyage. On a décidé d'aller prendre part à la procession de Ong chuong. Un pont de madriers réunit les deux barques de Cu-lao-giên qui vogueront côte à côte. A l'heure convenue, vers 6 heures, les remorqueurs repaillent les barques ornées de lanternes. Des centaines et des centaines d'Enfants de Marie et de pèlerins voguent vers Ong chuong. Un harmonium aide et soutient les cantiques de mission. Les Avé alternent avec les chants.

Vers 8 heures, toute la ferveur du district se trouve concentrée à Ong chuong.

La soirée a compté un triomphe de plus en l'honneur de N.-D. du P. S. Je reviens à Cu-lao-giên, avec les fidèles de la paroisse. Le trajet aller et retour a compté 25 milles. Tous les instants du voyage ont été occupés par la supplique, les chants de mission, la récitation du chapelet.

Au retour à Cu-lao-giên, à minuit, nous reconduisons l'image de N.-D. à l'église. Des fidèles qui n'ont pu participer à la procession de Ong chuong ont organisé la supplique qui dure encore à cette heure avancée. Ça vaut un salut du T. S. Sacrement.

Les païens ont été émerveillés du spectacle de la cérémonie finale de la mission de Ong chuong. Le lendemain matin, un vieillard vient saluer le P. Lapointe: "Mon Père, je demande à suivre la religion catholique."

5. ÇA VA!... MAIS N.-D. DU P. S. A DÛ POUSSER FORT!

X. et Z. sont bien mariés depuis plus d'un an. X., c'est le mari; et Z., c'est la moitié de X. Les beaux-parents des époux vivent éloignés les uns des autres de 20 kilomètres. Z. a suivi son époux qui habite chez ses parents. Dans sa nouvelle paroisse, la jeune femme s'est attiré les reproches du curé à propos de sa robe trop corsée!... Les parents du mari font chorus avec le pasteur de la chrétienté pour adresser des réprimandes à Z., leur bru.

Le mari, X., lui, aime bien sa compagne avec un tel corsage... Il patiente. En fin de compte, Z. va déposer ses plaintes et ses récriminations entre les mains de ses parents qui retiennent leur fille auprès d'eux...

Cela dure depuis près de 8 mois. X. vient de temps à autre visiter son épouse qui lui donnera bientôt un enfant. Z. reste insensible aux délicatesses de son mari.

A l'occasion de la mission, X. vient exposer aux Pères missionnaires les causes de son chagrin bien près de déborder...

Les beaux-parents des époux sont convoqués...

L'entrevue se déroule au presbytère. Elle est assez orageuse au début, mais enfin l'entretien se termine sur un air vraiment pacifique. Ce soir, un repas réunira les deux familles.

Le lendemain matin, X. arrive au presbytère. Il est déconcerté! Au souper d'hier soir, une parole blessante de son grand-père a tout renversé. Sans doute le vieux eut aimé assister à l'entrevue de l'après-midi, pour dire son mot, mettre les choses au clair, faire le partage adéquat des torts. Cela a dû être mal fait sans lui! Bref, hier soir, l'affaire est malheureusement retombée dans le chaos. X. est découragé!

Le curé convoque à nouveau les beaux-parents.

L'entrevue est d'abord signalée par des injures. Les parents de Z. accablent ceux de X. La jeune femme se sent protégée. "Jamais, je ne retournerai habiter chez les parents de mon mari! Sa mère m'a battue! Elle me traite de fille publique! Partout ailleurs, je resterai avec mon mari, mais pas dans la maison de ses parents!" – "Vous exagérez, madame; on ne vous considère pas comme une prostituée, allons! La femme doit suivre son mari et savoir endurer quelques peines pour conserver l'union à son foyer..."

Au sortir du presbytère, j'entraîne Z. à l'église, aux pieds de N.-D. du P. S., y réciter un chapelet, à seule fin de changer d'idée... La mère de Z. tempête: "Même si ma fille récite 30 chapelets, ça ne changera rien!"

Z. passe à l'église le temps de réciter deux chapelets. Elle s'est agenouillée et profondément inclinée, la tête appuyée sur son bras replié sur un banc.

Après ma messe, le lendemain, je rencontre X. consterné. "Ma femme ne veut pas revenir. Je vous demande, mon Père, de venir l'exhorter encore une fois. Je vous accompagnerai chez elle. J'ai l'intention de la saluer une dernière fois..."

Je file en barque, à un mille de là, pour raccommoder les amours de X. Au débarcadère du canal, je rencontre les parents de la jeune femme. "Je voudrais d'abord rencontrer seul votre fille et son mari." Mais les parents de X. sont rendus dans les parages. Je n'ai pas plus tôt franchi le seuil de la porte que je les retrouve à mes côtés. Adieu l'intention à huis clos! Z. est là! Son père et sa mère entrent aussitôt en scène, mais c'est leur fille qui parle. "Plutôt mourir que de retourner avec mon mari!" Ça ne doit pourtant pas être la résolution prise hier aux pieds de N.-D. du P. S.! Faut peut-être de telles paroles pour sauver la face!

Le père de Z. veut renouveler en ma présence l'énumération des mille et un griefs qui motivent la résolution de sa fille et la

condamnation irrévocable de son gendre! Je lui impose silence! Je m'adresse aux beaux-parents. "Vos deux familles ont refait la paix une première fois au presbytère... Pourquoi renouveler les querelles passées? Il n'y a qu'une chose à faire: vous, le père et la mère de Z., "commandez à votre fille de retourner avec son mari"; et vous, le père et la mère de X., "accordez à votre fils un foyer distinct du vôtre". Je rappelle longuement et fortement la doctrine de S. Paul sur la dignité, l'unité et l'indissolubilité du foyer chrétien. Tous m'écoutent avec attention...

Du côté de Z., les voix se sont considérablement radoucies. Un grand-père, celui de la mariée, commande à sa petite fille d'aller préparer sa valise. Z. s'exécute en pleurant! Moi, par exemple, je ne pleure pas!

Pendant que les beaux-parents refont une deuxième fois la paix durant deux jours compromise, je rédige un acte de réconciliation. "X. viendra chercher sa femme. Les parents de X. promettent de ne plus injurier leur bru. Les parents de Z. promettent de ne plus reprendre leur fille mais de la laisser à son mari. X. se construira une maison, après la saison des pluies." L'acte est signé par tous les intéressés. L'acte sera remis au curé qui doit être avisé aussitôt que de nouvelles difficultés surgiraient à l'horizon.

De part et d'autre, on se demande naturellement pardon.

Un peu de liqueur réjouit innocents et coupables. "Vinum laetificat cor hominis et non constristat cor mulieris" (p. Bach).

Je reviens au presbytère avec X. et Z. réconciliés.

Le char de la bonne entente conjugale n'est plus embourbé! Ça marche! mais N.-D. du P. S. a dû pousser fort!

6. UN LOUP TRANSFORMÉ SOUDAIN EN AGNEAU

A. et B. sont frère et soeur. Ils habitent sous le même toit. La soeur ne donne pas le bon exemple à son frère cadet. B. s'est accrochée à un païen. Ni A. ni B. ne viennent suivre la mission. La soeur est retenue au foyer par la présence d'un tout jeune bébé. Son frère cadet est devenu hostile à toute idée de conversion. Des voisins l'ont vu s'emporter quand ils lui ont parlé de mission, de prière, de prédication.

Mais le temps de visiter les retardataires est arrivé. Allons-y! Je dois suivre un sentier détourné pour tromper la vigilance de A. Je sais qu'il redoute la visite du missionnaire. S'il me voit venir, il fuira sûrement!

J'attrape le gibier à son repaire.

A. sort de chez lui furieux. Il s'est armé d'un canif. Il va se lancer sur le marguillier, mon guide, mon indicateur et mon compagnon de chasse. Deux visiteurs d'occasion saisissent à temps le jeune homme, le maîtrisent et l'empêchent de porter un coup regrettable à un honorable paroissien.

B. ne tente pas de s'enfuir. C'eût été impossible avec sa brassée.

J'entre causer. J'adresse une exhortation à la grande soeur. B. est irréductible. Elle ne veut pas prier la sainte Vierge. Je lui offre deux médailles de N.-D. du P. S. pour elle et son poupon. Carrément, elle les refuse.

A., tranquillisé, est venu écouter la brève harangue que je débite à sa soeur déjà joliment paganisée.

Le jeune homme se sent honteux d'entendre sa grande soeur inflexible dans son refus de conversion. Lui, par exemple, ne refuserait pas une médaille!

De fait, le frère est heureux d'accepter une médaille. Je la lui passe moi-même au cou. Mais je dois revenir à l'église. Il me suit. Il n'en veut plus au marguillier qu'il accompagne gentiment.

A. commence sa mission ce soir. Mieux vaut tard que jamais!

Mais mon gamin A. doit un gros merci à N.-D. du P. S. qui en un clin d'oeil l'a fait passer de la fureur du loup à la douceur de l'agneau!

7. LE TONNERRE GRONDE EN EXTRÊME-ORIENT

Pendant le mois du Rosaire, le P. Lapointe et moi, nous prêchons une mission de 15 jours à Bo ot située à 8 milles de Long Xuyen, au vicariat apostolique de Phompenh. Bilan: 60 baptêmes, 18 mariages régularisés.

Depuis janvier, l'armée japonaise s'installe en Indochine. Elle réquisitionne sans cesse de nouveaux édifices. Des écuries sont bâties en bordure de la rue de Champagne, entre les rues Pierre-Flandin et des Eparges. Mais que la soldatesque nippone est bruyante: on crie plutôt qu'on ne parle!

Le 18 novembre, le T.R.P. Vice-Provincial se rend, via Hué, à Vientianc, prêcher la retraite sacerdotale aux révérends Pères Oblats.

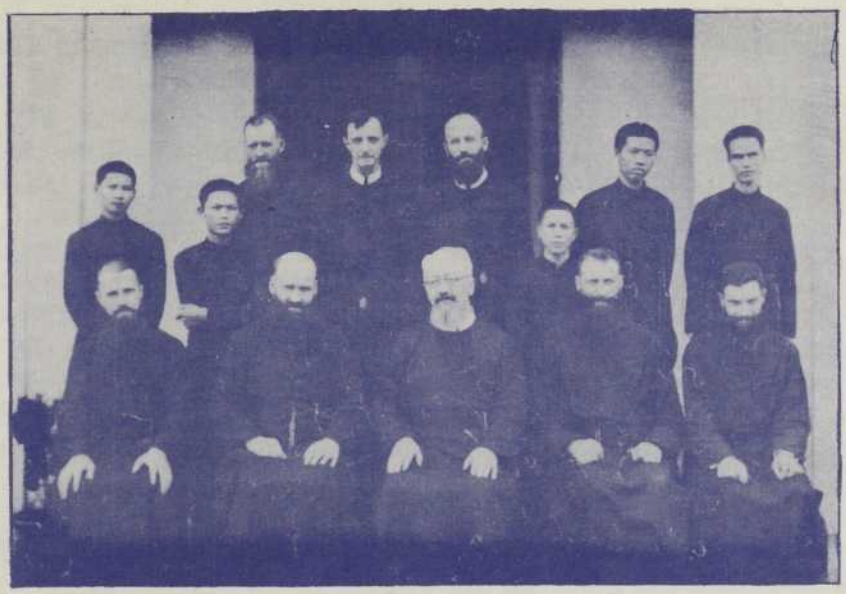
Vers *le 5 décembre*, une bombe éclate au consulat américain.

Depuis quelques jours déjà, l'activité militaire est fiévreuse!

Les divers consuls ont notifié, à leurs ressortissants, la faculté qu'ils ont de quitter Saigon. D'un commun accord nous décidons de rester à notre poste. Le vice-consul britannique nous assure des ressources pécuniaires dont nous aurions besoin. Mais toutes précautions sont déjà prises auprès du consul suisse.

7 décembre: Au monastère, un officier japonais se présente sous le portique. Il est accompagné d'un interprète viêtnamien. Il désire occuper notre maison ou au moins quelques chambres en

La communauté à Saigon, 1940



notre monastère. Selon la consigne, le P. Ministre, le P. Lapointe, ne laisse pas entrer l'officier japonais, car il n'est pas accompagné d'un officier français. "Monsieur, dit le P. Lapointe, toutes les chambres du monastère sont occupées." "Nous reviendrons", dit l'officier. Il remonte en son auto avec l'interprète et ils partent.

Le P. Lapointe fait poser des noms aux portes des chambres inoccupées. Il avise le T.R.P. Dionne en ce moment à Hué: "Envoyez-nous des sujets pour occuper les chambres. Nous sommes menacés." Ce soir-là, des vrombissements d'avion continuels... Pas moyen de dormir.

8 décembre: Au lever du soleil, la nouvelle retentit comme un vrai coup de tonnerre: "Le Japon déclare la guerre aux E.-U. et à l'Angleterre. Dans la nuit, Pearl Harbour et les Philippines ont été attaqués. Les avoirs et britanniques et américains sont gelés. Les Japonais occupent la "Chartered Bank". Les citoyens britanniques et américains sont arrêtés et gardés en surveillance sévère."

L'armée nippone réquisitionne tous les dépôts de carburants: essence et alcool.

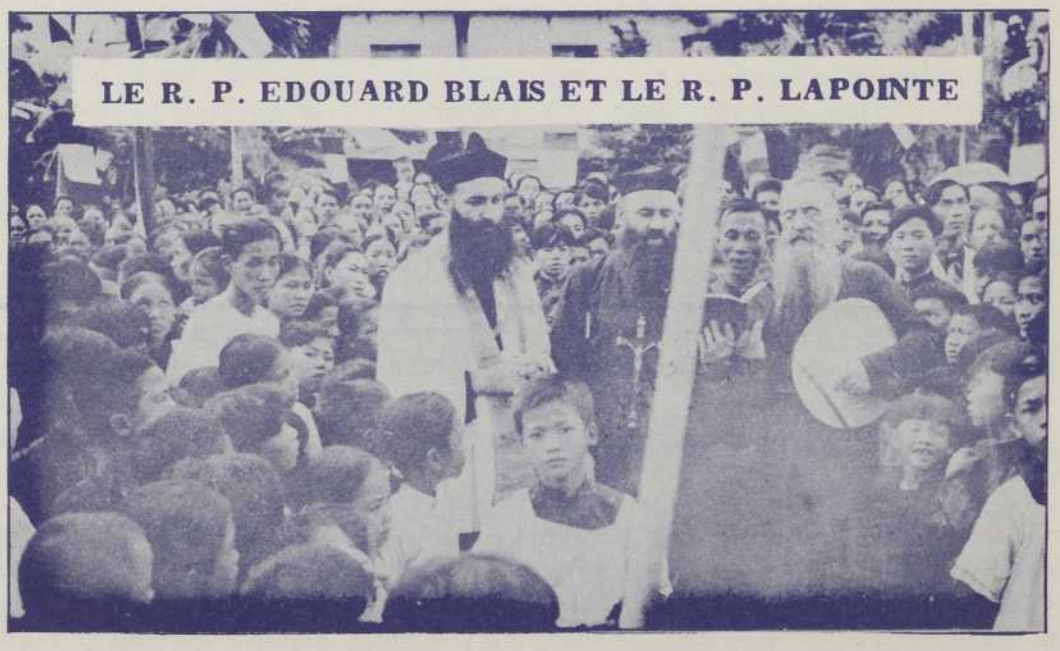
9 décembre: L'administration française ne laisse que les ampoules électriques aux croisements des rues principales. Ces ampoules sont couvertes d'abat-jour. Il est strictement interdit de laisser apparaître directement les rayons d'aucune lumière. On utilisera l'alcool de riz. Les autobus, les omnibus marcheront au gazogène. En ville, ici et là, sur les murs élevés, des affiches: "La population française et indigène doit rester calme. Le Japon n'a aucune mauvaise intention sur la population pacifique et l'Indochine. L'ennemi, c'est l'impérialisme anglo-américain en Extrême-Orient."

11 décembre: Les PP. Lapointe et Damphousse partent avec le Th. Ro: le premier pour Vinh Long afin de rencontrer Mgr Thuc, le deuxième pour Long hung.

12 décembre: Un comité de liaison franco-japonais est institué. Les Pères canadiens sont convoqués. "Pour sortir de la région Saigon-Cholon, il faudra un laissez-passer". L'administration fait creuser des tranchées publiques. Elle demande l'autorisation d'en creuser aussi entre notre monastère et la rue Pierre-Flandin. Accordé!

Du 20 décembre à la mi-janvier, je prêche des missions avec le P. Lapointe dans la Basse-Cochinchine, dans les paroisses et les dessertes de Giong Mieu, Ben luong, Thanh hung, Khau bang. Nous avons donc célébré la messe de minuit dans de pauvres églises de brousse. Dans les villes d'Indochine, pas de messe de minuit! Au monastère, on célèbre la messe de minuit toutes portes closes.

Nous remercions Dieu d'avoir, en ces grandes missions de Noël, déterminé la conversion de 130 infidèles. Somme toute, en cette année 1941, nous avons pu évangéliser les fidèles viétnamiens pendant plus de 7 mois, malgré un ciel menaçant, malgré les éclairs et le tonnerre!



LE R. P. EDOUARD BLAIS ET LE R. P. LAPOINTE

CHANT DU VEXILLA REGIS

CHAPITRE TROIS

AVANT LA RÉCLUSION AU MONASTÈRE, 1942

1. LE DIABLE DOIT ENRAGER!

A Tra long, une veuve païenne et ses trois enfants demandent à se convertir pendant la mission. La brave femme assiste au catéchisme du matin au soir. Ses progrès sont rapides. Sa joie est grande de connaître enfin la vérité. Elle se réjouit surtout de pouvoir obtenir le pardon de ses péchés par le baptême et aimer le bon Dieu avant de mourir.

Mais le diable n'est pas aussi content! Pour décourager la catéchumène, il multiplie ses tentations intérieures, trouble son esprit, paralyse sa mémoire au point que parfois, après une leçon de catéchisme, elle ne se rappelle absolument plus de rien...

Cependant, la catéchumène tient bon. Son désir du baptême augmente de jour en jour. Le diable en vient alors à la violence...

Jusque là, une des plus grandes joies de la brave femme est de venir à l'église suivre les exercices de la mission. Un jour, en mettant le pied sur le seuil de l'église, elle s'évanouit... On la relève et on la transporte chez elle sans connaissance... Elle se remet peu à peu...

Le lendemain, même épreuve... Elle s'évanouit... Rapportée au foyer, elle demeure une heure dans le coma... On la croit perdue. On vient chercher le missionnaire, afin de la délivrer de l'empire du démon. Le P. Lapointe accourt, lui donne une bénédiction, la prend par la main et lui commande de se remettre...

La catéchumène aussitôt reprend connaissance. Mais elle est incapable de se mouvoir. On l'entend soupirer: "Seigneur, venez à mon aide!"

Le lendemain, la brave femme vient au catéchisme comme d'ordinaire, mais jusqu'à son baptême, elle évite d'entrer à l'église.

Le jour de son baptême, elle est délivrée du démon: le diable a plié bagage avant la cérémonie! La néophyte assiste à la messe comme tout le monde. Elle est heureuse! "Le Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur, est venu à son aide!"

Mais le diable doit enrager!

Mais la sainte Eglise a pour le vilain des muselières!

Autrefois, il y a des années de cela, une dame païenne, à l'extrémité, reçoit librement le baptême des mains d'un marguillier de la paroisse. Cependant la mort s'est éloignée. La santé est revenue. Mais est-ce négligence, est-ce éloignement de l'église? la néophyte n'étudie pas la religion catholique. Elle n'a pas encore mis les pieds à l'église.

A l'occasion de la mission, le mari de cette dame vient à l'insu de son épouse, saluer les missionnaires. Il demande à se faire chrétien. Il assiste même à une première leçon de catéchisme.

Revenu chez lui, le nouveau catéchumène, croyant causer une grande joie à son épouse, lui communique son pieux projet.

Mais le diable veille... Il voudrait bien empêcher la grâce de s'épanouir dans le foyer de monsieur et de madame...

Le diable s'empare donc de madame et la précipite par terre... La voilà qui rage... Dans un langage étrange, elle profère des paroles de colère et de désespoir...

Effrayé, stupéfié, le mari ne vient pas au catéchisme... Il veille son épouse qui, toujours dans le même état, se débat, couchée par terre et refuse toute nourriture et tout breuvage... On transporte madame au marché. Pendant deux jours, pour sauver la malade, les médecins chinois essaient leurs remèdes, et les sorciers tous leurs trucs et sortilèges anciens et nouveaux. Rien n'y fait...

Des chrétiens, avertis du phénomène, veulent éprouver la vertu de leurs chapelets ou de leurs scapulaires bénits, mais le diable tient toujours la pauvre femme dans le même état...

On vient prévenir les missionnaires. On les croit tout-puissants! Eux trouveront bien le moyen de chasser le démon! Nous sommes retenus à l'église par les confessions. Le P. Lapointe conseille au curé de se revêtir du surplis et de l'étole et d'aller, avec les saintes huiles, compléter les cérémonies du baptême, car alors madame n'a été qu'ondoyée...

Le curé se rend donc sur les lieux et, en présence d'une foule considérable de païens et de chrétiens, supplée aux cérémonies du saint baptême. Les exorcismes terminés, instantanément, madame est délivrée des maléfices du démon!... Elle se met à genoux et remercie le curé!

Les païens présents sont littéralement ébahis! Ils regardent la femme guérie, se regardent les uns les autres et se livrent leurs impressions.

Je dis "leurs impressions". Tous n'ont qu'une seule impression: "quel remède efficace! C'est là véritablement un remède merveilleux!"

La prière de l'Eglise, c'est la prière de Notre-Seigneur.

La grâce pourra s'épanouir au foyer de monsieur et de madame. Mais la vie divine pourra fleurir en beaucoup d'autres foyers, car la guérison de madame a amené environ 60 païens à la religion catholique!

Le diable doit enrager!

Eglise de Nam dinh

2. AU JOUR LE JOUR

14 janvier: Cet après-midi, à 1 heure 15, un bombardier japonais prenant son vol au champ d'aviation de Tan son nhut s'écrase sur deux autres avions également chargés d'explosifs. La détonation fait trembler le monastère.

1er avril: L'administration contremande l'éclairage de guerre.

15 avril: Le R.P. Boissonnault, nouveau recteur de Saigon, arrive au monastère, une semaine après sa nomination.

Le T.R.P. Dionne ira demeurer à Hué. Ce monastère a été désigné comme résidence au supérieur vice-provincial.

16 mai: Une lettre circulaire nous annonce que Nam Dinh ouvrira ses portes au milieu du mois prochain. C'est un nouveau centre rédemptoriste projeté depuis 1932.

3 juin: Le R.P. Gérard Trempe est nommé économe de la maison de Saigon.

8 juin: On empierre la rue des Rédemptoristes qui passe devant notre couvent.

21 juin: Le C.F. Irénée, à Saigon depuis 1933, est attaché à Thai-Ha-Ap.

4 juillet: Le navire de rapatriement des ressortissants britanniques et américains apporte le dernier courrier que nous expédions au Canada avant l'armistice du 15 août 1945.

2 août: **La fête de N. P. S. Alphonse réunit au monastère de nombreux Pères français et prêtres viêtnamiens. Le ton général des conversations est plutôt celui du défaitisme.**

8 octobre: **La maison se procure deux vaches pour avoir du lait frais.**

Novembre: **Les Japonais refusent les laissez-passer pour Dalat où le P. Trempe et le F. Eloi voient aux travaux plutôt stationnaires.**

13 novembre: **Le R.P. Recteur consacre la maison au Sacré-Coeur. D'après les autorités japonaises, le T.R.P. Dionne doit appartenir à la maison de Saigon, et le P. Trempe, puisqu'il est à Dalat, doit appartenir à Hué. Le T.R.P. Vice-Provincial aimerait mieux qu'on s'en tienne au "statu quo". Pour des explications, il entrevoit messieurs les Japonais qui lui expliquent ceci: "Monsieur, vous êtes ennemi!"**

Un Père et un Frère viêtnamiens montent à Dalat mettre nos avoirs en sûreté et confier la surveillance de notre propriété à un gardien. Le P. Trempe et le C.F. Eloi devront filer à Hué.

Décembre: **L'heure de la ville est en avance de deux heures sur le temps solaire. Que voulez-vous? Le Japon marque le pas sur la voie du progrès de la grande Asie orientale. L'armée nippone veut capter toutes les émissions radiophoniques du Soleil-Levant!**

L'administration française ne peut plus faire passer les Canadiens pour des Français. Elle nous avertit que les Japonais deviennent de plus en plus irritables et soupçonneux. Le T.R.P. Dionne, les PP. Lapointe et Damphousse sont considérés comme suspects!

La façade de l'église de Long-Hung

Une partie des chrétiens après la messe le matin

Saigon a sa foire-exposition, dans le jardin de la ville. Dans ce quadrilatère formé par les rues Taberd, de Verdun, Richaud, Miss Cavell, le Japon a son kiosque gratte-ciel. Il expose des produits fabriqués au Japon, mais aussi d'autres en provenance des U.S.A. La salle des jeux de hasard est achalandée. On perd des fortunes au jeu à l'argent. Une dizaine de joueurs, par découragement, se sont suicidés!

Un sabre japonais est trouvé dans l'herbe sur le bord du fossé en face du monastère. Sans tarder, l'administration française est avisée de la trouvaille compromettante.

7 décembre: Les Japonais refusent aux PP. Lapointe et Blais le laissez-passer exigé pour se rendre à Travinh prêcher une mission.

23 décembre: Le T.R.P. Dionne, conformément aux désirs, aux volontés plutôt de l'armée japonaise, revient à Saigon.

25 décembre: La célébration de la messe de minuit est autorisée en ville, comme elle l'est partout ailleurs.

26 décembre: Les RR. PP. Bellemare et Bélanger reviennent définitivement de Long hung, avec leur batterie de cuisine. Le P. Damphousse est revenu plus tôt.

Une rumeur répand le bruit que les Japonais parlent d'incarcérer les Britanniques dans les camps de concentration.

27-31 décembre: Visite canonique.

3. À LA RECHERCHE D'UN COIN DU CIEL AU GRAND AIR

C'était encore aux beaux jours où les laissez-passer s'accordaient facilement...

Vous comprenez que les courses missionnaires au soleil ardent de la belle Cochinchine finissent par rapporter des fatigues...

La maison de Saigon jalouse le monastère de Thai-Ha-Ap qui a sa maison de repos à Mau Son sur la frontière de Chine; et le monastère de Hué, lui, se réfugie sur les hauteurs de Bach Ma qui domine la mer, à 60 milles de la capitale impériale.

Les plateaux élevés de Dalat, à 200 milles de Saigon, sont recommandés! 5 000 pieds d'altitude, l'air frais est à bon marché!

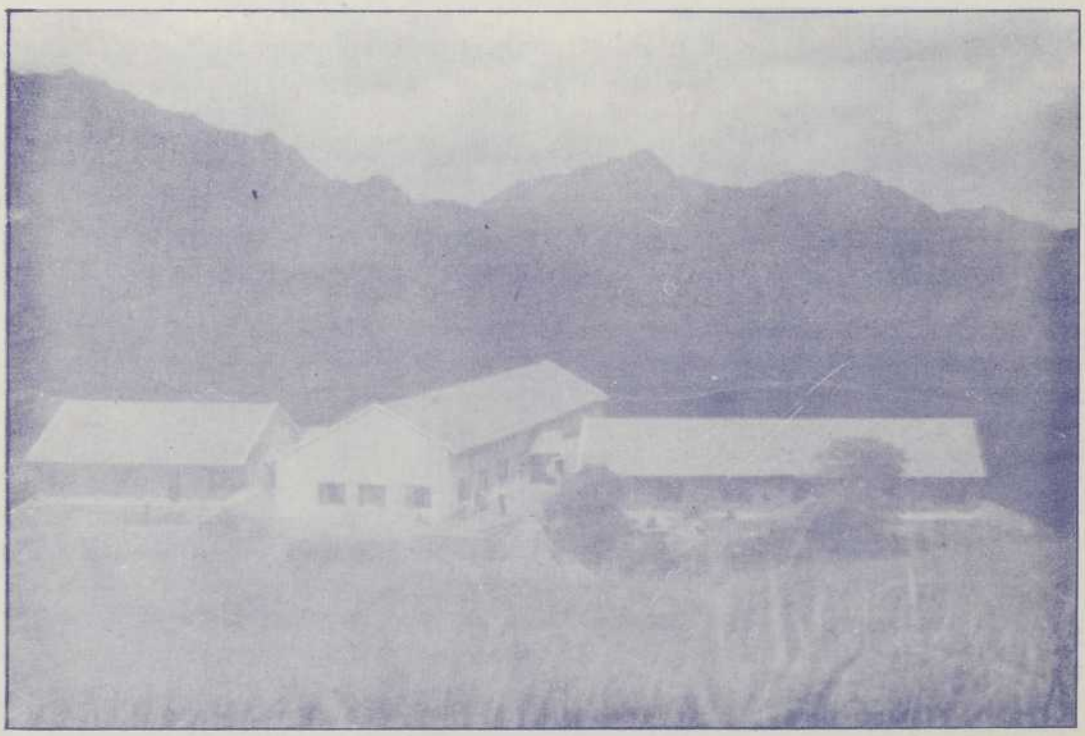
Le manoir "Bourgerie", à quelques milles de la ville de Dalat, est jugé trop rapproché du couvent des Bénédictins. Un autre manoir, appartenant celui-là à la famille impériale, est jugé trop éloigné de la ville. Les panoramas y sont incomparables, mais la résidence manque d'eau courante.

Au début de juin, le P. Lapointe est délégué à Dalat avec mission de chercher un terrain où la maison de Saigon se bâtirait une

villa de repos. Je ne sais trop quelle faveur me valut d'accompagner mon supérieur de missions sur les hauts-plateaux. C'est la première fois que je monte à Dalat. Nous logeons tous deux chez les Frères des Ecoles Chrétiennes, dans une dépendance flanquée à mi-côte vers le jardin potager de l'Institution.

Le P. Lapointe est mon mentor. Je l'accompagne pas à pas.

Un terrain nous est proposé par les Frères. Nous y jetons un coup d'oeil et nous le parcourons. Ce coin de terre forme à votre droite un triangle au premier détour de la route empierrée qui dévale du Trésor au Collège du Sacré-Coeur. Mais le triangle est trouvé trop restreint, trop irrégulier de surface et de contour!



Ermitage St-Alphonse
Mau Son

A l'extrémité du terrain de jeux des élèves du Collège du Sacré-Coeur, un espace très vaste, planté de pins, descend en pente douce jusqu'à un ruisseau. Le P. Lapointe s'est apporté une corde très longue. Nous arpentons et mesurons en tous sens ce terrain. Je ne me souviens pas du métrage obtenu; mais l'espace est plus que suffisant pour bâtir plusieurs villas. Je me souviens d'une réflexion de mon mentor: "Les brumes qui montent du ruisseau arrosent abondamment la colline qui ne voit le soleil que tard dans la matinée". Ce vaste terrain est trouvé trop humide!

Le lendemain, randonnée dans les collines boisées qui environnent la propriété des Frères, au sud. Toutes les collines s'enveloppent à l'envi du manteau des brumes matinales.

Ce matin, nous portons notre exploration de l'autre côté de la ville. Non loin du tombeau de monsieur Hao, le père de l'impératrice, nous descendons le versant très raide d'une colline vierge, couronnée de hautes futaies. Au pied de la colline sauvage, une vallée solitaire nous conduit jusqu'au boulevard Yersin à l'endroit où il emprunte le nom de route Robinson. La colline boisée est jugée inabordable!

.....

Le "Domaine de Marie", condédé aux Soeurs de S.-Vincent-de Paul, faisait partie du domaine du Cam Ly. Allons voir Soeur Durand, la mère visitatrice: elle pourra nous fournir de bons tuyaux!

Soeur Durand nous conseille d'aller rencontrer M. Ancel, le gérant du domaine du Cam Ly, domaine qui porte maintenant le nom de concession O'Neil, du nom de son gendre. M. Jean O'Neil est décédé; sa veuve demeure en France.

M. Ancel nous reçoit en gentilhomme. Il porte allègrement sa vieillesse. Son coeur est resté jeune. Il a vite fait de déplier sous nos yeux le plan cadastral de la concession O'Neil (1200 arpents environ).

Tenez; ici est le "Domaine de Marie". La route qui le borde au nord descend, franchit le ruisseau, forme carrefour avec la rue Cau Queo, la route de la colline cimetière et la route de DanKia. Cette dernière route passe au pied du Pin Thouard, poste géodésique, la colline la plus élevée dans les environs immédiats de la ville de Dalat.

Tenez; une autre colline, la plus rapprochée du Pin Thouard. Moins élevée d'une vingtaine de mètres (60 pieds), mais portant tout de même un oeil fier sur les horizons lointains: "C'est la colline que je vous propose", conclut M. Ancel. "D'ici même, on la voit distinctement. Venez avec moi!"

Nous suivons M. Ancel dans la cour de sa maison. Nous regardons. D'emblée, notre regard, planant sur la vallée du ruisseau Cam Ly, retrouve la silhouette du Pin Thouard; puis un peu en retrait, à droite: la colline proposée, bien apparente. M. Ancel nous apprend que deux sentiers conduisent au terrain en question. A 2175 pieds de la borne kilométrique 6, sur la route qui conduit à DanKia, s'engage au flanc du Pin Thouard un premier sentier. "Le chemin de chaises" qui vous conduira au dos d'âne qui réunit le Pin Thouard à la colline voisine, la colline que vous désirez. La rue Calmette, arrivée au village de Da thanh, se convertit en une piste touristique, dite "piste d'An-Kroêt". Ce deuxième sentier enjambe un premier ruisseau, coupe l'extrême pointe du terrain proposé, enjambe un second ruisseau à quelque cent mètres du point de jonction où les deux confluents réunissent leurs abondantes eaux pour un apport considérable au Cam Ly. Le sentier va rejoindre le "tour des 99 points de vue". "Si ce terrain vous va, dit M. Ancel, revenez me voir: nous ferons des arrangements qui vous accommoderont! — Merci bien, M. Ancel. Au revoir!"

Le jour même, j'accompagne le P. Lapointe sur la "piste d'An-Kroêt", piste fréquentée des cavaliers et des piétons. Le premier ruisseau n'a pas de pont. Après l'avoir franchi, nous le suivons jusqu'à son confluent. Ici et là, des bancs de granit effleurent le sol. Le lit du ruisseau est rocheux.

Le pont du second ruisseau est fait de troncs d'arbres entiers. Nous suivons la piste jusqu'au "tour des 99 points de vue". Nous revenons sur nos pas. Le pont traversé, nous commençons l'exploration du terrain. Nous nous partageons la besogne. Le rendez-vous fixé au sommet de la colline.

Le sentier nouveau où je m'engage ne tarde pas à m'inviter à traverser encore une fois le second ruisseau pour me diriger encore vers le "tour des 99 points de vue". C'est un autre panorama que je cherche! Et me voilà à ramper dans le grand foin, dru, glissant, qui se dérobe sous le moindre poids! Le manège est épuisant. Il faut le soutenir sur la hauteur d'une quarantaine de mètres sur une pente très inclinée.

Mon mentor a été plus favorisé que moi. Pour contourner le large plateau qui s'incline doucement vers le ruisseau, il a trouvé des sentiers battus, jusqu'à 100 mètres du rendez-vous!

Nous montons ensemble jusqu'au dernier sommet. Un jeune chevreuil quitte brusquement sa couchette. Deux maraudeurs, habillés de noir, ont brusquement violé son domaine!

Quel panorama au sommet de la colline! D'un côté, la ville; de l'autre, des ravins profonds, des monts innombrables, dominés par le massif jumelé du Lang Bian. Quel spectacle reposant! Quelle solitude grandiose! Benedicite montes et colles, Domino!

Nous allons reprendre la route de DanKia, par le "chemin de chaises".

Des deux Pères qui sont allés explorer le terrain, j'en connais un qui n'a pas pu dormir cette nuit-là, tant la joie faisait battre son coeur!

Le lendemain matin, nous allons aviser M. Ancel que le terrain proposé nous va merveilleusement! Le plan cadastral de la concession O'Neil est déplié et examiné pour une délimitation précise de la propriété convoitée. Le morceau du domaine O'Neil comptera en surface plane 70 arpents. M. Ancel ne peut le concéder à titre gratuit; mais il le laissera à un prix minime: $6 000 piastres, ce qui revient à moins de deux sous le mètre carré.

Le 25 juin, le R.P. Larouche arrive à Dalat. Il vient de passer une semaine en Cochinchine en vue du recrutement pour le juvénat de Hué. Nous le conduisons voir le terrain, qui lui va à plein! "Achetez tout de suite", dit-il. — Nous attendons une réponse du T.R.P. Vice-Provincial. Le T.R.P. s'est rendu à Thai Ha Ap pour les ordinations sacerdotales du 6 juin".

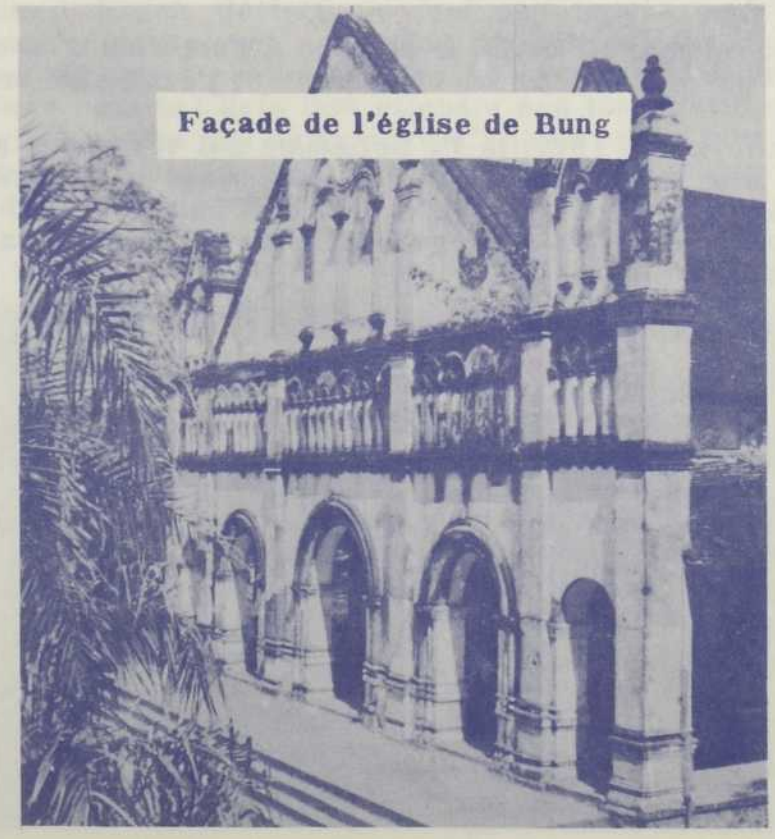
Le surlendemain, le R.P. Larouche redescend à Saigon; le même jour, le T.R.P. Dionne, vice-provincial, monte à Dalat. Après son passage au monastère de Hanoï, il s'est rendu à Mau Son, à la maison d'été. Il vient visiter le terrain qu'il trouve de son goût! Il faut l'acquérir. Notre qualité d'étrangers en Indochine nous interdit de posséder. Il faudrait une procuration. Qu'à cela ne tienne! Je descendrai à Saigon en chercher une auprès de Son Excellence le vicaire apostolique, Mgr Cassaigne. Le 30 juin, à midi, je suis à Saigon. Dans l'après-midi, j'obtiens de Son Excellence une procuration que je vais faire contresigner immédiatement à la mairie. La censure affirme que le document gagnera Dalat, ce soir même.

1er juillet: Un télégramme! Il vient de Dalat. Il est très bref, mais très expressif: "contrat signé", et la signature! "Deo Gratias".

Je crois que, dans la vice-province, chacun sera reconnaissant envers la Providence de nous avoir trouvé un si superbe terrain!

4. DERNIÈRE MISSION AVANT LA RÉCLUSION

Elle est prêchée à Bung, du 24 octobre au 11 novembre. Durant les derniers jours de ce travail apostolique, je vais prêcher seul en la desserte de Ba tra. La population catholique de ce poste, éloigné de quelques milles, est de 125. On y compte 50 retardataires. Les fidèles de Ba tra n'ont pas la messe souvent... On a perdu l'habitude de se rendre à l'église! Les habitations sont bâties ici et là et comme perdues dans des plantations de caoutchouc. L'église n'a pas de cloche. Le tambour qui la remplace fait bien son possible, mais il est loin de réussir à réveiller les dormeurs pour l'office du matin.



Façade de l'église de Bung

Des foyers sont remplis de situations inextricables. Quelqu'un a lancé la nouvelle qu'une telle et une telle jeune femme ne sont pas sages! Emois dans les foyers... De jeunes maris, pour corriger leurs épouses, les ont renvoyées chez leurs parents! La décision a été prise d'après les avis favorables des marguilliers de la desserte! Le village païen a donné son assentiment complet à pareil arrangement!

Tout est déjà réglé de la sorte quand le curé, par hasard, prend connaissance de la situation...

On ne pourrait s'y prendre mieux pour couvrir de honte les jeunes épouses devant la paroisse du mari et devant celle des parents. Imaginez l'allure des jeunes mariées revenant sages et corrigées!

Régulièrement, la bru ira cohabiter avec ses beaux-parents qui pourront ainsi la surveiller, la sermonner, la punir, l'éduquer! Le mari ne se souciera pas d'épargner quelque argent pour payer les dettes, parfois contractées pour des noces solennelles, ni pour se bâtir un loyer ou s'acquérir un ménage! Pauvres brus! Pauvres belles-mères! Pauvres parents! Pauvres grands enfants de maris! Faut leur dire et répéter comment s'y prendre pour avoir la paix dans le ménage!!!

N'allez pas croire que j'en veux spécialement aux chers paroissiens de Ba tra! Non! Mais j'en veux aux avions japonais qui circulaient dans le ciel de Ba tra avec tant de vacarme qu'à leur passage, je devais interrompre mes prédications! La population de Ba tra avait besoin de silence et de calme pour en profiter!

Le 9 novembre au matin, je procède à l'érection d'un chemin de croix en l'église de Ba tra. A 11 heures 30, j'extrémise un mourant.

En cette année 1942, le P. Bellemare est venu nous prêter son concours pour les missions de Tra long. Nous avons prêché dans les vicariats de Saigon, de Qui Nhon et de Phompenh. Grâce à Dieu, plus de 70 mariages ont été régularisés. Le nombre des païens convertis s'éleva à près de 400.

L'église de Cô Gò décorée pour la mission

CHAPITRE QUATRE

EPHEMERIDES TRISTES ET JOYEUSES, 1943

VOUS EN FEREZ VOUS-MÊMES LE PARTAGE

12 JANVIER

Après avoir prêché la retraite aux missionnaires du vicariat de Saigon, le T.R.P. Dionne va au monastère de Hué. Il reviendra bientôt.

5 FÉVRIER

Menace d'être envoyés au camp de concentration de Mŷtho. Défense de prêcher même en notre chapelle publique de Saigon, nous les Pères canadiens. Le ministère du confessionnal ne nous est pas interdit.

10 FÉVRIER

Le P. Trempe et le F. Eloi quittent Dalat pour le monastère de Hué; le F. Edouard continue à Thai-Ha-Ap.

Hier, un planton nous apporte un avis de convocation: Les 7 Pères canadiens de la maison de Saigon ont à se rendre à la sûreté du port "pour affaire les concernant". On a affaire à nous! Voici les noms des élus: T.R.P. Dionne, Boissonnault, Lapointe, Blais, Bellemare, Damphousse, Bélanger.

Allons à Khanh Hôi! (Il ne faut pas prononcer "canâille!") Nous filons au poste, par des voies détournées; les uns vont en bicyclette, les autres en tire-pousse. Le commissariat du port nous reçoit à bras ouverts! Mais faut attendre son tour d'être choyé, caressé, dorloté! Après une demi-heure d'attente, nous rencontrons M. Testanière, commissaire principal de la police. Monsieur porte sur son nez de grosses lunettes aux montants de corne noire. Un peu plus bas, entre ses lèvres, une "mailloche" de pipe! Les bouffades de fumée signalent les points morts de la conversation. C'est dans son bureau que M. le commissaire, chef de police, nous débite son allocution. "Mes RR.PP., nous avons reçu du gouvernement général de Hanoï l'ordre de prendre les mesures suivantes pour ce qui concerne les Pères canadiens-français dans ce pays: obligation à résidence fixe dans le centre de Saigon, i.e. de telle rue à telle rue, dans l'une et l'autre direction nord-sud, est-ouest. Vous devrez vous procurer chacun une petite photo, genre passeport. Nous vous remettrons un livret que vous devrez faire signer ici, toutes les semaines. Dans un instant, vous devrez donner tous les renseignements d'identité, tels qu'empreintes digitales et les signalements particuliers qui permettront de vous identifier. Ces mesures sont prises par décision du gouvernement général et du chef de l'administration locale!"

Le discours finit d'en par là, comme ça!

Pas un mot d'excuse d'avoir à signifier à des compatriotes

d'antan ces mesures prises par le gouvernement français à notre égard sous la pression japonaise!

Cinq minutes de silence! Nous nous regardons les uns les autres pendant que M. le commissaire rembourre sa pipe déjà pleine à craquer! Façon de se donner de la façon, en attendant l'exécution des 7 condamnés!

On apporte à signer les 7 grandes feuilles. Chacun doit signer la sienne. Un peu de lecture! quantité d'articles de loi concernant les étrangers. Somme toute, on nous considère comme des "individus dangereux". Dans le silence accablant, le P. Lapointe interpelle un confrère: "Vous ne le saviez pas, hein! Eh ben! Vous êtes un individu dangereux!" — "Pas plus que vous!" Ces réflexions auront l'heureux effet de faire réfléchir la police. Le lendemain, en apportant nos photos, nous signerons d'autres feuilles, les mêmes, mais les termes "individus dangereux" ont été supprimés.

Tous, nous passons dans une chambre voisine pour déclarations d'identité: nom, âge, parents, origine, hauteur de la taille — ici faut se déchausser, — cicatrices caractéristiques, couleur des yeux, des cheveux, profil angulaire du front, du nez, du menton. Puis faut se rouler les extrémités des cinq doigts de la main droite et de l'índex gauche dans une espèce de cirage graisseux et noir! Emmanchés comme ça, si vous avez le rhume de cerveau, vous êtes mal pris! "Barrière! Ç'a ti du bon sens!" "Cré-yâble, va falloir se les laver les mains!!!"

Le P. Lapointe offre cordialement de faire prêndre la longueur de ses cheveux! On va prendre la mesure de sa ceinture. Il s'interpose: "C'est inutile, monsieur; demain je commence un jeûne très sévère!" Fallait bien rire! autrement on aurait pleuré! Pendant l'heure et demie qu'ont duré les multiples opérations d'identité, nous faisons avec succès la chasse à la tristesse... Ah! cette séance, cette audience, ce pigrassement pour les empreintes digitales! Ah! ce commissariat du port de Saigon! C'est cinq milles de distance aller et retour! Faut s'y rendre personnellement chaque semaine! Mardi — c'est quasiment maudit! — est le jour fatidique! J'ai gardé mon carnet d'identité. Il porte 135 signatures et cachets. Ah! les visas des maudits, non! des mardis!

26 FÉVRIER

Les civils anglais et américains sont envoyés à Mỹtho, dans un camp de concentration. Dans le groupe figurent deux Pères Dominicains hollandais — ils résidaient au Tonkin, — deux Frères des Ecoles Chrétiennes irlandais, une Soeur de S.-Paul-de-Chartres également de nationalité irlandaise. Cette dernière obtient la faculté de séjourner dans un couvent de sa Congrégation à Mỹtho.

17 MAI

Ouverture d'un second noviciat en notre monastère de Saigon. Le P. Lapointe en sera le préfet. Les participants en sont les Pères Bellemare, Bélanger, Can, Damphousse, Thinh et Yên. Les locaux réservés au second noviciat ne sont pas spacieux: une cellule sert de chapelle; une autre est destinée aux cours et aux conférences. La communauté prend ses récréations au rez-de-chaussée; elle laisse l'étage aux novices. Les exercices de prédication auront lieu au grenier. Les seconds novices vont travailler au jardin: planter 200 bananiers, 50 papayers, charroyer de l'engrais, arroser les jeunes plants. Les séculiers trouvent étrange de voir des religieux exécuter des travaux de coolies.

C'est providentiel que nous n'ayons pas eu de clôture de jardin. Si une clôture eut entouré la propriété, les Japonais eussent probablement réquisitionné le terrain, afin d'y remiser bon nombre de leurs camions.

30 MAI

Surprise agréable! Du courrier venant du Canada! C'est un événement! Les visages s'épanouissent en résurrection! Au réfectoire, silence parfait. Nouvelles du T.R.P. Provincial, de la Congrégation, des confrères; des nouvelles des familles de chaque confrère de Saigon: nos parents sont inquiets, mais toujours confiants. Après la lecture de toutes ces nouvelles, l'atmosphère est changée!

11 JUILLET

A la demande de Mgr Cassaigne, nous acceptons de servir d'aumônier à la clinique S.-Paul, voisine de notre monastère, c'est-à-dire qu'elle en est éloignée de 10 arpents.

Nous préparons des tranchées pour le service exclusif des membres de la communauté.

15 OCTOBRE

Transes pour les confrères de Thai-Ha-Ap! Un télégramme de Hanoï: "Maison réquisitionnée par les Japonais". Cruel souci pour les Supérieurs, angoisses pour tous. Comment organiser la dispersion des membres de la nombreuse communauté? Des projets: Demander au délégué apostolique de transférer le noviciat ailleurs; réquisitionner le couvent des Dominicains inoccupé à Nam dinh. On élabore des projets, mais surtout l'on prie...

En cette fête de Ste Thérèse d'Avila, les seconds novices organisent un pèlerinage. Ils vont à pied au Carmel de Saigon prier la grande sainte Thérèse. Des novices nous ont dit: "Quelles prières ferventes nous avons répandues au Carmel; nous avons versé des larmes en pensant à nos confrères jetés sur la voie publique, en quête de nouveaux gîtes. Grande sainte Thérèse, notre patronne,

faites que nos confrères de Thai-Ha-Ap ne quittent pas leur monastère".

16 OCTOBRE

Nouveau télégramme de Hanoï: "Danger écarté". Joie délirante en notre communauté. Quels babillages chez les seconds novices! Chacun s'attribue la faveur d'avoir été exaucé! Mais baissez donc le ton! Les Japonais vont soupçonner... Dans l'après-midi, les novices font un pèlerinage d'actions de grâces au Carmel. Six beaux lurons en promenage de prière reconnaissante au boulevard Luro!

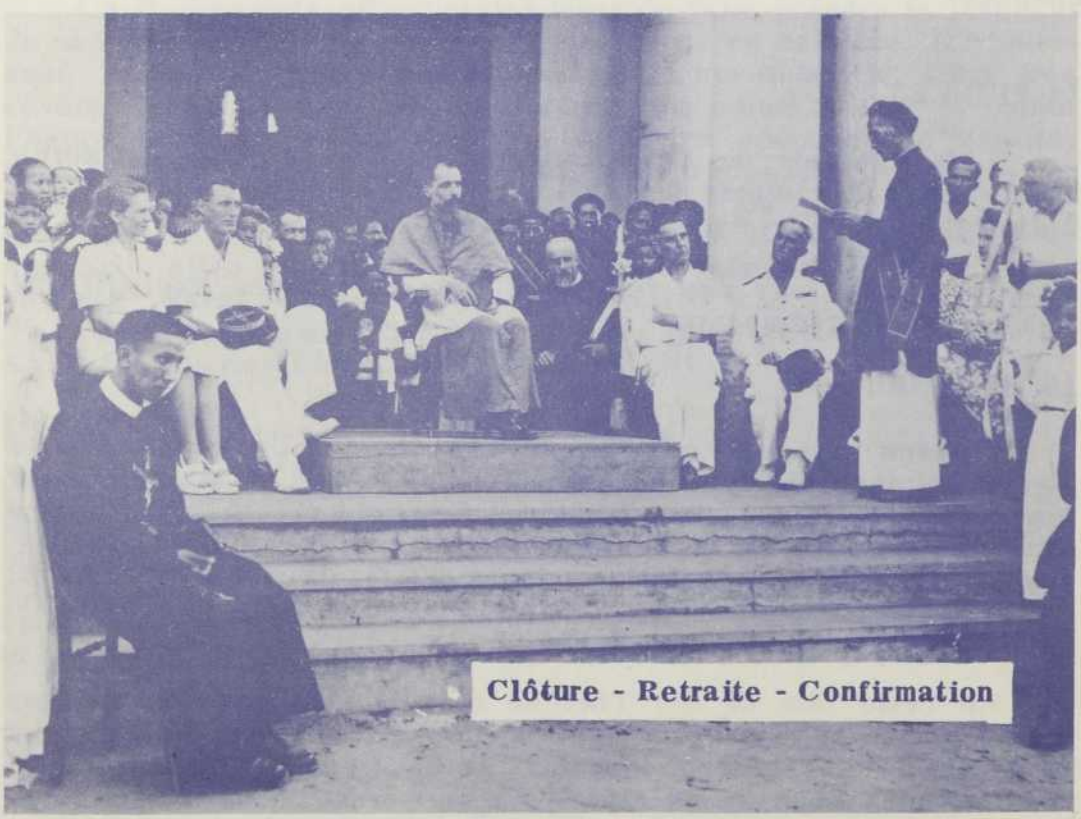
11 NOVEMBRE

Le second noviciat s'est clôturé il y a 3 jours. Le P. Lapointe, sous prétexte de santé à refaire, va à Hanoï. Il y dirigera un autre second noviciat, en faveur des PP. Létourneau, Chénard, Sirois, Laplante, Trépanier, Huberdeau, Marquis, Dostie.

10 DÉCEMBRE

Premier bombardement de Hanoï. Les alliés se rapprochent de l'Indochine, où se cache l'adversaire nippon.

A Gia Dinh



Clôture - Retraite - Confirmation

15 DÉCEMBRE

Par un demi-clair de lune, un intrus, vrai rat de gouttière, s'introduit à l'étage et visite quelques chambres. Le P. Bélanger l'entrevoit, descend m'avertir... Mais le voleur a deviné le Père; il saute de la véranda de l'étage. L'inconnu X a dérobé 3 soutanes, 1 couverture de laine, des serviettes, une aube, 2 montres, un stylo. X a oublié son canif bien ouvert, sur une chaise. Nous aurions préféré qu'il nous laissât plutôt son nom et son adresse!

NOËL! NOËL! MESSE DE MINUIT

Notre-Dame de Fatima! Dernièrement, le .Rme Père Général nous a parlé de la consécration au Coeur Immaculé de Marie. Le T.R. Père Dionne fait parvenir à la vice-province une circulaire sur N.-D. de Fatima. En Indochine, un seul exemplaire du livre de Castelbranco: "Prodige inouï de Fatima". Ce livre est entre les mains d'une religieuse du Laos. Cette dernière doit s'hospitaliser dans un hôpital de Hué. Des Pères du monastère lui rendent visite. Elle leur parle du livre merveilleux, qui est emprunté pour le tirage de copies en faveur des maisons de la vice-province.

A la fin de l'année, le monastère de Saigon possède 25 exemplaires polygraphiés du fameux livre, 400 brochures françaises: "Dévotion à N.-D. de Fatima", 6 800 brochures sur le même sujet en langue viêtnamienne.

AVANT-GOÛT: 16 ALERTES, 1 BOMBARDEMENT - 1944

On respire de temps en temps la joie.

La surveillance japonaise s'intensifie à notre égard.

Les troupes nippones inondent Saigon, puis se dirigent vers le Cambodge et le Siam. Elles vont appuyer les troupes de Birmanie.

1er JANVIER

Un tableau, une peinture de N.-D. de Fatima, est installé dans notre chapelle publique. Elle représente Notre-Dame et les trois voyants: François, Jacinthe et Lucie. Le tableau est une oeuvre de Kim, un ancien juvéniste de Hué.

3 JANVIER

Le directeur de la Santé, le Dr de Rolles, obtient des Japonais que les Pères canadiens du monastère de Saigon aillent à tour de rôle servir d'aumônier aux Soeurs de S.-Vincent-de-Paul qui s'occupent des patients de l'hôpital psychiatrique de Bien Hoa, à 20 milles de Saigon. Sur le laissez-passer officiel, il est écrit que le Père favorisé de cette sortie va prendre une cure à l'hôpital psychiatrique! Des Viêtnamiens ont beaucoup de difficulté à prononcer ce mot; ils disent "pisikiatrique". Ça ne change rien à notre état d'esprit! On a taquiné le P. Marcel Bélanger parce qu'il a été le premier à ouvrir la marche vers un hôpital de fous! Le laissez-passer vaut pour un mois entier. J'ai eu mon tour moi aussi et à deux reprises. Deux mois de cure dans un hôpital d'aliénés! A mon retour définitif, j'étais aussi fou qu'auparavant!

6 JANVIER

Mort accidentelle de madame Decoux, l'épouse du gouverneur général de l'Indochine. Dans la montée à Dalat, sa voiture est frappée de côté par un autobus.

16 JANVIER

Par un temps pluvieux, des voleurs enlèvent deux bicyclettes des dépendances. Ils ont entrouvert deux barres du grillage de fer d'une fenêtre. Les lieux avaient été examinés la veille en déposant des outils à reprendre lundi.

26 JANVIER

Le T.R.P. Vice-Provincial obtient de la liaison franco-nippone la permission d'aller visiter, pendant 10 jours chacune, les maisons de Hué, de Hanoï, de Nam dinh.

(Conservez ce feuillet.)

ALERTE! ALERTE!

Elle date du 10 février, un jeudi. Sur la ville, 5 ou 6 sirènes répandent, quelques minutes durant, des hurlements sinistres qui préviennent la population entière d'un danger imminent: celui d'un bombardement. Les avant-postes signalent la venue d'avions au plus 10 minutes avant leur apparition. Si les oiseaux de fer ne viennent pas planer dans les cieux de Saigon, c'est qu'en cours de vol, ils ont dévié de leur direction.

Nous avons 3 tranchées réservées. Elles ont été creusées devant le monastère, en bordure de la route. La plus courte, la plus rapprochée de la grotte de N.-D. de Lourdes, mesure environ 40 pieds de longueur. Les 2 autres, de chaque côté du chemin d'entrée au monastère, peuvent loger un personnel plus nombreux: elles ont à peu près 70 pieds chacune. La défense passive a réparti la ville en "ilôts". Chaque groupe d'immeubles a son "équipe". Notre propriété a son équipe particulière. J'en suis le chef et le P. Damphousse, assistant-chef. Au premier son du signal d'alerte, je revêts une vieille soutane de travail. D'une main, je porte 2 chaudières; de l'autre, une pelle, une échelle et un brancard. S'il y avait un bombardement effectif! Le nombre d'occupants est désigné pour chacune des 3 tranchées. Le 1er occupant de chaque tranchée est chargé d'apporter la clef qui ouvrira la porte de son abri. Un autre apporte avec lui les nattes en nombre suffisant pour sa tranchée; un troisième allume au moins une lampe à huile végétale pour éclairer les parois de son couloir dont la hauteur ne dépasse guère 5 pieds. Dans la tranchée, vous pourrez vous reposer, en vous étendant bien sur les nattes et en appuyant votre tête sur l'oreiller que vous aurez eu soin d'apporter.

Grotte de Lourdes à notre couvent de Saigon

Aujourd'hui, vous n'aurez pas le temps de dormir. L'état-major japonais a vu des avions pénétrer dans le ciel de Cochinchine. Il fait donner l'alerte, mais reconnaît bientôt des avions nippons fuyant une zone de combat. Mais ce ne seront pas toujours de fausses alertes!

31 MARS

Le T.R.P. Dionne revient du Tonkin. La voie ferrée a été coupée en 5 endroits. Les alliés s'attaquent à la grande voie de communication entre le nord et le sud de l'Indochine: le chemin de fer "trans-indochinois". Le T.R.P. Vice-Provincial a subi 2 alertes pendant le trajet. Sa Révérence a dû courir vers la rizière et se dissimuler derrière une touffe d'arbres.

2 AVRIL

Son Excellence Mgr Cassaigne, vicaire apostolique de Saigon, assigne à chaque prêtre de la ville un poste qu'il doit rallier au début de chaque alerte. Chaque prêtre doit s'être muni des saintes huiles et d'eau baptismale.

PREMIER BOMBARDEMENT, 5 MAI

Nuit de terreur! En ce vendredi soir, nous devons interrompre un exercice de prière et de pénitence pour descendre dans les tranchées. Le vrombissement des avions est différent de celui des appareils nippons. Des explosions lointaines et sourdes! Puis des obus de canons antiaériens éclatent dans le ciel! Ces détonations des bombes semblent se rapprocher! Les tranchées vibrent sous les coups de la D.C.A.

Tous ensemble nous prions, mais l'atmosphère des tranchées est déprimante. L'émotion nous étreint. On entend des bribes d'Avé Maria, des invocations à nos saints patrons. Trois vagues d'avions! Tous les occupants de la tranchée récitent l'acte de contrition. Je donne l'absolution et le P. Damphousse fait de même...

L'alerte a duré près de 5 heures. Au sortir de la tranchée, nous apercevons au loin une immense lueur d'incendie...

Le sommeil n'est pas venu pour plusieurs, à 2 heures après minuit... Les docks du port de Saigon occupés par les Japonais ont été visés, mais un quartier de paillotes a été atteint. Triste bilan: 350 morts, 250 blessés. A la clinique S.-Paul, le T.R.P. Dionne a baptisé une dizaine de blessés graves. Un très grand nombre de morts et de blessés ont été atteints par le souffle des bombes, pour ne s'être pas abrités dans les tranchées.

2 JUILLET

Les Japonais interdisent aux Pères canadiens de remplir tout office à la vue du public en notre chapelle. Est-ce qu'ils craignent que l'on ne profite de ces occasions pour inciter les Viêtnamiens à collaborer avec les Anglo-Américains? Cependant, tous les jours,

sous les yeux de sentinelles japonaises, des Pères canadiens vont célébrer la messe à la clinique S.-Paul, au Carmel, et devant n'importe quelle assistance! La consigne paraît capricieuse! Mais il vaut mieux se plier au caprice que d'aller au camp de concentration!

15 JUILLET

Le T.R.P. Dionne, ou la vice-province et la maison de Saigon, fait l'acquisition d'une voiture et d'une monture. Un jour, le T.R.P. Dionne se sert de la voiture pour se rendre chez le procureur des Missions Etrangères. De l'étage de la procure, le P. Keller aperçoit le T.R.P. Vice-Provincial et la monture d'allure plutôt misérable. "Mais, mon Père, votre cheval, vous lui donnez des roches à manger! — Ce n'est pas un cheval, dit le Père Dionne, c'est une jument!" La fenêtre de l'étage s'est vidée nette! Je vous avertis! "Ne frappez pas notre monture, pour qu'elle accélère son allure. Vous serez mitraillé à bout portant! Par les grands boulevards, c'est gênant!"

25 JUILLET

Le P. Callixte Bérubé arrive de Hanoï. Il vient se faire soigner, tout en préparant son "rigorosum". Normalement le voyage Hanoï-Saigon par train est de 40 heures. Le Père a pris 7 jours! Pour avoir une place dans un wagon, le Père a dû verser un surplus de quinze piastres. Après 1 des 3 transbordements, le Père est prié de laisser la place aux militaires: d'où un retard de 24 heures. A la descente du train à Hué, le Père rencontre une foule si dense qui se porte à l'assaut des wagons qu'il doit s'évader par la fenêtre d'un compartiment, à 2 heures après minuit! Entre Hué et Saigon, le Père a pu trouver une place entre 2 wagons où il s'assied sur un monceau de caisses!... Que voulez-vous? c'est la misère des temps.

Saigon - Le marché

CHAPITRE SIX

LES TERREURS DE L'ANNÉE 1945

Le monastère de Saigon est bâti à la périphérie nord-est de la ville dont la superficie est de 16 milles carrés. De la maison, vous avez un mille et demi à parcourir pour atteindre le centre de la cité.

Les circonstances nous invitent à nous exercer davantage à la vie contemplative puisque les travaux apostoliques nous sont interdits. La tenue des académies domestiques est plus facile, hormis les moments consommés à l'ombre des tranchées...

Son Excellence Mgr Cassaigne demande aux prêtres de gagner les postes de secours qui leur sont assignés après le signal de fin d'alerte seulement, car au début de l'alerte, la D.C.A. entre parfois très rapidement en action et les éclats d'obus de D.C.A. sont dangereux.

Nous essayons de mener la vie régulière, malgré les alertes et les bombardements. Dieu nous enseigne qu'à chaque jour suffit sa peine. Il faut croire que nous sous-estimions nos capacités, car plusieurs fois nous avons trouvé la peine amplement suffisante!

Les Japonais ont des prisonniers de guerre. Ils les ont capturés sur quelque théâtre de guerre d'Extrême-Orient... Les prisonniers travaillent au profit de leurs vainqueurs. On les voit passer à pleins camions. Ils ont le torse nu. Leurs têtes blondes sont découvertes. Ils vous regardent, mais ne vous font aucun signe. Des sentinelles japonaises, debout et dispersées dans chaque camion, baïonnettes au fusil, surveillent les physionomies. On dit que la moitié des prisonniers sont morts pendant leur captivité.

Le Père Jean-Marie Routhier entre à l'hôpital Grall, au début de janvier, soigner une laryngite tuberculeuse. Il est arrivé de Hué le 31 décembre dernier.

1. UNE RUDE JOURNÉE, 12 JANVIER

Je vous le dis bien franchement, mais c'est presque à reculons que je m'engage dans ces récits de 1945. J'aime tant la paix, la tranquillité et le silence! J'ai comme en horreur les bruits de guerre! Mais puisque j'entends la sirène, il faut courir à la tranchée!

Il n'est pas encore 8 heures, en ce vendredi matin, 12 janvier, que l'alerte retentit. Un monsieur Godefroy, en retraite au monastère aujourd'hui, trouverait place dans l'une de nos tranchées, mais il préfère rester en chambre. Les avions japonais prennent l'air et se portent à l'engagement du côté de l'aérodrome. La durée de 5 minutes, et 16 appareils nippons sont abattus. On en a vu culbuter quelques-uns. Des réservoirs d'essence brûlent du côté de l'aérodrome.

On s'aperçoit que notre cheval et les porcs ont quitté la basse-cour. Le F. Thomas rejoint le cheval et le ramène en bicyclette. C'est le F. Thomas qui pédale! Les cochons sont ramenés en palanquin. C'est le seul tour de hamac qu'ils auront fait pendant leur vie! Attachés par les pattes, ils sont portés à l'aide d'un bambou.

A 1 heure, fin de la 1ère alerte. La communauté va prendre son dîner. Avec le P. Damphousse, je vais au rendez-vous des équipes de la défense passive. "L'aérodrome pilonné en tous sens, des milliers de morts".

Nous revenons au monastère. Pendant notre repas, nouvelle alerte. La méditation du soir se fait sur l'herbe du parterre devant les tranchées. Nous allons souper au réfectoire, comme si rien n'était. L'alerte se termine vers 7 heures 30. 15 bateaux japonais coulés dans la rivière Saigon. Le vaisseau-amiral français, le Lamothe-Piquet, est sur le flanc non loin de l'arsenal. Le bateau s'était camouflé; mais du rivage, un canon de la D.C.A. a tiré sur un avion allié qui a riposté. Des 120 avions alliés, 7 n'ont pu regagner le porte-avions.

2. LE BOULEVARD NORODOM MÉCONNAISSABLE - 7 FÉVRIER

C'est ainsi qu'il m'est apparu, vers le milieu de l'après-midi, en ce 7 février. L'alerte avait duré 4 heures, de 11 a.m. à 3 p.m... Plusieurs avions ont laissé leurs bombes tomber dans les champs, car au moment de leur passage, le ciel de Saigon s'était chargé d'une infinité de nuages de ouate blanche. Cependant une vague de 9 quadrimoteurs lâcha plus de 100 grosses bombes.

Le consulat anglais, en bordure du boulevard Norodom, est depuis 1 heure le rendez-vous des gros bonnets japonais réunis en conférence. L'immeuble reçoit une bombe de 1 000 livres. Le toit s'effondre avec le 1er étage. Le tout s'enfonce sur le rez-de-chaussée. Les occupants de l'immeuble sont ensevelis dans les ruines. Les automobiles des parlementaires sont comme écrasées, tels des jouets d'enfant oubliés sur la voie ferrée. Des cordons de soldats japonais entourent la propriété tant qu'on n'a pas retiré tous les cadavres des débris de l'immeuble.

Sur une superficie de 3 arpents carrés, des arbres de 2 pieds de diamètre ont été arrachés et lancés pêle-mêle dans les cours des maisons, à travers le boulevard sur des monceaux de terre. Des maisons ont été complètement volatilisées. Aux endroits de la chute des bombes, des cratères d'une quarantaine de pieds de diamètre et d'une vingtaine de profondeur. De longues poutres de fer tordues ou cassées barrent le chemin aussi bien que les arbres renversés. Des gens de la défense passive examinant un cratère sont soudain horrifiés par la vue d'une jambe humaine qui, d'un arbre, tombe à leurs côtés.

Ce soir-là, je suis allé prêter main-forte à une équipe de la défense passive, pour déblayer une villa écrasée sous un amas de terre projetée d'un cratère voisin. Un voisin, de l'étage de sa

maison, a vu le propriétaire de la villa assis dans une véranda au passage des avions meurtriers. Il faut, au plus tôt, retrouver X, le propriétaire, mort ou vif...

Une autre équipe déblaie la tranchée de la propriété voisine. Avant onze heures, des équipiers volontaires ont retrouvé 3 cadavres qu'ils transportent en des foyers amis.

Je travaille jusqu'à minuit au pique et à la pelle. Nous avons porté nos efforts, premièrement, du côté d'où nous parvenaient des aboiements de petits chiens. Peut-être, au moment du danger, ont-ils cherché refuge auprès du propriétaire de la villa... 3 canetons vivants, réfugiés sous un lit à demi-écrasé...

Nos coéquipiers continuent leur travail. Ils ont dû déblayer sur toute la grandeur de la villa. Vers 8 heures du matin, ils atteignent le propriétaire sans vie, sous 8 pieds de terre.

Quelques pavillons de l'hôpital Grall sont atteints, dont la pharmacie, la buanderie et la cuisine. Le personnel qui dessert cette institution civile s'est réfugié dans des tranchées creusées dans les cours de l'établissement. Mais ces abris de briques recouverts de gazon ont servi de cercueils à un grand nombre.

Le R.P. J.-M. Routhier, notre confrère, relégué au pavillon des tuberculeux à l'hôpital Grall, s'est réfugié dans la tranchée creusée au sous-sol de son pavillon. Des bombes sont tombées à cent pieds de lui. La terre a tremblé. Le Père a reçu un choc nerveux. Tous les jours, l'un de nous va, depuis le début de l'année, lui rendre visite.

Une bombe est tombée sur la clôture des Carmélites, à cent pieds de leur tranchée. Leur monastère est secoué; des plafonds sont tombés, des murs fissurés. Mgr déclare qu'il faut évacuer. Les Soeurs choristes valides et les novices iront à Bach Ma dans la villa du délégué apostolique; toutes les autres choristes âgées et les tourières iront à Cai nhum.

Quantité de maisons sont dégarnies de leurs toitures. Le souffle des bombes a fait voler les tuiles en éclats. La toiture de la cathédrale est soufflée aux deux tiers. La plupart des verrières sont gondolées ou cassées en miettes.

De ce bombardement du 7 février, on compte 151 morts et 54 blessés.

3. COUP DE MAIN JAPONAIS SUR SAIGON - 9 MARS

Les Japonais s'aperçoivent que les Français ne veulent pas se battre avec eux contre les Anglais et les Américains, et qu'ils sont impatients de nouer des relations avec les alliés. La coopération financière que les Japonais exigent des Français est jugée inacceptable par ces derniers. Alors les Nippons s'emparent de toute l'Indochine. J'ai assisté du monastère à leur attaque sur Saigon.

Il est 9 heures 45. Les prières de la discipline sont terminées. Il reste un quart d'heure avant le dernier signal.

Un bruit sourd et lointain monte grandissant sur la rue de Verdun. Qu'est-ce donc? Est-ce une attaque des caodaïstes? Est-ce l'armée japonaise qui profite de l'obscurité pour déplacer de grosses unités blindées? Soudain des coups de fusil; l'éclatement lumineux des balles semble aux fenêtres! On entend les balles siffler. Le roulement des chars d'assaut semble s'approcher. La fusillade augmente. Mais qu'est-ce que c'est enfin?

Les Supérieurs ordonnent d'éteindre toute lumière. Défense absolue de chercher à s'éclairer. On éteint la lampe du sanctuaire de l'oratoire et celle de la chapelle publique. Le canon gronde. Les obus tracent leurs trajectoires par-dessus le monastère. Les fondements de la maison sont ébranlés. On dirait que le toit va s'effondrer.

Ordre est donné par le R.P. Recteur à tous les confrères qui habitent l'étage de descendre au rez-de-chaussée. En cas d'attaque nous serons réunis.

Soudain, la sonnette du parloir se met en mouvement. Les appels sont coup sur coup répétés. La frayeur nous saisit tous. Les Frères convers se désolent: "Qu'allons-nous devenir?" De fait, qui sonne à la porte? Sont-ce des bandits, sont-ce des meurtriers? Le T.R.P. Vice-Provincial demande au Frère portier d'aller ouvrir, car la sonnette appelle d'une façon désespérée! Le Frère entrouve la porte, tandis qu'on entend cet appel: "Pères, Pères, ouvrez-nous; nous voudrions nous réfugier ici; les Japonais attaquent la ville!" Un Français et une Française revenaient d'une visite chez des amis. Ils ont rencontré un bataillon de soldats japonais en armes. Ils conduisent leurs bicyclettes par une rue d'évitement et viennent nous demander refuge pour la nuit.

Le canon tonne de plus en plus fort. La fusillade crépite de partout. On ne peut s'entendre parler. Il fait absolument noir. On n'a que la lumière de la fusillade pour s'éclairer.

Deux lits pliants sont installés au grand parloir pour nos hôtes. Quant à nous, nous nous rassemblons sous les escaliers; nous nous accroupissons par terre dans les coins. Des Frères postulants sont si apeurés qu'ils se réfugient dans les "cabanos" sous les escaliers au milieu des pots de fleurs et des candélabres.

Nous prions à haute voix. Mais le bruit sinistre des chars d'assaut enterre les voix. Dans une accalmie, le P. Recteur fait l'appel des confrères. Le P. Lapointe n'est pas là pour répondre au premier appel. Au début des événements de la soirée, il avait cherché refuge entre le grand réservoir d'eau filtrée à l'étage et le monastère. Un bon coup, il entend des commandements lancés à des soldats en langue japonaise. Il comprend que ce ne sont pas des caodaïstes qui se portent à l'attaque, mais les Nippons. Il sort de sa cachette. Il arrive à temps pour répondre au troisième appel.

Plusieurs se confessent.

On finit par ouvrir le coffre-fort. On confie l'argent à 2 Pères viêtnamiens qui se sauveront dans la rizière en cas d'attaque du monastère.

Vers onze heures, le P. Lapointe propose à la communauté de consommer les saintes espèces, pour les soustraire à toute profanation possible. Dans l'obscurité, quelques confrères suivent le P. Lapointe à l'étage. "Antoine" bat la marche au beau milieu de l'oratoire. D'un coup de genou, il renverse le piédestal qui supporte la lampe du sanctuaire qu'on a éteinte, il y a plus d'une heure. Le piédestal prend une culbute. La belle cloche de verre qui recouvre la lampe tombe et se casse avec elle. Le P. Lapointe distribue 4 ou 5 hosties au même communiant, aussitôt que dans l'obscurité il a pu lui localiser la bouche. Le Père descend à la chapelle publique où l'attend la plus grande partie de la communauté. Il est invité à procéder en sa faveur aux mêmes cérémonies qu'à l'oratoire, excepté à l'égard de la lampe-Dieu. Au matin, le Père qui célèbre la messe à la chapelle publique trouvera un ciboire intact oublié dans le tabernacle.

Au dehors, c'est toujours le feu roulant du canon, mais surtout de la mitraille. De temps en temps, des éclairs de coups de fusil isolés. Nous faisons notre action de grâces ensemble.

Vers minuit, le calme se rétablit. Les uns regagnent leurs chambres. Les autres passent le reste de la nuit sous les escaliers.

A 5 heures, la voiture des Soeurs vient au monastère comme d'habitude chercher un Père pour la messe à la clinique S.-Paul. "Comment, dit le T.R.P. Dionne au cocher, vous n'avez pas entendu la canonnade cette nuit? — Mais, mon R.P., ce n'est rien, c'est un exercice que les Japonais ont fait cette nuit." Nous entourons le T.R.P. Vice-Provincial. Bonté divine! Nous n'avons pourtant pas rêvé! Si c'est là un exercice de guerre, alors que sera la guerre elle-même? Le T.R.P. Dionne répond au cocher: "Retourne avertir les bonnes Soeurs qu'il n'y a pas de messe ce matin."

Au lever du soleil, le P. Damphousse aperçoit un homme assis dans l'encoignure du porche. Notre homme semble dormir. Le Père le questionne en viêtnamien, puis en français. Aucune réponse. Le T.R.P. Dionne vient à la rescousse. A force de questions, les révérends Pères s'aperçoivent que l'individu est un soldat français, hébêté par les secousses de la nuit. Il a pu s'enfuir de la caserne. Il s'est trouvé un refuge sous le porche du monastère où il s'est endormi.

Après la messe à laquelle il assiste, notre homme repart sous le déguisement d'un autre habit. "Si je ne reviens pas, dit-il, c'est que des événements graves se sont déroulés la nuit dernière." Notre homme n'est pas revenu.

Les Japonais se sont emparés de la ville. Dans les rues, les soldats nippons arrêtent tous les Français et les Françaises; toutes les maisons des militaires ou des agents de la sûreté sont visitées pour la rafle des armes ou des documents importants. Par endroits, les cadavres de ceux qui ont résisté sont encore étendus dans les rues. Un garçon de 14 ans est tombé percé de balles lorsqu'il défendait son père. Ici et là, pour un Français tué, 30 Japonais tombèrent.

L'armée nippone fait paraître une proclamation dans les journaux viêtnamiens du 10 mars. "L'armée japonaise prend la direction du pays. Elle garde les mêmes cadres administratifs. Elle fait appel à tous les fonctionnaires français ou viêtnamiens en vue de la coopération pour la défense et la prospérité de l'Indochine. Elle promet au peuple indochinois l'indépendance complète."

Notre serviteur est arrêté sur le chemin du marché. Il revient son tricycle vide. Ici, dans le pays, faut aller faire ses provisions de bouche à tous les jours. Alors, nos poules nous fourniront des oeufs, notre jardin nous offrira quelques légumes.

La loi martiale est proclamée. Défense sévère de sortir dans la rue le matin avant le lever du soleil et le soir après son coucher. Tout groupe de plus de 3 personnes françaises sera sévèrement puni. Nous fermons les portes de la chapelle.

4. DE VRAIES ANGOISSES - 14 MARS

Hier, c'était mardi. Nous devions nous présenter à la sûreté du port de Saigon faire apposer à nos carnets d'identité le visa des autorités compétentes. Mais le gouvernement français d'Indochine est remplacé par le régime militaire nippon. Avant de nous mettre à parcourir la ville jusqu'à Khanh Hôi, nous croyons préférable d'attendre qu'elle se soit remise un peu d'aplomb, et qu'elle promulgue une législation nouvelle concernant les sujets britanniques.

Aujourd'hui, mercredi, 14 mars, dans la matinée, un Viêtnamien de la sûreté du port nous apporte un billet de convocation. "Tous les Pères canadiens doivent se présenter à la sûreté du port." Il s'agit de visa pour carnet de résidence fixe.

A peine le planton a-t-il quitté le parloir, qu'une dame française, l'épouse du chef de la sûreté avant le 9 mars, vient nous prévenir: "Les Japonais arrêtent tous les britanniques pour les jeter dans un camp de concentration." La dame a eu vent de projets d'arrestations dans la rue des Rédemptoristes... Allons! Est-ce que des officiers inférieurs nippons voudraient faire montre de zèle?

"Mais Dieu, qui met un frein à la fureur des flots,

Saura bien des Nippons arrêter les complots!"

A la récréation du midi, le T.R.P. Vice-Provincial, la figure d'une pâleur mortelle, nous communique la nouvelle... Le T.R.P. a

avisé Son Excellence Mgr Cassaigne de notre situation critique. Nous nous rendrons au palais épiscopal, cet après-midi, à 3 h.

La sieste est impossible avec pareille émotion...

Chacun prépare en silence sa valise de prisonnier...

Dans le plus grand secret, les avoirs et les papiers précieux sont hermétiquement enfermés dans des caissettes de fer. Le tout est déposé dans une jarre scellée à la chaux et enterrée sous la cuisine.

Chez nos Pères et Frères viétnamiens l'angoisse est grande: ils resteront seuls sans préparation, dans un moment si troublé. Mais la confiance est grande. C'est aujourd'hui mercredi. Saint Joseph est le patron de notre monastère; nous sommes au cours de la neuvaine préparatoire à sa fête. Demain, fête de saint Clément qui a connu des heures d'angoisses du même genre. Nous serons protégés. Rassemblés à la porte du parloir, nous nous donnons une accolade d'adieu...

Les uns partent à pied, les autres en bicyclette, et dans des directions diverses pour dépister les curieux. A 3 heures, nous sommes tous rendus au palais épiscopal. Son Excellence Mgr Cassaigne a convoqué le colonel Sato, un Japonais. A l'heure convenue, le secrétaire de l'évêché va avertir le colonel que nous sommes au rendez-vous. Le colonel Sato est absent.

L'heure presse. Les minutes sont de plus en plus angoissantes.

Pour ma part, je renouvelle un voeu fait à saint Joseph! "Essayer d'établir à Saigon 'l'Association Universelle de la Sainte-Famille', si saint Joseph nous aide et fait que nous ne quittions pas notre monastère de Saigon."

Mgr conseille au P. Recteur de se rendre à la liaison franco-nippone, où il rencontrera le colonel Amano. Le P. Recteur est reçu comme un grand diplomate. Il reçoit l'assurance de la protection de l'armée. On lui remet un laissez-passer qui lui permettra de se rendre à la sûreté du port. Le colonel s'offre à conduire lui-même les Pères canadiens dans sa propre voiture. Mais apprenant notre nombre, il se ravise: il suffira qu'un seul se rende à la sûreté avec les passeports de tous. Le T.R.P. Vice-Provincial et le R.P. Recteur se rendent à la sûreté.

Une confiance joyeuse a vite fait de chasser une angoisse de plus en plus écrasante. Chacun récite son bréviaire. Un bon coup le P. Lapointe s'approche d'un groupe occupé à causer: "Nolite timere, pusillus grex". Le cher confrère récite des "fables de La Fontaine"; puis il improvise sur les faits et gestes des habitants du Lac St-Jean, son pays. Le fou rire devient général.

Les révérends Pères Supérieurs reviennent de leur voyage à la sûreté du port. Tout s'est passé normalement. Nous avions redouté

le pire. Mais nos craintes et nos démarches ont concouru à décrocher du ciel une faveur inattendue. Voici: Par notre démarche, nous nous sommes fait connaître personnellement aux autorités japonaises par l'intermédiaire de Mgr Cassaigne, influent auprès des Nippons. Demain, le gouvernement de Tokio "mandera à l'armée japonaise de considérer les prêtres, les religieux et les religieuses comme des citoyens de la cité du Vatican et ordonnera de protéger la mission catholique".

Nous rentrons au monastère joyeux et reconnaissants envers nos saints patrons, saint Joseph et saint Clément.

5. UNE SEMAINE DU PÈRE BELLEMARE–19 MARS...

L'hôpital psychiatrique de Bien Hoa est en pleine brousse, à deux milles du premier poste de police. En février, on a parlé d'un coup de main contre l'hôpital. Le danger a été écarté. Le P. Bellemare arrive à l'hôpital au début de mars. Dès le premier jour, la Supérieure des Soeurs de S.-Vincent-de-Paul l'avertit: "Si quelque trouble se produit, je vous avertirai". Dans la nuit du 9 mars, vers minuit, la voix de Mère Supérieure, de l'extérieur, éveille le Père: "Mon Père, il se passe des choses épouvantables!" – "Ça y est, pense le Père, les communistes font l'assaut!" –

En ce moment, arrivent à l'hôpital l'administrateur de la ville de Bien Hoa et son épouse. Ils ont fui devant les Japonais. L'administrateur préconise "l'évasion dans les plantations de caoutchouc, après s'être munis d'argent, de médicaments, surtout de quinine." Le Père et les Soeurs s'opposent fermement au plan d'évasion. Ce serait la mort par la famine ou les fièvres. Le mieux serait de se constituer prisonniers. Les Nippons ne massacrent pas les Français. On décide de ne pas fuir. On attendra...

Le reste de la nuit et les jours suivants se passent sans incident. "Les Japonais n'exigent que la remise des armes et des appareils de T.S.F. Jusqu'à nouvel ordre, interdiction de sortir de l'enceinte de l'hôpital".

Mais un mouvement d'hostilité farouche s'élève du côté viêtnamien. "On menace d'exterminer les Soeurs et de chasser de l'établissement le médecin français". De jour en jour, la situation s'aggrave. Le personnel des surveillants, au nombre de 100, s'est laissé influencer. Samedi soir, le 17, réunion clandestine. Les meneurs ont dû distribuer leurs mots d'ordre. Le dimanche, 18, des va-et-vient inaccoutumés. Le lundi matin, 19, sur toutes les figures, plane un air mystérieux, les regards sont fuyants... A 2 heures de l'après-midi, les surveillants s'apprêtent à chasser les Soeurs du couvent. Déjà ils encerclent la maison. Un porte-parole a signifié aux religieuses qu'il est prudent de ne pas sortir...

Le P. Bellemare, demandé en hâte, trouve les Soeurs dans la plus grande anxiété. Fuir est impossible; d'ailleurs la consigne japonaise est là.

Le docteur français, seul autorisé à sortir de l'enclos de l'hôpital, est dépêché vers les autorités japonaises à Bien Hoa.

Le docteur viêtnamien fait mander le P. Bellemare: "Mon Père, je le regrette, mais je suis incapable de contenir la foule. Je sais que vous veniez ici seulement par charité pour le bon Dieu... Je garde un bon souvenir de vous. Vous pourrez partir demain, par le train. Si vous voulez partir tout de suite, je puis commander la voiture à cheval."

Dans la cour du couvent, des groupes de surveillants s'animent et s'échauffent sous l'effet de la boisson. Un faisceau de matraques a été déposé derrière un arbre.

Le P. Bellemare se dirige vers le groupe des manifestants. "Pourquoi en vouloir aux Soeurs?" — "Nous n'en voulons ni au Père, ni à la Soeur Supérieure; mais nous haïssons cette Soeur viêtnamienne qui nous dit toujours des injures..."

Le docteur français revient accompagné d'un officier japonais. Ce dernier et son interprète se rendent chez le médecin viêtnamien. On les acclame comme des "libérateurs". Un réquisitoire est dressé contre les Français.

L'officier japonais, le docteur européen, la Soeur Supérieure et le Père se concertent. "Tous partiront incessamment. Des voitures sont mises à leur disposition".

Dans les avenues du vaste terrain de l'hôpital, des Viêtnamiens, au mépris d'une défense formelle de l'autorité japonaise, paradent drapeau en tête et au son du tam-tam. Quelques malades français sont frappés et injuriés...

Le docteur français, le P. Bellemare et toutes les Soeurs ont pu partir à temps. Le cortège est en dehors de la brousse aux dernières lueurs du jour.

Le Père est hébergé par le curé de la ville, un Viêtnamien. Les Soeurs de S.-Vincent se retirent chez les Soeurs de S.-Paul-de-Chartres. Le 27, un postulant, Frère rédemptoriste de notre monastère de Saigon, va porter au P. Bellemare un sauf-conduit japonais. Le Jeudi saint, 29 mars, le Père est revenu parmi nous. Nous nous racontons réciproquement nos angoisses.

Le 31 mars, les RR.PP. Lapointe et Bérubé sont convoqués à la sûreté du port. Ils vont en voiture à cheval. Un Frère les accompagne pour ramener la voiture... Le P. Lapointe est arrivé du Tonkin le 23 juin 1944, et le P. Bérubé le 25 juillet de la même année. Le secrétaire qui reçoit les deux Pères n'est pas au courant de leur convocation. Un officier japonais s'amène; il se sert d'interprète: Il accuse les deux Pères d'avoir effectué le trajet Hanoï-Saigon sans autorisation préalable. Le P. Lapointe présente son carnet d'identité. L'officier nippon constate que toutes les formalités ont été remplies par les autorités françaises. Notre officier s'emporte, regarde le P. Lapointe et lui lance cette épithète grossière: "Menteur!" Le laissez-passer du P. Bérubé est également trouvé en bonne et due forme. "Les deux permis de circulation ne portent pas l'estampille japonaise, il est vrai; mais alors en juin et juillet 44, elle n'était pas exigée". Les deux Pères sont congédiés par cette apostrophe: "Américains!" Sûrement les deux confrères avaient beaucoup prié: "Educes me de laqueo hoc quem absconderunt mihi, quoniam tu es Protector meus".

6. L'ÉPOUVANTABLE MOIS D'AVRIL (1945)

Est-ce que la malédiction s'est abattue sur ce mois parce qu'on n'en a pas observé le 1er jour qui était le saint jour de Pâques? Une disposition de l'armée nippone a fait tomber Pâques au rang des jours ouvrables. Dans le cours du mois, 21 alertes et 6 bombardements. Le 15 est le jour fixé où tous les Français de Saigon sont concentrés à l'intérieur d'un périmètre étroit qu'on ne peut dépasser sans encourir des peines sévères. 20 000 personnes seront prisonnières du périmètre pendant 10 mois. Les maisons situées en dehors du périmètre sont occupées par les militaires japonais. Notre monastère est bâti en dehors du périmètre. Nous y sommes restés toujours. Nos voisins sont des Nippons, qu'importe!

Un jour, une alerte interrompt une messe solennelle à l'offertoire. La cérémonie se continue après le passage des avions. Une autre fois, les RR.PP. Bellemare et Bélanger, surpris par l'alerte, aussitôt après la consécration, consomment les saintes espèces, déposent les ornements et courent aux tranchées. L'atmosphère de guerre devient déprimante!

Les bombes ont renversé, hier, le marché de Thi nghê et l'édifice de la Radio à Dakao. Aujourd'hui, 23 avril, on s'en prend à l'arsenal. Mais la Sainte-Enfance est à deux pas de l'arsenal. L'établissement des Soeurs de S.-Paul-de-Chartres détruit aux deux tiers! 30 bombes sur la propriété dont la superficie est de 3 arpents! La Mère Provinciale et plusieurs religieuses se sont réfugiées dans une petite tranchée. Elles sont entourées de bombes littéralement! Le souffle des bombes détache les cornettes. On est un peu suffoqué par la poussière, le sable et l'odeur du souffre... Mais pas une égratignure! Protection merveilleuse!

Une Soeur de l'établissement m'a laissé le récit de ce bombardement. D'ailleurs j'ai pu constater quelles ruines les trois vagues d'avions ont pu amonceler en quelques minutes.

Le signal de fin d'alerte n'est pas encore donné, que des secours nous arrivent de tous côtés. Les uns se précipitent vers l'incendie qui s'est déclaré dans la lingerie des Soeurs, au 1er étage. Le grand escalier permet de circuler. D'autres courent à la recherche de la famille d'Orgeval. Elle s'est abritée dans une tranchée de l'orphelinat. Mais des bombes sont tombées dans cette direction... Des tranchées sont éboulées... Enfin, les voilà: Le papa est dégagé, il vit... Puis la maman, sans vie. Elle tient son bébé d'un an dans ses bras... Le petit respire encore... On le transporte à l'hôpital où il succombera bientôt... Les deux autres enfants se sont envolés au ciel avec leur maman qui a fait ses Pâques la veille". Monsieur d'Orgeval sortira de son évanouissement de 12 heures, pour constater que sa chère famille n'est plus."

"Pendant ce temps, Monseigneur, accompagné de plusieurs Pères, est monté à la chapelle qui a reçu au moins 2 bombes. L'une est tombée sur le choeur. Tout est brisé, pulvérisé... Le tabernacle est enfin retrouvé... Le ciboire est ouvert et renversé; cependant aucune hostie ne s'en est échappée. Les saintes espèces sont déposées dans un placard de la communauté."

"Dans la sacristie, les armoires sont plus ou moins brisées. Nous en retirons tout ce qu'elles contiennent. Mais voilà que retentit une nouvelle alerte qui ne dure qu'une demi-heure."

"Nous montons au grenier constater les dégâts. Une grosse bombe est tombée sur le toit du dortoir des postulantes, au-dessus de la lingerie, et a traversé 4 plafonds jusqu'à la cave. De la chambre de Mère Provinciale, de la véranda, de la lingerie, il ne reste plus rien."

A chaque étage, l'ouverture laissée par le passage de la bombe s'est remplie de débris de bois, de brique, de ciment, de fer. Nous avons trouvé le "nez de la bombe", i.e. son extrémité pointue, enfoui profondément dans le fond de la cave. A deux, nous ne pouvions soulever le morceau dévastateur.

Les Soeurs françaises se retirent à la communauté de la clinique S.-Paul à Saigon. "Soeur Supérieure de Tan Dinh ouvre ses portes aux Soeurs viêtnamiennes et aux enfants. Nous, nous restons: le pillage est à redouter. Nous nous installons à l'infirmerie. Monseigneur ne veut pas que nous restions si près de l'arsenal aux heures possibles de bombardement. A 10 heures, nous partons à la clinique S.-Paul, où soeur St-Jean a préparé un nouveau nid aux Soeurs françaises".

"Nous, nous rendons sur le chantier si cher de 7 heures du matin à 10 heures et de 3 heures du soir à 7 heures. Des âmes de bonne volonté sont venues immédiatement à notre aide: Révérends Pères des Missions Etrangères, Révérends Pères Rédemptoristes, dames, jeunes filles, nous ont apporté leur collaboration avec un dévouement inlassable..."

"Notre chère chapelle! Nous ne pouvons y pénétrer sans une brisure du coeur. Elle n'est plus qu'un amas informe de bois, de

fer, de briques, dans lequel nous cherchons, mais en vain, quelque reste du passé. Seul le petit Jésus que tenait saint Joseph à son autel est trouvé intact parmi les décombres... Aussi notre bonne Mère Provinciale le garde-t-elle comme vestige de ce lieu béni..."

Le chemin de croix de la chapelle, 14 stations de fonte dorée, a été épargné. J'ai mis 2 ou 3 après-midi à les détacher des colonnes murales et à les descendre. Je les ai trouvées lourdes à manoeuvrer, au bout des bras, avec précaution; au moins 75 à 80 livres chacune!

Le 26, les bombes sèment la désolation autour des ruines laissées à la Sainte-Enfance. L'arsenal est atteint; dans le jardin zoologique quelques pavillons sont renversés; la belle église de Thi nghê est demolie; le presbytère est atteint lui aussi. En voyant ce désastre infligé à son église, le curé en reste quelques minutes muet de stupeur et de douleur...

Vraiment les bombardements ont semé l'épouvante en ce mois d'avril.

Le 4e jour de mai a tristement ajouté à la douleur de la Sainte-Enfance. En s'attaquant à l'arsenal qu'une simple rue sépare des établissements des Soeurs de S.-Paul, le pensionnat est partiellement démoli. Devant le nouveau désastre, la Soeur écrit encore: "Les lits du dortoir du 2e étage sont glissés le long des bâtiments et s'échelonnent sur les monceaux de décombres. La classe du coin est devenue un gouffre, où s'accumulent les objets tombés de l'oratoire et des étages supérieurs. Les murs écroulés offrent une entrée libre aux pillards. Ils utilisent même les trous de bombes pour descendre à la cave se servir. D'autres indésirables passent en revue les armoires. Ce qui a été épargné du désastre est exposé à la pluie". En compagnie d'une Soeur, j'ai passé une demi-journée à descendre des lits des étages pour les entreposer à la cave.

7. L'ENFER DU 12 JUIN

Le R.P. Simon Damphousse est mon compagnon de tranchée. Pour la narration du bombardement fatal, je recours à ses souvenirs qui sont aussi les miens; mais le cher confrère a rédigé, lui, une relation des 4 années de guerre; et c'est moins fatigant de transcrire que de composer...

Aujourd'hui: "La sirène d'alerte jette son cri strident dans le silence de l'examen particulier. Le T.R.P. Vice-Provincial un peu indisposé décide de s'installer sous le porche "d'entrée du monastère". On lui apporte une chaise, pendant que le reste de la communauté gagne rapidement la place accoutumée. Déjà nous entendons un murmure sourd à peine perceptible. Pas de doute, ce sont des avions. Quelqu'un avertit le T.R.P. Vice-Provincial qui quitte prestement son poste pour s'approcher des abris. Quelques-uns de nos confrères viêtnamiens, de leurs yeux de lynx, ont vite fait de localiser les avions. Venant d'ordinaire du nord, ils nous arrivent aujourd'hui du sud. Vite, dans les tranchées! La descente dans les abris se fait si rapidement que les portes demeurent ouvertes! "Les

avions se dirigent droit sur nous!" Etendus au fond des tranchées, la poitrine oppressée par la peur, les voix chevrotantes et entrecoupées, nous prions.

"Une rafale de bombes de gros calibre ébranlent l'air avec violence, les tranchées sont secouées, les mottes de terre du plafond s'égrènent sur nos têtes, les obus de D.C.A. sifflent. "Le souffle des bombes a refermé violemment la porte de notre tranchée". Tous alors de s'écrier: "Oh! que c'est près de nous!" "Puis", le vrombissement des avions s'affaiblit et d'instant en instant meurt dans le lointain.

"Timidement, l'oreille toujours au guet, nous sortons. De l'autre côté du monastère, en direction de la gare, un immense nuage de poussière s'élève à plusieurs centaines de pieds, pendant que des flammes dévorent des matières combustibles à la gare des marchandises. A la sortie de notre propriété nous remarquons un rassemblement de soldats japonais au nombre de 50 environ, des camions et plusieurs voitures à cheval. Ces militaires ont quitté leur casernement à quelque cent mètres d'ici et sont venus se camoufler sous le dôme d'un immense arbre touffu, à l'angle des rues Pierre-Flandin et des Rédemptoristes.

"Mais ce répit n'a duré que 2 ou 3 minutes; une nouvelle escadrille envahit les cieux: l'effroi est encore plus grand du fait que nous savons notre secteur compris dans l'objectif. Pas de doute possible: on vise la gare. Tous disparaissent dans les tranchées. Nous croyons notre dernière heure arrivée. "Nous offrons nos vies dans toute la sincérité de nos coeurs... Nous pensons aux nôtres, à tous nos confrères bien-aimés... Puis la prière ardente et confiante nous jette entre les bras de Dieu... Les oraisons jaculatoires au Sacré-Coeur, à Notre-Dame et à saint Alphonse sont lancées vers le ciel... Nous nous donnons réciproquement l'absolution".

"Lancées à des hauteurs incroyables, les bombes sont munies d'hélices actionnées par la chute dans le vide. Le son des hélices est rauque, sinistre; il s'intensifie dans un crescendo terrifiant qui se termine par l'éclatement formidable de la bombe au ras du sol. — Les bombes nous passent au-dessus de la tête... Nous avons l'impression qu'elles s'écroulent sur nous: Des cris s'échappent de toutes les poitrines... Des éclatements puissants comme la foudre... Les tranchées sont secouées comme des fétus de paille... La terre de la toiture s'égrène sur nos têtes... Un bruit de vitres cassées parvient jusqu'à nous... Une forte odeur d'éther sature même l'atmosphère où nous sommes, bien que les portes des tranchées soient fermées. Des confrères, qui ont ressenti le souffle des bombes, ont eu l'impression de taloches reçues en pleine figure.

"Au dehors, c'est la panique. Le R.P. Bérubé, sous l'effet de la peur et de l'énervement, et ne tenant plus en place dans sa tranchée, est sorti... Du fond de notre tranchée, on l'entend: "La maison est encore debout! Les vitres sont cassées! Les bombes sont tombées sur notre terrain! Un groupe de cinquante Viêtnamiens, réfugiés dans les tranchées publiques qui se sont effondrées, accourent vers nos abris. Ces gens sont couverts de boue. Ils nous supplient de les laisser entrer... Il y a des hommes, des femmes, des enfants, des familles entières... Ce sont des pleurs, des lamentations... Nous les laissons pénétrer. Nos tranchées sont débordées. La plupart des nouveaux venus sont chrétiens... Plusieurs demandent à se confesser. L'un d'eux veut faire une confession générale à tout prix. Le R.P. Recteur lui donne une absolution générale, mais le pénitent avec une insistance frénétique entame ses aveux à pleine voix... Dans la tranchée voisine, une femme est tellement énervée qu'elle prie avec une rapidité et une volubilité déconcertantes".

Une troisième vague d'avions s'annonce. L'effroi redouble, l'angoisse est à son comble. Ce sont des cris. "Tout ce grand monde se lamente comme des enfants. Nous ordonnons de faire silence, les assurant que nous sommes protégés par la madone et qu'il n'y aura absolument rien".

Un calme complet se rétablit. Dans cette petite tranchée bondée de monde, il fait une chaleur étouffante. Nous sommes en transpiration. Il n'y a plus que le chuchotement des prières bientôt éteint par le vacarme des avions au-dessus de nous. Les bombes commencent à tomber encore sur notre secteur. Ça tombe comme la grêle et l'éclatement produit autour de nous donne l'impression que tout est réduit en cendres. C'est une heure d'agonie indicible qui nous laisse entrevoir une mort dont l'horreur défie toute description. — De nouveau, le calme se fait. Est-ce bien fini? Fini ou pas fini, nous préférons mourir en plein air que de nous emboîter sous terre avec tout ce monde-là. Nous sortons en hâte.

"Au sortir des tranchées, une exhalaison de terre fraîche se dégage de partout... Le monastère nous apparaît intact. Nos regards se tournent vers les lieux bombardés: c'est épouvantable!

"Une couche de terre fraîche sortie des entrailles du sol recouvre les gazons partout; le gros arbre touffu de tout à l'heure est déchiqueté; les soldats nippons qu'il abritait sont pulvérisés... La maison à étages, là, au coin de la rue, est complètement disparue. Les autres maisons n'ont plus de toiture et sont recouvertes de boue. Des poteaux en béton armé et fixés dans la terre par des bases de ciment sont arrachés, tordus et projetés à 50 pieds plus loin. La rue n'existe plus: ce sont des cratères de 20 pieds de profondeur sur un diamètre de 40. Une compagnie de soldats japonais, armés de pelles et de pioches, travaillent fébrilement à déblayer une tranchée où s'étaient réfugiés des Japonais civils et militaires. Ils ne retirent que des cadavres encore chauds. Une femme avait cherché un peu de sécurité en s'abritant derrière une clôture de planches tout juste près de la maison qui vient de disparaître. Cette femme est renversée par la clôture, les reins cas-

sés. Elle est à demi enterrée. En nous portant au secours de nos voisins, nous sommes appelés par une voix lugubre et comme sortant de terre. C'est cette femme prise comme dans un étau qui appelle au secours. Des Pères, des Frères et des Japonais unissent leurs efforts pour soulever la clôture, encore recouverte de terre. Mais il faut scier les montants de la clôture. Enfin avec précaution nous réussissons à la dégager. Déposée sur un volet de fenêtre en guise de civière, elle est évacuée en dehors des ruines. Elle nous supplie au nom de la sainte Vierge de bien vouloir la baptiser. Ce que nous faisons, après l'avoir instruite sommairement. Transportée à l'hôpital, elle guérira. Plus tard, elle viendra nous remercier. Ce fut la seule personne vivante retirée des décombres.

"Les conduites d'eau rompues font jaillir d'immenses jets. Des ruisseaux se forment à travers les monceaux de terre, les amas de briques et de boue. En quelques instants l'eau remplit les deux immenses cratères creusés côte à côte à l'angle des rues Pierre-Flandin et des Rédemptoristes. "Partout les fils des poteaux de lumière et de téléphone jonchent le sol ou s'entrecroisent parmi les branches cassées".

"Après le signal de fin d'alerte, j'entre au monastère. Le crucifix de plâtre au-dessus de l'entrée du cloître s'est émietté sur les carreaux. "Les quelques portes vitrées du parloir et de la chapelle comptent plusieurs carreaux vides. Les vitres fracassées couvrent le parquet à la grandeur. Les portes que nous avions eu la précaution d'ouvrir n'ont aucun dommage; les autres ont les serrures brisées. Toute la toiture du côté de la gare a ses tuiles soulevées, disjointes ou cassées. Le toit des dépendances est fort endommagé".

"La bombe tombée la plus proche de nos tranchées est située à 200 pieds". Elle a creusé son cratère presque sur le coin de notre propriété. Nous serons privés d'eau pendant un mois et d'électricité pendant quinze jours. Nous nous éclairerons à l'huile de coco. Des bombes sont tombées à l'entrée de la gare, à 300 pieds du monastère. Une tranchée est atteinte: une famille païenne qui s'y est réfugiée périt: le père, la mère, et trois enfants. Seuls sont épargnés la grande fille et son ami chrétien, lui aussi dans l'abri.

"Des bombes sont tombées autour du marché. Je me rends, tôt dans l'après-midi, faire un tour dans ces parages. La rue qui me conduit aux halles centrales a été touchée. Sur le trottoir, sont étendus une vingtaine de cadavres retirés des tranchées bouleversées. Ces morts attendent que des membres de leurs familles viennent les réclamer. Je me rends à la polyclinique. Il n'y a pas de mourant, mais des blessés en quantité. Une dame de la Croix-Rouge me demande si par hasard je ne connaîtrais pas un foyer qui accepterait un petit orphelin. La dame tient dans ses bras un bébé bien vivant qu'on vient de tirer d'une tranchée. Un sauveteur passe près d'une tranchée. Il y aperçoit une femme couchée sous des débris et qui tient encore son poupon. Le petit crie à fendre l'âme. Le sauveteur croit la mère inconsciente. Il tente de la dégager. Le buste seul lui reste dans les mains, car la bombe meurtrière a

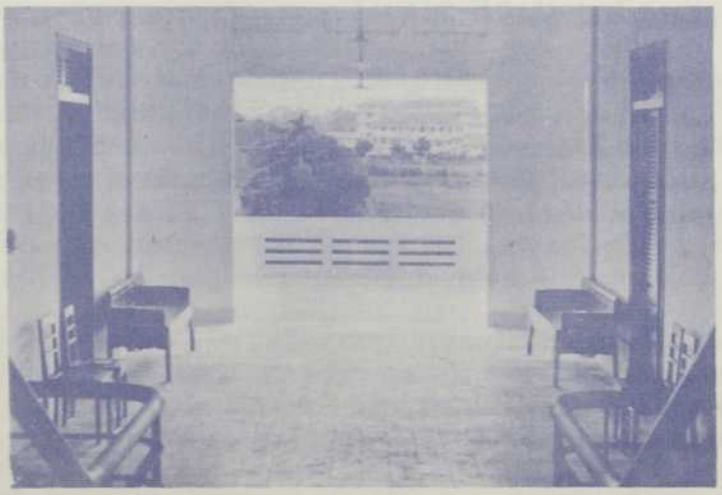
coupé la femme en deux tronçons. Heureusement le petit se trouvait en haut du trait fatal. La dame de la Croix-Rouge est dans l'impossibilité d'accepter un troisième orphelin.

"Une couple d'heures après le bombardement de ce 12 juin, une pluie diluvienne s'abat sur le monastère. L'eau coule à torrents par les escaliers. Ça va laver les planchers ! La besogne c'est de les essuyer! Mais ce travail ne peut se renouveler à tous les jours! Le P. Damphousse, d'autres Pères, des Frères montent sur le toit, à la pluie, replacer les tuiles, pour arrêter l'inondation. Afin de remplacer les tuiles cassées, on dégarnit le bas de l'auvent, du côté de la gare. A l'heure du souper, nous sommes à l'abri. Bravo les héros qui ont su braver la pluie!

"Le R.P. Recteur et nous tous regardons la protection céleste dont nous avons joui comme miraculeuse. Après le salut du T. S. Sacrement nous récitons ensemble la prière à N.-D. de Fatima. 5 bombes tombées à proximité de nos dépendances et du juniorat n'ont pas éclaté. "Brisés par l'émotion encore plus que par la fatigue, nous allons prendre notre sommeil en méditant les heures graves que nous venons de vivre". A l'ouest du monastère, 5 bombes; au nord, plus de 30; à l'est, autant; et nous au milieu du vacarme entre les bras de Dieu et de Notre-Dame!"

13 JUIN

Dernière alerte. Les événements d'hier nous ont tellement énervés que, vers 9 heures, ne pouvant plus tenir en place, dans la crainte d'un nouveau bombardement, nous nous éloignons de la gare, objectif militaire. Nous cherchons refuge au rez-de-chaussée de la clinique S.-Paul. Nous revenons dîner au monastère. Le repas terminé, voilà que les sirènes donnent l'alerte. Nouvelle course à la clinique. Nous rencontrons des gens qui fuient vers notre monastère. Aucun avion n'est venu au-dessus du secteur de la gare. Des B. 24 ont mitraillé le port et se sont retirés. Ainsi s'est terminée la 75e et dernière alerte.



Clinique St-Paul (Vue de la salle de notre couvent)

Le R.P. Recteur devance l'heure du coucher pour nous permettre de nous reposer davantage et de rétablir nos santés.

Le T.R.P. Vice-Provincial est hospitalisé à la clinique S.-Paul, du 19 juin au 21 juillet. La tension est montée et les maux de tête sont devenus continuels.

A son tour, le P. Bérubé entre à la clinique, le 24 juillet.

5 AOÛT 1945

Un télégramme de Hué nous apprend que tous les Pères canadiens, à l'exception du P. Olivier, malade, ont dû quitter le monastère au début du mois. Ils sont internés au centre de la ville dans un local fort restreint. Les juvénistes et les Pères rendent visite aux chers prisonniers. Ils leur apportent, avec leur sympathie, la nourriture de chaque jour. Et le motif de cette concentration? Nos Pères canadiens sont soupçonnés d'être coupables des revers subis partout par les armées japonaises! Ces Canadiens doivent avoir un poste émetteur pour l'information des Américains! Mais oui! des officiers nippons seraient venus visiter le monastère. Ils auraient été fortement intrigués par une lampe éclairée à l'électricité! Des électriciens viennent constater l'installation des plus simples d'une lampe-Dieu électrique! Mais il ne faut pas perdre la face! Il faut justifier une mesure arbitraire! Le journal continue d'affirmer le maintien de l'esprit combatif des armées nippones et leur espoir indéfectible en la victoire finale!

Dans un quotidien en date du 8 août, nous pouvons lire cet entrefilet: "Des dégâts considérables ont été causés à la ville de Hiroshima comme résultat de l'attaque effectuée, hier, 5 août, par un petit nombre de B. 29 ennemis. Il semble que l'ennemi ait employé au cours de cette attaque des bombes de nouveau type; cependant les détails sont actuellement l'objet d'une investigation".

Le journal du lendemain porte cette note: "Impatience de l'ennemi de terminer la guerre et l'emploi d'une arme barbare". En ville, circule la nouvelle de la prochaine capitulation du Japon.

La fête de l'Assomption nous apporte la nouvelle de l'armistice. C'est l'assurance officielle de la fin des bombardements. Environ cent heures d'alerte du 10 février 1944 au 13 juin 1945. Un communiqué des autorités japonaises en Indochine nous avoue: "Le premier ministre a déclaré l'intention du Cabinet de présenter sa démission à sa Majesté l'Empereur, maintenant que le pays doit faire face à la situation avec une nouvelle pensée".

Plusieurs Japonais parmi lesquels des officiers n'acceptent pas de déposer les armes. Ils se rangent aux côtés des nationalistes viêtnamiens et se constituent les chefs militaires du mouvement anti-français.

Le 18 août, un avion américain apparaît dans le ciel de Saigon. La D.C.A. entre en action. Notre avion court se cacher dans les nuages. Une partie de la population se réfugie dans les tranchées! A-t-on capitulé, oui ou non? Barrière!

Le 21 août, la presse annonce que l'Empereur du Japon a donné l'ordre à toutes ses armées de cesser le feu. Tous les prisonniers des Nippons sont élargis. Parmi eux figurent des Anglais, des Irlandais, des Hollandais et surtout des Australiens. Le P. Damphousse a sorti son anglais en faveur de quelques-uns qui sont venus causer et finalement demander à se confesser.

Les Viêtnamiens prennent les rênes de l'Etat. Des administrateurs sont nommés aux postes occupés autrefois par des Français.

Le 29 août, un quadrimoteur américain, vers midi et demi, pénètre dans le ciel de Saigon. Pendant deux heures, il survole la ville et ses faubourgs. Puis il laisse tomber des myriades et des myriades de petits feuillets qui miroitent au soleil longtemps et sont le jouet du vent. Des postulants viennent à attraper quelques-uns de ces feuillets. Nous pouvons y lire un communiqué officiel des alliés: "Ils annoncent la reddition du Japon. L'armée japonaise doit maintenir l'ordre dans le pays, assurer la sécurité des Européens et de leurs biens; ils en seront tenus responsables. Les Européens sont invités à se conduire avec prudence et à éviter tout différend avec l'armée japonaise qui a pleine autorité sur le pays. Et cela jusqu'au retour des autorités légitimes, car l'Indochine reste française; et il n'y a pas d'autre gouvernement officiellement reconnu par les nations victorieuses, si ce n'est celui de la France".

La population, à la merci d'une propagande nationaliste à outrance qui possède le monopole de la presse et de la parole, est déjà grisée d'indépendance, avec les promesses formelles que les Japonais leur font depuis leur coup de main du 9 mars! Imaginez qu'on a l'impudence de dire que les feuillets répandus pendant 2 heures du haut du ciel par l'avion américain sont l'objet d'une supercherie! Ces feuillets ont été lancés du haut des balcons des Français! — On ne voile pas le soleil, allons! — Mais la presse révolutionnaire enrage de constater que les alliés ne l'approuvent pas en affirmant à la face du pays que l'Indochine reste française! Des milliers de feuillets contrefont la copie du tract des alliés. La religion catholique est prise à parti, car c'est elle qui a introduit l'étranger dans le pays! La surexcitation grandit.

8. QUAND LA FAIM CHASSE LES LOUPS DU BOIS!

L'Empereur Bao Dai démissionne le 30 août. Le parti Viet-Minh, communiste, manifeste à Saigon, capitale de la Cochinchine et patrie de l'Impératrice Nam Phuong. Le peuple, affamé d'indépendance, entre dans la parade. Les meneurs profitent du déchaînement populaire; ils organisent une manifestation monstre! Dans les rues de la ville, hommes, femmes, enfants défilent, 8 de front, sur le parcours de plusieurs milles, pendant des heures. On parle

de 50 000 manifestants. Sur cette colonne en marche, d'immenses drapeaux rouges flottent de place en place et clament aux horizons étonnés l'irréductible volonté d'une indépendance rouge! La foule est dirigée et encadrée par des miliciens viêtnamiens armés de mitraillettes et de fusils japonais. Des zélateurs notent les noms des absents à la cérémonie; l'exécution de ces traîtres suivra de quelques heures la manifestation. Pendant que le flot humain s'écoule, un malentendu éclate dans le camp des organisateurs. Un chef tonkinois n'est pas du même avis qu'un Cochinchinois. Les opinions diverses sont si précieuses qu'elles sont défendues à coup de fusil! Mais on n'a pas songé qu'en tranchant le différend on a tranché le fil de quelques vies humaines! N'importe! C'est pour la libre manifestation de l'indépendance! Les bureaux administratifs et judiciaires, les bureaux de police sont aux mains des Viet-Minh! Les Français attendent patiemment l'arrivée des missions alliées. Ils demeurent silencieux. Les Japonais, qui ont pleine responsabilité du maintien de l'ordre dans le pays jusqu'à l'arrivée des forces alliées, favorisent le mouvement nationaliste! Après la parade, le char de l'indépendance est remisé dans un camp nippon, mais ses conducteurs, ses guides, ses cochers ne veulent pas retourner dans les bois!

9. LES HORREURS DE SEPTEMBRE 1945

A — Le voile lugubre d'un sinistre complot

C'est le deux septembre, fête des martyrs viêtnamiens. Un déploiement militaire doit se dérouler cet après-midi, à 4 heures, sur le boulevard Norodom, derrière la cathédrale. Pour ne pas gêner cette manifestation, le P. Soullard, curé de la cathédrale, a supprimé la bénédiction du S. Sacrement; il a fait fermer les portes de l'église.

Un peu avant 4 heures, s'amènent sur le boulevard les forces de cette armée composée pour une faible partie des militaires viêtnamiens enrôlés, jadis, par l'administration française. La partie la plus considérable des manifestants est formée de vulgaires coolies armés de bâtons et de piques en bambou! Et ces coolies vont pieds nus! C'est vrai qu'ils sont chaussés du nom pompeux de soldats en parade pour un déploiement militaire!

Voilà que d'un seul coup la foule augmente démesurément par l'affluence de nouveaux arrivants. Des cris hostiles percent dans cette foule qui envahit l'immense place de la cathédrale. Les assistants sont très surpris d'entendre des coups de feu partis de différents points. Ces détonations de fusil déclanchent une ruée des manifestants sur le presbytère de la cathédrale. Des hurlements fous! Des cris de rage, de menace! Une meute déchaînée envahit la cour du presbytère! Des Européens civils et militaires, des femmes et des enfants, par crainte, se sont réfugiés au presbytère. Le P. Tricoire, M.E., un des vicaires, fait entrer tout ce monde dans les chambres, puis descend au rez-de-chaussée pour en faire fermer les portes. Le Père sort sur la véranda. Il y rencontre un groupe de jeunes gens d'allure bien louche. Le Père remarque

que le presbytère est cerné par les manifestants. Quelques individus discutent avec deux Frères des Ecoles Chrétiennes. La conversation est animée, violente, remplie de menaces. Le P. Tricoire s'approche du groupe en altercations. Ouvrant les bras, il leur dit: "Vous êtes frères, pourquoi vous haïr?" A peine a-t-il dit ces mots, que des énergumènes le saisissent, l'entraînent, le transpercent de coups de poignards et de piques. Le Père s'écroule au pied de l'escalier de la galerie, sans aucune plainte, sans aucun cri, sans aucune parole. Les assassins hurlent, gesticulent, se bousculent pour frapper encore leur victime. Un coup l'atteint profondément au côté droit. Le Père gît par terre. Une fureur malicieuse s'acharne à lui ravir jusqu'au dernier souffle de vie. Des mains meurtrières lui ouvrent la bouche et lui déchargent un coup de feu dans la gorge. Le brave soldat du Christ offre sa vie pour la conversion du pays d'adoption où il se dévoue depuis 15 ans...

Dans la bagarre, plusieurs militaires hollandais sont tués. Tous les Français trouvés dans la rue sont garrottés et conduits au poste de police. 500 maisons sont saccagées, pillées, et leurs occupants insultés et maltraités. Les RR.PP. de la cure et ceux de la procure, c'est-à-dire le R.P. Soullard, Provicaire, les PP. Tri, Luat, le R.P. Moreau, Procureur des M.E., les PP. Favre, Querry, sont frappés, blessés. Ils seront conduits en prison.

Pendant que sur la place de la cathédrale s'exerce la puissance du mal, le T.R.P. Vice-Provincial, les PP. M. Bélanger et C. Bérubé se dirigent vers l'hôpital Grall rendre visite au R.P. Routhier. Ils voyagent en voiture à cheval; ils évitent les grandes artères, pour ne pas rencontrer le défilé du déploiement militaire. Après quelques arpents d'un trajet tranquille, la voiture est arrêtée au carrefour. Un jeune Viêtnamien de 16 ans, au plus, s'est planté là. Il adresse la parole aux voyageurs: "Arrêtez, msieu! msieu, aller où? Msieu, emporter quoi dans ce sac?" Les voyageurs satisfont à toutes les questions; et M. la police daigne leur gratifier l'ordre de continuer. Au carrefour suivant la même scène se répète. Ça devient énervant! Quelle direction suivre? Un piéton Viêtnamien assez âgé vient couper court aux hésitations trop visibles des voyageurs: "Il vaut mieux rebrousser chemin: des troubles ont éclaté au bas de la ville: il est devenu impossible d'aller plus loin". La voiture fait demi-tour. Elle rentre dans la cour du monastère quand la mitraille jette partout la panique. Tard dans la nuit des rafales de mitrailleuses secouent la ville. Puis c'est la paix.

Dans la soirée, des gens du Viet-Minh enroulèrent la dépouille du P. Tricoire dans une natte et le jetèrent dans un camion rempli de cadavres. Un chrétien influent peut obtenir qu'un prêtre aille lui donner une sépulture honorable dans le cimetière des Prêtres des Missions Etrangères, au tombeau d'Adran.

Les coups de feu tirés sur la place de la cathédrale sont vraisemblablement l'oeuvre d'agents Viet-Minh postés près de la procure et du presbytère pour lancer le signal de carnage. La Radio de Hanoï annonçait que Mgr Cassaigne avait été vu tirant du fusil et que le téméraire avait été abattu!

Les Viet-Minh enragent d'indépendance. La manifestation monstre du 30 août l'a suffisamment démontré. Pourquoi faut-il qu'aujourd'hui ils s'engagent sur la voie de la persécution? Qui a réussi à museler le fauve affamé de sang français? La crainte des alliés? la crainte des Japonais? l'intervention des martyrs viêtnamiens? Peut-être tout cela! Des esprits sérieux affirment que déjà en juillet des chefs nationalistes ont organisé un ignoble complot: assassinat en masse de 5 000 Français et marche forcée de tous les survivants vers le Laos!

3 septembre: Les Japonais sont intervenus. Avant le jour, tous les Français ligotés hier sont relâchés. La garde de la ville est confiée aux Nippons et aux alliés. Défense aux Français et aux Viêtnamiens de porter quelque arme que ce soit.

4 septembre: Les journaux se félicitent que les Français aient expérimenté à leurs dépens la force et l'esprit d'ordre du nouveau régime! Aucun mot d'excuse à propos des goûts sanguinaires du régime nouveau!

11 septembre: Mon carnet d'identité reçoit son visa pour la 131e et dernière fois. Finies les courses au commissariat du port pour le visa des "maudits", non, des mardis!

Enfin, la mission alliée pour le désarmement des Japonais est arrivée à Saigon. La piste d'atterrissage à l'aérodrome ne peut être utilisée. Alors la mission alliée descend en parachute. Des quadrimoteurs, pendant plusieurs jours, de 10 heures à midi, lancent dans le ciel de Saigon au-dessus de l'aérodrome, 40 à 50 membres de la mission alliée. Des officiers français sont aussi parachutés avec les alliés. Des Japonais armés jusqu'aux dents montent la garde autour de leur quartier d'habitation. Un régiment de Gurkhas occupe les locaux de l'armée japonaise, en ville. Des soldats anglais et hindous se promènent dans les rues de Saigon, armés chacun d'une mitraillette.

13 septembre: Le colonel Rivier atterrit à Saigon avec une compagnie aéroportée de 120 hommes.

18 septembre: Pendant la nuit, 60 valeureux soldats se rendent à la pyrotechnie préparer la provision d'armes et de munitions nécessaires à l'équipement des 4 000 Français internés depuis l'occupation japonaise. Le lendemain, 12 camions britanniques quittent la pyrotechnie. 11 camions se dirigent vers un dépôt de munitions japonais. On ne soupçonnera rien: les Japonais désarment! Le 12e camion ramène à la caserne française les 60 valeureux soldats.

23 septembre: A 4 heures du matin, les 4 bataillons formés de la veille s'emparent de tous les édifices publics. Tous les commissariats de police sont réoccupés. A 5 heures, la ville de Saigon est redevenue française. Le soir, les Viet-Minh attaquent violemment. Ils veulent à tout prix reprendre la ville. Le canon gronde; les mitrailleuses crépitent. Le bruit infernal dure des heures et des heures. Nous sommes éloignés du champ de bataille mais l'angoisse est à nos portes! L'inquiétude nous gagne: si les Viet-Minh l'emportent, quel sera notre sort? Quelle nuit de cauchemars? Mais les Français se sont battus comme des lions! Ils sont restés maîtres de la ville!

B – MASSACRE DE LA CITÉ HÉRAULT

Au matin du 25 septembre, lorsque des gardes japonaises ont fait la relève des soldats français de faction au passage des ponts pendant la nuit, des Viet-Minh, au nombre de trois à quatre cents, de connivence avec les sentinelles nippones, envahissent le quartier nord de la ville. Une foule d'hommes, de femmes et d'enfants, armés de piques et de cordes, s'avancent par la rue de Verdun. Ils crient, ils gesticulent. Nous apercevons de la véranda à l'étage du monastère des gens qui se massent dans les entrepôts de la gare. Une sentinelle japonaise tire quelques coups de fusil et ces groupes de manifestants se dissipent.

Mais du côté de la cité Hérault, la populace endiablée qui vient de faire invasion se livre au massacre et suit les instincts d'une ignoble barbarie. Les Français sont torturés, les femmes massacrées, des mères enceintes éventrées, de tout jeunes enfants tués, sans pitié. La horde sanguinaire amène en captivité une centaine de Français et de Viêtnamiens pro-français. De jeunes enfants sont retrouvés le jour même: ils avaient été enfermés dans une pagode abandonnée. Les autres captifs n'ont jamais reparu... On a retrouvé des charniers remplis d'ossements humains.

26 septembre: Les sentiments d'humanité commandent la répression de pareilles atrocités! Il faut prévenir de nouveaux massacres! Il faut nettoyer ce coin d'où sont surgis les criminels et du même coup dégager la seule route qui conduit à l'aérodrome!

Une bataille à quelques arpents du monastère! Des paillotes bordent cette route du camp d'aviation. Elles abritent les rebelles. Les balles incendiaires réduisent le village de paillotes en un brasier! Les rebelles s'enfuient et la pauvre population souffre de la présence des révolutionnaires.

Avec 16 soldats, les Français dégagent le pont par où sont passés les tigres altérés de carnage et de sang! Les Viet-Minh reviennent à l'attaque quelques heures plus tard, au nombre de 400. 25 Français les repoussent! Un des tirailleurs, à 500 pieds, abat 4 rebelles. Il a dépensé seulement 4 cartouches!

Les supérieurs alertent les autorités de la mission alliée au sujet du danger d'une nouvelle incursion des Viet-Minh dans notre

quartier. Les Anglais donnent des ordres. Sur le champ, l'armée japonaise envoie 8 soldats monter la garde autour du monastère. Ils seront de faction, nuit et jour, pendant près de trois semaines. Leur conduite sera correcte: ils se montreront réservés, respectueux.

C — LE TERRORISME VEUT AFFAMER SAIGON

Saigon est devenue ville militaire. La vingtième division britannique s'installe. La garde de la ville est assurée conjointement par les Anglo-Hindous, les Français et les Japonais. L'équipement militaire de la 20e division arrive par bateaux. En ville, ça va!

Mais en dehors de la ville, c'est la pagaille! Plusieurs diligents fournisseurs du grand marché central sont lâchement assassinés, pour ne pas vouloir coopérer au blocus de Saigon. Les Viet-Minh ne peuvent pas librement égorger les Français. Ils vont essayer de les faire périr d'inanition!

Déjà le rationnement existe pour la population française et viêtnamienne de la ville. Heureusement, nos Pères et nos Frères viêtnamiens du monastère de Saigon ont été favorisés de cartes de rationnement à titre européen. Ainsi, chacun a reçu davantage, en pain, en beurre, en fromage, en farine, en pâtes alimentaires, etc., etc., etc... La vente de la viande de porc, de boeuf, de poisson est contrôlée. Restez sur votre appétit! Aux jours indiqués et pour les produits mentionnés, le Père ministre, et parfois le sous-ministre, c'est-à-dire l'économe de la maison, doit se présenter aux portes des fournisseurs, attendre parfois des heures, debout. Si vous allez jeter un coup d'oeil sur votre bicyclette, vous risquez de vous faire voler votre tour... Une partie de notre jardin est aménagée en basse-cour; des dépendances ont été bâties pour loger quelques animaux domestiques; mais coûte que coûte, il faut recourir au rationnement. J'ai oublié de mentionner les boîtes de lait concentré, les boîtes de poudre de lait, de café vert ou déjà rôti. Le marché central va au ralenti. Il est ravitaillé par quelques marchandes chinoises qui fournissent également quelques boutiques de fortune installées sur les grands boulevards à la portée des gens. Les arrivages de fruits sont contrôlés au marché ou encore en pleine rue! Aux marchés grands ou petits stationnent, "incognito", des Viet-Minh! Ils sont là pour la réception des armes dissimulées sous des paniers de fruits. Des grenades ont été trouvées revêtues de l'écorce d'orange, de pamplemousse ou de pastèque. Un jour, un officier de la sécurité soupçonne une femme d'allure un peu louche. Il l'arrête. Elle dissimule 5 revolvers sous ses vêtements. Les grenades sèment ordinairement les blessures, parfois la mort et toujours la terreur...

Le ravitaillement des abattoirs et des marchés aux fruits se fait par l'armée. Des convois de camions armés vont s'approvisionner de fruits et de légumes à l'intérieur des provinces. Des convois de barques armées vont au Cambodge par le Mékong chercher les animaux de boucherie. Mais les rebelles du Viet-Minh ne veulent rien relâcher de leur barbarie! Des convois sont attaqués!

Alors, l'armée britannique s'empare pour un temps de la direction économique, politique et militaire du pays. Le major général Gracey commande aux forces militaires britanniques, françaises et nippones. La responsabilité de l'ordre est aux armées. Tous les détenteurs d'armes doivent les remettre aux autorités de la mission alliée. Des perquisitions sont faites dans les domiciles douteux. Les actes de terrorisme et de brigandage seront passés au conseil de guerre et les coupables sommairement exécutés.

10. LES BOURREAUX VEULENT RESTER IMPÉNITENTS

Le 2 octobre 1945, suspension d'armes entre les troupes britanniques et les éléments armés du Viet-Minh. Les Français s'associent à cette trêve. On a le souci dans le camp allié de préluder à des négociations menées de bonne foi et d'éviter des pertes humaines et matérielles. Mais un doute s'élève dans les esprits: les délégués du parti Viet-Minh auront-ils quelque influence sur les troupes rebelles? Les délégués sont de bonne foi; mais chez les troupes, l'indiscipline et la soif de pillage et de meurtre sont notoires! C'est la trêve entre les forces armées; mais autour de Saigon, c'est toujours le blocus alimentaire. Des tracts abominables infestent les faubourgs de la ville. On dirait que des meneurs veulent décourager ceux qui auraient mis quelque espoir dans la trêve. On dirait qu'ils veulent étouffer tout projet de bonne entente! Voici le texte d'un de ces tracts virulents: "Les Francais se sont vantés d'avoir massacré des gens du peuple et des soldats du Viêt-Minh. Dans un esprit de basse vengeance, ils font actuellement la police des rues avec le plaisir inavoué d'assassiner le peuple. Une seule réponse s'impose: appliquer le décret du blocus alimentaire. Les soldats français pris seront mis à mort! Les Viêtnamiens pro-français et les opposants au gouvernement seront tués sommairement! Ils ne passeront pas... Les Européens n'occuperont Saigon que lorsque la ville sera réduite en cendres! Ils ne gouverneront la Cochinchine que lorsque ce pays sera devenu un désert de sable! Prenez la décision de lutter jusqu'à la libération totale, jusqu'au balayage total des Européens".

Transfert de la dépouille mortelle du R. P. Routhier

Les pourparlers de la trêve n'aboutirent pas. "Le gouvernement viêtnamien exige la remise de l'administration politique du pays aux Viet-Minh; il exige la concentration de tous les Français dans un périmètre étroit, sous la garde du Viet-Minh; il refuse de rendre les victimes enlevées le 25 septembre".

La mauvaise volonté des Viet-Minh est manifeste. Un seul parti s'impose aux alliés: faire la guerre.

Une division blindée est lancée à l'assaut des principaux centres du sud cochinchinois. Les Viet-Minh ont pour tactique de faire le désert devant les Français. A l'approche de l'armée, ils donnent immédiatement à la population l'ultimatum d'évacuation. La population se voit forcée de tout abandonner. Les Viet-Minh se livrent avidement au pillage. Ils brûlent les bâtiments de l'administration; souvent l'église n'est pas épargnée! Les gens qui refusent de quitter la place sont considérés comme traîtres. Les catholiques surtout sont tenus pour suspects. Les Viet-Minh raisonnent comme suit: "Religion catholique, religion des Français. Vous êtes catholique, donc vous suivez les Français". Des dénonciateurs indiquent aux Viet-Minh les Viêtnamiens pro-Français. Ces derniers sont exécutés sans procès. Dans une décortiquerie, les alliés trouveront une véritable installation de boucherie humaine: au milieu d'un grand local, le poteau d'exécution où sont liées les victimes; le sol de l'appartement destiné au massacre est tout humide de sang humain; les bourreaux suivent le parti Viet-Minh; ils sont, croyons-nous, des bagnards de l'île Poulo-Condor, libérés par les Japonais depuis 1941.

La pacification est une oeuvre délicate; les engagements militaires sont sérieux. Des officiers japonais dissidents soutiennent les éléments rebelles. On trouve sur les champs de bataille les cadavres de nombreux soldats nippons qui se sont immolés pour l'extension de la grande Asie orientale!

Dans les premiers jours d'octobre, nous apprenons l'assassinat du Père Xuan. Le curé est arrêté chez lui, en plein midi, traîné dehors, enveloppé d'un drapeau bleu-blanc-rouge, attaché à un poteau et fusillé sans jugement.

Le 3 octobre: Le P. J.-M. Routhier quitte l'hôpital Grall. Il entre par faveur, à la clinique St-Paul; car il a été déclaré incurable. Les deux poumons sont irrémédiablement atteints de tuberculose. A 8 arpents du monastère, ce nous sera plus facile de lui tenir compagnie.

Le 10 octobre: Une lettre, parvenue de Hué, nous apprend que nos confrères canadiens ont été libérés par les Viet-Minh qui les autorisent même à prêcher!

Le 16 octobre: Les Pères canadiens reprennent la célébration des offices dans notre chapelle publique, à Saigon. Dans un mois, la prédication dans les deux langues!

11. UN SABOTAGE

Vers neuf heures du soir, en ce 22 novembre 1945, non loin de notre monastère, une série d'explosions formidables! Allons, quelle tragédie va se dérouler? Est-ce une attaque des Viet-Minh? Les détonations bien fournies donnent l'impression d'une grande bataille. Le ciel est strié de sillages lumineux. Dans la nuit très noire, des éclaboussements de lumière bleuâtre suivis de détonations puissantes. A travers les explosions de gros calibre, un fourmillement d'explosions légères qui durent pendant une heure – une heure de frayeur et d'angoisse! Il semble que ce sont les Viet-Minh plutôt qu'un accident qui aient mis le feu à un dépôt de munitions.

A la même heure, le soir de ce même jour, un immense incendie éclate au terrain d'aviation. Le feu a été mis à des réservoirs d'essence. Des centaines et des centaines de bidons de carburant nous servent le plus beau feu d'artifice que j'aie vu. Les explosions font monter à des centaines de pieds dans les airs de colossales gerbes de flammes ou d'immenses globes de feu qui se déploient majestueusement et à satiété avant de s'évanouir et de s'effacer dans les ténèbres!

Par prudence, nous observions toujours les heures fixées pour le temps du couvre-feu nocturne. J'étais allé passer la nuit à la clinique St-Paul afin d'être au poste pour la messe matinale. Les explosions du dépôt de munitions ont jeté la frayeur parmi les malades alités, qui ont cru d'abord que les rebelles faisaient le siège de la clinique.

Je voyais les flammes s'élever dans les airs derrière le monastère. J'ai cru un instant que notre maison était en feu... Mais le champ d'aviation est à 3 milles plus loin.

A l'occasion des processions, lors des missions paroissiales, en particulier, celles de Cu-lao-giên et Phú Hiêp, nous avions assisté à des pétarades et à des feux d'artifice, mais dans le calme et la piété et jamais aux frais d'un coûteux sabotage!

A Noël, la pacification est à peu près complète. Nous célébrons la messe de minuit privément. Une grenade peut tuer des dizaines de personnes. La nuit de Noël a été très calme. La cathédrale et toutes les églises de la ville ont célébré avec enthousiasme les solennités de la fête.

.....

Le P. Routhier décline à vue d'oeil. Il reçoit l'extrême-onction en toute connaissance quelques jours avant sa mort qui arrivera le 19 janvier 1946.

CHAPITRE SEPT

SOUBRESAUTS D'APRÈS-GUERRE - 1946

1. TRAQUÉ À MORT

A 8 milles de la capitale de la Cochinchine, sur le bord de la rivière Saigon, le village de Tan Qui a été confié aux soins du Père Paul Muoi. Je connais bien ce curé. Il a eu l'obligeance de me traduire une retraite religieuse en viêtnamien. Le Père Paul a été curé à Tay Ninh, où s'élève le saint-siège caodaïste, à 55 milles de Saigon! Le pape intérimaire de la religion nouvelle est un apostat, baptisé le 22 octobre 1890, à l'église même de Tay Ninh. Joseph Pham van Tat a été choisi à l'unanimité par le "conseil supérieur des médiums" "pape caodaïste" et premier supérieur du spiritisme viêtnamien! vers le 15 novembre 1935. Le Père Paul a-t-il rencontré le misérable pape intérimaire? Je ne sais. Mais le curé de Tay Ninh a dû avertir ses ouailles que Joseph Tat devenu chef spirite était en disgrâce avec le saint-siège de Rome, car j'ai vu que le nom de Joseph avait été rayé du registre des baptêmes. Les partisans caodaïstes sont reconnus comme anti-français et anti-catholiques...

Toujours est-il que le 2 mars 1946, alors que le poste de garde militaire a quitté, la veille, le village de Tan Qui pour s'installer, deux tiers de mille plus loin, à proximité de la voie du tramway électrique, alors que le Père Paul, curé, est occupé au confessionnal, des rebelles, Viet-Minh ou caodaïstes, ou les deux sortes de nationalistes farouches réunis, – ces rebelles, arrivant à la dérobée, par la rivière, derrière l'église paroissiale, encerclent le temple. Les cris de menace de la horde envahissante résonnent à peu près comme ceux-ci: "A bas le curé! Où est le curé? Faut saisir le curé!"

La panique s'empare des sept ou huit chrétiennes réunies à l'église dans l'intention de se confesser, en ce samedi après-midi. Elles veulent fuir à la course; mais à la porte de l'église elles sont abattues à coups de fusil. Le curé et son neveu réussissent à se cacher d'abord sur le plafond de la sacristie. Mais les cris de rage sont de plus en plus menaçants: "A mort le curé! Il brûlera avec son église!"

Pendant que les assassins entourent en partie l'église de ballots de caoutchouc apportés dans leurs barques, le curé et son neveu grimpent sur le toit intérieur de l'église. Le feu alimenté, avivé par le caoutchouc, a vîte consumé la sacristie et s'est communiqué au choeur de l'église et par là à la voûte...

Le curé a perdu de vue son neveu. L'adolescent a dû s'évanouir, suffoqué par la fumée... Les poutres du toit deviennent brûlantes. Le curé se protège les yeux de ses mains... A la fin, il ne peut plus supporter cette chaleur torride. Il se laisse glisser le long des poutres du toit jusqu'au plafond de l'église. Il brise quelques lattes du plafond, regarde par l'ouverture... L'église est déserte... Mais les rebelles sont peut-être aux fenêtres... N'importe!

Le Père Paul enlève sa soutane pour n'être pas reconnu. Il se recommande à N.-D. du Perpétuel Secours... Et pour éviter d'être suffoqué et pour sauver sa vie, il se laisse choir du plafond de l'église... Une chute de 25 pieds...

Les incendiaires étaient maintenant assurés que l'incendie allait faire périr le curé de Tan Qui. Les flammes atteignent le toit de l'église déjà... Les villageois, atterrés par les coups de feu et les cris menaçants des rebelles, se sont retirés et retranchés dans leurs domiciles. Mais qui sait? Un chrétien du village, bravant la mort, aurait peut-être couru donner l'alerte au poste militaire... Les incendiaires remontent dans leurs barques et disparaissent. Le Père curé est abasourdi par la chute de son poids sur le parquet de l'église. Heureusement qu'il est tombé dans l'allée centrale et qu'il n'a heurté aucun banc, aucun prie-Dieu, aucune chaise. Il parvient à se relever... Il sort de l'église... Sous le portique, il aperçoit ses ouailles les plus pieuses étendues mortes... Il se dirige vers la maison la plus rapprochée du village. Il en trouve les portes barricadées. Le Père Paul, méconnaissable, sans soutane, a toutes les misères du monde à se faire entrouvrir une porte. Aussitôt qu'il s'est nommé et qu'on l'a reconnu, le curé est reçu avec empressement...

Les assassins et les incendiaires une fois partis, les portes s'ouvrent, la confiance renaît, mais pour faire aussitôt place à la douleur, quand on découvre les cadavres des paroissiennes à la porte de l'église en flammes! Un villageois court donner l'alerte au poste militaire et en rapporter du secours pour le Père curé...

De bonne heure dans la soirée, le Père Paul, admis à l'hôpital, est radiographié. Aucune fracture! Mais le Père est horriblement brûlé: seuls les yeux sont intacts! Il passera un mois à la clinique St-Paul, soigné au mercurochrome.

On n'a pas retrouvé le neveu du P. Paul. Il a dû être consumé quand les flammes ont dévoré le toit de l'église...

2. EXPLOSION DE LA PYROTECHNIE

C'est le 8 avril 1946, à 10 heures 30 de l'avant-midi. Le temps est splendide. Au monastère règnent le calme et le silence. Soudain un éclatement formidable déchire l'atmosphère! Tous les stores des vérandas se soulèvent à la fois. L'effarement va s'emparer de nous tous. Nous courons sur la véranda. Une immense colonne de fumée noire, haute de plusieurs centaines de pieds, domine déjà la ville. Quelle explosion! Est-ce l'arsenal? Est-ce à la pyrotechnie? Est-ce à la caserne militaire du onzième?

Quelques Pères montent sur le toit. Vers l'extrémité de la rue Chasseloup Laubat des fusées par milliers s'élancent dans le ciel. Leurs trajectoires dessinent un gigantesque bouquet fleuri. Mais vlan! une seconde explosion aussi forte que la première! La fumée se déploie dans la forme d'un immense champignon! Puis les détonations d'obus nous apportent parfois des bouffées d'air au visage. La musique des explosifs en émoi va durer 48 heures! La pyrotech-

nie a sauté; elle a pris feu. Adieu les munitions!

Des militaires, dès la première explosion, ont deviné l'étendue des désastres. Il faut évacuer les quartiers avoisinant le dépôt de munitions. Sous le choc répété des explosions, les maisons ébranlées vont s'écrouler! Tous les citadins des alentours de la pyrotechnie sont évacués par camions militaires dans l'avant-midi. Une centaine de réfugiés passent la nuit au monastère, couchés sur les dalles des parloirs. A la clinique St-Paul, les corridors du rez-de-chaussée et des étages regorgent de fugitifs. Pendant les deux premières nuits, celles des 8 et 9 avril, à peu près impossible de dormir; à tout instant des éclairs suivis de détonations d'obus. Une semaine durant, un cordon de soldats entoure le secteur de la pyrotechnie pour le protéger contre le pillage et éloigner les propriétaires qui tenteraient de visiter leurs immeubles. De hardis soldats réussissent à enfoncer un canal souterrain et par là conduire l'eau qui vient noyer plusieurs torpilles marines dont l'explosion aurait détruit la ville entière.

Dans les décombres de la pyrotechnie, on a retrouvé plusieurs cadavres de civils et de militaires.

CHAPITRE HUITIÈME

LES MISSIONS PAROISSIALES NOUS ATTENDENT: 1947

UN MARIAGE DIFFICILE

Lucie a suivi assidument les leçons de catéchisme. Elle en sait suffisamment pour recevoir le baptême et le mariage. En vue de la réception de ce dernier sacrement, le mariage civil est requis. Mais pour remplir à la mairie les formalités de l'acte civil, l'acte de naissance est d'absolue nécessité. Dans l'impossibilité de se procurer l'acte de naissance, un acte de notoriété est exigé. En Cochinchine, une colonie, les actes des registres civils sont entrés en vigueur plus tôt que dans les pays de protectorat.

Lucie s'est donc rendue à Hôc Môn consulter son père - car sa mère n'est plus sur les lieux de son village natal. En arrivant à Hôc Môn, elle apprend que son père est mort la veille..l

Je m'informe à la mairie de Saigon. On veut bien feuilleter les registres. Aucune naissance mentionnée au compte de Lucie. Pauvre Lucie, elle est pourtant venue au monde! Elle n'aura qu'à se présenter au village de Gia-Dinh.

Au retour d'un voyage en Basse-Cochinchine où Lucie a reconduit une malade de Bien-Hoa guérie, elle s'arrête au village de Gia-Dinh. Le nom de Lucie ne figure pas dans les registres. Elle devra se présenter de nouveau au village de Gia-Dinh, en compagnie de trois témoins, pour obtenir un acte de notoriété.

Cette pauvre fille semble avoir en horreur les cérémonies! Le village de Gia-Dinh ne la revoit pas! Elle n'a pas d'argent... Des témoins d'office, ça ne voyage pas sur le pouce!

Les mois s'écoulent, et Lucie ne bouge pas. A la fin, je lui commande presque de se choisir au plus tôt trois vieilles femmes qui lui serviraient de témoins bénévoles et pourraient certifier, à la face du village et à la face du pays, qu'elle est bien venue au monde d'un tel père et d'une telle mère, en telle année!

Officiellement, l'acte de notoriété coûte soixante sous. Je me suis enquis de ce détail à l'Inspection de Bien-Hoa.

Enfin! Lucie s'est trouvé trois témoins. Elle part confiante. Elle peut présenter au village de Gia-Dinh un mot bienveillant du Bureau de Bienfaisance de Saigon et la réponse écrite du village lui recommandant de se présenter avec trois témoins.

Aujourd'hui, le village ne veut pas accepter ces trois témoins! Lucie, décontenancée, ne perd cependant pas la tête. Elle rappelle qu'on lui a dit de revenir avec trois témoins. Après concertation, le village n'accepte que le témoignage de la belle-mère de Lucie. Deux notables se font prier pour être témoins. C'est la seule façon qui leur reste, pour le moment, de gagner de l'argent en un clin d'oeil! Lucie a sorti cinq dollars, pour ne pas faire un voyage nul! Elle revient avec son document...

Au village de Bien-Hoa, on ne veut pas procéder à l'acte de mariage civil! Il manque, paraît-il, un détail à l'acte de notoriété.! Oui! l'acte officiel obtenu à Gia-Dinh! Oui, l'acte acheté au prix de cinq dollars. La pauvre Lucie vient en pleurant me remettre le document des autorités!

Barrière! Je vais à l'Inspection de Bien-Hoa et je montre le document au délégué administratif. Au premier coup d'oeil, le délégué m'affirme «qu'on ne peut plus délivrer d'acte de notoriété pour les personnes nées à cette date!» Voilà le détail qui manque! Pauvre Lucie, elle est venue au monde trop tôt, dans un siècle rajeuni! Barrière! Lucie ne pourra pas se marier!

Ici, je parle tout haut:

— Ceux qui ont donné cet acte de notoriété avaient conscience qu'il était valide, je suppose!

— Mais, pour le mariage civil, il faut le timbre et le sceau de l'Inspection légalisant la signature des notables de Gia-Dinh!

— Le sceau de quelle Inspection? demandé-je.

— De Gia-Dinh!

— Si vous voulez expédier vous-même cet acte de notoriété à Gia-Dinh, je paierai le timbre. Combien ça coûte?

— Une piastre et vingt sous!

— Je regarde dans ma poche: elle est vide!

— Avancez l'argent, je vous le rendrai, cet après-midi, par le vaguemestre de l'hôpital.

— C'est entendu!

Je paye M. le Délégué sur parole. Une piastre et vingt, timbre et sceau. Soixante sous par tête! ni moins ni plus!

Le fameux acte de notoriété incomplet partira pour Gia-Dinh cet après-midi. Il sera de retour dans deux ou trois jours! Il s'est fait attendre un mois! Si je m'étais avisé de cracher quelques cinq piastres, il serait revenu plus tôt sans doute; mais il eut peut-être encore manqué quelque coûteux détail!

On n'a pas attendu un mois pour marier Pierre et Lucie à l'église.

Je me souviens avoir lu dans un journal, publié à Saigon, un article redigé en français par un vietnamien. L'auteur du texte «souhaitait que l'on mît de côté deux travers, afin d'en arriver à une bonne gérance du bien public: l'amour du jeu et la concussion». L'auteur de cet article, entre les lignes, maudissait la concussion. Moi, ce jour-là, je l'ai maudite entre les dents et d'un poteau à l'autre de la clôture de l'Inspection de Biên-Hoa et d'un poteau de

téléphone à l'autre jusqu'à Gia-Dinh. Quand les échelons de l'échelle administrative commencent à pourrir!... «Auri sacra fames!»

UN SECOND NOVICIAT À DALAT: 1947

Au début d'avril, ou plutôt au début de mars, quatre seconds novices, les PP. Henri Loc, Michel Laliberté, Maurice Benoit et Calixte Bérubé sont prêts à redescendre dans la plaine où des travaux apostoliques les attendent. Les exercices du Second Noviciat se sont déroulés sous la conduite du R.P. Antoine Lapointe, aidé du R.P. Alphonse Tremblay, préfet spirituel.

Le bon Dieu m'a fait assister à la trouvaille qu'ils ont eu la bonne fortune d'opérer sur le bord du lac de la cité Decoux, devenu depuis cité des Pics. Depuis quelques années, des nids s'étaient bâtis à portée de la main, même en circulant en limousine, sur la route de Dankia...

Depuis le 1er juillet 1942, date de son acquisition, le Mont St-Rédempteur, voisin du Pin Thouard, est resté pratiquement à l'état sauvage. Le gardien de la propriété a sa maison bâtie sur le terrain. Un ruisseau le sépare du Mont St-Rédempteur. Une étable s'est élevée en haut du jardin, à 250 pieds de la maison. Avant les terreurs de 1945, le P. Gérard Trempe a bâti, à 150 pieds du sommet de la colline, une petite maison d'habitation, une petite chapelle, et à 150 pieds plus bas, un hangar à bois de construction et un hangar pour dépôt de chaux et de ciment. Sur l'indication d'un sourcier, le P. Trempe a creusé quatre ou cinq puits. Pour les punir de ne pas nous donner une goutte d'eau, il les remplit de terre à pleine capacité! Ces citernes auraient pu servir de cachots aux seconds novices retors! Mais aucun d'eux n'est malcommode à ce point! Sans compter que ces puits étaient toujours remplis de dangers pour les chasseurs ou les amateurs de «points de vue» nouveaux.

Le 1er second noviciat à Thai-Ha-Ap 1938

L'infatigable P. Trempe, aidé de coolies Moïs (sauvages montagnards), a trempé de ses sueurs la route carossable qu'il a tracée depuis la route de Dankia jusqu'à la cuisine, qui a servi aux ouvriers lors de la construction du Studendat. Du grand chemin de Dankia jusqu'au garage, le chemin du P. Trempe remplace l'ancien sentier nommé «Chemin des Chaises».

Les PP. Charles-Eugène Bolduc et Jean Thinh ont aussi vu à préparer les matériaux d'une construction projetée.

L'armée japonaise a occupé Dalat. Le gardien de notre terrain a renseigné les soldats nippons, et la Providence les a conduits à placarder les extrémités du terrain de ces mots qui l'ont rendu inviolable: «Propriété privée». Les moëllons du granit et les tuiles ont dormi des années au grand air, couchés sur l'herbe de la forêt. Les voleurs n'ont point visité notre hangar à bois de construction. Quelques vieux pins ont servi de bois de feu. N'importe! des milliers de jeunes pins grandissent.

Mais où vont loger les Seconds Novices et leurs Préfets? Les exercices de la seconde Probation doivent débuter le 6 octobre.

Le 27 juin, je monte à Dalat, à titre de curé suppléant. Quelques jours après, je rencontre un monsieur Gallobona en quête d'acheteur pour sa grande concession de Fyan: quatre-vingts hectares. Une vingtaine d'hectares sont plantés en caféiers. Cinq ou six hectares, arrosés d'un ruisseau abondant, servent de jardin potager. Plusieurs habitations bâties en dur pourraient loger le Second Noviciat! Je descends à Saigon mettre les supérieurs au courant de l'offre d'achat. Je leur apporte un plan de la concession. Après considération, le jardin a beau fournir trois récoltes de haricots par an! il a beau rapporter plus que la plantation de café! il a beau fonder l'espoir d'être à même de solder en un an le prix de la concession entière! Après considération, la plantation Gallobona reste toujours éloignée de quarante milles de Dalat! Où pourrait-on trouver un gérant de confiance? M. Gallobona lui-même s'avoue en difficulté pour le recrutement de la main d'oeuvre! Le vent d'indépendance a déjà gagné les hauts plateaux! Bref, je pourrai remercier M. Gallobona de sa gentillesse de nous avoir accordé droit d'option pour l'achat de sa concession; mais il pourra la vendre à un autre acheteur.

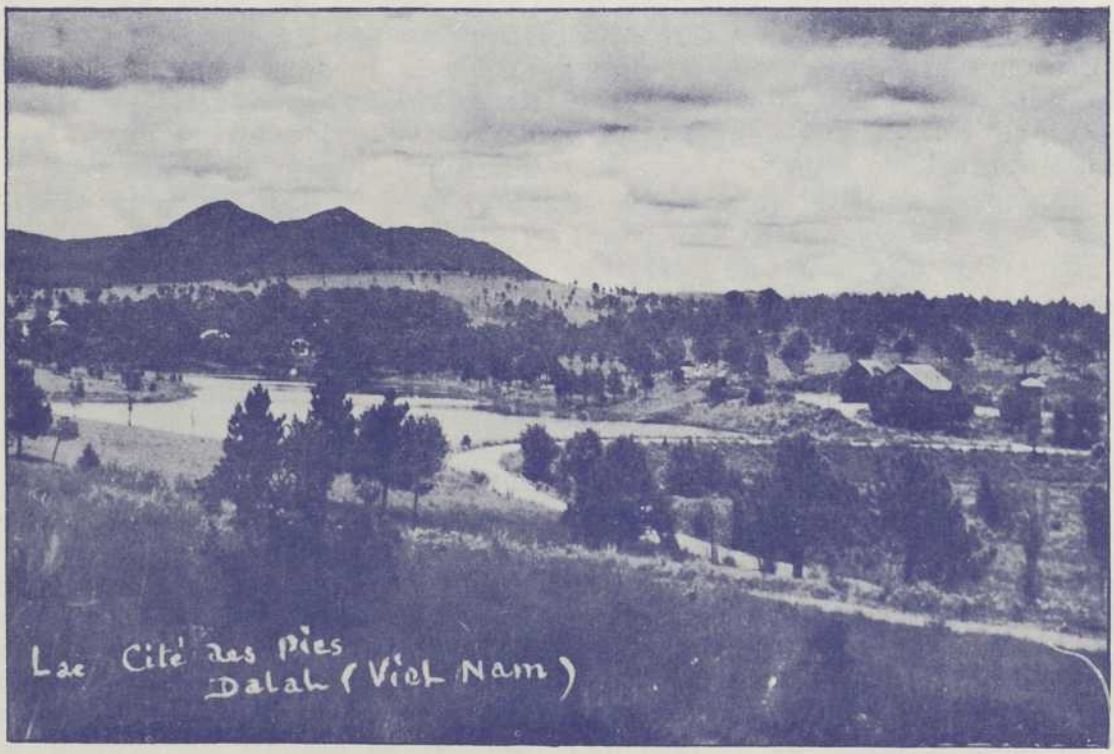
Voici que l'armée ne permet plus aux civils de prendre place dans les convois militaires qui font la navette entre Saigon et Dalat. Un civil s'est plaint qu'un militaire conduisait son camion trop rudement, trop cavalièrement, trop militairement, quoi! Mais à titre de curé, je dois sans faute remonter à mon poste à Dalat! Je sais qu'à Saigon, au deuxième Bureau, je vais rencontrer un lieutenant alors en vacances à Dalat! Je vais le voir. Il m'aide à me débrouiller avec le haut Commissariat qui signe deux ordres de mission, gratis: un pour moi et le second pour le P. Damphousse. Le 15 août, l'avion nous emporte tous deux à Dalat. Nous devons faire un détour par Phan Thiet ou Phan Rang pour éviter le brouillard! N'importe! Le lieutenant m'a aidé à me débrouiller.

M. Papadato, résidant au marché de Dalat, s'est porté acquéreur de la concession Gallobona pour $110,000: de quoi s'acheter du café et des haricots! Le 28 août, je descends à Saigon.

Pour loger le Second Noviciat, on a jeté les yeux sur deux villas bâties en contrebas de la route de Dankia, à gauche du chemin qui conduit à la deuxième tranche de la cité des Pics. Mais on apprend que la cité propriétaire de Haiphong doit incessamment y envoyer des occupants. Faut porter ses beaux yeux ailleurs!

Dans la deuxième tranche de la cité des Pics, cinq villas nous sont allouées gratuitement, au choix, grâce à M. Paul Farant, de l'Agence Immobilière de Dalat.

Le 28 septembre, je dois occuper de nouveau mon poste, à la cure de Dalat. Les circonstances m'amènent à rencontrer M. Charrol, professeur à un lycée de Saigon et propriétaire d'une villa en bordure de la route de Dankia, en face de la deuxième tranche de la cité des Pics. Il serait heureux de trouver un locataire pour sa villa. Il me conduit visiter son domaine et les villas de MM. Lentulo et



Lac - Cité des Pics, Dalat (Viêt-Nam)

Rossignol, ses voisins de droite et de gauche. Demain, M. Charrol écrit à ses deux voisins qu'il connaît personnellement. Et moi, j'écris au T.R.P. Vice-Provincial...

Au début d'octobre, le 6 exactement, les Seconds Novices et leurs Préfets seront logés dans trois villas! A la cité des Pics! On l'appelait aussi cité Decoux, alors gouverneur général de l'Indochine et son réalisateur.

La villa de M. Charrol est celle du centre. Elle a déjà reçu le nom de «L'Ouvèze». C'est la plus grande des trois. A 80 pieds à droite de la villa «L'Ouvèze», est celle de M. Lentulo, domicilié à Hanoi. A 250 pieds de la villa centrale, à gauche, c'est la villa de M. Rossignol, la villa «Astrid». M. Rossignol reste à Hué.

La villa «Astrid» a servi de logement au C.F. Jean-Baptiste, tailleur et linger, au C.F. Eloi, fac-totum, et au C.F. Edouard, menuisier. Le menuisier reposait à proximité de sa boutique, au rez-de-chaussée. La salle de conférences occupe le rez-de-chaussée de la villa Lentulo. Les PP. Tremblay, M. Laliberté et deux autres novices habitent l'étage. La villa «L'Ouvèze», plus vaste, a permis d'établir la cuisine, le réfectoire - salle commune, et une chambre à coucher, celle du P. Fortier, au rez-de-chaussée. A l'étage, la chapelle, la chambre du P. Lapointe, et celles de quatre novices.

Un jeune homme, du nom de Kiêu, a servi de cuisinier.

Des terroristes avaient, en 1945, visité les trois villas du Second Noviciat. Les CC.FF. Eloi et Edouard ont fait les réparations les plus urgentes. Quelques villas de la deuxième tranche de la cité des Pics nous ont prêté des chaises... Il fallait que les novices soient assis comme il faut! Ils sont descendus de Dalat, bien rassis!

Marché de Dalat

Paysage du matin à Dalat

CHAPITRE NEUVIÈME

VENEZ À LA PÊCHE, ÇA MORD! 1948

En passant par la banlieue

Je vais remplacer un curé absent.

Le samedi soir, vers 6 heures, Anna X, une chrétienne, malade depuis deux ans, mande le père. Cette fois-ci, le danger de mort est sérieux. Anna veut sincèrement se convertir. Elle promet de quitter le toit de son faux mari, et elle se confesse. Deux heures après, Anna est à l'extrémité. Je vais l'administrer. La malade ne craint pas la mort.

Lundi matin. Je dois retourner au monastère. Il me faut passer non loin de la maison de la mourante. Une chrétienne m'interpelle et m'invite à entrer. J'entre chez Bernadette. La malade de samedi s'est hospitalisée chez elle. Je dois causer une heure.

Anna fera ses pâques demain.

Bernadette ne remplit pas son devoir pascal depuis trois ans. Son mari païen lui a laissé trois enfants à sa mort. Elle a cinquante ans. Ses enfants sont âgés. La plus jeune des filles, Hélène, a reçu tous les sacrements, le mariage y compris. Une querelle a désuni son foyer. Le mari s'est enfui. Après six ans, il court encore. On ne l'a jamais revu. Entre-temps, elle a trouvé moyen de tuer son grave ennui. Elle s'est accrochée au bras d'un ami païen. Tous deux résident dans la paillote de la mère.

Denise la fille aînée, baptisée elle aussi, n'a jamais reçu de mariage religieux. Le choix d'un bon parti est si difficile! Elle en est à son deuxième parti, vu que le premier est au pénitencier! Il achève, ces jours-ci, de purger sa peine de dix ans! Aussitôt que l'amoureux no 1 sera de retour - notez que c'est lui seul qui est sincèrement aimé et que la deuxième union n'a vu le jour qu'à contre-coeur! - aussitôt donc que le no 1 sera revenu au grand jour, Denise va l'exhorter à se faire chrétien. Il consentira sûrement! Ils se marieront à l'église! Et le ménage sera des plus heureux! Fasse le ciel que le rêve de Denise se réalise! Une crainte me reste cependant à son sujet, c'est qu'elle ne vende la peau de l'ours avant de l'avoir tué!

E., le frère cadet d'Hélène et de Denise, n'a pas encore été baptisé.

Une païenne intervient dans la conversation. Franchement, elle avoue avoir mis les superstitions de côté. Elle sait quelques prières catholiques qu'elle récite en compagnie de son époux, encore païen. Leur fille a reçu le baptême « in extremis », à l'hôpital de Gia-Dinh. Mais elle est revenue à la santé. Elle est mariée, depuis un an et demi, à un garçon païen.

Marie néglige ses pâques depuis deux ans, et pour cause! Sous son toit, elle héberge sa petite-fille, chrétienne de dix-huit ans.

Cette petite fille est née d'une mère païenne. Présentement, elle reçoit chez sa grand-mère la visite d'un ami païen qui lui a donné un enfant.

Et le bébé est encore sujet de Satan.

La femme qui s'occupe de soigner la malade Anna fait, elle aussi, des confidences. Après la mort de son deuxième mari païen, elle s'est entièrement consacrée à payer les dettes de son homme, le dernier. Elle est catholique. Pas de pâques depuis trente-sept ans. Le confessionnal lui donne la frousse!... Sa patiente l'encourage: «Moi aussi, je craignais beaucoup, ça me faisait dix-huit... Maintenant, je n'ai plus peur de la confession!»

Le fils de cette garde-malade a dix-huit ans et n'a pas fait sa première communion.

Mardi matin, Anna X communie. Sa garde-malade monte dans la voiture qui a apporté le bon Dieu. Elle se rend au monastère. Elle va prier N.-D. du P. S. à la chapelle publique. Une heure après, elle est effectivement retournée au bon Dieu; joie dans le ciel et sur la terre!

Quelle belle vie apostolique un Rédemptoriste mène à Saigon! Des âmes abandonnées à portée de la main! Il n'y a pour les cueillir qu'à s'arrêter causer dans une paillote. Quelque part, «en passant par la banlieue».

«C'a bien failli tourner mal!»

Dans le ménage de Paul et de Marie, depuis quelques mois, ça ne file pas bien du tout. Paul est néophyte. Il a reçu le baptême pour régulariser sa situation matrimoniale avec Marie., une orpheline chrétienne. Une enfant de trois ans a été légitimée également à l'occasion d'une mission paroissiale. Pendant deux ans et demi, dans le ménage, cela a tourné aussi bien que les roulettes de la motocyclette du mari. Mais le diable est venu mettre des bois dans les roues...

Le mari est absent toute la journée. Il est mécanicien, je crois.

Il paraît que, pour dissiper son ennui, sa femme sort fréquemment. Dans l'après-midi, elle va faire son tour au marché causer avec des compagnes amies. Aux yeux du mari, prévenu par les rapports de camarades pervers, cette honnête distraction prend vite couleur de liaisons coupables. Le mari, alors, semonce vertement son épouse qu'il juge trop sorteuse!... L'épouse sent peser sur elle l'accusation d'infidélité. Son mari, soupçonneux, ne veut plus la voir: «Tu veux quitter le foyer! Eh bien! va-t-en!»

L'épouse s'en va; elle reste absente durant cinq mois.

Le mari doit aller prendre ses repas au restaurant. Il y reçoit une avalanche de conseils pernicieux: «Quand ça ne va pas dans le ménage après trois ans, le mari est libre de se choisir une autre femme!» Les mauvais conseillers ont peut-être un oeil sur sa femme,

une fois répudiée!... Les parents du mari sont encore païens. Ils prisent l'expédient prôné par les mauvais génies de leur fils. Ils se mettent en quête d'une nouvelle bru. Jusqu'à date, aucune trouvaille heureuse.

En ces jours-là, l'épouse réapparaît au logis. Son mari se montre toujours intraitable. Elle repart, toujours profondément froissée. Un mois s'écoule, et elle réapparaît. Le mari, toujours fasciné par le rêve d'un autre bonheur, qui n'est pas lointain, tient obstinément son coeur fermé. La pauvre femme pleure son cruel abandon. Son bonheur lui paraît perdu pour toujours. Elle se décourage, desespère et s'empoisonne au foyer conjugal.

Les soins des docteurs ont fini par la ramener à la vie.

L'époux met une condition à la bonne entente... Sa femme doit s'avouer coupable d'adultère. Sinon, elle devra chercher fortune ailleurs!... Mais la pauvre continue à protester de son innocence.

Une voisine mande un père Rédemptoriste au chevet de la malade. J'y vais. A mon arrivée, les deux époux sont partis au commissariat de police où les parents du mari ont porté plainte. Voyage blanc! c'est peut-être le signe avant-coureur d'un prochain armistice!

Cinq jours plus tard, un dimanche, je vais aux renseignements. Ce matin, le mari s'est levé avec le soleil et il est parti en moto.

Sa femme s'est renfermée chez elle en fermant la porte à double tour. Elle vient m'ouvrir. J'entre accompagné d'une foule d'enfants.

Le commissaire de police a réglé le conflit à l'amiable: il a conseillé aux époux de mener la vie de ménage. Et l'épouse ne devra plus se doser mortellement!

Et la décision du mari? Sa femme devra décamper à la minute où elle se sera remise de son étourderie!

Une famille heureuse

«Madame, si vous le pouvez, cet après-midi, venez donc me voir au monastère avec votre mari».

A 4.30 heures, le couple m'attendait au parloir.

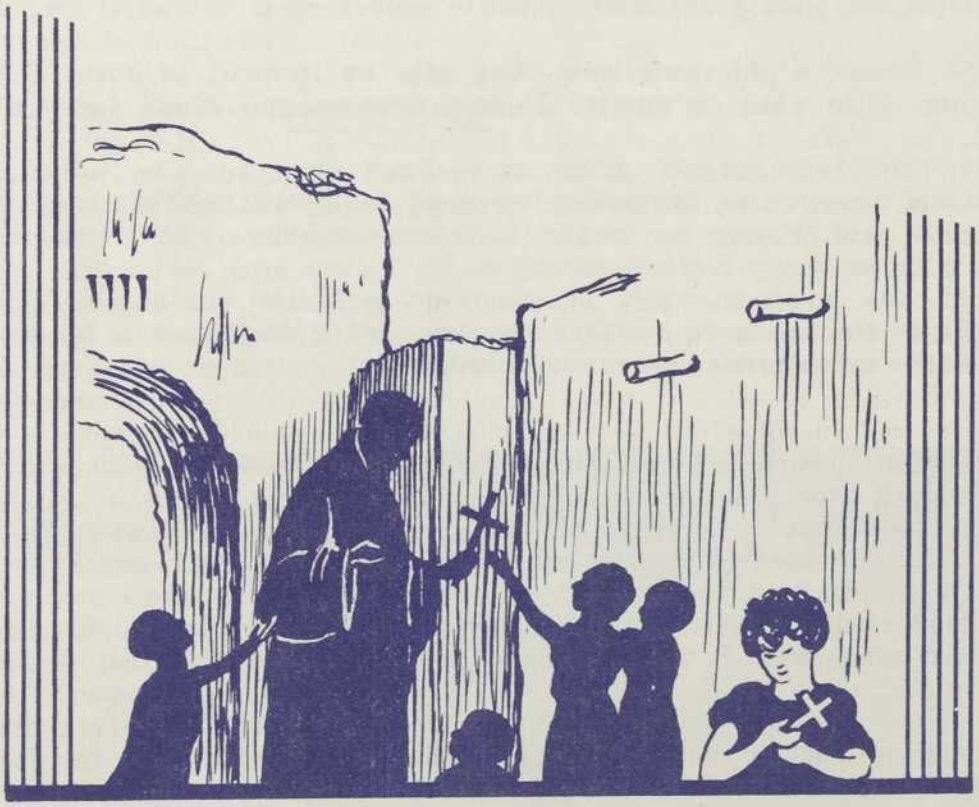
Harangue paternelle! L'influence néfaste des mauvais amis semble lâcher prise. Le mari gardera sa femme, et madame gardera la résidence. Ils iront se promener ensemble dans la moto qui s'est élargie d'un «side-car».

Enfouie dans le «panier», la paix ne s'envolera plus!

L'un et l'autre me remercient de les avoir «raccrochés». Ils viendront se confesser samedi. Tous deux s'agenouillent pour une bénédiction.

Leur fillette va avoir six ans. Tous les jours, dans sa prière du soir, elle demande à Dieu que son papa quitte le projet d'abandonner la religion.

Là, ça va! Mais hier encore, «cela a bien failli tourner mal!»



CHAPITRE DIXIÈME

DANS LA CAPITALE DE L'OUEST: 1949

ON FINIT PAR S'Y RENDRE

Cette fois-ci, j'accompagne le R.P. Pierre Yên, supérieur de la mission de Châu-Dôc, bâtie sur le bras occidental du Mé-kong. La mission doit s'ouvrir demain, le 11 décembre, troisième dimanche de l'Avent.

Ce matin, à 5.30 heures, il pleut. Ces averses de typhon vont durer jusqu'au soir, avec deux ou trois répits d'un quart d'heure chacun. Heureusement qu'on voyage à l'abri... A Phu-Lâm, à la sortie de la ville de Cho-Lon, à six milles de Saigon, une panne d'une heure et demie: un petit bout de fil qui ne va pas bien au bout extérieur de la bobine d'une dynamo... Une fois la dynamo guérie, ça va à merveille! Mais je défie le conducteur de reprendre le temps perdu! 50 milles à parcourir!

Passé Cai-Be, aux approches d'une tour de guet, nous entendons une décharge de mitrailleuse. Ça y est! on attaque! L'autobus modère... Aucun signe de danger. Dans la rizière, les canards sauvages ont dû avoir la frousse, car les balles leur étaient destinées. L'autobus reprend son allure moyenne.

Nous arrivons au bac de My-thuân. Nous allons traverser le bras oriental du Mékong. Le bateau traversier donne aux voitures de transport priorité sur les camions. Mais une demi-douzaine d'autobus sont arrivés au bac avant le nôtre. Il est 11 heures. Tout compte fait, les préférences additionnées, il faudra patienter pendant deux heures, au moins! Le traversier ne peut transporter que deux autobus à la fois!

Je vais écornifler aux abords immédiats de l'embarcadère du traversier. Un soldat qui garde le passage me salue gentiment. Il semble me reconnaître... Je vais causer un brin avec le conducteur du camion, le premier d'une interminable lignée. Je lui demande, non pas pour le faire enrager, mais pour m'assurer par moi-même, si les autocars ont la priorité sur les camions. Il me répond qu'il attend depuis hier soir son tour de passer le fleuve! Je reviens vers notre autobus qui stationne à 500 pieds. Le conducteur de notre voiture ainsi que des passagers me supplient d'aller trouver le chef qui dirige les traversées. Un soldat me conduit au chef. Je lui explique qu'on a subi une panne de deux heures, que les paroissiens nous attendent vers 5 heures, car nous allons prêcher une mission à Châu-dôc.

Le chef donne des ordres: nous passerons les premiers. En vitesse, notre autocar vient se placer à côté du camion en tête de file qui patiente, lui, depuis quinze heures! Le traversier accoste. Les passagers, à pied, puis les voitures se rendent sur la terre ferme.

La barrière, qui livre accès au bateau, se lève... Le camion de file, plus impatient que notre autocar, s'élance le premier et

prend place sur le traversier. Notre gros autocar le suit. Mais à cause de l'ampleur du camion, il ne peut trouver place sur le traversier. Ce n'était pas un lieu pour se battre: on serait tous tombés à l'eau! Notre autocar retourne sur la terre ferme. Deux «jeeps» prennent sa place sur le traversier. Le camion de file, file de l'autre côté du fleuve... Mais rira bien qui rira le dernier! Est pris qui croyait prendre!...

Sur la rive opposée, les deux «jeeps» ont vite grimpé... Le gros camion reste en panne... Mais un autre traversier accoste au quai, à notre quai! Nous traversons. Nous rencontrons l'autre traversier qui transporte le fameux gros camion dont le moteur est en panne. Nous touchons l'autre rive avant lui. Est pris qui croyait prendre!

Vers 3 heures, arrêt à Long-Xuyên, où l'on nous invite à changer de voiture. Nous perdons au change. L'autobus est remplacé par un «omnibus». Nous sommes quatre, très à l'étroit dans la cabine du chauffeur! Notre omnibus s'arrête à tout instant pour recueillir des voyageurs ou pour en déposer. Par instant, le moteur de notre omnibus a les tressaillements d'un crible!... Alors, toute la carosserie se dandine de gauche à droite ou vice versa!... On se met en petite vitesse et on y reste, et ça va bien droit, sans secousse, sans grincement! Vingt milles à l'heure: quand ça marche, et ça file au mieux!

Notre omnibus passe devant l'église paroissiale de Châu-Doc, sans s'arrêter. Les fidèles sortent de l'église. Ils ont perdu patience à nous attendre... Notre omnibus nous dépose au marché. Nous obtenons qu'il nous ramène à l'église avec nos bagages. On réclame un pourboire! «Le pourboire, demande-le au conducteur de l'autocar que nous avons quitté à Long Xuyên. Quand on m'a vendu deux billets Saigon-Châu-dôc, on ne m'a pas parlé de changement de voiture à Long-Xuyên!» Vous autres, si vous allez à Châu-dôc, prenez place dans le car postal. Il arrive dans la capitale de l'Ouest cochinchinois à 2.30 heures de l'après midi et non à 5 heures!

IL S'ÉTAIT MOQUÉ DE LA SAINTE VIERGE!

Châu-dôc a sa grotte de Notre-Dame de Lourdes. Les offrandes réunies des chrétiens et des païens ont pu bâtir et élever le monument. Le jour de sa bénédiction, une procession s'organise, où l'on porte une statue de l'Immaculée-Conception, statue qui sera déposée à perpétuité dans la niche de la grotte. La procession passe dans un quartier païen. Un garçonnet se moque de la Sainte Vierge, disant qu'elle a la bouche de Françoise X, une jeune débauchée de la ville. A l'instant, le garçonnet tombe paralysé et devient muet...

Des sorciers sont convoqués en nombre. Leurs efforts réunis ne peuvent rien contre le mal. Ils reconnaissent que l'enfant a manqué de respect à la Dame de la grotte.

La parenté va consulter le curé qui répond: «Que l'on fasse amende honorable à la Dame de la grotte. Elle peut faire disparaître le mal». La mère apporte son enfant dans ses bras devant la grotte. Elle se prosterne et demande pardon une première fois; l'enfant peut s'asseoir. Par trois fois, la mère fait le tour de la grotte et

renouvelle ses prostrations. L'enfant se lève, il marche, il parle. Il remercie la Dame de la grotte et retourne chez lui.

RÉPARATION D'HONNEUR

En face du presbytère de Châu-dôc, à gauche de l'église paroissiale, s'élève un monument dédié à deux martyrs vietnamiens: Pierre Qui et Pierre Lôc. Le premier était prêtre, et le second, dignitaire de paroisse. Les deux statues de marbre sont réunies sur un même socle, à l'abri d'un même toit, supporté par quatre colonnes jumellées. Au cours des années de terreur 1945-1946, des rebelles fanatiques ont jeté l'injure aux martyrs. Ils ont décapité la statue de l'un d'eux. Ils en ont jeté la tête au Mékong. C'est merveille que les eaux boueuses du fleuve n'aient pas enseveli à tout jamais l'auguste chef. A force d'enquêtes minutieuses, on est parvenu à connaître l'endroit où le morceau de marbre avait été lancé dans les flots. Au début des recherches, le vénérable morceau de marbre blanc est retrouvé à quelques pieds du rivage, bien visible sous l'eau. A l'aide de ciment, la tête a été replacée...

A l'occasion de la mission, nous faisons solennelle réparation d'honneur aux deux martyrs vietnamiens.

Pendant les dures années, l'autodéfense a été organisée... Le presbytère est devenu presque un château fort. La véranda de l'étage a été murée. La nuit, des paroissiens veillent, armés de grenades et de fusils.

Le film «Pastor Angelicus» a été représenté quelques fois au théâtre. Sur l'écran, les images se succèdent avec beaucoup de rapidité. La lumière n'est pas assez abondante. La centrale électrique de Can-Tho a été saccagée par les rebelles en 1945. Depuis, des groupes électrogènes éclairent, vaille que vaille, les centres importants. On voit quand même assez clair pour faire un bon examen de conscience et trouver le chemin du confessionnal!

QUE LES TEMPS SONT CHANGÉS!

Dans les trois premières semaines de mai, j'accompagne les RR. PP. Boissonneault et M. Benoît, pour une mission dans le district de Banam. Il y a dix ans, en compagnie du P. Lapointe, nous avions prêché dans onze dessertes dont quatre au moins avaient un vicaire résidant. Cette fois-ci, après Banam, nous ne pouvons évangéliser que Vinh et Lò-gach, deux dessertes abandonnées, respectivement à deux et cinq milles de Banam.

Le curé de Banam, un vietnamien, a peint sur croix de bois l'image de Notre-Seigneur crucifié. Nous nous rendons avec cette croix en procession au cimetière où se dresse, en beton armé, la croix de mission de 1939.

Il a fallu la permission, l'accord des autorités locales de résistance, pour que les missionnaires puissent se rendre dans les dessertes. Le P. Boissonnault se rend à Vinh. Je vais à Lò-gach. Le P. Benoît fera la navette entre les deux dessertes. Une fois, pendant une prédication du P. Benoît à Vinh, on entend, pas loin, une décharge de mitrailleuse. Simple exercice de tir! Mais la popu-

Mission de Phan-Thiêt avril 1957

lation n'a pas été prévenue! Les fidèles se couchent par terre dans l'église! Le prédicateur ne s'est pas rendu sur le parquet, mais il a esquissé un geste nouveau, inattendu, inimitable, horrible!

La mission de Vinh s'est terminée par la plantation d'une croix.

A la fin de la mission de Lò-gach, le 21 mai, vers 2.30 heures de l'après-midi, s'amène un char blindé. Un militaire réquisitionne les hommes pour une coupe de bambous. On me laisse quelques hommes pour préparer la procession. A 5 heures, les bambous remplissent une grande barque. Le militaire oblige quatorze travailleurs à suivre la cargaison de bambous. On les croit déjà prisonniers! Au souper, on me supplie d'aller intercéder pour leur libération. Je rassure les familles en détresse: ces quatorze hommes sont allés décharger le bambou au poste militaire; ils reviendront... Le repas terminé, les quatorze hommes reviennent. Ils entrent me saluer. La joie revient au village!

Lò-gach a aussi sa croix de mission. Croix en bois, de grandeur moyenne, dont le socle est de briques cimentées.

Nous avons noté dans cette mission de Banam au moins 300 retours.

CHAPITRE ONZIEME

DANS TROIS VICARIATS: 1950

J'ATTRAPE DES «CLOUS»

Ça m'est arrivé au district de Kompongcham, vicariat de Phnompenh. Non pas chez le P. Leroux, chef du district, mais dans une immense plantation d'hévéas, à Chup, à 250 milles de Saigon. De son côté, le P. Boissonnault est allé prêcher seul aux 2 petites plantations de thmar Pitt, voisines de Chup. Impossible de réunir les fidèles des trois plantations en un seul endroit. Des malfaiteurs, dissimulés parmi les ouvriers, pourraient piller les bureaux ou saboter les usines à caoutchouc. Nous avons dû nous partager la besogne. Je reste seul à Chup.

Le local où je prêcherai porte le nom d'église Ste-Croix. En temps ordinaire, on y célèbre la messe dominicale. Ce local est un ancien garage ou plutôt une remise à camions. Le respectable hangar mesure 200 pieds de long sur 50 de large. Le parquet est en terre battue. Le toit est en tuiles. Pas de plafond. Trois portes de 12 pieds par 8½: une porte dans la façade et une porte de chaque côté, au centre de l'édifice. Un ajourement formé par l'absence de briques court sur chaque mur latéral, à hauteur régulière de 12 pieds. Cet ajourement de 1 pied de haut sert de fenêtres. A trois heures de l'après-midi, il fait chaud dans le garage!

15 février: A 5 heures, le P. Khoa, curé, célèbre la messe pour le repos de l'âme d'un Européen tué récemment dans une embuscade. Après la messe, j'entonne le «Veni Creator». Suit le sermon-ouverture - Salut.

16 février: Les chrétiens ne sont pas très nombreux ce matin. Hier les ouvriers de toutes catégories ont reçu leur «paye». On a joué à l'argent pendant la nuit. Ce matin, on reprend le sommeil perdu. Ensuite faut aller faire ses emplettes au marché.

Comment ne pas préparer la célébration des Fêtes?

17 février: Jour de l'an vietnamien! On a frappé du tambour toute la nuit comme pour mieux étourdir les dernières heures de l'année. Ça vous empêche de dormir aussi! A minuit, un gong de cuivre annonce aux villageois déjà éveillés et sur pied l'arrivée solennelle de l'an nouveau! Moi aussi je lui souhaite la bienvenue!

Je me rends à l'église Ste-Croix. A 7.30 heures, les fidèles en foule présentent leurs souhaits au bon Dieu, à la Trinité, à Notre-Seigneur, à la Sainte Vierge, à s. Joseph, aux saints Anges! Vers 10 heures, les notables et les écoliers offrent leur voeux au curé et au Père missionnaire.

18 février: L'assistance à la messe est presque aussi nombreuse qu'hier. Je célèbre la messe à 8 heures. Comme à tous les jours aussi, je prêche à l'évangile. Je déjeûne vers 10 heures. La prédication de l'après-midi est à 4 heures. On vient se confesser avant la messe, avant la prédication du soir et après le salut. De la cure, je voyage à l'église Ste-Croix en auto, le matin, à midi et le soir.

Je dois aller voir le docteur de la plantation de Chup, le docteur Jahan. J'ai attrappé deux «clous». Ils sont bien plantés sur mon front. Il faut que je les arrache, pour confesser plus à mon aise! Le docteur s'arme d'un bistouri et sans crier gare il étrangle les deux chefs de bande embusqués à l'ombre de mon toupet. C'est à moi de terrasser le reste de la bande! Je dresse mes batteries: de la spéciline, de l'adiazine, du glésol. J'ai dû prêcher quelques fois le front garni de deux furoncles, emmitouflés de ouate blanche et coiffés chacun d'un bonnet de taffetas rose! Les furoncles rebelles ont vite cessé leur guérilla! Les traces de combat s'effacent très rapidement!

20 février: Grandiose procession du S.-Sacrement! C'est l'accomplissement d'une promesse. L'an dernier, au dimanche de la Sexagésime, le 20 février, le curé et les paroissiens, avec l'assentiment de Mgr Chabalier, vicaire apostolique du Cambodge, ont promis une procession au S.-Sacrement, si la paix persistait dans la plantation, le 20 février 1950. Le parcours de la procession est de ½ mille. Trois reposoirs! On a estimé à 5,000 le nombre des participants! Le centre de ralliement était au bloc 15.

21 février: A l'exercice du soir, juste avant le salut du S.-Sacrement, une procession en l'honneur de Notre-Dame du Perpétuel-Secours. Elle se déroule autour de la grande église Ste-Croix. La foule prie et chante les cantiques appris pendant la mission.

22 février: Clôture de la mission. Environ 150 communions. Un grand nombre de fidèles sont reçus du scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel. Dans l'après-midi, vers 3 heures, en compagnie du R.P. Boissonnault, je retourne à Kompongcham, le chef-lieu spirituel du district.

Du 23 au 26 février: Je soigne ma furonculose avec un peu de pénicilline. Et je mets en fuite une demi-douzaine d'ascaris. «Les furoncles vont reparaître», me dit le docteur de l'hôpital urbain. Durant ces 4 jours, le P. Boissonnault prêche une retraite de première communion aux enfants européens. Du 26 février au 5 mars, il prêche aux fidèles de langue française de la ville.

Dans les trois derniers jours de février, visites à domicile. Ça mord! Des cétacés intéressants dans les antres ténébreux des profonds remous du Mékong! Le ler mars, un «Jeep» m'amène à la ferme d'exploitation agricole de Cham Kar Krauch. Sur 11 chrétiens, 2 «accotés». Je passe à Cham Kar Leu, où une trentaine de chrétiens ont loué des parcelles de l'immense forêt, pour la culture du bananier et du cotonnier. Le ler vendredi, 3 mars, je vais à la léproserie de Troeing confesser et communier 30 malades. Païens et chrétiens sont avides de prédication. Ils vont prier pour le succès de la grande mission de Kompongcham, du 5 au 19 mars.

Les furoncles ont reparu. Ils ont bourgeonné en avril, fleuri en mai, à la mission de Hoa Hung. Les fruits ont été cueillis en juin. Un docteur de la Clinique St-Paul, à Saigon, m'affirme que l'air frais des hauts plateaux me ferait du bien. Le 1er juin, je monte à Dalat, en autocar. Au kilomètre 113, où nous prenons le goûter au restaurant, arrêt de quatre heures! C'est au 113 que nous devons rencontrer le convoi en provenance de Dalat; mais le convoi ne paraît pas... C'est qu'il a été attaqué par les rebelles... Enfin, une patrouille a mis les vietminhs en fuite. Un blindé a sauté sur une mine. Les 4 occupants de la voiture sont morts.

Lorsque notre convoi, continuant son ascension, passe à l'endroit fatal, nous apercevons le blindé complètement retourné sens dessus dessous. - Il faut savoir que chaque convoi a son escorte militaire - 5 ou 6 camions chargés de légumes, ont été incendiés.

J'arrive à la villa l'Ouvèze, à la cité des Pics, à minuit! Impossible de dormir! Deux anthrax se chamaillent à qui dominerait mon «gargoton»! Au petit jour, la paix s'est à peu près rétablie, mais j'ai quand même le gosier flanqué de deux anthrax! Après ma messe, je vais à l'hôpital tenu par les Soeurs de Saint-Paul de Chartres. Le docteur veut cueillir mes anthrax comme suit: le plus respectable des deux, il va le trancher au bistouri, cet avant-midi; l'autre, un avorton, il espère le faire fondre avec des millions d'unités de «pénicilline». Mais le disciple d'Esculape devra se servir de son bistouri pour rendre à mes veines tout leur bon sang! J'ai trop bien accueilli le paludisme, l'appendicite aigüe, la typhoïde, une double pointe de hernie, l'ascariose et la furonculose. A l'an prochain le taenia! Dans un triennat, la sclérose en plaques! Oui, j'aurai mes plaques d'hôpital!

AU ROND-POINT DES SIX ROUTES:

La paroisse de Nga Sau est divisée en 7 quartiers. J'ai une semaine pour les visites à domicile. J'ai l'intention de ne visiter que les gens mal mariés et les traînards à l'égard du devoir pascal.

23 juillet: C'est dimanche. La chasse aux chrétiens retardataires n'est pas une oeuvre servile. Je vous invite à me suivre. Si vous ne savez pas aller en bicyclette, si vous n'avez pas encore rempli aujourd'hui le précepte de l'observation dominicale, je vous prie de ne pas venir et de chercher une église où vous pourrez assister à la messe de 11 heures! Un notable de la paroisse est mon guide et mon compagnon.

Une vingtaine de noms nouveaux viennent augmenter le nombre des chrétiens inscrits. Ces fidèles venus d'ailleurs n'avaient pas osé se rapporter au curé. Et le notable n'avait pas osé les dénoncer, de peur des représailles. A l'avenir, on pourra vivre en baptisé!

Après le Salut du S.-Sacrement, je reprends mes courses. La pluie me retient une heure chez un «accoté». Je ne l'ai pas sermonné pendant une heure! Mon homme ira voir le curé!

Le plus dur à cuire de la journée, Jean R..., est un soi-disant réparateur de bicyclettes. Mais notre type s'est trouvé un métier très lucratif où il est sûr d'empocher de l'argent à toute heure!...

Il y a des années, Jean s'est bien marié, quelque part en Annam, au vicariat de Qui Nhon. Il a abandonné son épouse légitime dans son village natal. Il est venu chercher meilleur sort dans le sud cochinchinois. On m'a dit qu'il s'y était remarié!

Mon compagnon me présente à monsieur Jean R. en train d'examiner le cadre d'une bicyclette. Un voisin s'empresse de m'apporter une chaise. Jean m'invite à m'y asseoir, à l'extérieur, pas loin de la porte d'entrée d'une maison que je suppose être la sienne! Tout en causant, je voyais, par la porte entrouverte, une vieille dame coiffée d'un bonnet rouge. Je crois que c'est sa nouvelle belle-mère. J'allais m'adresser à la vieille; ce qui permettrait de décliner ses titres. D'un bond, la vieille, pas si âgée, apparaît dans l'embrasure de la porte... Jean R... a disparu...

La maîtresse du logis, c'est elle. Elle est chrétienne. Elle est veuve. Elle voudrait se convertir, rester seule, chez elle!... mais comment faire? Elle n'ose pas faire appel à la police pour mettre à la porte ce polisson de Jean... qui pourrait se venger cruellement...

Jean s'est esquivé, car il a deviné que sa prétendue compagne ferait au Père des aveux compromettants pour lui.

Le premier mari de la vieille dame était un païen qui s'est converti à la mort. Les accotés ne prient pas souvent! La vieille ménagère ne se rappelle pas sa première communion, ni sa confirmation!

Je repars. Jean reste invisible. Il doit être à s'occuper du vilain métier que le diable lui a procuré. Il est devenu «commissaire» à la salle de jeu du théâtre «Le Grand Monde». Il accepte de l'argent des particuliers, des journaliers et va jouer aux «dés» à leur place! S'il ne gagne pas, le théâtre lui remet $1.00 pour chaque dépôt mis en jeu. Si pour lui le coup de dés est heureux, le numéro gagnant lui fera large part de son lot!

Le théâtre «Grand Monde» a placé au milieu de la population de la ville de Cho Lon assoiffée de jeux de hasard quantité de commissaires tels que cet individu. Ces agents du diable soudoient les honnêtes gens d'acheter des numéros de loterie pour les tirages journaliers du «Grand Monde». Ainsi les bonnes gens, tout en vaquant à leurs occupations dictées par le devoir d'état, pourront peut-être gagner quelques piastres... Avec ses multiples jeux de hasard et ses nombreux amusements, le «Grand Monde» touche un profit journalier de plus d'un million de piastres, à ce qu'on m'a dit. «Auri sacra fames!»

24 juillet: Température très belle! Je rencontre des réfugiés «accotés». Ils ne se sont pas encore présentés au curé. Durant le retour au presbytère, je constate qu'un accident de route vient de se produire. Attroupement de piétons. L'auto de la police barre le chemin. Une bicyclette renversée. Un auto vide. On me dit que la victime de l'accident, projetée en l'air est retombée inconsciente. On l'a déjà transportée à l'hôpital. Les occupants de la voiture qui a heurté le cycliste, un chinois, ont pris la fuite. Ils pouvaient eux, témoigner de la violence du choc meurtrier. Notre chinois a succombé à une rupture de la rate.

Pourrai-je rafistoler ce jeune ménage? Priez fort! Le mari a été baptisé pour son mariage. La mère de son épouse, cherchait un employé! Elle recourt aux bons offices de son gendre pour emprunter de l'argent!... Celui-ci trouve le métier exécrable. En compagnie donc de sa femme, il quitte le foyer de sa belle-mère. La belle-mère, tombe malade. Sa fille va la soigner. La mère ne permet pas à sa fille de retourner avec son mari! Le curé est intervenu. La mère a fait des promesses au curé. Elle peut remplir ses promesses qui restent inefficaces!

La belle-mère meurt. Le scandale qu'elle a donné mérite une sanction publique: «Son cercueil ne passe pas par l'église en se rendant au cimetière!»

Du vivant de sa mère, cette femme a fait au curé des promesses solennelles! Elle retournera au foyer conjugal! Elle n'a pas quitté sa mère. C'est la mère qui a quitté la fille! Aujourd'hui, le diable lui fait croire que si sa mère n'a pas été enterrée chrétiennement, ça dépend de son mari. Aussi elle décide de ne pas rejoindre son mari, fallut-il être privée, un jour, elle aussi, de la sépulture ecclésiastique! Tour à tour, j'invite l'époux et l'épouse à réfléchir, à faire la mission, car la grâce de la mission opère des prodiges!

Voici un autre cas: Il y a quelques années, Pierre X..., longtemps «accoté» s'est converti lorsque sa vieille a été baptisée. La vieille a joué à l'argent... Elle a perdu beaucoup, beaucoup, beaucoup! Elle s'empare de la petite fortune que son vieux a péniblement amassée pendant 15 ans, et s'enfuit. Elle demeure introuvable. Un des créanciers la garde peut-être à son service afin de solder par son travail la dette entière!

Pierre, comme affolé, a commandé à sa fille religieuse de revenir au foyer. A l'expiration de ses voeux annuels; la pauvre fille, âgée de 38 ans, est revenue. Le pauvre Pierre est devenu comme fou! Il passe ses journées au bord de la route, à l'ombre d'un flamboyant et il s'occupe à vendre des infusions de thé, du thé de Hué! Il est devenu Lacordaire sans le savoir et sans le vouloir!

25 juillet: Cet avant-midi, deux orages abondants. Les entrées de plusieurs demeures sont submergées! Vous avez beau être chaussé de bottines!... Quand l'eau vous atteindrait les genoux!

En fin d'après-midi, une bien grosse affaire m'a frôlé! J'en ai encore la chair de poule! Je marche à pied à côté de mon vélo. Ma voiture n'est pas brisée. Mais je marche à pied par pitié pour le vieux notable qui m'accompagne et qui ne peut pédaler une bécane! Sur la grande route, du monde à pleine chaussée! Du monde à pied, en autobus, en «Jeep», en vélo, en cyclo-moto. Tout à coup, je me sens comme renversé, écrasé par une énorme masse sombre! Un éléphant! Un éléphant m'a frôlé! L'animal est monté par son cornack qui le conduit et par deux commis-voyageurs qui font de la réclame pour une essence à friction. «Bonne chance, les amis!...Mais de grâce, posez un claxon à votre monture!»

Au souper, deux couples d'accotés viennent saluer le curé. Ils ont décidé de se convertir.

26 juillet: Cécile Y... est encore païenne. Elle est épouse légitime. Elle a permis à sa grande fille de se faire baptiser. Elle va prier à l'église, mais elle se rend aussi à la pagode. Son époux a été baptisé, il y a trois ans. Quand elle aperçoit son mari à l'église ou seulement qu'elle pense à lui, une colère incontrôlable s'empare d'elle et l'enflamme! C'est sûrement le diable qui attise le feu de cette antipathie bien curieuse!

27 juillet: Je rencontre le chef de police. Il me présente une formule de prière «à chaîne». Les mots de cette prière sont disposés en forme de croix. Il faut faire parvenir cette prière à un nombre déterminé de personnes qui, elles, à leur tour seront tenues à pareille obligation, sinon il leur arrivera malheur. J'assure à monsieur le gendarme que la formule de prière qu'il tient en main sent la superstition! «J'ai déchiré et mis en pièces de pareilles formules et rien de fâcheux ne m'est arrivé».

Le sous-chef de police s'est depuis peu marié à une jeune vietnamienne. Le contrat de mariage civil vient d'être signé. La petite fille du sous-chef a été baptisée. Demain, Monsieur conduit son épouse au curé. Il veut maintenant qu'elle soit catholique.

Jude X..., un chrétien, avait trois femmes païennes. Mais la mort subite de sa soeur «accotée» à un faux mari, l'a fait réfléchir. Depuis des mois, il a congédié deux femmes. Il a donné à chacune d'elles une maison. Il leur fournit de l'argent sur demande. Tous les enfants, il les garde chez lui et les nourrit. Ils ont été baptisés. Tous, paraît-il, considèrent comme leur mère la femme restante au foyer. Tant mieux! Je crois tout de même que le diable s'est ménagé plusieurs portes d'entrée au foyer de ce papa. Les mamans viendront voir leurs enfants et leur père aussi... Pour recevoir des piastres, les anciennes femmes, non! les femmes d'hier, devront sans doute débourser des marques d'affection... Pour couper court à ces multiples recours mutuels d'argent et d'affection, Jude eut mieux fait de verser une fois pour toutes à chacune des deux femmes une somme raisonnable d'argent et se mettre en devoir, à la vue des chrétiens de son quartier, de conduire au baptême la femme qu'il a voulu choisir!

28 juillet: Anna a 18 ans. La jeune fille est née dans un village de la province de Ben Tre. Elle n'a pas présentement son acte de naissance. Mais un prêtre de Saigon peut certifier que Anna a été baptisée et qu'elle est libre.

D'autre part, Benoît, âgé de 25 ans et natif du même village que la fille, n'a pas non plus entre les mains son certificat de naissance. Il vient d'être baptisé à Cho Quam, paroisse voisine de Nga Sau. On a dû, je suppose, faire à Cho Quam une enquête sur l'état de liberté du jeune homme.

Aujourd'hui, il veut marier la jeune fille. A la bonne heure! Mais le curé réclame avec raison de constater auparavant que les formalités de l'acte de mariage civil ont été dûment remplies. Les futurs devront se rendre à Ben Tre, payer des témoins peut-être... On me dit que ça leur coûtera au moins $600.00. Bon voyage et bonne chance, les marieux! Et beaux cadeaux de noces, si possible!

(Conservez ce feuillet.)

Chez un chrétien mal marié, la dépouille mortelle d'un enfant de 5 ans, repose sur un divan. Le père de l'enfant se cache de honte. Mais l'enfant a été baptisé par un instituteur catholique du voisinage. Je décide qu'on enterre l'enfant comme un baptisé! J'avertis le curé à mon retour au presbytère. Vers 2.30 hres, le cercueil est apporté à l'église. Je récite auprès du cercueil les prières du rituel prescrites pour la sépulture des enfants.

Vers 5.30 hres, je rencontre chez lui un vietnamien, chef d'un bureau à la mairie de la région. Pierre - c'est le nom qu'on lui a donné depuis des années - Pierre a beaucoup étudié. Il admire le catholicisme, mais il ne l'embrassera qu'après avoir tout compris!... Sa femme est une veuve catholique. Il s'étonne quand je lui dis que sa femme ne peut actuellement ni se confesser, ni communier. Il envoie sa femme prier à l'église... quant à lui, il sollicite les lumières de la foi...

De mon mieux, pendant plus d'une demi-heure, j'explique à monsieur Pierre, ce qu'est la foi... Je lui dis que la foi fait accepter certaines vérités sans les comprendre... Pierre voudrait quand même tout comprendre avant de s'engager par le baptême!...

Il voudrait que je sollicite pour lui une dispense de disparité de culte. Pour cela, venez voir le curé avec votre épouse.

29 juillet: Pour les visites à domicile, je vais à pied, de 9.00 hres à midi. Louis... est un chrétien tonkinois. Il a sa femme légitime à Thai-Binh, au Tonkin, (Nord-Viét-Nam). Ici, dans le sud, il s'est trouvé une compagne païenne qui accepte d'être femme de second rang! Louis souhaite de tout coeur que sa première et vraie femme soit morte! Il va écrire à son curé de Thai Binh pour information. C'est ce qu'il m'a dit... En attendant la réponse, il voudrait que je baptise son bébé. Si le bébé était mourant, je le baptiserais à l'instant! Mais baptiser un tout jeune enfant quand sa mère est païenne, c'est s'exposer à faire un apostat! Un jour ou l'autre, que la femme païenne prenne idée de changer de mari ou d'en prendre un vrai, le petit vivra et grandira dans le paganisme!

Marie, une vietnamienne baptisée, a eu deux enfants avec un chinois païen déjà marié. La première épouse est arrivée de Chine, il y a un an. Pour se convertir, elle est prête à céder à la dame chinoise sa boutique-restaurant, installée au coin d'un petit marché. Mais notre chinois n'accepte pas encore la proposition. Sa chinoise est moins habile vendeuse que Marie au change, le chinois perdrait des sous, et la face en plus! Sauvez la face et vous sauvez tout! Mon beau chinois, je te souhaite de vivre avec ta chinoise en attendant la mort!

30 juillet-15 août: Vers neuf heures, en ce dimanche avant-midi, 30 juillet, le P. Yen, notre confrère, nous arrive à Nga Sau avec une couple de cinéastes. On veut filmer quelques scènes d'une mission. Pendant trois heures, les artistes se servent des missionnaires et des fidèles comme de mafionettes! on nous pose en marche, à l'arrêt, de côté, en avant, par derrière! Je crains qu'il n'y ait quantité de scènes étrangères à la mission alphonsienne! Jusqu'ici, nos missions paroissiales n'ont pas eu besoin de la réclame

du cinéma! D'ailleurs la meilleure réclame que les missionnaires rédemptoristes de Saigon leur ont procurée jusqu'ici depuis 1936 c'est de les avoir réussies! Nous escomptions, à 3 Pères, en cet avant-midi de dimanche, faire de 8 à 9 heures de visites à domicile. Je vous le dis bien franchement: «Les cinéastes, je les aurais envoyés au diable. La conversion d'un pécheur, c'est plus important qu'une photo!» Mais passons! Il est passé 2 hres quand nous terminons le repas de midi...

En la fête de s. Alphonse, le P. Nho, curé et les RR. PP. Boissonnault et Nhan vont prendre le repas de midi au monastère.

Le P. Boissonnault, au cours de ses visites, bénit une maison hantée. Le couple qui l'habite doit se régulariser.

Une croix souvenir de mission a été érigée dans l'église paroissiale dédiée à sainte Jeanne d'Arc.

Le jour de la clôture, le 15 août, une statue de l'Assomption est portée en procession autour de l'église. La statue s'arrête en face de la grotte de N.-D. de Lourdes où se donne la bénédiction du T.S.-Sacrement.

DANGERS PAR TERRE ET PAR MER

A. Vers Phan Rang

Le 13 septembre le train nous amène de Nha Trang vers Tourcham d'où nous gagnerons la paroisse de Phan Rang où nous allons prêcher une mission. Avec le P. Henri Loc, j'ai pris place dans le train des voyageurs. Le train-escorte précède le nôtre. Une attaque des rebelles est toujours à redouter quand on s'éloigne un peu des villes.

Ça ne fait pas 30 minutes que nous avons quitté la gare de Nha Trang que notre train s'arrête derrière le train-escorte qui lui-même ne roule plus. Il s'est immobilisé sur la voie ferrée. Qu'y a-t-il? Le conducteur du premier s'est aperçu à temps que les rebelles ont saboté la voie ferrée. Ils ont enlevé 7 ou 8 longueurs de rail. De semblables destructions ont déjà été opérées en cet endroit, à moins de 10 milles de Nha Trang. Mais un wagon de l'escorte a tout le matériel des réparations.

Des soldats du génie militaire descendent du train et vont constater l'étendue des dégats. Des coolies les suivent... Soudain un coup de feu tiré de la montagne voisine! L'escorte blindée du train riposte à la mitrailleuse...

Après quelques minutes de silence, un militaire arrive à la course dans le wagon où le P. Loc et moi avons pris place. Il tire d'une valise des bandes à pansements... Un soldat du génie a été atteint en plein coeur par la balle du rebelle. La blessure est grave.

J'ai les saintes huiles dans mon cartable. Je les sors aussitôt et je cours au blessé en suivant les soldats. Quand j'arrive à la tête du train d'escorte, on est à hisser une civière dans un wagon. Le blessé, un soldat français, est très souffrant... La soif le dévore;

il respire avec peine... Le blessé dit à ses compagnons: «Je vais mourir...» Il me voit et reconnaît le prêtre. Je lui parle d'Extrême-Onction. Il accepte volontiers...

Les deux trains font route arrière... Un camarade militaire vient faire ses adieux au blessé. Ce pauvre caporal Gérard allait à Saigon prendre le bateau qui le ramènera en France... Le blessé s'éteint doucement... Ses compagnons lui ferment les yeux...

A la gare de Phu Vinh, une ambulance et une escorte prennent le corps du caporal Gérard.

Les deux trains regagnent le lieu de l'accident. Cette fois-ci le wagon blindé de l'escorte reçoit une balle. La riposte est vigoureuse. Les militaires balaient les alentours. Une patrouille fouille la brousse pendant que le génie pose d'autres rails... On a retrouvé la douille de la balle meurtrière, ainsi que le chapeau du rebelle.

Nous arrivons à Phan Rang, 5 hres en retard.

B. Retour de Van Gia

Le 27 décembre je dois quitter Van Gia pour Ninh Hoa où le train journalier me ramènera à Nha Trang pour gagner ensuite Saigon par avion. A Van Gia, je viens de prêcher une mission de 15 jours avec le P. Henri Loc. Mais un peu avant Noël, le P. Loc a dû faire diligence pour regagner Saigon où il est réclamé afin de prêter main forte à des confrères occupés à prêcher une grande mission en ville.

Le 27 décembre, pas de convoi militaire. Il n'y en aura que dans quelques jours... Alors comment franchir les 30 kilomètres qui me séparent de Ninh Hoa? Aller en voiture à cheval c'est s'exposer aux ambuscades des rebelles. La voie maritime paraît la plus sûre! Une baie de 11 kilomètres à traverser... De Hon Khoi, l'autobus me ramènera à Ninh Hoa.

Le curé de Van Gia a déjà fait la traversée par beau temps. Il a trouvé deux barquiers qui seront en même temps rameurs. Vers 8.00 heures en ce matin du 27 décembre, nous sommes six à prendre place dans la petite embarcation d'une quinzaine de pieds de longueur. Le soleil ne paraît pas, mais il fait beau. Une petite voile, tendue au vent, nous amène vers Hon Khoi. Dans la barque, les deux barquiers, M. le Curé, votre serviteur, le bedeau, un garçonnet, une caisse, deux malles, deux bicyclettes. Si le beau temps continue la traversée durera une heure.

Pour éviter d'accrocher un banc de corail, le pilote doit soulever un peu le gouvernail de l'embarcation.

Voici que l'horizon s'assombrit, le vent s'élève, la pluie tombe en abondance. Nous perdons de vue la côte et les îles de la baie. Notre barque fait continuellement des bonds en franchissant la crête des vagues hautes de cinq pieds. Les vagues de fond s'entrechoquent. Une vague vient heurter de flanc notre barque qui d'un seul coup s'emplit d'un tiers!

En un clin d'oeil la voile est relâchée. Un des barquiers tremble à l'excès. Il vide la barque; l'autre tient le gouvernail. Il faut tenir la mer. Avec un pareil lest liquide, il faut tenir l'équilibre...

«Récitons le chapelet!» Après la dernière dizaine, nous invoquons Notre-Dame du Perpétuel-Secours trois fois. Déjà les barquiers rayonnent de joie! Une éclaircie dans les nuages permet de distinguer l'horizon. Des rayons de soleil tombent sur le poste militaire où nous devons aborder. Heureusement, car nous nous dirigions vers la haute mer. Le vent diminue, la pluie cesse tout à fait. Un chaud soleil vient nous sécher. Une douce chaleur est un gracieux baiser du ciel, quand une froide averse vous a détrempé pendant deux heures. Les bourrasques du typhon auraient vite fait de retourner nos parapluies ou de nous les arracher des mains pour les jeter à la mer, si nous avions pris soin d'en apporter. Les barquiers rassurés rament pendant une demi-heure, après avoir enroulé la voile. Et nous voilà sur la terre ferme.

Les militaires se sont aperçus que nous n'étions pas des rebelles ni des individus dangereux. Voyager par un temps pareil! Pas besoin de vider nos valises. M. le douanier des salines de Hon Khoi a été alerté aussitôt par téléphone, dès notre arrivée. Il envoie sa voiture chercher les deux prêtres. Il tient à ce qu'ils prennent le dîner avec lui. Le bureau de la douane a l'allure d'un camp militaire fortifié. Des sentinelles y montent la garde jour et nuit.

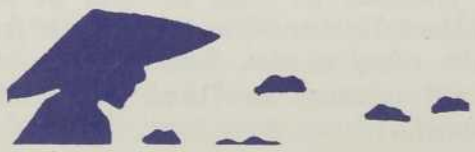
M. le douanier a appris par la radio qu'un typhon rôdait tout proche. Ce typhon, nous venions de le rencontrer. En tout cas, si ce n'était pas le typhon de la radio, c'était sûrement son frère.

M. le douanier nous a trouvés téméraires de nous être aventurés en mer à cet époque où les lourdes jonques chargées de sel ne peuvent aborder les cargos pour le chargement de leur cargaison. Je suis nouveau dans le pays. La prochaine fois, je viendrai par bateau.

Pendant le dîner, le typhon reprend avec une égale intensité. Il durera jusqu'au soir.

L'autobus vient nous prendre à deux pas de la maison du douanier. Nous constatons à notre arrivée à Ninh Hoa qu'on n'a pas encore eu d'inquiétude à notre sujet. A l'heure qu'il est, si Notre-Dame du Perpétuel-Secours n'était venue à notre aide en nous indiquant la bonne direction, nous serions peut-être au fond de l'eau dans la baie de Hon Khoi...

Le soir, en attendant le sommeil, je réfléchis à notre traversée. Elle m'est apparue - et m'apparaît encore - aussi éclatante que l'est un rayon de soleil dans une nuit obscure.



(Conservez ce feuillet.)

CHAPITRE DOUZIÈME

DERNIERS SOUVENIRS: 1951

UN VIET MINH ME SUIT

C'est vers le 20 février. Je fais des visites à domicile au début de la mission en la plus grande paroisse vietnamienne de la ville de Saigon: la paroisse de Tan Dinh. Des «accotés», des retardataires, en veux-tu? En v'là! Un marguiller m'accompagne. J'exhorte à la journée. Je n'écris plus les noms des gens «mal mariés» ou des «agneaux pascaux». Autrefois je les écrivais afin de pouvoir renseigner le curé. Aujourd'hui, les temps sont changés! La population en me voyant noter des noms, pourrait me croire indicateur de la sureté en vue de la mobilisation! Je parle. «Verba volant, scripta manent!»

J'exhorte... La demeure particulière où le notable m'a conduit s'est vite remplie. Tous se montrent très heureux de goûter enfin à un vrai travail apostolique. Les pécheurs publics étalent leurs situations sous mes yeux. Des échantillons de vie plus ou moins bien dépliés... C'est vrai que le local manque d'espace pour les étendre à loisir...

Ce n'est pas le temps ni le lieu de régler les situations matrimoniales, de bénir les unions, d'aller aux noces! «Venez aux sermons. N'en manquez pas un seul par votre faute! Pour les affaires de mariage, voyez M. le Curé!»

Assis sur le seuil de la porte, un jeune homme me confie qu'il est mal marié...

Après le dîner, je demande au notable de me conduire chez ce jeune homme. «Mon Père, c'est un Viet Minh qui vous a suivi!» C'est bon pour lui! Il a rencontré un missionnaire et non un politicien!

J'AI FAILLI VOIR LE PAPE INTÉRIMAIRE:

Mais qui ça? En bonne vérité! C'est le chef actuel, le supérieur du bouddhisme renové ou du spiritisme vietnamien. Les journaux et les revues l'appellent: «Sa Sainteté Hô Phap Pham cong Tac». Monsieur «Sa Sainteté» a vu le jour à Tay ninh, le 3 juillet 1860. Le 12 octobre de la même année, le petit lâche le diable et devient Joseph Pham van Tat. Joseph Tat a acheté par son apostasie le suprême pontificat d'une religion diabolique. Il a 45 ans lorsque, à l'occasion du décès de Le van Trung, premier pape caodaïste, le grand conseil formé du conseil populaire et du conseil sacerdotal le choisit à l'unanimité des voix pour assumer la lourde charge de pape intérimaire, le 12 novembre 1935.

«Le Caodaisme est une religion nouvelle, née en Conchinchine, Sud-Viêt-Nam, en 1926. Le «Maître Suprême» transmet ses enseignements sous forme de «messages occultes» scrupuleusement recueillis par des «mediums». Ainsi les grands sages de l'antiquité par le spiritisme communiquent régulièrement avec le Saint-Siège de

Tayninh ». Le fond des dogmes est la loi des trois Saints: Bouddha, Lao-Tseu, Confucius. Aux dogmes des trois Saints s'ajoute la religion d'amour et de bonté du Christ, le respect des morts et le culte de la famille. En résumé, le Caodaïsme fait preuve d'une grande tolérance puisqu'il englobe toutes les religions existantes.

Du 15 au 29 avril, je prêche une mission à Tayninh. J'obtiens une entrevue auprès du pape, pour le R.P. J.B. Vang et pour moi. Le diable a dû lui souffler que j'avais l'intention de lui parler de conversion! Rendu chez lui, il nous fait savoir par son second (probablement un cardinal) qu'il est plongé dans une retraite de 100 jours. Il prie afin de prévenir une 3e guerre mondiale! Le second nous fait visiter le Saint-Siège. Il nous remet à chacun un livre à l'index: « Histoire et philosophie du Caodaïsme ». A la fin du monde, je verrai le pape intérimaire. En attendant, prie mon vieux! Celui qui prie, se sauve!

UNE PROCESSION FATIGANTE

Aux premiers jours d'automne, nous terminons des missions prêchées dans le Sud-Annam. Avec le P. Jean-Baptiste Vang, j'ai donné les exercices à Binh Cang. Les PP. Boissonnault et Benoît sont à Cho Mói. Les curés des deux paroisses ont décidé que les missions données durant la même quinzaine se termineront par une procession à Notre-Dame du Perpétuel-Secours. Le groupe de Binh Cang se joindra à celui de Cho Mói qui viendra au-devant de lui au reposoir dressé à mi-chemin entre les deux chrétientés. Les deux groupes se rendront ensemble à Cho Mói.

Le parcours total entre Binh Cang et Cho Mói est de deux milles et trois quarts! Pour le moins un quart de mille de trop!

Notre groupe quitte Binh Cang en temps convenu: sept heures du matin, après le déjeûner. Quatre jeunes filles portent un léger brancard où trône une image de Notre-Dame du Perpétuel-Secours.

Le soleil monte vite... Nous trouvons que la chaleur est ardente à stationner dans l'attente du groupe de Cho Mói. Les retardataires arrivent enfin! Une dizaine d'hommes portent un énorme baldaquin. Une statue de la Sainte Vierge y est entourée d'anges terrestres qu'on a dû attacher pour les empêcher de voler par terre, mais dont on doit relâcher les liens pour leur permettre de respirer...

Au reposoir, je m'assieds pendant l'allocution du P. Vang. L'on repart.

Encore cinq minutes et nous entrons à l'église de Cho Mói. Je me sens les jambes faiblir. J'enlève la chape et le surplis. Je m'assieds sur une chaise qu'on m'apporte. Je bois un verre de liqueur. Cinq minutes après, je continue seul à pied. J'arrive à temps. D'une fenêtre de la maison communale, j'assiste au Salut du S.-Sacrement. donné en plein air, au pied de la croix de mission.

ATTENTION AUX SACS DE PASSAGERS!

C'est à la veille de la Sainte-Catherine. Je suis dans une desserte de Gòcông. On m'y a conduit en « Jeep ». L'escorte militaire

a laissé la place à 2 villageois qui sont venus passer la nuit au presbytère avec moi.

Je dois retourner en ville aujourd'hui. «Vous aurez de la place dans la voiture de monsieur X.» Je me fie à la parole donnée. Monsieur X, non prévenu, part naturellement sans ma compagnie! «Barrière! que je me dis, à l'avenir, quand j'aurai besoin d'un innocent pour faire faire mes commissions, je les ferai moi-même!»

Je monte dans l'«omnibus». J'ai pris place sur l'unique siège, dans la cabine du chauffeur, 2 banquettes longitudinales, disposées chaque côté de la carosserie. Une capote solide surplombe l'unique porte d'entrée au centre-arrière. Les passagers déposent leurs bagages à leurs pieds sur un parquet dépotoir.

A un détour du chemin, l'omnibus s'arrête. Tous les passagers descendent, 4 gaillards, torses nus, emportent 2 sacs lourds qu'ils jettent derrière l'unique siège. Puis, ils hissent une cliente au poids énorme. Et l'ayant coucheesur le dos, les 4 gaillards disparaissent...

Les passagers remontent et s'assoient. Pour être un peu plus à l'aise, ils n'ont qu'à déposer les pieds sur une grande truie silencieuse et tranquille... L'omnibus démarre...

De temps en temps, je sens qu'on me frôle aux mollets des jambes. L'indiscrétion m'intrigue. Sans crier gare aux curieux, je tends la main et je sens le museau de quelques gorets confinés dans un sac de passagers! «Barrière! Les cochons, ce sont des cochons! Pourquoi les faire monter dans un char à monde»? Les cochons, couchez-les dans un autocar, ils vont rester cochons! Jamais ils ne vous remercieront de la gracieuseté qu'on leur a faite en les soustrayant à l'appétit vietminh! En tout cas, quand un omnibus se transmue en fourgon à la gente porcine, quand il commence à voyager pour «la cochonnerie», attention aux sacs de passagers!

DERNIER NOËL EN BROUSSE

Le dernier jubilé de l'Année Sainte est prêché à Chi Hoa du 16 au 25 décembre. Les deux termes Chi Hoa peuvent vouloir signifier «Volonté Pacifique», ou «Coeur pacifié». C'est la paix que la mission-jubilé a voulu déverser dans toutes les âmes de bonne volonté.

Pour la cérémonie de la messe de Noël, je dois me rendre à un poste militaire, en bordure de la route de Verdun, à quelques milles de l'église paroissiale. On viendra me chercher en camion semi-blindé, accompagné lui-même de 2 voitures d'escorte. Mort ou vif faut se rendre au poste!

A 11 hres, des soldats français, occupants du blindé et des voitures d'escorte, m'attendent près de l'église paroissiale. Ils sont littéralement émerveillés des touchantes cérémonies dont la foi populaire entoure le mystère de Noël. Pendant une demi-heure, ils suivent avec avidité les enseignements silencieux et pénétrants que leur distribuent les chants et les prières des fidèles en procession...

Au poste militaire, aucune cérémonie qui précède la messe. La crèche de la Nativité se ressent du temps de guerre.

Pendant la messe de minuit, une décharge de mitrailleuse... Ce n'est pas pour nous autres, car je n'entends dans l'assistance aucun effarouchement. Un militaire vient m'avertir que ce n'est rien. Un simulacre d'attaque à un ½ mille d'ici. Je continue la messe de minuit. Suivent les messes de l'Aurore et du Jour. A la fin de la 3e masse la fatigue va m'abattre. Je puis enlever les ornements, mais je dois m'asseoir aussitôt.

Après le réveillon, je prends la ferme résolution de me reposer quelque temps, au Canada s'il le faut, avant de continuer le travail des missions.

CHAPITRE TREIZIEME

LE RETOUR AU CANADA: 1952

A BORD « LA MARSEILLAISE »

Un jour de janvier, en me promenant au jardin en compagnie du T.R. Père Provincial, je décide de retourner au Canada me reposer quelque temps, car je sens que la fatigue depuis une couple d'années s'appesantit sur mes épaules. Je serai le bienvenu au Canada. Allons-y!

1er février: J'ai reçu les 4 piqûres réglementaires. Mon billet est acheté. Mais je dois passer par New-York avant de toucher le Canada. Je vais chez le Consul américain, me procurer un visa d'entrée aux Etats. « Ca prend un mois », qu'on me répond. Je réplique: « Mon billet est acheté et je pars demain. Voici ma photo. Préparez mon visa, s'il vous plaît ». Une demi-heure plus tard, je reviens au monastère avec mon visa.

2 février: Je quitte le monastère vers 8.00 hres, ce matin. Le R.P. Damphousse, économe, me conduit à la « Marseillaise », bateau de luxe des Messageries maritimes françaises. Il n'y avait plus de places disponibles en classe touriste. Pour voyager en seconde, il m'aurait fallu retarder mon départ d'un mois. Alors... je voyagerai en première. Ma cabine porte le no 67. Elle n'est que pour un seul occupant. Je n'en suis pas fâché, moi qui aurais fait un bon « Chartreux », paraît-il.

Je choisis de paraître au premier service de table, donc à 11.15 hres pour le dîner et 6.15 hres pour le souper. Mes commensaux seront des religieux et des religieuses. Parmi les passagers figurent une vingtaine de Pères et une dizaine de Soeurs qui tous ont dû quitter la Chine.

Peu après midi, nous gagnons la haute mer. Sur les ailes puissantes du grand vent du large, je vole vers Saigon. J'ai pleuré... Tant de souvenirs! L'essoreuse du P. Ministre aurait été impuissante à assécher le torrent de mes larmes! Pour me distraire, je passe au salon écouter en silence de la musique classique pendant une heure, de 4.30 à 5.30 hres.

3 février: Le P. Foulon, aumônier de l'air à Saigon, retourne définitivement à Brest. Il vient dire sa messe dans ma grande cabine. Je me sers de ses ornements pour célébrer ensuite la messe qu'il me sert.

Mes matines récitées, je vais m'accouder à la passerelle... Et me voilà aussitôt parti pour un envol à réaction émotionnelle... Quand des immensités se rencontrent, on ne rit pas: c'est trop sérieux! L'immensité des flots, l'immensité palpitante d'amour apostolique pour les Vietnamiens, l'immensité vivante des sacrifices acceptés pour eux! Barrière! il faut pleurer!... Allons prendre le thé pour se changer les idées! Ensuite suivra l'heure de musique classique.

A 6.00 hres, nous stationnons en rade de Singapore. La «Marseillaise» a fait trop de vitesse. Elle doit attendre l'heure d'accoster.

4 février: Cet avant-midi, à 10.00 hres, j'obtiens mon visa pour descendre à Singapore. Je désire me rendre chez nos Confrères irlandais , mais la seule adresse que j'ai omis de transcrire au départ de Saigon, c'est la leur. Mais si le bon Dieu veut que je les rencontre, il saura bien me guider vers eux... La Providence se met à mon service. Après la sieste qui suit le dîner, deux petites Soeurs des Pauvres montent à bord causer avec des Soeurs de Saint-Vincent-de-Paul de retour de Chine. J'apprends qu'un Père Rédemptoriste se rend tous les jours chez les Petites Soeurs de Saint-Vincent-de-Paul, célébrer la messe. L'auto des Petites Soeurs quêteuses me prend vers 4.00 hres et me conduit chez nos Pères.

Le Père Joyce, 4 autres Pères et 2 Frères m'accueillent comme un membre de la famille. Je prendrai le souper avec eux. Auparavant une excursion en limousine sur la montagne «Fabor». Du haut de la montagne, je vois la «Marseillaise». Je trouve Singapore attirante avec ses villas, ses rues larges qui serpentent en lacets aux flancs des collines aux talus superposés. Le P. Recteur et ses deux consulteurs viennent me reconduire au bateau pour 9.00 hres.

8 février: Je descends à Colombo. Mon passeport a été supervisé. Une vedette accoste «La Marseillaise» pour en cueillir les passagers ou les excursionnistes et les déposer à une superbe jetée à étage d'une longueur d'environ 600 pieds. L'étage, du côté de la ville, se termine par un large escalier. En bas de l'escalier à droite, changez vos dollars ou vos francs en roupies. A la sortie sur la place, des taxis en quantité. Je préfère mon numéro 11. Un Ceylanais me salue en un geste de génuflexion. Il me dit en anglais: «Je m'appelle Antoine» - «Où sont les tramways qui me conduiront chez l'Archevêque?» lui demandai-je. - «Par ici, monsieur». Je suis mon charitable noiraud... J'arrive au tram que j'entends le P. Foulon m'interpeler. Je grimpe m'installer à ses côtés sur une banquette à ciel ouvert. Au premier arrêt, un bonze nous rejoint: ce qui me fait croire que le siège observatoire du tram est réservé aux curés!

A l'archevêché, nous saluons les RR.PP. Oblats, nous allons demander une bénédiction à Mgr. Le P. Foulon s'informe du chemin à suivre pour se rendre au Carmel. Je m'enquiers de la présence des Canayens à Colombo. La Providence me conduit à l'hôpital Saint-Pierre, où je rencontre cinq Soeurs canadiennes Franciscaines Missionnaires de Marie. La soeur de notre P. Denis Paquette est passée la veille à Colombo. Elle se rendait à un autre hôpital à l'extrémité de l'île Ceylan.

13 février: Ce matin, vers 7.00 hres, on aboutit à Djibouti. «La Marseillaise» fait son plein de Mazout. Je ne descends pas en ville. Il me faudrait une échelle pour escalader un chameau. Je ne veux plus qu'on médise des belles mers. J'en ai rencontré à tous les coins de route en Extrême-Orient. Aucune qui ne soit d'un abord doux et agréable! J'ai causé en vietnamien avec une cochinchinoise de Saigon, encore païenne, mariée à un divorcé. La demi-douzaine d'enfants sont baptisés. Une situation à règler dans X années!...

Je ne suis pas descendu fouler les trottoirs de Djibouti. Du bateau, j'ai vu au loin l'église des Capucins. Par ici, il faut courir à la recherche des taxis, ou à pied, ou en vedette à moteur!

15 février: Imaginez que je rencontre sur le pond D «la vie en Avion» du R.P. G. Bélanger. Le livre est aux mains d'une Soeur de Saint-Paul-de-Chartres de retour du Japon où elle a connu les RR. PP. Lévesque et P.-A. Ouellet.

16 février: A Suez où nous arrivons ce matin vers 8.00 hres, il fait très frais. Je revets mes sous-vêtements de laine. Ismalaïa est à mi-chemin entre Suez et Port Saïd, dans un élargissement naturel du Canal de Suez. J'ai terminé la lecture de la «Vie en Avion». Mais je continue mon voyage en avion sur les hauteurs de la foi. Je sens de plus en plus que le cercle de mes affections apostoliques va boucler le tour du monde!

18 février: Les garçons du bord transportent chaises et tables au salon d'hiver. C'est là que nous prendrons dorénavant le thé de l'après-midi.

19 février: Dernier jour en Méditerranée. J'aperçois de la neige sur les côtes de la Corse. On dirait que la «Marseillaise» diminue de vitesse en passant devant Bastia. J'envoie des salutations à MM. Morganti et Bonini.

20 février: Nous touchons Marseille à 7.00 hres du matin. Je file au monastère des Rédemptoristes français. A 10.30 hres, le P. Recteur m'accompagne à la gare St-Charles où je fais enregistrer ma valise-cabine. Dans l'après-midi, en compagnie d'un Père, je monte visiter Notre-Dame de la Garde. Je reviens souper au monastère. Le train de nuit quitte la gare St-Charles pour Paris, un peu après 9.00 hres du soir.

A BORD DE L'«ILE DE FRANCE»

Je ne quitterai la France que le 26 février. Le 21 au matin, le train qui m'amène de Marseille entre à Paris, à la gare de Lyon. Je me rends chez nos Pères, au numéro 170, boul. Montparnasse, avec mes bagages. Dans l'après-midi, en compagnie d'un étudiant rédemptoriste qui doit partir en Indochine faire son service militaire comme infirmier à l'hôpital de la cité St-Benoit, Dalat, je vais rendre visite à Monsieur Wirth, autrefois à Saigon, chef d'un bureau à la mairie. Mme Wirth est vietnamienne.

22 février: Le P. Eugène Lefebvre, C.Ss.R., me conduit visiter Notre-Dame en passant par les jardins du Luxembourg.

24 février: Dimanche, premier des jours de Carnaval. Cet après-midi touchante cérémonie à Montmartre 800 hommes, agrégés à la Confrérie des hommes de France, renouvellent leurs promesses de venir adorer le T.S. Sacrement en la Basilique du Sacré-Coeur où l'adoration perpétuelle dure depuis plus de 50 ans. Le Père Odou, C.Ss.R., me conduit assister à la cérémonie.

26 février: Le train de Paris nous dépose au débarcadère du transatlantique l'«Ile de France». Une lettre du P. Damphousse m'a

remis le reçu du billet qu'il a acheté pour moi à Saigon. J'aurai la chambre 440. On m'y assigne la couchette B. Pourquoi pas la couchette B.B.?

Je rencontre sur le quai un monsieur qui me dit: «Il y a des défections parmi les passagers». J'aurai probablement une cabine à moi tout seul! On me conduit d'abord au numéro 440. La cabine compte 4 lits. Au rendez-vous assigné pour le choix du service de table, un prêtre vient me serrer la main en me disant: ««Nous serons voisins de table». Ce prêtre habillé en clergyman est le Père Léo Iludon, s.j., secrétaire général à la Grégorienne à Rome. Il va au Canada passer ses vacanses de Pâques.

Après le souper, je vais au bureau de renseignements. Je me rappelle qu'il doit rester une chambre libre... A 8.00 hres, on me conduit à la cabine 439. J'en deviens le premier et seul occupant. Je suis installé aussi bien que sur la «Marseillaise.» J'ai deux lits: un au rez de chaussée, l'autre à l'étage.

28 février: Je dis la messe à 7.00 hres. Un vieux français, passager comme moi, me la sert. 8 personnes communient dont 4 religieuses. «L'Ile de France» a sa chapelle permanente. Le P. Iludon dit sa messe à 7.30. Un Monseignor Americain, logeant en 1ère, célèbre à 8.00 hres. Le journal du bord m'apprend que les rebelles ont fait sauter le pont métallique de Binh Luc.

29 février: Je ne trouve plus mon béret basque. Ce coquin me donnait un air un peu canaille. Je n'ai pas eu le temps de faire son éducation... S'il allait me revenir, après le bal travesti de ce soir... Je lui sais gré tout de même de m'avoir permis de prendre un air frais sur les mers du monde, le soir, au grand vent du large. Le journal du bord annonce que «les rebelles ont fait sauter un pont de 912 pieds de long près de Saigon, alors qu'il y passait un convoi de l'armée française».

1 mars: Je traduis un passage du journal: «1,800 milles carrés nettoyés pendant 6 jours, dans le secteur-ouest de Saigon, à 100 milles». Je me dis qu'on a balayé dans la Plaine des Joncs. Pourvu qu'on n'ait pas oublié «Thap muði» et Compagnie!

2 mars: Depuis 4.00 hres du matin, les flots de la mer sont soulevés par des vents de tempête. Je puis quand même célébrer à 7.00 hres. Comme c'est aujourd'hui dimanche, une messe se dit à la salle des spectacles pour les nombreux passagers catholiques, à 9.00 hres. Je sers d'assistant au Monsignor. La mer est démontée. Je surveille le missel très sensible aux coups du roulis. Soudain, tous les assistants entendent résonner un coup sourd à la proue du bateau. Une vague énorme vient d'enfoncer 4 hublots dans la salle à manger. Vers 10.00 hres, je vais m'asseoir au salon. On n'a pas fini de fixer chaises et tables au parquet. Survient un fort coup de roulis. Plusieurs chaises se meuvent, la mienne aussi et moi avec. Je me ramasse assis par terre, entre 3 ou 4 sièges renversés. Aucun mal à mon siège, ni aux autres! Une maille de mon rosaire s'est ouverte. Sur le pont de promenade bien fermé, les chaises longues sont attachées l'une à l'autre. Une femme, le coeur à la renverse, s'est étendue sur une chaise longue, la première du bord. Un coup de

tangage et toutes les chaises glissent avec un ensemble parfait... Et la dame avec. Un aviateur, qui passait d'aventure, attrape la dame par un pied et tâche de la retenir... La mer mugissait et madame criait: «Est-ce qu'on veut m'assassiner?»

3 mars: Nous regardons des gratte-ciel juste avant le dîner. A 1.00 hre, nous accostons au quai 80e dans la rivière Hudson. A 4.00 hres, je retrouve mes bagages dans un entrepôt de la douane. Ils sont étiquetés de la lettre B. J'ouvre une valise pour la forme. On me dit: «N'ouvrez pas votre malle». Avec le P. Hudon, je vais à la gare centrale en taxi. Nous passons au guichet de la gare acheter nos billets. On ne veut pas accepter mon «Traveller Check». Je file je ne sais plus à quel bureau, changer le fameux chèque. Le buffet de la gare est bien garni. Une demi-heure avant minuit nous partons pour Montréal.

SUR LE SOL CANADIEN:

4 mars: Au petit jour, par la fenêtre du compartiment du train, je regarde les champs couverts de neige, à l'extrémité nord du lac Champlain. Le lever du soleil est splendide. Je crois que la blancheur éclatante de la neige contribue à épanouir le visage des Canadiens de A à Z! Je me souviendrai de la douane de Montréal! Elle a rempli son devoir d'une façon que j'ai trouvée rigoureuse! On a fouillé ma valise et ma malle jusqu'au fond! les officiers de la douane sortant l'un après l'autre les cadeaux de Co Lang, de M. Ngai, de M. Moyse, de M. Kong et ceux du monastère de Saigon! On coupe les ficelles et l'on développe les paquets. «Et ça, qu'est-ce que c'est?» «Je vous l'ai déjà dit: Ce sont des cadeaux de mes amis de la mission de Cochinchine où j'ai passé 18 ans». On me permet enfin de refaire mes valises; mais je dois laisser tous les cadeaux sur le coin d'une table. «Je ne suis pas un évaluateur me dit le douanier. Veuillez repasser aux douanes cet après-midi». J'apporte au monastère ce qui me reste de bagages. L'accueil fraternel me fait oublier un peu mon entrevue avec la douane. Je dis la messe à 10.15 hres.

Vers 2.00 hres, cet après-midi, le C.F. Félix me conduit à la douane. Le C.F. Jacques m'accompagne. J'ai couru fois sur fois du 1er au 5e étage, tantôt par l'escalier, tantôt par l'ascenseur. Le ciel, témoin de notre peine, verse de la clémence au coeur de M. l'évaluateur. Description des objets retenus l'avant-midi: «rubans reçus en cadeaux». Le tout est évalué à $5.00. Exemption de taxe. Pour les frais de papeterie, je suppose, ça m'a coûté 35 cents. Je reçois mon paquet de cadeaux de Saigon. Aurevoir, messieurs!

6 mars: Je cause avec le P. Maurice Damphousse, frère de notre P. Damphousse, économe à Saigon. Mais sa charge de vicaire à la paroisse Saint-Alphonse le réclame souvent.

7 mars: Premier vendredi du mois. Je vais dire la messe chez les Soeurs de Sainte-Croix, à deux pas du monastère. Les Soeurs du Carmel me téléphonnent. Elles sont très alarmées, car le Carmel de Qui chu est en danger. Je crois les avoir rassurées en leur disant que le P. Louis Roy, de Hanoi mettra la légation britannique de Hanoi au courant de leurs difficultés.

8 mars: M. Alphonse Charest, autrefois de St-Edouard de Lotbinière, me conduit dans sa voiture chez Madame Roger Leblanc, Pierrette Blais, la soeur des PP. Philippe et Marcel Blais, C.Ss.R. Il me conduit ensuite chez mes deux neveux, Edouard et Claude Blais, les fils de mon frère Emile. Madame Charest est mon ancienne compagne de classe, au rang de St-Charles, à St-Edouard.

9 mars: Dimanche, je vais dire la messe chez les Petites Soeurs de l'Assomption, rue Berri, voisine de la rue Lajeunesse. Le P. Pelchat me renseigne: «Il y a une clôture de planches, un écriteau: «goutte de lait», puis c'est là!» Je file le long de la rue Berri. Enfin, je trouve la «goutte de lait» pas mal léchée par la température!

A 2.30 hres, une demi-douzaine de cousins et cousines m'attendent au grand parloir.

Je vais donner le Salut à «la goutte de lait». Je cause vingt minutes avec la soeur de notre P. Benoît, C.Ss.R., missionnaire à Saigon.

10 mars: A 10.15 hres, je quitte la gare Jean Talon. Je fais le voyage en compagnie de la soeur cadette du P. Philippe Blais. Je prends le dîner à Limoilou, chez les parents du P. Directeur du Séminaire St-Alphonse. A 5.30 hres, je suis à Ste-Anne de Beaupré.

11 mars: Je vais causer avec le T.R.P. Provincial. Il m'apprend une heureuse nouvelle: «Rome autorise la construction d'une chapelle publique à Saigon». On m'attache à Ste-Anne de Beaupré.

J'ai déjà avisé ma parenté de St-Edouard de mon retour au Canada. Je lui fais connaître aujourd'hui ma présence à Ste-Anne de Beaupré. Mais j'entends passer un dimanche, à ma nouvelle résidence, avant d'aller dans ma famille.

17 mars 1952: Qui viendra de St-Edouard au-devant de moi? Mon frère Nazaire est descendu au tombeau en 1937. Sept oncles et tantes ont également pris le chemin de toute la terre... Maman m'a attendu pendant 6 ans, papa pendant 12 ans... Ces chers parents qui, apprenant d'une part la possibilité pour moi de revenir et d'autre part les travaux urgents des missions, m'auraient sûrement répondu: «Donne d'abord tes missions...»

On m'appelle au parloir. Germain, mon frère, et Viateur, mon cousin, viennent au-devant de moi. A la première rencontre, l'émotion se traduit chez eux et chez moi par des larmes abondantes. Mais rendons-nous à St-Edouard. Là nous causerons longuement!

ÉPILOGUE

Ici se termine la rédaction des «Souvenirs d'un Missionnaire».

Après un séjour dans sa famille et un peu de ministère dans sa paroisse natale de St-Edouard de Lotbinière, le R.P. Edouard Blais entra en communauté et ce fut l'arrêt de ses activités apostoliques. Dieu lui ménagea assez de force pour mettre la dernière touche à ses «Souvenirs» et ce fut le «grand silence» des âmes souffrantes.

A ses 18 ans d'apostolat extrêmement actif au Viêt-Nam, succédèrent huit années d'apostolat par la souffrance au Canada.

Le Père Blais qui avait couru en tout sens les routes et les sentiers du Sud-Viêt-Nam à la recherche des âmes égarées, commença en 1953 son pèlerinage douloureux sur les civières et dans les ambulances pour soigner et essayer de guérir cette terrible maladie qui ne pardonne pas: la sclérose en plaques.

Après un séjour de huit ans soit à notre infirmerie du scolasticat d'Aylmer, soit dans les sanatoriums, soit encore dans les divers hôpitaux, de Sainte-Anne de Beaupré, d'Ottawa, de St-Augustin de l'Ancienne Lorette, de Ste-Germaine de Dorchester et de St-Augustin de St-Louis de Courville, le Père Blais rendit son âme à Dieu le 16 novembre 1961, jour de son anniversaire de naissance, à l'âge de 54 ans.

Le Père Blais n'a pas eu, comme le R.P. Georges-Marie Laplante, la consolation de voir se réaliser le grand désir de son coeur de missionnaire: mourir en pays de mission, au Viêt-Nam. Mais comme le Père Laplante, il offrit sa vie en holocauste pour cette Mission qu'il a tant aimée et où il a opéré de nombreuses conversions dont le bilan fera notre admiration au jugement dernier.

Nous avons tout lieu de croire que le bon Dieu n'a pas tardé à admettre dans son royaume céleste celui qui a donné sa vie pour l'extension de son règne sur terre.

Chers amis de notre Mission du Viêt-Nam vous comptez, avec le R.P. Georges-Marie Laplante et le «Petit Frère Marcel», un autre protecteur dans l'éternité. Daigne ce beau «trio d'Apôtres du Viêt-Nam» maintenir bien vivace dans votre coeur, votre bel esprit missionnaire et vous aider à persévérer dans cet aide aux missions par vos aumônes, vos sacrifices et vos prières.

C.-E. Lavoie, C.Ss.R.

R. P. Edouard Blais, C.Ss.R. (16 novembre 1961)

BAnQ
000 625 083